

Le bracelet de fer

Adèle Bourgeois

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

PROLOGUE

Sur les bords du lac Huron, il y a des endroits fort sauvages, fort isolés ; des dunes, s'étendant à une longue distance : c'est la désolation. Quiconque s'aventurerait dans ces sortes de déserts, risquerait de n'en jamais sortir ; aussi, est-il assez rare qu'on y voit un être humain.

Cependant, vers le milieu du mois de mai de l'an 18..., deux hommes cheminaient à travers les dunes, sur les bords du lac Huron ; deux frères, évidemment, frères jumeaux aussi, probablement, car la ressemblance entr'eux était frappante. Tous deux étaient de haute stature, ils avaient les mêmes jeux de physionomie, les mêmes yeux bruns, la même bouche expressive, les mêmes traits. Ce qui les distinguait l'un de l'autre, c'était, d'abord, leurs vêtements : l'un d'eux était vêtu de bleu, l'autre de gris. Celui-ci portait toute sa barbe ; l'autre n'avait qu'une moustache ; mais on voyait que ce dernier ne s'était pas rasé depuis deux ou trois semaines, lorsque nous faisons connaissance avec lui, car une inculte barbiche lui couvrait le menton.

Vus de loin, ces hommes avaient des allures étranges, presque automatiques. À supposer qu'ils fussent frères jumeaux, l'attachement qu'ils paraissaient avoir l'un à l'autre, pouvait, en quelque sorte, s'expliquer. Ils ne se quittaient pas d'une semelle ; si l'un d'eux faisait un pas de côté, pour éviter un banc de sable ou autre obstacle, l'autre le suivait, et de si près, que c'en était cu-

rieux. Si l'un d'eux s'asseyait, l'autre faisait de même… En fin de compte, c'était assez singulier.

Mais, approchons un peu, et observons-les attentivement… Ah ! L'habit bleu, c'est un uniforme de policier, et ce policier est lié à l'habit gris par une paire de menottes.

Ce sont donc un policier et son prisonnier qui cheminent ainsi sur les dunes.

— À quelle distance sommes-nous encore d'un établissement ? demanda soudain, en anglais, le policier, qui se nommait Peter Flax.

Àune quinzaine de milles, M. Flax, répondit le prisonnier, dans la même langue.

— À une quinzaine de milles dites-vous ? Ciel ! Nous n'arriverons donc jamais !… Le fait est que je suis presque totalement épuisé. Ce sable mouvant cela fait un dur cheminement !

— Il faut y être habitué, dit le prisonnier. Moi, je pourrais marcher encore longtemps ainsi. C'est que j'ai passé déjà bien des jours et des nuits à errer à travers ces dunes… par goût, s'entend.

— Et cette chaleur intolérable, quoique nous ne soyons qu'au milieu du mois de mai ! Durant le jour, on crève de chaleur, durant la nuit, on gèle. Quel climat, Seigneur !

— Affaire d'habitude, M. Flax, je le répète. Les dunes… on finit par s'y plaire.

— S'y plaire ! Vous badinez, Fairmount, assurément ! fit le policier. Ah ! que je voudrais en avoir fini ! Heureusement, au pro-

chain établissement, nous pourrons nous faire conduire, par eau, au Cap Hurd. Que j'ai hâte !

— Pas moi ! répondit Fairmount, dont le prénom était Paul.

— Cela je le comprends sans peine ! dit, en riant, le policier. Vous savez ce qui vous attend, au Cap Hurd.

— Oui, je le sais ! Je serai conduit en prison, puis jugé et condamné, pour un crime que je n'ai pas commis.

Le policier haussa les épaules.

— Ils disent tout cela ! murmura-t-il.

— J'ai essayé, plus d'une fois, de vous expliquer les faits, M. Flax, et vous n'avez jamais voulu m'écouter, dit Paul Fairmount.

— À quoi sert ? Ce n'est pas moi qui vais vous juger… Mais, croyez-le, mon pauvre Fairmount, vous prouverez difficilement votre innocence.

— Hélas ! je le sais bien ! s'écria Paul. Pourtant, je jure, devant Dieu qui m'entend, que je n'ai pas poussé ce Sauvage dans l'abîme ! Voici : parti en chasse, je tuai un caribou, d'un seul coup de carabine. Lorsque je m'approchai de l'animal que je venais d'abattre, j'aperçus un Sauvage qui, un pied posé sur mon gibier, le réclamait comme sien. Le caribou, prétendait-il, avait été blessé par lui, la veille, et même, le Sauvage me montra une plaie qu'avait fait son tomahawk sur le cou de la bête. Je voulus lui faire entendre raison ; mais, au lieu de discuter la chose amicalement, il se rua sur moi, essayant de m'entraîner sur le bord de l'abîme. Nous étions à bien des milles d'ici, dans un endroit isolé

et désolé, sur les bords du lac Huron. L'abîme près duquel nous nous débattions était très profond, ses parois très abruptes, surplombant le lac. À un moment donné, je crus que c'en était fait de moi, car le Sauvage me poussait de plus en plus près du bord. Je lui saisis le bras, que je tordis ; la douleur qu'il en ressentit lui fit lâcher prise, et il tomba dans le lac… Il ne revint même pas à la surface ; il dût s'assommer sur quelque rocher…

— Vous m'avez raconté ces faits déjà, dit le policier, et, encore une fois, je…

— Je sais ! Je sais ! C'est l'exacte vérité pourtant, je vous le certifie ! Aussitôt que le Sauvage eut disparu sous les flots, une vraie horde de peaux cuivrées se jeta sur moi, m'accusant hautement d'avoir tué le chef de leur tribu. En vain protestai-je ; on me garrotta, on m'emporta dans un sale wigwam, où, il y a trois semaines, vous vîntes m'arrêter.

— Si vraiment vous n'êtes pas coupable, Fairmount, répondit le policier, je suis peiné de ce qui vous arrive, d'autant que, jamais vous ne parviendrez à prouver que vous êtes innocent, jamais !

— Mon Dieu ! s'exclama le prisonnier.

— Moi, voyez-vous, reprit Peter Flax, j'ai reçu ordre de vous arrêter, pour le meurtre de Mollet-Nerveux, le chef Sauvage…

— Mollet-Nerveux… Oui, je me souviens que c'était là son nom.

— Je suis obligé de vous conduire au Cap Hurd, vous savez, Fairmount, et je vous y conduirai… si nous pouvons, une bonne fois, sortir de ces horribles dunes. En attendant, nous allons nous

arrêter ici, et à l'abri de ce côteau, nous passerons la nuit. Je ne vous cacherai pas que je suis à moitié mort de fatigue. D'ailleurs, il est près de cinq heures du soir.

Bientôt, les deux hommes eurent établi un campement, puis le policier enleva la menotte, qu'il avait passée à son propre bras, et la glissa au poignet libre du prisonnier. Ensuite, il se mit à faire du feu et à préparer du thé, après quoi ils mangèrent.

C'est-à-dire que Paul Fairmount mangea. Quant à Peter Flax, il avala à peine quelques bouchées, mais il but une grande quantité de thé brûlant.

— J'ai assez soif ! dit-il. Je boirais, je crois, tout le lac Huron !

Lorsqu'ils eurent soupé, ils allumèrent leurs pipes. Le policier s'était, encore une fois, lié à son prisonnier. Pourtant, Peter Flax n'aspira que deux ou trois bouffées de tabac ; sa pipe s'éteignit, puis il s'endormit d'un profond sommeil.

— Cet homme est épuisé, se dit Paul Fairmount. Du train dont nous allons, nous n'arriverons pas de sitôt au prochain établissement… Moi, ça m'est égal : je n'ai guère hâte d'être parvenu à destination ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! Quel sort est le mien !

Pour passer le temps, il prit un livre, dans son sac de voyage et se mit à lire. C'était un récit d'aventures, qui paraissait beaucoup l'intéresser. Mais au bout de deux heures à peu près, le livre s'échappa de ses doigts et il s'endormit, à son tour.

Bientôt, le silence se fit sur les dunes, silence qu'interrompaient seulement les sonores ronflements du policier et de son prisonnier.

02

C'est Paul Fairmount qui s'éveilla le premier, le lendemain matin, et il fut étonné de constater que le soleil était haut à l'horizon. Il regarda l'heure à sa montre.

— Neuf heures moins le quart ! murmura-t-il. Nous devrions être en route depuis quatre heures déjà, pour le moins.

Hâtivement, de sa main libre, il commença à préparer le déjeuner. Le policier s'éveilla.

— Quelle heure est-il donc ? demanda-t-il.

— Près de neuf heures, répondit Paul. C'est malheureux que nous ayons dormi si tard ; la marche eut été moins fatigante, avant le lever du soleil.

— Le soleil est brûlant ! s'écria Peter Flax ; mais je dis : « Tant mieux » !

— Comment, « tant mieux » ? C'est tant pis qu'il faut dire, ce me semble !

— Ah ! Fairmount, c'est que vous n'avez pas le frisson comme je l'ai, moi, depuis hier ! Tenez, le soleil est brûlant, n'est-ce pas ? Or, au moment où je vous parle, il me passe de tels frissons dans le dos ! Mais, ciel ! que j'ai soif ! Y a-t-il encore de l'eau dans le bidon ?

— Il en reste encore un peu. Si vous voulez attendre, cependant, le thé sera infusé dans quelques instants maintenant, répondit Paul.

— Je ne puis pas attendre le thé. On dirait que j'ai du feu dans le gosier ! Et saisissant le bidon, le policier en but le contenu.

Au déjeuner, Peter Flax ne mangea que quelques bouchées, mais, ainsi qu'il l'avait fait la veille, il but une grande quantité de thé.

On partit, d'un bon pas. Bientôt, pourtant, le policier ralentit son allure.

— De quel train vous allez, Fairmount ! cria-t-il.

Paul jeta les yeux sur son compagnon et il s'aperçut qu'il avait l'air malade. Non seulement ses yeux étaient cernés de bistre, ses lèvres blanches et les pommettes de ses joues écarlates, mais son regard était quelque peu étrange. Le policier allait-il tomber malade, là, dans les dunes ? Et s'il était abattu, tout à coup, par les fièvres, comment Paul parviendrait-il à le soigner ?

— Arrêtons-nous ici ! dit Peter Flax. Le fait est que je ne puis procéder plus loin, pour le moment. Je me sens faible, et j'ai comme des éblouissements…

— Laissez-moi vous dire que vous buvez trop d'eau, M. Flax, dit Paul. Vous finirez par vous rendre malade. L'eau du lac Huron n'est pas de ces plus buvables ; on prétend qu'elle contient une grande quantité de microbes…

— Que feriez-vous, si je tombais malade ? demanda, en souriant, le policier.

— Ma foi, je n'en sais rien ! N'étant pas libre de mes mouvements, je parviendrais difficilement à vous soigner. Je préfère que vous ne soyez pas malade, croyez-le.

Il était à peine quatre heures de l'après-midi, quand Peter Flax refusa d'aller plus loin. On avait découvert une sorte de cabane en branchages, construite par quelque pêcheur probablement, et il fut décidé qu'on y passerait la nuit.

— Je ne puis faire un pas de plus sur ce sol mouvant, fit le policier. On dirait une mer en furie, ajouta-t-il, en désignant les dunes. Voyez donc ces vagues qui s'avancent vers nous ! Nous finirons par être engloutis !

Paul observa attentivement son compagnon… Que voulait-il dire ? Le sable mouvant ? Une mer en furie ? Des vagues s'avançant vers eux ? Il n'y avait pas un souffle de brise ; conséquemment, le sable des dunes ne s'élevait pas en vagues, comme il arrive parfois, lorsqu'il fait grand vent.

— Prenez garde ! Prenez garde ! s'écria soudain Peter Flax. Cette vague de sable ! Elle va nous engloutir !

Et le malheureux levait les pieds très hauts, afin de franchir des vagues imaginaires, ou bien il se jetait de côté pour les éviter.

Il n'y avait plus à en douter, le policier était sérieusement malade. À peine furent-ils installés dans la cabane qu'il se plaignit du frisson et de la soif. Maintenant, son visage était cramoisi et ses mains étaient tachetées de rouge. Paul lui ayant adressé une question, fut surpris de ne recevoir aucune réponse. Abaissant les yeux, il s'aperçut que Peter Flax s'était endormi d'un sommeil agité, dont il ne parvint pas à le tirer.

Que faire ? Que devenir ? N'étant pas libre de ses mouvements, Paul ne pouvait pas essayer de soulager son compagnon… Cet homme allait-il faire une longue maladie, avoir la fièvre, le

délire, puis… mourir ?… Mourir ?… Plus d'un était mort déjà de la fièvre des dunes, et cet homme… Mais ! Si le policier mourait, son prisonnier serait lié à son cadavre, loin de tout secours humain, en plein désert !… Paul Fairmount se verrait-il contraint de se coucher à côté du cadavre du policier, en attendant que la mort vint le réclamer lui-même ?… Il le faudrait bien, puisqu'il ne pourrait traîner le cadavre après lui… et à moins de le traîner… Que faire ? Que faire ?

— Monsieur Flax ! appela-t-il, à plusieurs reprises.

Mais Peter Flax continuait à dormir, d'un sommeil lourd et agité. Oui, cet homme était très malade… il mourrait… et alors !…

Fébrilement, Paul essaya d'ouvrir le bracelet de fer que le policier, quoiqu'il fut si malade déjà, avait, machinalement, passé au bras de son prisonnier, en arrivant dans la cabane. Heureusement, c'était son bras gauche qui était emprisonné !

Ça semble si facile de glisser les menottes aux poignets d'un prisonnier et de les ôter ensuite, s'il y a lieu. Nous avons vu faire la chose mainte et mainte fois, au théâtre, par exemple. Mais, essayons ! Nous nous apercevrons vite que nous ne pouvons pas en venir à bout. C'est un simple ressort qui ferme et ouvre ces menottes, mais, ce ressort, il faut le trouver : il faut connaître surtout le moyen de le faire fonctionner.

Paul, voyant que ses essais demeuraient inutiles, se mit à examiner la chaîne reliant les deux bracelets. Elle paraissait solide… Mais, attendez !… Cette maille, tout près du bracelet entourant son propre bras… Oui, elle était faible, très faible même… Il se rappela soudain que, l'autre soir, le policier avait froncé les sourcils, au moment de passer les bracelets aux bras de son prison-

nier… Ce froncement de sourcils, Paul en comprenait maintenant la signification : Peter Flax avait été inquiet, à cause de cette maille faible.

Jetant les yeux autour de lui, Paul chercha une pierre aigüe, pouvant lui servir de lime : il allait limer cette maille faible, et il commencerait sans retard ! Mais, hélas ! il ne vit que du sable fin ; pas la moindre pierre, aussi loin que son regard pouvait porter !

Soudain, il retira un canif de sa poche ; une de ses lames c'était une lime à ongles. Certes, elle était faible cette lime ; mais en prenant des précautions, peut-être ferait-elle l'affaire. Il allait toujours essayer ! Toute la nuit, et tout le temps qu'il le faudrait, il travaillerait sans relâche ! Allons !

Il se mit à l'œuvre, et ainsi qu'il se l'était promis, il travailla toute la nuit, tout l'avant-midi du lendemain et une partie de l'après-midi, ne s'arrêtant que pour prendre quelques bouchées de nourriture, et aussi pour appliquer sur le front du malade des compresses d'eau froide.

Enfin, vers les cinq heures du soir, la lime arriva dans le vide… La maille avait cédé ; il était libre !

En un clin d'œil il fut debout et il se mit à exécuter une sorte de gymnastique avec ses deux bras. Quelle volupté que celle de la liberté !… Les dunes étaient là ; il n'aurait qu'à s'y perdre, et personne ne le retrouverait jamais !

Libre ! Libre !

D'un bond, il s'élança vers le désert… Fuir ! Il allait fuir immédiatement ! Fuir ?… Et abandonner le policier, qui mourrait peut-

être, dans d'horribles souffrances, s'il n'était pas secouru ?... Mais... ce serait commettre un crime, un meurtre !...

Il est vrai que si Peter Flax reprenait connaissance, il accuserait Paul hautement, et essayerait de le reprendre, pour le livrer ensuite à la justice... Qu'importe ! Sa conscience lui ordonnait de secourir son semblable. Quant à se laisser reprendre, jamais, non, jamais !

L'important, pour le moment, c'était de se rendre à l'établissement, éloigné de cinq milles à peu près, dès ce soir, et d'en ramener un médecin.

Avant de partir, cependant, Paul avait quelque chose à faire, car il s'agissait de se protéger lui-même et d'arranger les choses pour assurer sa liberté. Ouvrant le havre-sac de Peter Flax, il y prit un rasoir, une savonnette, puis il procéda à se faire la barbe, ne laissant que sa moustache. Le rasoir coupait peu, mais c'était bien ainsi ; il aurait moins l'air de s'être fait la barbe le jour même.

Ensuite, avec toutes les précautions du monde, il enleva l'uniforme du policier et son propre habit, échangeant l'un pour l'autre, et bientôt, Paul Fairmount le prisonnier avait pris la personnalité de Peter Flax le policier.

Un coup d'œil dans une petite glace satisfit Paul complètement : même l'œil le mieux exercé n'eut pu percer son déguisement, et, plus tard, si on parlait, dans le pays, du prisonnier trouvé, malade, peut-être mourant, dans la cabane de pêcheur, on le décrirait comme suit : « Homme de six pieds. Yeux bruns. Cheveux bruns. Barbe brune. Âgé de vingt-deux ans », et personne n'hésiterait à dire que cette description se rapportait à Paul Fair-

mount, arrêté, dans un wigwam, certain jour, pour le meurtre d'un Sauvage.

Paul, ayant mis une nouvelle compresse d'eau froide sur le front du policier, s'élança sur les dunes, en route pour l'établissement, éloigné de cinq milles seulement, où il était certain de trouver un médecin.

03

Àtrente milles à peu près du Cap Hurd, était un petit établissement, dont la première maison, sur les confins des dunes, appartenait au Docteur Harry Shade.

Le Docteur Shade habitait un confortable et joli bungalow, avec sa femme Mildred et deux domestiques : Maggie, ménagère et bonne à tout faire, et James, jardinier, canotier et factotum.

Lorsqu'il avait commencé à pratiquer sa profession, le Docteur Shade s'était établi dans une ville, où il s'était vite fait une clientèle nombreuse et fort payante, et, sans doute, il y aurait passé toute sa vie, si sa femme n'était tombée dans une sorte de débilité. Mildred avait contracté le rhume, un soir, alors qu'elle était sortie, trop légèrement vêtue, et la toux qui s'ensuivit semblait ne pas vouloir se passer. Le médecin avait essayé de tous les remèdes et traitements imaginables, mais vainement. Son inquiétude était grande, car il adorait sa frêle et délicate compagne.

Or, un jour, qu'il dînait à un restaurant, il entendit chuchoter près de lui :

— C'est le Docteur Shade, disait quelqu'un.

— Ah ! oui ; ce médecin de talent dont la jeune femme est poitrinaire, hein ?

Le Docteur Shade devint pâle comme la mort. Comment ! On disait, dans la ville, que sa Mildred était poitrinaire !... Ce rhume... Cette toux... Mais, ce n'était rien, rien !... Il est vrai que, malgré tous les remèdes qu'il lui avait fait prendre, tous les soins qu'il lui prodiguait, elle continuait à tousser... une petite toux sèche, qui devait lui déchirer la poitrine...

— Je sais ce que je vais faire, se dit-il, et je le ferai, sans perdre un instant !

Un quart d'heure plus tard, il frappait à la porte du bureau de l'un de ses confrères, médecin déjà presque éminent, quoique tout jeune encore.

— Je suis venu vous voir, Mills, dit le D Shade, et je demande que vous répondiez franchement à la question que je vais vous poser... Me le promettez-vous, mon ami ?

— Si je le puis, répondit le Docteur Mills. Qu'est-ce, Shade ?

— Mills, demanda, d'une voix tremblante le Docteur Shade, avez-vous entendu dire déjà que Mildred était une femme malade ? Le mot : « poitrinaire » a-t-il été prononcé, en votre présence, alors qu'on parlait d'elle ?

— Mon Dieu, Shade... commença le Docteur Mills.

— La vérité, je vous prie, mon ami !

— Eh ! bien, oui !... M Shade est délicate, voyez-vous... et je vous conseillerais de l'emmener à la campagne, non pour un temps, mais pour toujours... Il faut à votre femme l'air pur des champs... sans quoi...

— Merci, Mills ! fit le Docteur Shade. Je vais suivre votre conseil, sans hésiter un seul instant. Merci !

Voilà comment il se faisait que le Docteur Harry Shade, qui avait été en passe de se faire une grande réputation à la ville, s'en vint, certain jour, s'installer sur les confins des dunes. Jamais il ne le regretta pourtant, car Mildred ne toussait plus. Elle serait toujours délicate, sans doute, mais sa santé ne laissait nullement à désirer maintenant.

Trois mois avant les évènements racontés dans les précédents chapitres, Mildred avait hérité d'une de ses tantes, sœur de sa mère. Tous comptes faits, elle aurait, dorénavant, un revenu de six cents dollars par année ; c'était presque une fortune, en ces régions isolées.

— Harry, avait-elle dit à son mari, un soir, il y a, à la banque, et disponibles tout de suite, plus de sept cents dollars... Or, je sais ce que nous allons faire de cet argent.

— Moi aussi, je le sais ; nous allons acheter un nouvel ameublement de salle à manger d'abord, n'est-ce pas ?

— Mais, non, Harry ! Ça ne presse aucunement l'ameublement de salle à manger... Ce n'est pas cela !

— Qu'est-ce alors, ma chérie ? Que désires-tu faire de ces sept cents dollars ? Les placer avantageusement ? Ce ne serait que sage.

— Pas du tout ! Pas du tout !… Nous allons… Devine !…

— Hélas, je ne suis pas bon devineur !

— Eh ! bien, nous ferons construire un hôpital ; voilà !

— Un hôpital !

— Mais, oui !… N'est-ce pas ton rêve d'avoir un hôpital, mon cher mari ? Faisons-en construire un !

Ce soir-là, les deux époux tracèrent des plans pour le futur hôpital, et au bout de deux semaines, les charpentiers se mettaient à l'œuvre.

Certes, ce ne serait pas un édifice imposant, avec flèches, minarets et tours ! Une simple construction en bois, d'un seul étage, contenant douze lits, et dont la façade serait peinturée par un peintre décorateur, de manière à donner l'illusion de pierres de taille.

Enfin, le rêve du médecin et de sa femme se réalisa : du côté est de leur bungalow, s'élevait maintenant une construction, surmontée d'une inscription en lettres découpées à jour : « Shade Hospital ».

Il n'y avait pas eu d'interne encore dans le nouvel hôpital ; mais on ne savait jamais à quel moment la chose pouvait arriver.

Le Docteur Shade et sa femme étaient allés faire une promenade sur les bords du lac Huron, du côté des dunes, après le souper. En revenant, ils arrêtèrent à l'hôpital, puis parvinrent à leur bungalow par un petit passage couvert reliant les deux bâtisses.

Huit heures sonnèrent, puis neuf heures. Les deux domestiques étaient couchés. Le Docteur Shade feuilletait un traité médical, M Shade faisait un travail à l'aiguille. Un grand silence régnait dans la maison et aux alentours ; de temps à autre seulement, s'élevait le cri de quelque oiseau nocturne, volant rapidement au-dessus des dunes.

Soudain, on sonna à la porte d'entrée. Le médecin et sa femme se regardèrent…

— Qui peut venir si tard ? s'écria le Docteur Shade.

— On vient te chercher pour un malade, probablement, Harry.

Le timbre de la porte résonna de nouveau. Le médecin s'empressa d'aller ouvrir, cette fois, et il fut très étonné de se trouver en face d'un homme de haute stature, portant l'uniforme de policier.

— C'est bien ici chez le Docteur Shade ? demanda le policier.

— Oui, M. l'Officier. Je suis le Docteur Shade. Entrez, je vous prie !

— Docteur, dit le policier, je me nomme Peter Flax… Je suis venu vous chercher… Pouvez-vous venir tout de suite ?… J'ai laissé un homme dans une cabane de branchages, là-bas, à cinq milles d'ici ; un homme malade, bien malade.

— Cette cabane, je sais où elle est, M. Flax… On la désigne sous le nom de la « Cabane du Mort », par ici. Cet homme qui est malade, est-ce un policier, lui aussi ?… Un de vos compagnons peut-être ?

— C'est mon… prisonnier, Docteur. Je crains fort qu'il ne soit pris des fièvres des dunes, le pauvre malheureux !

— Partons immédiatement !… Quand votre prisonnier est-il tombé malade, Monsieur ?

— Vers les quatre heures, cet après-midi, répondit promptement Paul Fairmount (on a deviné que c'était lui). Il s'était attendu à cette question et il avait préparé sa réponse. Je suis parti, presque immédiatement, pour me rendre ici.

— Mais ! Il est près de neuf heures et demie ! s'écria le médecin.

— Je le sais, répondit Paul, en souriant ; mais, cinq milles et plus à travers les dunes, lorsqu'on n'y est pas habitué !… D'ailleurs, je me suis, plus d'une fois, égaré et j'ai dû faire de longs et inutiles détours.

— James ! cria le Docteur Shade, en s'approchant de l'escalier du bungalow. Le canot-ambulance, tout de suite !

— Oui, M. le Docteur ! répondit une voix, aussitôt.

M Shade entra dans le bureau et, s'adressant à Paul :

— Monsieur, dit-elle, j'ai entendu ce que vous venez de dire au Docteur, mon mari… Un homme malade, dans la « cabane du mort » ?

— Oui, Madame, répondit Paul, en s'inclinant devant la jeune femme.

— C'est bien triste ! fit-elle. Mais tout sera prêt pour recevoir votre malade, quand vous reviendrez. Nous le soignerons de

notre mieux.

— Je n'en doute pas, Madame, et merci d'avance ! J'ai vu que vous aviez un hôpital ?... C'est un luxe, en ces régions isolées.

Une teinte rosée parut sur les joues de M Shade : leur hôpital leur tenait au cœur à ces braves gens ; d'en entendre parler en termes si sincères, cela faisait grandement plaisir à la jeune femme.

— Votre malade sera le premier interne de l'Hôpital Shade, M. l'Officier, dit-elle.

— Tout est prêt, annonça, à ce moment, le médecin. Partons !

Par eau, la voie était plus directe. Paul fut surpris, lorsqu'il aperçut la « cabane du mort ».

Arrivés à destination, les deux hommes sautèrent sur la grève, puis ils s'emparèrent d'une civière, qu'ils prirent dans le fond du canot, et ils se dirigèrent vers l'endroit où Paul avait laissé le malade.

Aussitôt que le médecin eut jeté les yeux, sur Peter Flax, il hocha la tête et fronça les sourcils.

— Fièvre des dunes... murmura-t-il. Je crains bien qu'il n'y ait rien à faire pour le sauver !

— Vous ne croyez pas qu'il en revienne ?

— Non, je ne le crois pas... Mais, transportons-le au canot immédiatement. Je vois que vous lui aviez mis une compresse d'eau froide sur la tête, dit le médecin ; c'est ce qu'il y avait de mieux à faire aussi. Cependant, regardez : le linge est sec et brûlant...

Pauvre diable ! ajouta-t-il, en posant sa main sur le front du malade ; il doit avoir près de 104 degrés de température. Hâtons-nous !

M Shade avait tenu parole ; tout était prêt pour recevoir Peter Flax, et quand Paul vit le lit blanc et propre, les oreillers moelleux, il eut un sentiment de réelle compassion envers celui dont il s'était vu obligé d'usurper le nom et la personnalité. Combien le policier eut apprécié le confort de l'Hôpital Shade, lui qui n'avait fait que se plaindre des inconvénients rencontrés, à chaque instant, en cheminant à travers les dunes !

Une surprise attendait Paul en sortant de l'hôpital : M Shade lui avait préparé un excellent souper. Avec quel appétit il mangea des mets succulents qui lui furent servis, le pauvre garçon !

Il fut décidé que Paul veillerait le malade, jusqu'à deux heures du matin, quand le médecin lui-même viendrait le remplacer.

Après avoir passé une heure à causer et fumer avec le Docteur Shade, Paul se rendit à l'hôpital, afin de remplacer James auprès de Peter Flax.

04

Paul Fairmount, aussitôt qu'il fut installé dans la salle de l'hôpital, fut pris d'un grand besoin de dormir. Assis dans un fauteuil confortable, ses yeux se fermaient malgré lui. C'est qu'il n'avait pas dormi, la nuit précédente, et qu'il avait manié la lime, sans relâche, pendant des heures et des heures.

Afin d'essayer de surmonter ce besoin de dormir, il se leva et se mit à marcher, de long en large, s'arrêtant, de temps à autre, pour regarder Peter Flax, qui paraissait être toujours dans le même état. Le Docteur Shade avait demandé à Paul de renouveler les compresses d'eau froide, tous les quarts d'heure, sur le front du malade, et d'humecter ses lèvres d'un cordial, dont le médecin attendait, évidemment, de bons résultats.

Paul Fairmount s'installa près d'une table, non loin du foyer, dans lequel brillait un feu clair, puis il retira de sa poche un calepin, qu'il se mit à examiner avec soin. Ce calepin avait appartenu au policier, et il était rempli de notes de toutes sortes.

Paul avait eu une surprise agréable, en voyant l'écriture de Peter Flax ; c'est qu'elle ressemblait quelque peu à la sienne propre, comme il arrive assez souvent de l'écriture de personnes ayant fréquenté la même école, la même académie, le même collège. Sans doute, il existait une légère différence entre leurs écritures ; il y aurait des traits, des courbes à imiter, mais il y parviendrait. N'était-il pas bon dessinateur ? Rien ne lui serait plus facile, conséquemment que de parvenir à produire un rapport, signé « Peter Flax » qui tromperait même l'œil le mieux exercé.

Car, il y avait un rapport à préparer, et il fallait qu'il fût prêt à être envoyé au Cap Hurd, dans deux jours, lors du départ du canot-courrier, qui, une fois la semaine, faisait le trajet, de l'établissement au Cap.

Lorsque le Docteur Shade vint le remplacer. à deux heures du matin, auprès du malade, Paul avait terminé son rapport, qu'il lui avait fallu cependant signer du nom de Peter Flax, ce qui constituait un faux, il ne pouvait se le cacher à lui-même.

— Il n'y a que nos initiales qui sont les mêmes, s'était-il dit, et dont je puis me servir sans commettre un faux, chaque fois.

Aussi, ne ménagea-t-il pas les « P. F. », s'exemptant aussi, le plus souvent possible, d'écrire le nom du policier tout au long.

— Je suis venu vous remplacer, M. le policier, dit le médecin. Vous ne vous ferez pas prier pour vous mettre au lit, n'est-ce pas ?

— Je ne me ferai pas prier, en effet, Docteur, répondit Paul en souriant. Je n'ai pas dormi, la nuit dernière, car j'étais un peu inquiet, au sujet de mon compagnon… Je dors debout, presque.

— Eh ! bien, couchez-vous, mon ami… Le malade me paraît être toujours dans le même état ; je crains fort de ne pouvoir le tirer de là, le pauvre garçon !

Àpeine sa tête eut-elle touché l'oreiller, que Paul s'endormit profondément ; le fait est qu'il était littéralement épuisé. Vers le matin, il rêva qu'il était en chaloupe sur le lac Huron, avec Peter Flax et un canotier. Il faisait grand vent. L'embarcation roulait de tribord à bâbord, à un tel point que le policier fut précipité à l'eau. Le canotier qui les menait s'était jeté à l'eau, afin de sauver la vie au policier, mais celui-ci avait disparu… L'appel réitéré du canotier parvenait à Paul clairement :

— Monsieur Flax ! Monsieur Flax !

Soudain, il s'éveilla, et il vit, penché sur lui, le Docteur Shade, qui lui dit :

— Eh ! bien, M. Flax, j'ai eu beaucoup de difficulté à vous tirer de votre sommeil ! J'avais beau vous appeler, vous secouer par le

bras ; rien n'y faisait… Mais, vous voilà éveillé enfin !

— Le… le malade ?… demanda Paul.

— Il se meurt, M. Flax… Pauvre garçon ! Il n'en a plus que pour quelques minutes à vivre.

En un clin d'œil, Paul fut debout et habillé.

— A-t-il repris connaissance ? demanda-t-il.

C'était, certes, une question très importante… Si le policier avait repris connaissance ? S'il avait parlé, durant la nuit ?…

— Non, le jeune Fairmount n'a pas repris connaissance un seul instant, et… je le répète, il se meurt !

Les deux hommes se dirigèrent hâtivement vers le lit sur lequel agonisait Peter Flax… Il semblait bien à Paul que le policier était dans le même état que la veille ; ni mieux, ni pire ; mais il y a des signes auxquels un médecin ne saurait se tromper, et cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que l'agonisant exhalait son dernier soupir…

« Le Roi est mort ; vive le Roi » ! C'était le cas de le dire… Peter Flax était mort ; mais Paul Fairmount prenait sa personnalité… et le plus difficile lui restait à faire… De s'être fait passer pour le policier auprès d'étrangers, qui n'avaient aucune raison de le soupçonner, voilà qui était très facile ; mais, là-bas, au Cap Hurd, ce serait une toute autre affaire !… Cependant, Paul avait pris toutes les précautions imaginables, et il était convaincu qu'il pourrait tromper tout le monde.

Tout d'abord, il insista pour ensevelir, lui-même, Peter Flax… Il y avait ce bracelet de fer au bras du policier, auquel était rivée

la chaîne… Comment expliquer cela au Docteur Shade ?…

— Comme vous voudrez, M. Flax, répondit le médecin. J'aurais préféré vous épargner la tâche d'ensevelir le jeune Fairmount, car je vous crois quelque peu menacé d'une prostration nerveuse, dans ce moment… Mais, faites ainsi qu'il vous plaira… Il sera enterré cet après-midi et…

— Cet après-midi ! s'écria Paul, que cette nouvelle soulageait beaucoup. Je croyais qu'il serait transporté au Cap Hurd…

— Impossible, M. l'Officier, impossible ! répondit le Docteur Shade. Voyez-vous, pour une raison ou pour une autre, les fièvre des dunes, dont vient de mourir votre prisonnier, sont considérées comme contagieuses, quoique, vous le pensez bien, elles ne le sont nullement. Or, je ne puis risquer de jeter la panique dans cet établissement, en gardant ce cadavre, même jusqu'à demain, et puis, aucun canotier ne se chargerait de le transporter au Cap Hurd, ni pour or, ni pour argent… Ne vous inquiétez de rien, cependant, ajouta le médecin ; en même temps que votre rapport, une lettre de moi sera remise aux autorités, expliquant tout.

En effet, quand, le lendemain, le rapport de Paul, signé « Peter Flax » partit pour le Cap Hurd, partait aussi la lettre promise. Le Docteur Shade prenait, écrivait-il, toute la responsabilité d'avoir fait enterrer immédiatement le prisonnier Fairmount. De plus, il annonçait aux autorités qu'il se voyait obligé de retenir chez lui, pour quelques semaines au moins, le policier Peter Flax, celui-ci étant menacé d'une prostration nerveuse, amenée par les évènements assez dramatiques qui venaient de se passer.

Inutile de dire quel extraordinaire soulagement éprouva Paul lorsque le médecin lui lut cette lettre, au moment de le remettre

au canotier-courrier. Son départ pour le Cap Hurd retardé !... Cela lui donnerait le temps de se faire à la présente situation et d'entrer avec plus de perfection dans son rôle de Peter Flax, le policier.

05

Paul passa cinq semaines chez le Docteur Shade, et durant ces cinq semaines, il sut se rendre « utile autant qu'agréable », car, deux jours après les funérailles du policier, il arriva un malade à l'hôpital. C'était un cas d'opération, et notre ami se fit infirmier, aidant au médecin, le remplaçant, la nuit, auprès du malade, et lui rendant mille services fort appréciables... et appréciés.

Àpeine l'opéré eut-il été hors de danger, qu'on amena deux hommes, victimes d'un accident, et encore, cette fois, Paul ne ménagea pas son aide et ses soins, ni le jour, ni la nuit.

— Ma foi ! lui dit, un jour, en riant, le docteur Shade, vous devriez rester avec nous toujours, M. Flax. Vous êtes la perle des infirmiers, et je vais beaucoup vous manquer, lorsque vous serez parti.

— Et je pars demain, répondit Paul.

— Demain ! s'exclama M Shade. Si tôt !

— Il y a juste cinq semaines que je jouis de votre gracieuse hospitalité, Madame, répondit Paul. Le temps a passé vite, bien vite, trop vite !

— Vous serez toujours le bienvenu, quand vous voudrez venir nous voir, assura le Docteur Shade.

— Merci, Docteur !… Je ne l'oublierai pas, et si jamais j'ai l'heureuse chance de me diriger de ce côté…

— Pourquoi pas ? Le Cap Hurd n'est pas si éloigné de notre établissement que vous ne puissiez trouver facilement le moyen de venir nous rendre visite parfois, M. Flax, dit M Shade.

Mais l'heure du départ avait sonné. Paul, le cœur gros, et vivement reconnaissant et touché de la bonté du médecin et de sa femme, dut les quitter, et s'acheminer vers le Cap Hurd. Il partit, un après-midi, sur le canot-courrier.

Paul le savait bien, mille dangers étaient à craindre, une fois qu'il serait parvenu à destination. Heureusement, au moment de quitter l'établissement, le Docteur Shade lui avait remis une lettre, en le priant « de la remettre aux autorités », avait-il dit, en cachetant hâtivement l'enveloppe.

— Cette lettre vous concerne, M. Flax ; veuillez en prendre bien soin et la remettre personnellement à qui de droit.

Arrivé au Cap Hurd, une difficulté (difficulté prévue d'ailleurs) se présenta : Paul n'y ayant jamais mis les pieds auparavant, ignorait, conséquemment, où se trouvait le logement de celui dont il avait pris la personnalité et le nom. Que faire ?… Impossible de demander un renseignement, n'est-ce pas ?…

La difficulté fut vite tranchée cependant ; des voitures attendaient l'arrivée du canot, et un cocher vint s'offrir à conduire M. Flax chez lui.

— Tiens ! Bonjour, M. Flax ! Ca va mieux ?

— Comment va, Flax ?

Paul saluait gravement, à droite et à gauche. Toutes ces figures inconnues !... Oui, vraiment, le danger d'être découvert le guettait, à chaque pas, au Cap Hurd !

— C'est M Périhier qui va être contente de vous revoir ! dit le cocher à Paul.

— Ah ! oui, répondit le jeune homme en souriant, à tout hasard.

M Périhier ?... Qui était-ce que cette dame ?... Une parente ?... Une amie intime de la famille Flax (si Peter Flax avait une famille au Cap Hurd, ou ailleurs, ce dont Paul doutait fort) Ciel ! Comment s'y prendre pour se renseigner à propos de cette M Périhier ?...

— Elle se porte bien, M Périhier ? demanda-t-il, tout en se disant qu'il posait là une question pas très à propos, peut-être.

— Certes, oui ! fit le cocher. Vous savez, reprit-il, M Périhier aurait pu trouver à louer votre chambre bien des fois, depuis votre départ ; mais elle a refusé de le faire. Non ! La chambre vous appartenait, disait-elle ; il y avait deux ans que vous l'occupiez, et elle n'allait pas la céder à personne.

Bientôt, la voiture s'arrêta, devant une maisonnette proprette, et Paul en descendit... La chance le favorisait : M Périhier était sortie, ce qui lui exemptait la scène de bienvenue et choses de ce genre, que la brave femme n'eut pas manqué de lui faire. C'est une jeune servante qui le conduisit à sa chambre.

Lorsqu'il eut soupé, Paul s'enferma dans sa chambre, où il passa toute la veillée, sans être ennuyé par la visite de qui que ce fut. Au moment de se déshabiller pour se mettre au lit, la lettre du Docteur Shade glissa de sa poche et tomba sur le plancher. L'ayant ramassé, il s'aperçut que l'enveloppe s'était décachetée. Cachetée à la hâte par le médecin, au moment où le canot allait s'éloigner du rivage, la gomme n'avait pas adhéré. Sachant que la lettre le concernait personnellement, il ne se fit pas scrupule de la lire.

Le Docteur Shade écrivait qu'il regrettait de voir partir M. Flax, d'autant plus qu'il considérait qu'il n'était pas encore tout à fait remis de la prostration nerveuse dont il avait souffert. Le médecin désirait avertir qui de droit d'une chose : c'est que le policier Flax avait (temporairement du moins) perdu la mémoire. Sans doute, la mémoire lui reviendrait, avec le temps ; mais, pour le moment, il ne paraissait pas se souvenir de ce qui s'était passé, même quelques mois auparavant.

La lettre était longue, et Paul, en la lisant, se sentit fort rassuré. Comme il venait au Cap Hurd pour la première fois de sa vie, on serait sûr de parler devant lui d'évènements qui lui étaient parfaitement inconnus ; de là, des complications, des soupçons, puis des recherches, puis la découverte de la vérité.

Mais la lettre du médecin allait préparer les habitants du Cap Hurd à trouver le policier Flax presque totalement changé. Cette missive était donc un document fort précieux, et Paul la recacheta avec soin, avant de se mettre au lit, ce soir-là.

Le Docteur Shade ayant pavé le chemin de Paul, pour ainsi dire, tout se passa à sa satisfaction, et quand, un mois après son

arrivée au Cap Hurd, il démissionna comme policier, on accepta sa démission avec soulagement, car on le considérait incapable de remplir ses devoirs. Puis, un jour, il annonça qu'il allait partir pour le Nord-Ouest… mais, qu'auparavant, il parcourrait les dunes, le goût lui en étant venu, à y cheminer avec son prisonnier Paul Fairmount.

Une nuit, il partit, se dirigeant, en effet, vers les dunes, non pas parce qu'il y avait pris goût, mais afin de ne laisser aucune trace de la direction qu'il allait prendre ; car il désirait atteindre un établissement, à une distance de trente-cinq milles du Cap Hurd, où passait la voie ferrée.

Depuis trois jours, Paul cheminait à travers les dunes, quand, un soir, alors qu'il s'était installé pour camper et passer la nuit, sous quelques maigres arbustes, il vit venir vers lui un jeune homme couvert de haillons. C'était un individu de haute taille, pâle, hâve même, et qui paraissait se traîner, plutôt que marcher, sur le sable.

— Monsieur, dit-il, en s'adressant à Paul, tandis que ses yeux dévoraient la miche de pain que notre ami tenait à la main, j'ai bien faim !

— Asseyez-vous auprès de moi, mon ami, et mangez, répondit Paul ; il y a, dans mon havre-sac, amples provisions pour deux.

— Je vous remercie, Monsieur, fit le jeune étranger, lorsqu'il eut mangé à sa faim. Je me rends au prochain établissement, pour y chercher de l'ouvrage. Est-ce loin encore ?

— À dix milles à peu près… Moi aussi, je me rends au prochain établissement, dit Paul ; si vous le désirez, nous ferons route

ensemble.

— Je regrette d'avoir à refuser votre offre, répondit le jeune homme en se levant pour partir : mais je veux arriver à destination le plus tôt possible… Adieu… et merci !

— Attendez ! fit Paul. Personne ne voudra vous engager, vêtu en haillons comme vous l'êtes. Tenez, revêtez cet habit, ajouta-t-il, en retirant un complet brun d'une petite valise.

L'étranger ne se le fit pas répéter : il endossa le complet brun, et bientôt, il partait, emportant aussi quelques provisions de bouche et un peu d'argent.

Paul se dit qu'il ne reverrait plus ce compagnon d'une heure… Pourtant il se trompait. Le lendemain après-midi, alors qu'il cheminait sur les bords du lac Huron, il vit, d'assez loin, quelqu'un couché sur le sol, et qui paraissait dormir. S'étant approché de plus près, il reconnut son complet brun.

— Quelle imprudence de se coucher ainsi, en plein soleil ! se dit-il. Oui, c'est le jeune homme d'hier soir… Pauvre garçon ! Je vais l'éveiller, car il prendrait, à dormir ainsi sur le sable, un coup de soleil qui pourrait lui être fatal.

Mais le soleil trop ardent n'affecterait plus le jeune étranger maintenant, car il était mort. Tombé, épuisé, sans doute, sur le sable brûlant des dunes, il avait la tête enfouie sous les eaux du lac. Paul put constater qu'il devait être mort depuis deux ou trois heures déjà. Aussitôt qu'il serait arrivé à l'établissement, éloigné de cinq ou six milles encore, il préviendrait les autorités de sa lugubre découverte…

Or, au moment de partir, Paul, s'étant retourné pour regarder une dernière fois son compagnon de la veille, et le voyant étendu ainsi sur le sol, portant l'habit brun qui lui avait appartenu, à lui Paul… cela lui causa une étrange impression.

— On dirait que c'est la dépouille de moi-même… se dit-il. Ce cadavre portant mon complet brun… Ah ! il me vient une idée !… Jamais Peter Flax ne trouvera pareille occasion de mourir pour tout de bon !…

S'approchant encore une fois du cadavre, Paul suspendit au gousset de l'habit brun la montre de Peter Flax, qu'il avait toujours portée, depuis le décès de ce dernier. Il plaça aussi dans une des poches du complet que portait le cadavre le calepin du policier ainsi que son porte-feuille, dans lequel il laissa un billet de banque et de la menue monnaie, ainsi que des papiers. À l'annulaire de la main droite du mort il glissa une bague surmontée d'un camée, qui avait appartenu à Peter Flax ; ensuite, sans regarder derrière lui, Paul se dirigea vers le petit établissement, où il arriva durant la soirée.

Moins de huit jours plus tard, la nouvelle se répandit que le policier Peter Flax avait été trouvé, mort, sur les sables des dunes. Son visage, il est vrai, était méconnaissable, car un corps se décompose vite, dans le désert. Mais on avait reconnu son habit brun, puis on avait trouvé sur lui sa montre, son porte-feuille, son calepin, et sa bague surmontée d'un camée, que tous connaissaient, au Cap Hurd, pour l'avoir vue souvent.

— Pauvre Flax ! dirent les uns.

— C'était un brave garçon ! dirent les autres.

— Mais il était devenu fou, pas pour rire, depuis cette prostration nerveuse qu'il avait eue ! osa ajouter quelqu'un.

Telle fut l'oraison funèbre de Peter Flax le policier.

FIN DU PROLOGUE

06

Dans une des banlieues de la ville de Québec s'élevait une superbe construction en pierre de taille, entourée de vastes vérandas, de balcons en fer forgé, de portiques vitrés servant de serres, au milieu de jardins bien entretenus et de terrasses en échelons, descendant jusqu'au chemin, qui seul séparait la propriété dont nous parlons du majestueux fleuve Saint-Laurent.

Dans la Banlieue, on nommait cette construction : le « Château », parce qu'elle était surmontée de deux tourelles, et aussi parce que, pour parvenir au « château » il fallait traverser un pont-lévis, se levant et s'abaissant sur un large ruisseau.

Le propriétaire du « château », qui se nommait Delmas Fiermont, était célibataire et âgé de cinquante-cinq ans. Il habitait seul, avec des domestiques, cette demeure, qui aurait pu loger confortablement et luxueusement une fort nombreuse famille.

Il n'y avait pas de châtelaine au « château » depuis le décès de M Fiermont, la mère de Delmas, arrivé il y avait plus de vingt ans, et quoique Delmas Fiermont fut assez âgé maintenant, il n'en était pas moins courtisé par les mamans, ayant une ou plusieurs filles à marier. Car il était millionnaire, millionnaire ai-

mable, par exemple, et toujours d'une courtoisie grande envers les dames.

Mais, malgré le luxe, la splendeur dont il était entouré, malgré les amis nombreux qu'il possédait et auprès desquels il jouissait d'une grande popularité, Delmas Fiermont avait ses heures de spleen. Prosper, son fidèle domestique, aurait pu, s'il l'avait voulu, vous parler de jours où son cher maître errait sur son domaine, comme une âme en peine. Parfois, enfermé dans sa chambre, le soir, on pouvait entendre le millionnaire marcher de long en large et soupirer, comme un homme qui aurait un poids lourd à supporter… Pouvait-on s'attendre à autre chose, d'ailleurs ?… La solitude est, parfois, une sinistre compagne, et, malgré ses millions, le fortuné Delmas s'ennuyait, sans doute, à mourir.

De ces accès de spleen, Prosper connaissait peut-être la cause. Delmas Fiermont n'avait pas toujours été seul au « château », depuis le décès de sa mère, car, même avant que celle-ci mourut, un petit être jeune et charmant avait égayé de ses éclats de rire joyeux les corridors par trop austères du « château ».

Un soir, il y avait vingt ans de cela, Delmas Fiermont était revenu chez lui, après une absence de huit jours, en tenant par la main un enfant de deux ans.

— M Jacquin, avait-il dit à sa ménagère, voici mon petit neveu Paul Fiermont… Son père, mon frère, vient de mourir et il m'a confié son enfant… Prenez bien soin de lui, M Jacquin, et voyez à engager le plus tôt possible une bonne d'enfant bien recommandée.

— Oh ! le bel enfant ! s'était écriée M Jacquin. Je l'aime déjà !... Viens, cher petit, ajouta-t-elle, en tendant la main à Paul.

Sans se faire prier, l'enfant suivit la ménagère.

Quand Paul eut atteint sa septième année, il fut envoyé au collège, où il resta jusqu'à l'âge de quinze ans, ne venant chez son oncle que pour les vacances.

Mais, lorsqu'il avait été question de le renvoyer au collège, cette année-là, Paul fit bien des objections, puis enfin, il dit à son oncle :

— Mon oncle, si vous vouliez me promettre de ne pas vous froisser de ce que je vais vous dire, j'aurais une grande faveur à vous demander...

— Qu'est-ce, mon garçon ?

— Ça m'ennuie tant, oh ! tant, le collège, oncle Delmas ! reprit Paul. J'aimerais à m'en aller... à l'aventure... vivre de chasse et de pêche... dans quelque région inhabitée...

— Hein ! fit Delmas Fiermont. Mais, mon pauvre enfant, tu penses bien que jamais je ne consentirai à te laisser partir !... T'en aller à l'aventure, vivre de chasse et de pêche ! Tu n'y penses pas !

— Oh ! pourquoi pas, cher oncle ?... Je voudrais voyager, voir du pays, que sais-je ?... Certes, je n'ai jamais songé à partir sans votre consentement, vous le pensez bien ; mais, vous ne m'avez jamais rien refusé, jusqu'à présent et...

— Je ne t'ai jamais rien refusé de ce qui était raisonnable, il est vrai, répondit Delmas Fiermont ; mais consentir à ce que tu viens

de me demander, ce serait folie.

— Oncle Delmas ! Cher oncle Delmas, consentez !

— Impossible, mon enfant !… Je t'avouerai, cependant, que ta demande ne me surprend pas excessivement, car je m'en souviens : tu savais à peine épeler, que tu essayais à lire des récits d'aventures… J'aurais dû te défendre ces lectures, même lorsque tu étais enfant…

— Cher oncle Delmas, laissez-moi partir !

— Impossible, Paul ! Impossible, je le répète !

— Mon oncle…

— Écoute… Consentirais-tu à te laisser accompagner par quelqu'un ?

— Me laisser accompagner ?… Par vous peut-être, mon oncle ?

— Pas moi ! Certes non ! J'aime trop mes aises pour chercher les aventures, répondit Delmas Fiermont.

— Par qui alors ? demanda Paul.

— Si je consentais à te laisser partir, ce ne serait qu'accompagné de… disons Gédéon Legrand, mon secrétaire. Tu le sais, Gédéon est un homme de jugement et de tête, qui ne demanderait pas mieux, probablement, que de partir avec toi, du moment que ses dépenses lui seraient remboursées. Qu'en dis-tu, mon garçon ?

— Oh ! combien je vous remercie, oncle Delmas ! s'écria Paul. M. Legrand… on ne pourrait désirer mieux, plus agréable compagnon de voyage et d'aventures, je veux dire plus intelligent, plus

instruit et plus gai ; je serai content de partir avec lui… du moment qu'il sera résolu de subir, sans se plaindre, tous les inconvénients qui pourraient survenir. Car je me propose de m'éloigner, autant que possible, de toute civilisation.

— Eh ! bien, je parlerai à Legrand ce soir ; s'il consent à t'accompagner, tu pourras partir.

— Merci, oncle Delmas ! Merci de tout mon cœur !

07

Au mois de septembre donc, Paul Fiermont, au lieu de partir pour le collège, s'en alla à l'aventure, accompagné de Gédéon Legrand. Il avait promis à son oncle, en partant, de lui écrire le plus souvent possible et de lui désigner un endroit ou une ville quelconque où Delmas Fiermont pourrait lui adresser ses lettres.

La première lettre que le propriétaire du « château » reçut de son neveu contenait le post scriptum suivant :

Il y avait trois ans que Paul avait quitté son oncle, quand celui-ci reçut une lettre contenant une triste nouvelle : Gédéon Legrand était malade dans un hôpital de Chicago ; il devait être opéré dans deux jours, une opération fort sérieuse. Le lendemain, arrivait une dépêche annonçant que Gédéon Legrand était mort sur la table d'opération.

Huit jours plus tard, Delmas Fiermont recevait de son neveu une lettre lui demandant une extension de son congé. Il avait dix-huit ans maintenant, et il pouvait fort bien voyager seul ; si son

oncle voulait lui permettre de continuer sa vie aventureuse, il lui en serait reconnaissant.

Eh ! bien, Delmas Fiermont n'avait jamais rien refusé à son neveu ; il accorda la permission demandée, mais non sans que cela lui coûtât un énorme sacrifice.

Pendant quatre ans encore, Paul voyagea, tenant toujours son oncle au courant de ce qu'il devenait, d'où il était.

Enfin, il y avait trois mois, Delmas avait écrit à Paul, le priant de revenir au « château ». Sept ans de voyages et d'aventures, ce devait être assez, et lui, Delmas, ne jouissait pas d'une bien bonne santé ; c'était le cœur qui allait mal. Bref, il rappelait instamment son cher neveu auprès de lui. Mais cette lettre était restée sans réponse et Delmas Fiermont était presque fou d'inquiétude.

— M Jacquin, disait parfois Prosper à la ménagère du « château », Monsieur Fiermont finira par tomber malade, je le crains ; il ne mange pas, et c'est à peine s'il dort, je crois.

— Il s'ennuie de M. Paul, répondait M Jacquin. Pourquoi ne revient-il pas aussi, M. Paul ! Voilà sept ans qu'il est parti !

— Et pas de lettre de lui depuis trois mois ! Mon pauvre maître est presque malade d'inquiétude ; voilà !

— Ah ! j'espère qu'il ne lui est rien arrivé à M. Paul !

— Je l'espère, moi aussi !... Si je savais à quelle adresse lui écrire, je lui écrirais bien sûr, M Jacquin... Son oncle, qui ne lui a jamais rien refusé, se fait une maladie de ne pas recevoir de nouvelles !

Assis dans son étude, le soir où nous faisons connaissance avec lui, Delmas Fiermont pensait à Paul, et il se demandait ce que ce dernier était devenu… Qui sait ?… Peut-être avait-il trouvé la mort dans quelque désert ?… Peut-être avait-il succombé à la soif, à la faim, à la misère, lui, l'héritier du « château » et des millions de son oncle !… À cette pensée, Delmas frissonna et deux larmes coulèrent sur ses joues, qu'avaient creusées les inquiétudes et les angoisses de ces trois derniers mois.

— Je n'aurais jamais dû le laisser partir ! se disait-il. Du moins, j'aurais mieux fait de l'obliger de revenir, après le décès de Legrand !

Àce moment résonna le timbre de la porte d'entrée. Delmas Fiermont leva les yeux sur une horloge monumentale qu'il y avait non loin de son pupitre. (Entre parenthèses, Delmas Fiermont avait une vraie toquade pour les horloges monumentales ; il y en avait une dans chaque pièce du « Château »).

— Dix heures moins le quart ! se dit-il. Qui peut bien venir ici à cette heure ?… Trémaine, sans doute…

(M. Georges Trémaine était le voisin et ami intime de Delmas Fiermont).

Des pas pressés traversèrent le corridor, puis trois coups précipités furent frappés sur la porte de l'étude.

— Entrez !… Entre, Trémaine ! fit Delmas. La porte s'ouvrit… Un jeune homme de haute stature, au visage bronzé par le soleil, entra…

Tout d'abord, Delmas Fiermont demeura muet, tandis que son visage reflétait diverses émotions : celles de l'étonnement, de l'in-

crédulité, puis d'une immense joie. Enfin, il se leva, et tendant les bras vers le nouvel arrivé, il s'écria d'une voix remplie de larmes :

— Paul ! C'est Paul ! Ô Paul, mon enfant !

08

— Cher oncle Delmas ! fit Paul.

— Te voilà revenu enfin, et pour toujours, je l'espère, Paul ! s'exclama Delmas Fiermont. Chose étrange, je pensais justement à toi, et j'étais à me demander, pour la centième fois aujourd'hui peut-être, pourquoi tu n'avais pas répondu à ma dernière lettre, écrite il y a déjà trois mois…

— Je suis venu vous apporter la réponse moi-même, mon oncle, dit Paul en souriant.

— Oh ! Quel bonheur de te revoir, Paul !

Delmas Fiermont posa le droit sur un timbre, et au bout de quelques instants Prosper arriva. Delmas Fiermont n'était pas un égoïste ; il voulait faire participer à sa joie le personnel du « château ».

— Prosper, demanda-t-il, n'as-tu pas entendu le timbre de la porte d'entrée, tout à l'heure ?

— Oui, Monsieur, répondit le domestique ; mais comme j'ai entendu s'ouvrir la porte immédiatement après, j'ai cru que c'était M. Trémaine qui était entré vous voir, en passant.

— Ce n'était pas lui, Prosper.

— Alors, je regrette, Monsieur, de n'avoir…

Prosper se tut subitement ; c'est qu'il venait d'apercevoir quelqu'un qui, jusqu'à ce moment, s'était tenu dans l'ombre, mais qui venait de s'avancer sous la clarté de la lampe. Sur le visage du domestique aussi, se peignirent la surprise, l'incrédulité, puis la joie, et ce fut d'une voix tremblante d'émotion qu'il s'écria :

— Monsieur Paul ! C'est Monsieur Paul !

— Eh ! bien, Prosper, dit Paul, tu me reconnais donc, malgré que les années (sept ans, tu sais) ont dû beaucoup me changer ?

— Vous reconnaître, M. Paul ! Certes, oui ! Vous êtes très grand et tout bronzé ; mais vos yeux n'ont pas changé, non plus que vos traits… Ô M. Paul ! Quel bonheur de vous revoir !… Et c'est M Jacquin qui va être contente, elle aussi !

— M Jacquin est-elle couchée, Prosper ? demanda Delmas Fiermont.

— Non, Monsieur ; je viens de l'entendre marcher, sur le second palier.

— Alors, va lui dire que je désire lui parler… Ne lui annonce pas la grande nouvelle cependant.

Bientôt, Paul et son oncle entendirent des pas qui s'approchaient. La porte de l'étude s'ouvrit et M Jacquin entra.

— Vous m'avez fait demander, Monsieur ? fit-elle, en s'adressant à Delmas Fiermont.

— Oui, M Jacquin. Ce monsieur, fit Delmas, en désignant Paul, qui s'était, encore une fois, retiré dans l'ombre, ce monsieur

vient d'arriver, et je veux savoir s'il y a une chambre de prête pour lui.

— Certainement, Monsieur, répondit M Jacquin. Les chambres d'amis sont toujours tenues proprement, afin de…

Mais une exclamation jaillit de sa bouche soudain ; elle venait d'apercevoir Paul, la brave femme.

— Grand Dieu ! fit-elle. C'est… C'est Monsieur Paul !

— Eh ! oui, M Jacquin, c'est moi, répondit Paul. Vous m'avez donc reconnu, vous aussi ?

Paul s'approcha de la ménagère et déposa un baiser sur ses joues ; M Jacquin n'avait-elle pas été une véritable mère pour lui, jadis ?

— Oh ! M. Paul, que vous voilà grand !… Oui, je vous ai reconnu et… M. Paul, vous êtes de retour, et c'est pour toujours, je l'espère ? Vous ne songerez plus à nous quitter, n'est-ce pas ?

— Certes non ! s'écria Paul. Et je me demande comment j'ai pu vivre sept ans éloigné de mon oncle Delmas… et de vous tous !

— Quel bonheur ! fit M Jacquin. Je vais aller préparer votre chambre, M. Paul… je veux dire celle que vous occupiez autrefois. Votre chambre à coucher ainsi que votre étude sont dans un ordre parfait ; il n'y a qu'à mettre de l'eau fraîche et des serviettes… Voyez-vous, M. Paul, depuis le jour que vous êtes parti que nous vous attendons.

Paul n'avait pas à se plaindre d'être reçu froidement. Son oncle paraissait si heureux, qu'il en était, semblait-il, rajeuni de dix ans, et les domestiques étaient fous de joie de le revoir.

En comparant le présent avec le passé, si peu éloigné, Paul se dit qu'il oublierait vite les épreuves qu'il avait dû subir tout récemment, et c'était là son plus grand désir.

Cependant, ce soir-là, au moment de se déshabiller pour se mettre au lit, quelque chose glissa le long de son bras et tomba sur son poignet : c'était le bracelet de fer, qu'il n'avait pu enlever encore. Ce bracelet, partie des menottes qu'il avait dû porter aux bras durant son cheminement à travers les dunes, alors qu'il était le prisonnier du policier Peter Flax, ce bracelet dis-je, comment s'en débarrasser ?... Il faudrait le limer, et ce serait un bien long travail... Paul eut, un instant, la tentation d'avoir recours à Prosper ; pourtant, il lui répugnait de se mettre, en quelque sorte, à la merci d'un domestique, si discret et fidèle fut-il... Eh ! bien, aussitôt possible, il s'achèterait une bonne lime et il chercherait l'occasion de limer le bracelet...

Paul ne se faisait aucune illusion d'ailleurs ; il savait fort bien que c'était un ornement quelque peu compromettant que ce bracelet de fer.

09

Il pouvait être onze heures, le lendemain matin, quand Paul, qui se promenait sur la terrasse entourant le « château », en fumant un cigare, vit arriver un homme assez âgé, qu'il reconnut aussitôt : c'était Georges Trémaine, l'ami intime de Delmas Fiermont.

Georges Trémaine avait donc gardé ses habitudes de jadis ?... Depuis au-delà de vingt ans, tous les jours, il venait faire la partie de dames avec son vieil ami ; il arrivait à onze heures et repartait à une heure précise.

Georges Trémaine fut très étonné, en arrivant sur la terrasse du « château », d'apercevoir un jeune homme de haute taille, bronzé par le soleil, qui lui tendait la main en souriant.

— Comment vous portez-vous, M. Trémaine ?

— Hein ! fit l'interpellé. Puis, retrouvant ses bonnes manières, il répondit : Merci, je me porte bien... Mais, à qui ai-je l'honneur de parler, s'il vous plaît ?

— Il y a si longtemps que nous ne nous sommes rencontrés ! fit Paul. Sept ans, c'est...

— Sept ans, dites-vous ?... Sept ans !... C'est... c'est donc Paul ?... Mais non, ça ne peut pas être Paul Fiermont !

— C'est Paul Fiermont lui-même, M. Trémaine !

— Oh !... Quel plaisir de te revoir, mon garçon ! Ciel ! que ton oncle doit être heureux que tu sois de retour !... C'est qu'il s'est ennuyé beaucoup, beaucoup, ce pauvre Delmas !... Dis donc, Paul, je ne t'aurais jamais reconnu ; tu as tellement...

— Grandi, acheva Paul en riant.

— Eh ! bien, oui, grandi, répéta Georges Trémaine, riant à son tour. Attends donc pourtant... Tu dois avoir vingt-deux ans maintenant, hein ? Que le temps passe vite !... Tiens, voilà ton oncle qui vient à notre rencontre. Ma foi, il est rajeuni de dix ans pour le moins !

— J'ai trouvé que mon oncle n'avait pas changé, dit Paul. Vous non plus, M. Trémaine, puisque je vous ai immédiatement reconnu.

— Écoute, Paul, mon garçon, dit Georges Trémaine, parlant rapidement et bas, ton oncle a le cœur faible. Je me hâte de t'en avertir.

— Il a le cœur faible, dites-vous, M. Trémaine ? Cela me surprend, car, je l'ai trouvé…

— Crois ce que je te dis, Paul. Moi, je sais fort bien à quoi m'en tenir. Ne le contrarie pas ; ça pourrait lui être fatal… et ne le quitte plus… il s'est ennuyé de toi… plus que tu ne serais porté à le croire peut-être.

— Je ne savais pas, M. Trémaine, que…

— Chut ! Le voilà !

— Bonjour, Trémaine ! dit Delmas Fiermont.

— Bonjour, Fiermont ! répondit Georges Trémaine. Nous venons de renouveler connaissance, Paul et moi, comme tu le vois.

— Tant mieux ! Tant mieux ! fit Delmas.

— J'ai reconnu M. Trémaine immédiatement, annonça Paul. Vraiment, l'atmosphère est bonne, ici, car vous n'avez pas changé, ni l'un ni l'autre, mon oncle ; ni vous ni M. Trémaine, je veux dire.

— Puisse l'atmosphère te plaire alors, Paul ; assez pour te retenir auprès de moi, mon neveu ! s'écria Delmas Fiermont. Je ne pourrais plus souffrir de me séparer de toi d'ailleurs, vois-tu.

— Il n'y a pas de danger que je vous quitte, oncle Delmas, répondit Paul en souriant. J'y suis, j'y reste !... Mais, je ne veux pas vous retenir, tous deux ; c'est l'heure de la partie de dames, et...

— Nous y renonçons de bon cœur, pour aujourd'hui ; n'est-ce pas, Fiermont ? fit Georges Trémaine.

— Certes ! s'exclama Delmas Fiermont.

— Non pas ! s'écria Paul. Moi, j'irai faire une excursion du côté des écuries, voir les chevaux.

— Il y a d'assez bons chevaux, Paul, dit Delmas Fiermont. Mais il te faudra une bonne bête de selle, et nous nous en occuperons, dès demain. Au revoir donc, mon garçon !

— À tantôt, mon oncle ! Au revoir, M. Trémaine.

— La vie aventureuse n'a pas gâté ton neveu, Fiermont ! dit Georges Trémaine, au moment où il se disposait à retourner chez lui, une heure venant de sonner. C'est un charmant garçon... Un beau garçon, avec cela !

— Qui ferait un excellent mari pour ta fille Réjanne, Trémaine ! répondit l'oncle de Paul.

— En effet ! dit Georges Trémaine.

— Cela tient-il toujours, de ton côté, le projet de marier nos deux enfants ensemble : ta Réjanne et mon Paul, Trémaine ?... Tu le sais, c'est le rêve de ma vie... Dis-moi, y tiens-tu encore à cette idée ?

— Plus que jamais, mon ami ! Espérons qu'ils sympathiseront ensemble, à première vue... Eh ! bien, à demain !

— À demain !

Sur la terrasse, Georges Trémaine rencontra Paul, et celui-ci alla reconduire l'ami de son oncle, jusqu'à la barrière ouvrant sur le grand chemin.

Au moment où ils allaient se séparer tous deux, une voiture passa, attelée à deux chevaux de sang.

— Madame Trémaine, dit Paul, en désignant une dame, qui était assise dans la voiture. Elle non plus, n'a pas du tout changé.

Mais voilà que la voiture venait de s'arrêter, et M Thémaine faisait un signe à son mari ; celui-ci, accompagné de Paul, s'approcha aussitôt.

— Ma chère, dit Georges Trémaine, je te présente M. Paul Fiermont.

— Paul ! cria M Trémaine, en tendant la main au jeune homme. Te voilà donc revenu enfin !... Je ne t'aurais jamais reconnu !... Que te voilà...

— Ne me dites pas que j'ai grandi, M Trémaine, je vous prie ! fit Paul, en riant de bon cœur.

— J'allais le dire ! répondit M Trémaine, riant, à son tour. C'est vrai que tu es grand, et bronzé, et... j'allais ajouter, joli garçon, acheva-t-elle, toujours riant.

— Salue, Paul ! intervint Georges Trémaine, d'un ton amusé. Ma femme n'est pas prodigue de ses compliments, tu sais !

— Il faut que vous veniez diner avec nous, disons... mardi soir prochain, ton oncle et toi, Paul, dit M Trémaine.

Madame Trémaine aurait aimé inviter Paul et son oncle pour dès le lendemain ; mais elle comprit bien que le jeune homme aurait besoin de quelques séances chez le tailleur, avant de pouvoir accepter une invitation à diner. Dans la vie aventureuse qu'il avait menée, depuis sept ans, le jeune homme avait dû porter plus souvent le costume de coureur des bois que l'habit de cérémonie.

— C'est entendu ? Vous viendrez, tous deux ? demanda M. Trémaine.

— Merci, Madame ! Merci, M. Trémaine ! répondit Paul. C'est bien aimable à vous de nous inviter, et j'accepte votre invitation de grand cœur. Quant à mon oncle…

— Ton oncle ne refusera pas de t'accompagner, Paul, fit, en souriant Georges Trémaine ; il n'aime pas à te perdre de vue, dans le moment, tant il craint que tu reprennes ton vol.

— À mardi, alors ! dit M Trémaine. Nous dinons à sept heures.

— À mardi, Madame ! Et encore une fois, merci !

Quand Paul eut fait part à son oncle de l'invitation de M Trémaine, celui-ci put à peine contenir sa joie, car il désirait, pardessus tout, qu'une rencontre eut lieu, le plus tôt possible, entre son neveu et Réjanne Trémaine. Le rêve si longtemps caressé allait peut-être se réaliser enfin !

10

C'était le soir du diner chez les Trémaine.

Delmas Fiermont et son neveu étaient prêts à partir. Paul portait bien l'habit de cérémonie, dans lequel il avait l'air fort distingué, et il est assez de peu de gens de qui l'on peut dire la même chose. L'habit de cérémonie donne souvent, aux uns, la mine d'entrepreneurs de pompes funèbres, aux autres, celle de garçons d'hôtels ou de restaurants.

Àsept heures précises, on arrivait à La Solitude ; ainsi se nommait la propriété des Trémaine. Une cordiale bienvenue attendait l'oncle et le neveu. M. et M Trémaine, en attendant l'heure de se mettre à table, causaient avec leur invités, dans la bibliothèque.

— N'est-ce pas bientôt l'heure du dîner ? demanda soudain Georges Trémaine.

— Oui, mon ami, répondit M Trémaine. Nous attendons… Ah ! tiens ! Voilà Anatole !

Un jeune homme venait d'entrer dans la bibliothèque. Petit de taille, blond, frisé, il faisait penser, se dit Paul, à une jolie petite demoiselle et, instinctivement, il ressentit pour le nouvel arrivé une sorte de méprisante tolérance. Anatole devait être un de ces « petits garçons à sa mère », types si désagréables, dont l'air inoffensif est presque toujours trompeur… Plus d'un préfère le lion qui mugit au serpent qui rampe dans l'herbe !

— Fiermont, dit Georges Trémaine à son vieil ami, je te présente mon neveu, c'est-à-dire le neveu de ma femme, Anatole Chanty. Paul, mon neveu Anatole.

— Je suis heureux de faire votre connaissance, répondit Anatole, d'une voix flutée, qui eut l'heur de déplaire si grandement à

Paul qu'il en fronça les sourcils ; même, il faillit hausser les épaules, en l'entendant.

Àce moment résonna le timbre de la salle à manger, et presque aussitôt, on entendit des pas légers dans le corridor.

— Voici Réjanne ! fit M Trémaine.

Réjanne !... Mais, oui ! Paul se souvenait de Réjanne Trémaine maintenant ! Elle avait été sa compagne de jeux, autrefois... Il la revoyait encore... Lorsqu'il était parti, elle devait avoir... onze ans... Très développée, pour son âge, les yeux trop grands pour son visage trop maigre, les cheveux noirs comme l'aile du corbeau, peignés très inartistiquement en deux longues tresses épaisses, lui allant jusqu'aux genoux... De plus...

La porte de la bibliothèque s'ouvrit, et Paul faillit crier, en apercevant la radieuse jeune fille qui venait d'apparaître sur le seuil. Même, il se leva debout, et les yeux étonnés, il regardait Réjanne.

Comme il arrive assez souvent, il avait commis une erreur assez commune ; depuis sept ans qu'il n'avait pas revu sa compagne de jeux de jadis, il était resté sous l'impression qu'elle était encore comme à l'âge de onze ans.

Celle qui venait d'entrer dans la bibliothèque était grande, élégante et svelte. Des yeux expressifs, surmontés de fins sourcils, animaient un visage presque parfait, aux traits délicats, aux joues légèrement rosées, à la bouche toute petite, qui faisait penser à un bouton de rose, se dit Paul.

Aussitôt entrée dans la pièce où se trouvaient ses parents et leurs invités, Réjanne se dirigea vers Paul, et avec un geste amical

et simple dit :

— C'est M. Paul Fiermont, mon ancien compagnon de jeux, mon ami d'enfance.

— M Trémaine ! répondit Paul en s'inclinant profondément devant la jeune fille.

— Comment va, Réjanne ? demanda Delmas Fiermont, en s'avançant vers la fille de son ami, à laquelle il donna un paternel baiser.

— Merci, M. Fiermont, je me porte bien. J'espère que votre santé est excellente ?

— Eh ! bien, quand dinons-nous ? demanda Georges Trémaine, qui, assurément, n'avait pas envie de sauter son diner.

— Tout de suite, Georges ! répondit M Trémaine.

Anatole Chanty se leva, avec l'intention évidente de conduire sa cousine Réjanne à la salle à manger ; mais Paul Fiermont fut trop vif pour lui ; ce dernier offrit son bras à la jeune fille, qui l'accepta avec un ravissant sourire.

Anatole s'était mordu les lèvres, de dépit ; ce que voyant, par hasard, Paul se dit :

— Tiens ! Tiens ! Est-ce que le jeune Anatole (Anatole Chanty était de trois ans plus âgé que Paul) serait amoureux de sa cousine ?... Ça ne serait pas du tout surprenant, bien sûr ! Ce qui serait fort étonnant, par exemple, ce serait que cette exquise jeune fille partagerait les sentiments de son cousin ; c'est-à-dire qu'elle serait amoureuse de ce... freluquet !

Le diner fut très gai, nonobstant la mine déconfite d'Anatole, et ses soupirs, lorsque ses yeux rencontraient ceux de Réjanne… nous regrettons d'avoir à avouer que ces soupirs du jeune Chanty avaient le don d'égayer prodigieusement Paul.

Le neveu de Delmas Fiermont était le héros du festin. Georges Trémaine et sa femme ne se lassaient pas de le questionner sur sa vie d'aventures et sur les pays qu'il avait vus… et il en avait vu plusieurs.

— J'ai rapporté des trophées et souvenirs de mes voyages et aventures, dit Paul. Mon oncle Delmas va faire ajouter une aile à son « château » ; ce sera mon musée.

— Un musée ! s'écrièrent-ils tous.

Construire un musée, ce n'était pas une petite affaire ! Georges Trémaine sourit ; il comprenait si bien son vieil ami ! Il allait gâter son neveu, afin qu'il ne prît pas fantaisie à ce dernier de le quitter de nouveau. Au fond, c'était très pathétique.

— Oui, un musée… N'est-ce pas que ce cher oncle me gâte ? fit Paul, en posant affectueusement sa main sur l'épaule de Delmas Fiermont, qui était son voisin de table.

— Et nous ferons l'inauguration du musée, dit Delmas. Ce sera grande fête, je vous en avertis !

— Ce sera charmant ! s'exclama Réjanne.

— Et qu'en ferez-vous de votre musée ? demanda, d'un ton qu'il voulut rendre sarcastique, Anatole Chanty. Un lieu de curiosité pour les badauds des environs ?

— Oh ! j'y admettrai les badauds comme les autres… j'y admettrai même les imbéciles, M. Anatole Chanty.

— Oh ! Ah ! Oui… fit Anatole, d'un ton si stupide, que Réjanne partit d'un frais éclat de rire.

— M. Trémaine, dit Paul, je désire me livrer à l'étude de la minéralogie et de la géologie. Le musée sera donc, plutôt, mon bureau de travail… un bureau intéressant d'ailleurs, car je suis à faire empailler dans le moment, quelques oiseaux, et même des bêtes fauves, qui paraîtront avec avantage, je vous le certifie.

— Nous avons bien hâte de voir tout cela, Paul ! fit M Trémaine, en se levant de table et donnant l'exemple à Réjanne.

Tous, installés bientôt dans le salon, causèrent avec animation.

— Vous chantez, sans doute, M Trémaine ? demanda Paul à la jeune fille.

— Un peu… très peu… commença Réjanne ; mais Delmas Fiermont l'interrompit :

— « Un peu », dis-tu ? Quelle modestie, Réjanne, quand tu chantes comme une diva !

— J'espère que nous aurons le plaisir de vous entendre, M Trémaine ? fit Paul. Ayez pitié d'un pauvre aventurier, qui, depuis sept ans, n'a jamais entendu d'autre chant que celui des oiseaux.

— C'est le plus beau ! répondit Réjanne en souriant.

— Mais non le plus varié ni le plus intéressant, riposta le jeune homme. Une chanson, n'est-ce pas ?

Sans se faire prier davantage, Réjanne se mit au piano. Ainsi que l'avait dit Delmas Fiermont, Réjanne chantait comme une diva ; elle eut fait fortune sur le théâtre, si elle eut été obligée de gagner sa vie.

Paul était dans l'admiration. Il eut été impossible aussi de ne pas admirer Réjanne, non seulement pour sa voix, mais à cause du charme qui émanait d'elle. On devinait qu'elle était douce autant que belle, et peut-on s'étonner que ce jeune homme, qui avait passé sept ans loin de la civilisation, pour bien dire, à parcourir forêts et dunes, fut ravi de trouver, en sa compagne de jadis, une si exquise jeune fille ?

— Eh ! bien Paul, demanda Delmas Fiermont, en revenant de chez les Trémaine, ce soir-là, as-tu passé une agréable soirée ?

— Certes, oui, mon oncle ! M. et M Trémaine sont si charmants, si hospitaliers !...

— L'hospitalité de La Solitude est presque proverbiale, Paul, répondit Delmas Fiermont. Puis il ajouta : Et Réjanne ?...

— M Trémaine est exquise, exquise, oncle Delmas !

Inutile de dire si ces paroles rendirent Delmas Fiermont heureux. Qui sait ?... Peut-être que son rêve se réaliserait un jour ? Quelle nièce idéale ferait Réjanne !

— Mais quel est cet Anatole Chanty, oncle Delmas ? fit Paul. Le neveu de M Trémaine... D'où vient-il celui-là ?

— Il demeure quelque part dans la province d'Ontario, je crois… Il a couru certains bruits, déjà : on a prétendu qu'il courtisait sa cousine Réjanne, et qu'il espérait l'épouser un jour…

— Qu'Anatole Chanty soit amoureux de M Trémaine, cela se comprend ; mais pour croire que l'exquise Réjanne se laisserait courtiser par pareil imbécile !…

Delmas Fiermont sourit sous sa moustache. Cette exclamation de son neveu prouvait que celui-ci admirait déjà beaucoup Réjanne ; il en était rendu même à donner des petits noms à celui qui pouvait devenir son rival… Pas un rival bien dangereux cependant : Anatole Chanty, s'il n'était pas tout à fait imbécile, serait incapable, dans tous les cas, de lutter avec Paul Fiermont.

Enfin, nous le répétons, l'oncle Delmas était heureux. Son rêve se réaliserait un jour, bientôt peut-être : Paul épouserait Réjanne !

11

La nouvelle du retour de Paul Fiermont s'était répandue rapidement, aussi bien dans la banlieue que dans la ville de Québec. Le diner chez les Trémaine fut le prélude de bien d'autres diners, réceptions et soirées, donnés en son honneur.

Quand on est le neveu d'un millionnaire et son futur héritier, les amis et amies ne font jamais défaut. D'ailleurs, Paul devint immédiatement fort populaire ; les jeunes gens se faisaient un plaisir de le présenter à leurs divers clubs ; quant aux jeunes filles… elles se mettaient certainement en frais pour lui.

Tout d'abord, ce genre de vie, si contraire à celui qu'il avait mené jusque-là, ne plaisait guère à Paul ; mais comme il rencontrait Réjanne à presque tous les diners, réceptions et soirées, il y prit bientôt goût. Déjà, quelques chuchotements concernant les deux jeunes gens se faisaient entendre, par-ci, par-là, et même, les uns prétendaient qu'ils étaient fiancés. Mais c'était aller trop loin et trop vite.

Réjanne et Paul se rencontraient souvent dans leurs chevauchées. Réjanne faisait une belle et fière amazone, montée sur un magnifique pur-sang, et Paul, inutile de le dire, était aussi à l'aise à cheval qu'assis dans le fauteuil le plus confortable. Que de courses ils firent tous deux, accompagnés de Daniel, le domestique des Trémaine.

— Savez-vous, tante Jeanne, dit un jour Anatole Chanty à M Trémaine, qu'on commence à jaser quelque peu, sur le compte d'une personne qui… vous intéresse ?

— À jaser ?… Une personne qui m'intéresse ? s'exclama M Trémaine. Seigneur ! Anatole, tu devrais bien prendre l'habitude d'aller franchement au but, dans tes discours ! Ces détours…

— Eh ! bien, j'irai droit au but, puisque vous le désirez, tante Jeanne… On commence à faire des… contes, à propos de Réjanne…

— À propos de Réjanne ! De ma fille !

— Mais, oui ! Son nom est sans cesse accolé à celui de Paul Fiermont, de cet aventurier qui…

— Mon pauvre Anatole, répondit M Trémaine, si Réjanne est vue souvent en la compagnie de M. Paul Fiermont, c'est avec

notre consentement, à son père et à moi.

— Vraiment ! fit Anatole Chanty, feignant une surprise qu'il ne ressentait nullement… Pourtant, sait-on quelle vie il a menée, depuis sept ans, ce type ?… Ciel ! Songez-y ! Peut-être ce jeune homme qui, en si peu de temps, est devenu si populaire, ce garçon à qui vous confiez votre fille… il ne serait pas surprenant qu'il fut un voyou ou criminel de la pire espèce !

— Je n'ai pas de ces préjugés, Anatole.

— Préjugés !… Que parlez-vous de préjugés, tante Jeanne, quand votre fille Réjanne a le mot « préjugé » écrit sur toute sa personne ! s'écria Anatole.

— Peut-être… fit M Trémaine. Mais, ajouta-t-elle, avec un sourire qui aurait pu paraître un tant soit peu méchant, mais qui n'était qu'amusé, ses préjugés, à Réjanne, ne vont pas jusqu'à lui faire fuir la société de M. Paul Fiermont… quoiqu'il ait mené une vie aventureuse depuis sept ans.

— Vous vous moquez de moi, tante Jeanne ! Tout de même, vous avez tort, croyez-le, de ne pas surveiller Réjanne et lui défendre la société… presque journalière de ce type, qui, en fin de compte vous est inconnu, puisqu'il n'avait, m'avez-vous dit, que quinze ans, lorsqu'il s'est lancé dans la vie aventureuse. Ces promenades à cheval…

— N'oublie pas, mon neveu, dit M Trémaine, avec un léger bâillement (car Anatole avait le don de l'ennuyer, bien souvent), que toujours, Réjanne est accompagnée du fidèle Daniel, lors de ces promenades à cheval. Et puis, pourquoi ne les accompagnes-tu pas toi-même ? Il y a des chevaux de selle dans l'écurie et…

M Trémaine, en disant ceci, ne put s'empêcher, encore une fois, de sourire : elle savait bien qu'Anatole n'avait jamais pu conduire un cheval et qu'il ne savait pas se tenir en selle. Il avait fait divers essais déjà, mais sans succès.

Le fait est que ce jeune homme, toujours si prêt à calomnier Paul Fiermont, quand celui-ci n'était pas présent pour se défendre, Anatole dis-je, était un peureux. S'il se fut trouvé soudain en face de Paul, il eut pâli et tremblé, tout comme il l'avait fait les quelques fois qu'il avait essayé de monter à cheval. Ce garçon n'aimait presque aucun genre de sport ; il préférait figurer dans les salons, à conter fleurette aux jeunes filles, qui se moquaient de lui généralement ; il aimait aussi, et surtout, à déblatérer sur le compte de son prochain. Charmant individu, assurément ! Mais, presque tous ces « petits chéris à sa maman » sont ainsi ; leur arme, leur défense, c'est leur langue, arme aigüe cependant et à deux tranchants comme les patous-patous des Néo-Zélandais ; une arme dont on ne saurait trop se défier.

M Trémaine ne fit pas grand cas des « conseils » de son neveu. Au fond, elle savait qu'Anatole aimait follement Réjanne ; mais jamais, ni elle (M Trémaine) ni son mari n'auraient approuvé d'une union entre cousins germains. Ensuite, Anatole Chanty, quoiqu'il fut en position de se marier et de faire vivre sa femme convenablement et confortablement, était un assez piètre parti, si on le comparait au neveu de Delmas Fiermont, le millionnaire. Or, les Trémaine n'étaient pas riches. Ils avaient juste assez de fortune pour pouvoir maintenir leur position et parvenir à « joindre les deux bouts ». La Solitude coûtait gros d'entretien par année, et les domestiques qu'il leur fallait employer, cela coûtait aussi une petite fortune. Donc, quelle charmante perspective

pour les époux Trémaine que le mariage de leur fille avec le neveu et héritier du millionnaire ! Ce serait un immense soulagement pour eux de voir Réjanne mariée si richement, un jour, et installée au « château », où elle ne manquerait pas d'être heureuse.

D'ailleurs, malgré ce qu'avait insinué Anatole Chanty, M. et M Trémaine avaient une entière confiance en Paul Fiermont, et c'est sans crainte aucune, au contraire, avec le plus grand bonheur, qu'ils lui auraient confié leur fille chérie.

De plus, l'oncle Delmas raffolait de Réjanne ; il l'aimait comme si elle eut été sa propre enfant ; alors, il y aurait tout à espérer, de ce côté aussi.

Les deux jeunes gens continuaient à se rencontrer chaque jour, soit à cheval, soit à pied, soit à une réunion sociale quelconque.

Le Musée Fiermont avançait. Le millionnaire n'avait pas perdu de temps pour mettre maçons et ouvriers à la tâche. Surveillant lui-même les travaux, il n'y avait pas eu de chômage, et c'est pourquoi, le 17 janvier, tout était prêt pour l'inauguration de la nouvelle aile. La fête devait avoir lieu dans quinze jours et déjà le secrétaire de Paul s'était mis à l'œuvre et avait adressé plus de la moitié des invitations.

Enfin arriva la veille du grand jour, dont Delmas Fiermont, sans s'expliquer pourquoi, attendait d'heureux résultats, en ce qui concernait Paul et Réjanne. La jeune fille avait pris tant d'intérêt à l'inauguration ! Même, c'était elle et sa mère qui avaient choisi les rideaux, tentures et draperies du Musée. Bien sûr, Réjanne serait la reine de la fête, et sans doute, Paul saurait profiter

de l'occasion pour la demander en mariage. Oh ! quel bonheur alors !

S'il était une chose au monde que Delmas Fiermont désirait, par-dessus toutes, c'était de voir son neveu marié ; Paul ne mènerait pas la vie solitaire qu'avait menée son oncle.

— Oh ! se disait-il, j'espère qu'avant de mourir je verrai Paul marié ! Si ça pouvait être avec Réjanne !... Tiens ! Le voilà !

— Bonjour, oncle Delmas ! fit le jeune homme, en entrant dans l'étude, l'air affairé.

— Bonjour, Paul ! Tu te démènes de la belle façon, répondit, en souriant Delmas Fiermont. Ne vas pas te fatiguer, au moins !

— Pas de danger, mon oncle !... Je veux que tout soit parfait demain. Longtemps, on parlera de l'inauguration du Musée Fiermont. Vous verrez ! Vous verrez !... Mais, je suis venu vous demander une adresse : celle de tante Berthe.

Un nuage passa, quoique rapidement, sur le front de Delmas Fiermont.

— Berthe Fiermont n'est pas ta tante, mon garçon, fit-il, un peu froidement ; elle n'est que ma cousine, à moi.

— Qu'importe ! s'écria Paul, qui n'avait pas remarqué l'air contraint de son oncle. Je ne veux pas manquer de l'inviter ; c'est déjà trop que je ne sois pas encore allé lui rendre visite à cette pauvre vieille demoiselle, notre parente, qui m'avait, en bien des occasions, donné des preuves de son affection, jadis... L'adresse, mon oncle !

Àce moment, Prosper vint dire au jeune homme que les décorateurs étaient arrivés avec les palmes et fougères, et qu'ils attendaient dans le Musée.

Paul partit à la course, et il fut tellement occupé durant le reste de la journée et jusqu'à l'heure du coucher, qu'il en oublia l'adresse de sa vieille cousine Berthe Fiermont.

12

Ce n'est pas notre intention de parler longuement de l'inauguration du Musée Fiermont. Contentons-nous de dire que ce fut un réel succès. De quatre heures de l'après-midi à sept heures du soir, une foule défila dans le Musée, qui était à deux étages.

Le premier étage contenait des oiseaux et animaux empaillés, des minéraux de toutes sortes, des pièces de monnaie, des timbres, des armes offensives et défensives de presque tous les pays ; depuis le tomawak des Sauvages de l'Amérique du Nord, jusqu'au métrée des Australiens.

Une salle à part servait d'aquarium.

Le second étage contenait des objets d'art, tels que peintures, tableaux hors de prix, statues de marbre et de bronze, puis, dans un cabinet, des joyaux et pierreries de grande valeur.

Àtoutes ces choses merveilleuses, ajoutez des draperies, des tentures aux dessins artistiques. À la disposition de ces décors M Trémaine et Réjane avaient présidé.

Delmas Fiermont, aidé de Paul, faisait les honneurs de ce Musée, coûteuse fantaisie de millionnaire. Le jeune homme, cependant, s'occupait surtout de Réjanne, la conduisant d'un objet à un autre, lui faisant admirer et lui expliquant l'usage de telle ou telle chose.

— Voici de singuliers bracelets ! s'écria soudain la jeune fille. Mais… ils sont en fer ! ajouta-t-elle aussitôt.

— Ce sont des menottes, Réjane, expliqua Georges Trémaine, qui venait de rejoindre les deux jeunes gens.

— C'est donc cela des menottes ! s'exclama Réjanne, qui, s'en emparant, les glissa sur ses bras.

Tout d'abord, elle s'amusa à faire glisser les menottes sur ses poignets ; mais bientôt, cet amusement ne l'intéressa plus. Elle voulut enlever les bracelets…

— Mais, je ne puis plus les ôter ! fit-elle, avec un rire un peu contraint. Voyez donc, M. Paul ; elles ne veulent pas passer plus loin que le poignet !

Georges Trémaine essaya d'enlever les menottes, mais il n'y parvint pas.

— Père ! dit Réjanne, comme prise d'une sorte de panique. Enlevez-les ! Enlevez-les !

D'un geste quelque peu effrayé, elle tendait vers son père ses poignets délicats, tandis que des larmes, produites par l'énervement, perlaient au bord de ses longs cils.

— Si vous voulez me le permettre, M Réjanne, je vais essayer à glisser ces menottes par-dessus vos mains ; puisque vous les avez

mises si facilement, ce doit être, aussi, facile de les enlever, dit Paul.

Quoiqu'avec quelque difficulté, Paul parvint à enlever les menottes et la jeune fille eut un soupir de soulagement.

— Vraiment, fit-elle, lorsque les menottes eurent été remises à leur place, je n'oublierai jamais comment c'est fait des menottes maintenant ! Oh ! ces bracelets de fer ! J'ai cru, pendant un moment, que je ne parviendrais pas à m'en débarrasser ! et elle frissonna légèrement.

— Où donc t'es-tu procuré ces menottes, Paul ? demanda Georges Trémaine. J'étais sous l'impression que les policiers seuls avaient le droit d'en avoir en leur possession.

— Et c'est un policier qui m'en avait fait cadeau, quoiqu'il n'en eut peut-être pas le droit, répondit Paul. J'avais été dans l'occasion de lui rendre service ; alors, il m'avait présenté ces menottes, que j'étais fort content de posséder, sachant fort bien que peu de gens ont ce même avantage.

Le fait est que, ces menottes, Paul les avait trouvées dans la poche de l'un des habits de Peter Flax. Il regrettait maintenant de les avoir exposées aux yeux de Réjanne ; n'avait-elle pas dit, tout à l'heure, qu'elle n'oublierait de sa vie, comment c'était fait des menottes ?

Machinalement, Paul jeta les yeux sur son poignet gauche, auquel était passé le bracelet de fer… Comment s'en débarrasser ?… N'était-ce pas ridicule de penser qu'il ne pouvait trouver un moyen de limer, ou faire limer cette preuve de son arrestation ? Lui faudrait-il finir par prendre quelqu'un dans ses

confidences ?... Prosper, le fidèle serviteur de son oncle peut-être ?... Mais cela lui répugnerait excessivement d'avoir à donner des explications à un domestique !... Enfin, il prendrait une décision sous peu, car il ne pouvait garder ce bracelet de fer à son bras pour le reste de ses jours ; qui sait quel mauvais tour cet ornement pourrait lui jouer, à un moment donné ?

— Paul, dit, à ce moment, Delmas Fiermont, il est sept heures, et Prosper vient d'annoncer que le diner est servi.

— Bien, mon oncle ! Je vais fermer les portes du Musée.

Bientôt, les portes du Musée étaient fermées au public ; tous étaient partis, excepté une quinzaine d'invités, parmi lesquels, inutile de le dire, étaient les époux Trémaine et leur fille Réjanne.

Paul vint offrir le bras à la jeune fille, afin de la conduire à la salle à manger.

— Vous êtes un peu pâle, M Réjanne, dit-il. Sans doute, vous êtes lasse ?

— Lasse ! Mais, pas du tout !... Seulement... savez-vous, j'ai ressenti une impression si étrange, tout à l'heure... à propos de ces menottes, je veux dire...

— Essayez d'oublier ce petit incident, je vous prie, ou je me reprocherai toute ma vie d'avoir exposé ces objets à la curiosité publique.

— Non ! Non ! protesta Réjanne. Mais que ce doit être terrible de sentir ses bras emprisonnés dans ces bracelets de fer ! Ces pauvres malheureux qui sont arrêtés !... Sans doute, ils méritent de l'être ; cependant...

— Plus malheureux encore est celui qui est arrêté sous soupçon, et sans l'avoir mérité, croyez-le, M Réjanne ! s'exclama le jeune homme.

— Comme vous dites cela, M. Paul !

— N'est-ce pas que j'ai raison ?

— Bien sûr que vous avez raison !... Quoique je considère que celui qui est arrêté et aux bras duquel on passe les menottes, est contaminé, par le fait même... et je ne tiendrais pas à compter ces sortes de gens parmi mes connaissances, assurément !

Paul se sentit pâlir.

— C'est parce que vous êtes très jeune que vous parlez ainsi, M Réjanne, dit-il. Si vous étiez plus âgée, je dirais que vous êtes par trop préjugée... Celui qui est arrêté par erreur, est à plaindre et non à blâmer... Mais, parlons d'autre chose, voulez-vous ?... Ah ! l'oncle Delmas nous fait signe de nous hâter. Nous vous avons réservé la place d'honneur à table, M Réjanne ; j'espère que vous l'accepterez ?

— La place d'honneur ?... Je... Je ne...

— Mon oncle vous adore, vous le savez, et puis, c'est la place que nous aimerions vous voir occuper toujours, fit Paul gravement. Ce n'est ni l'occasion ni le lieu de vous faire part de mes sentiments, je le sais, M Réjanne ; mais, sans doute, vous avez deviné ?... Me permettez-vous de me présenter chez-vous jeudi, dans l'avant-midi ; c'est-à-dire après demain ? J'aimerais avoir avec vous un entretien important et sérieux... un entretien dont dépendra le bonheur de ma vie... Dites oui, Réjanne !

— Oui. Venez, après demain, dans l'avant-midi ; je vous attendrai, répondit-elle, en rougissant légèrement.

— Merci ! Oh ! merci ! s'écria Paul. Vous êtes un ange, Réjanne ! Je ne… Oui, mon oncle, nous venons ! s'interrompit-il.

Et plus d'un coup d'œil significatif s'échangea entre les invités, en voyant l'héritier de Delmas Fiermont conduire Réjanne Trémaine à la tête de la table et prendre place à ses côtés.

13

— Nous regrettons de ne pouvoir changer cette dentelle, Mademoiselle ; elle a été coupée, voyez-vous, et…

— Mais, je me suis trompée ! J'étais certaine que c'était le même patron que celle-ci… et j'en ai acheté cinq verges !

— C'est infiniment regrettable, Mademoiselle ! Nous ne pouvons pas changer cette dentelle, vu qu'elle est coupée. Ce serait une perte pour nous.

— Seigneur ! Que vais-je faire ?

— Nous pouvons vous vendre une dentelle semblable à la vôtre, si vous le désirez. Tenez, en voici ; c'est exactement le même patron.

— C'est inutile ; je ne pourrais faire pareille dépense.

La conversation ci-haut mentionnée s'échangeait dans un des principaux magasins de la ville de Québec, entre un commis et une vieille demoiselle ; cette dernière, modestement, ou plutôt

pauvrement mise. À la dernière répliqué qu'elle venait de faire, sa voix avait tremblé ; on devinait qu'elle se trouvait dans un grand embarras.

Àcôté de la vieille demoiselle, et examinant des cravates, était un grand jeune homme. Tout d'abord, il n'avait prêté que peu d'attention à la conversation qui s'échangeait tout près de lui, mais, soudain, il se retourna, regarda fixement la vieille demoiselle, puis il s'écria :

— Tante Berthe ! Oui, c'est tante Berthe !

La vieille demoiselle se retourna, fort étonnée, mais tout à coup son visage s'illumina d'un sourire, et, à son tour, elle s'écria :

— Paul ! C'est Paul Fiermont, mon neveu ! Ô Paul, cher enfant, quel bonheur de te revoir !

— Chère tante Berthe ! Il y a si longtemps que je désire aller vous voir ! Mais j'ai été tellement occupé ! dit Paul.

— Je savais que tu étais revenu, répondit M Fiermont, et, je t'avouerai franchement que je m'attendais, chaque jour, à recevoir une visite de toi… Cependant, ton oncle…

— Je ne vous perdrai pas de vue pour le reste de l'après-midi maintenant, fit Paul en riant. Si vous voulez bien vous hâter de faire vos achats, j'irai vous mener jusque chez vous, tante Berthe ; ma voiture est à la porte du magasin.

— Merci, Paul ! Cependant, ne te crois pas obligé de me mener chez moi, mon pauvre enfant. À présent que je t'ai vu et…

— Allons ! Allons ! Ne parlez pas ainsi, chère tante, ou je croirai que vous me gardez rancune de n'être pas encore allé vous rendre visite.

— Moi, te garder rancune ! Moi ! Cher Paul ! Quand je suis si, si heureuse de te revoir !

Le commis crut qu'il était à propos d'intervenir ici, dans l'intérêt du magasin. Au nom de Paul Fiermont, qu'avait prononcé la vieille demoiselle, il comprit qu'il avait affaire à un riche client ; il allait en profiter.

— Vous oubliez votre dentelle, Mademoiselle, dit-il, en s'adressant à M Fiermont. Monsieur, reprit-il, s'adressant à Paul cette fois, il est bien regrettable que nous n'avons pu faire l'échange que désirait Mademoiselle. Mais, la dentelle était coupée et…

— Qu'est-ce ? demanda Paul.

— Ce n'est rien, rien, Paul ! répondit M Fiermont, en reprenant sa dentelle.

— Pardon, Monsieur, fit le commis ; Mademoiselle avait acheté cinq verges de dentelle noire ici, l'autre jour, mais elle s'était trompée de patron. Aujourd'hui, elle désirait échanger la dentelle, or… Voici la dentelle que Mademoiselle voulait appareiller.

— C'est bien, coupez-en dix verges, et remettez-les à M Fiermont, dit Paul. Dépêchez-vous, s'il vous plaît !

— Dix verges ! Oh ! Paul, tu n'y penses pas !

Mais déjà, les dix verges de dentelle étaient coupées (fiez-vous au commis pour cela) ! et le compte remis au jeune homme, qui,

après l'avoir payé, offrit le bras à sa tante pour la conduire à sa voiture.

Si ce jeune homme, mis à la dernière mode, donnant le bras à cette vieille personne si pauvrement vêtue, attira l'attention du propriétaire du magasin, des commis et des clients, inutile de le dire ; mais, à Paul, cela était bien égal ; il n'eut pas eu honte de sa tante Berthe, quand bien même elle eut été couverte de haillons.

Arrivés dehors, Paul dit à M Fiermont, en désignant sa voiture :

— Montez, tante Berthe !

Et l'on partit.

Arrivés devant un autre magasin, Paul arrêta ses chevaux, puis il descendit de voiture et dit à sa compagne :

— J'ai affaire ici. Voulez-vous m'accompagner, tante Berthe ?… Le fait est que j'aurais besoin de vos conseils, à propos de certains achats que j'ai à faire. Voulez-vous venir ?

— Mais, certainement, Paul ! Si je puis te rendre service, je ne demande pas mieux.

Aussitôt entrés dans le magasin, Paul dit à demi voix à M Fiermont :

— Maintenant, suivez-moi, tante Berthe, et ne protestez pas… contre mes achats. Venez !

— Protester ? Mais, mon cher enfant !…

— Venez, tante Berthe !

Bientôt. Paul eut conduit M Fiermont dans un département de robes et de manteaux.

— Cette dame désire voir vos robes et manteaux, dit-il au commis, en désignant M Fiermont. Ce que vous avez de mieux, s'il vous plaît !

— Paul ! essaya de protester M Fiermont.

— Chut ! Vous avez promis de ne rien dire, rappelez-vous-en, fit le jeune homme en souriant.

Bref, quand ils sortirent du magasin, ils portaient, tous deux, divers paquets : il y avait deux robes, un manteau, des bas, des gants, des souliers, des mouchoirs en toile fine, etc., etc. En vain, M Fiermont avait-elle essayé de protester, Paul avait fait la sourde oreille.

Comment son oncle Delmas pouvait-il ainsi laisser sa cousine M Berthe Fiermont, dans la pauvreté ? Il était millionnaire ; il passait pour être très libéral, très généreux, et sa cousine, la seule parente qu'il eut au monde, à part son neveu, se promenait dans les rues de la ville, vêtue plus pauvrement que les domestiques de sa maison. Paul ne se permit pas de juger son oncle ; tout de même, l'attitude de ce dernier envers sa cousine avait quelque chose de, pour le moins, étrange.

Lorsqu'ils furent parvenus à destination, c'est-à-dire dans une des rues les plus pauvres, les plus obscures de la ville, M Fiermont donna à Paul l'adresse de la maison où elle avait sa chambre. Heureusement, la propriétaire de la maison, M Grondeau, était une excellente personne, tenant sa petite demeure avec une extrême propreté.

En voyant arriver sa pensionnaire en voiture à deux chevaux, accompagnée d'un jeune homme qui semblait appartenir « à la haute gomme » M Grondeau avait ouvert tout grand son salon, dont elle ne se servait que dans les occasions extraordinaires.

— M Grondeau, dit M Fiermont, en désignant Paul, voici mon neveu. M. Paul Fiermont ; celui qui…

— Celui dont vous m'avez entretenue si souvent, M Fiermont, répondit M Grondeau, en souriant. Entrez, Mademoiselle et Monsieur, ajouta-t-elle, en indiquant le salon. Je mets cette pièce à votre entière disposition et je verrai à ce que vous ne soyez dérangés par qui que ce soit. (Ce qui était une assurance inutile, car aucun des pensionnaires de M Grondeau n'eut osé mettre le pied dans le salon de cette dame, sans sa permission ; M Fiermont le savait bien, et elle ne put s'empêcher de sourire).

Paul fut plus d'une heure avec sa vieille cousine. Lorsqu'il la quitta, il savait à quoi s'en tenir sur le froid qui existait, depuis deux ans, entre son oncle Delmas et sa tante Berthe.

Àvenir jusqu'à il y avait deux ans. M Fiermont avait toujours été la très bienvenue au « château ». Mais un jour, en arrivant chez son cousin, elle ne le trouva pas dans son étude, où il avait l'habitude de se tenir ; ce que voyant, elle se dirigea vers la bibliothèque.

Or, arrivée à la porte de la bibliothèque, elle s'arrêta, pétrifiée par la surprise… et la compassion, car, de cette pièce lui arrivaient des sons étrangers, comme des plaintes, des gémissements.

— Ciel ! s'était-elle dit, Delmas est là-dedans, et il est malade !

Sans même prendre le temps et la précaution de frapper, elle ouvrit la porte, et ce qu'elle vit la cloua littéralement sur place : Delmas Fiermont, le millionnaire si envié de tous, assis près de son pupitre, la tête appuyée sur ses deux bras repliés, sanglotait comme un enfant…

— Delmas ! avait crié M Fiermont. Mon Dieu ! Qu'y a-t-il ?

Au son de cette voix, l'oncle de Paul s'était levé, et jamais sa cousine ne pourrait oublier le visage de Delmas Fiermont, en ce moment, tant il exprimait de désespoir et de secrète souffrance.

Mais, pâle, les yeux remplis de colère, soudain, le geste brusque, il s'écria, s'adressant à sa cousine :

— Berthe ! Que fais-tu ici ? Et qui t'a permis de prendre tant de libertés dans ma maison ?

— Ô Delmas, je t'en prie, pardonne-moi !… Je t'ai entendu te plaindre, et j'ai cru que tu étais souffrant.

— Permets-moi de te dire que ce ne sont pas précisément de tes affaires ce qui se passe chez moi, avait répondu Delmas Fiermont, d'une voix qui tremblait de colère, et puisque tu abuses de l'hospitalité que je t'ai toujours accordée, jusqu'ici, je… je… te chasse !

— Et c'est tout, Paul, acheva M Fiermont. Inutile de le dire, je n'ai jamais, depuis, essayé de franchir le seuil du « château ». Certes, je ne lui en veux pas à ton oncle… Il m'a mal jugée, tout simplement.

— Mais, tante Berthe, pourquoi mon oncle sanglotait-il ainsi ?

— Je ne sais pas, Paul… C'était terrible de le voir et de l'entendre ; ça me brisait le cœur, d'autant plus que j'ai toujours soupçonné ton oncle d'être en proie à une peine secrète… Mais, peut-être qu'il s'ennuyait seulement, seul dans son grand « château »… Prosper m'avait dit, d'ailleurs, que ton oncle s'ennuyait beaucoup de toi, Paul. Comme il doit être heureux de t'avoir avec lui maintenant ! Ne le quitte plus, cher enfant.

— Mon oncle est bien bon pour moi ; il me gâte littéralement, tante Berthe… Cependant, je regrette infiniment qu'il y ait eu ce malentendu entre vous et lui. Voulez-vous que j'essaie de lui expliquer…

— Non ! Non ! Ça ne servirait à rien, crois-le, Paul !

— Eh ! bien, nous serons toujours amis, nous deux, n'est-ce pas ?… Et je reviendrai vous voir, je vous le promets !

Mais souvent, les promesses sont faites et ne sont pas tenues ; Paul, sans oublier tout à fait sa tante, ne retourna plus jamais la voir chez cette bonne M Grondeau.

14

Delmas Fiermont était l'homme le plus heureux de la terre. On eut pu dire la même chose de Georges Trémaine, car Paul et Réjanne étaient fiancés depuis trois mois, et leur mariage devait avoir lieu le 30 du mois d'août, c'est-à-dire dans dix jours maintenant.

Six mois se sont écoulés, depuis les évènements racontés plus haut, et quand nous retrouvons les jeunes fiancés, ils sont à échanger le bon soir, à la porte de la résidence des Trémaine.

— À demain, ma Réjanne !

— À demain, Paul ! répondit Réjanne, en tendant la main au jeune homme.

— Je serai ici à onze heures, demain matin, pour notre chevauchée de chaque jour, Réjanne, promit Paul.

— Je serai prête, assura-t-elle, en souriant.

— Réjanne, fit Paul soudain, êtes-vous heureuse ?

— Heureuse ? Mais oui, sans doute, je le suis !

— Merci, ma bien-aimée ! Moi, je suis l'homme le plus heureux de la terre, depuis que nous sommes fiancés… après mon oncle Delmas, cependant, je le crois fermement, ajouta Paul, en riant d'un grand cœur.

— Cher Monsieur Fiermont !

— Savez-vous, Réjanne, dit Paul, d'un ton sérieux, je crois vraiment que mon oncle en mourrait de peine, si quelque chose survenait pour empêcher la réalisation de son rêve le plus cher… et le mien : celui de vous voir installée au « château » dans dix jours, et pour toujours.

— Il n'arrivera rien…

— Certes ! Il n'arrivera rien, bien sûr ! Je vous dis cela seulement pour que vous constatiez, une fois de plus, combien vous êtes aimée, ma Réjanne. Si j'y avais consenti, l'oncle Delmas au-

rait bouleversé toute la maison, car il prétend qu'elle n'est pas digne, telle qu'elle est, de vous recevoir. Afin de ne pas lui occasionner les ennuis et les dérangements que ce bouleversement entraînerait, je lui ai assuré qu'il valait mieux attendre que vous fassiez faire, vous-même, les changements que vous désirerez.

— Comme si le « château » n'était la plus luxueuse des demeures ! fit Réjanne, en riant. Je m'en contenterai, soyez-en assuré, tel qu'il est, Paul !

— Vous y serez heureuse, ma toute chérie, je vous le jure !...

— Je n'en doute pas, mon ami, répondit la jeune fille en souriant.

— À demain ! À l'heure habituelle, Réjanne !

— À demain ! À l'heure habituelle, Paul !

En entrant dans la maison, Réjanne entendit une voix, lui parvenant du salon, et elle fit une petite moue. Il y avait un visiteur, et ce visiteur n'était pas le très bienvenu, évidemment, du moins, selon Réjanne. Tout de même, elle entra dans le salon et à son arrivée, un jeune homme accourut à sa rencontre.

— Ah ! Anatole ! fit tranquillement Réjanne.

— Comment va, cousine Réjanne ? demanda Anatole Chanty, car c'était lui le visiteur.

— Merci, je me porte bien, répondit la jeune fille, d'un ton plutôt ennuyé que froid.

— Et la promenade, Réjanne ? demanda Georges Trémaine.

— La promenade a été agréable, mais longue, père, répondit-elle en souriant. Nous avons marché une distance de plus de trois milles, Paul et moi ; mais le temps est si beau, que nous nous en sommes à peine aperçus.

— Trois milles ! Comme vous devez être fatiguée, Réjanne ! fit Anatole, avec une intonation toute féminine.

— Je ne suis pas fatiguée du tout.

Ces paroles vinrent aux lèvres de la fiancée de Paul, mais elle se garda bien de les proférer ; au lieu de cela, elle dit :

— Fatiguée ? Je le suis un peu, je l'avoue. Conséquemment, si vous voulez bien m'excuser, mon cousin, je vais me retirer dans ma chambre.

Une ombre passa sur le front d'Anatole Chanty.

— Vraiment, Réjanne, dit-il, de sa voix flûtée, toujours si désagréable à entendre, je n'aurai pas la chance de jouir longtemps de votre présence ce soir ! Vous…

— Je ne savais pas que vous deviez arriver ce soir, rappelez-vous-le, Anatole… Et puis, je suis sorti avec mon fiancé, avec celui que j'épouserai dans dix jours ; ce à quoi vous deviez bien vous attendre. Bon soir !

— Demain avant-midi, peut-être pourrions-nous avoir une longue conversation ensemble, Réjanne ? J'aurais une infinité de choses à vous dire.

— Demain avant-midi ? Impossible ! Je sors à cheval avec M. Fiermont, répondit-elle. Mais vous pourrez nous accompagner, si vous le désirez.

Anatole se mordit les lèvres et il rougit. Réjanne le faisait-elle exprès pour l'offenser ; elle savait bien qu'il ne montait jamais à cheval !

Mais non, Réjanne avait proposé la chose sans y réfléchir. Elle n'aimait pas excessivement son cousin, il est vrai ; cependant, elle ne l'eut pas offensé volontairement.

Quelle aurait été la surprise de la fiancée de Paul Fiermont donc, s'il lui avait été donné de lire les pensées d'Anatole Chanty ; celui-ci, croyant que sa cousine l'avait blessé volontairement, à cause et à propos de Paul Fiermont, sentit sa haine envers ce dernier grandir en conséquence. Ce mariage entre Paul et Réjanne, ce n'était pas encore chose faite ; s'il n'en dépendait que de lui, Anatole, il ne se ferait pas du tout… Dans dix jours il pouvait se passer bien des évènements. Anatole irait aux renseignements ; il essayerait de découvrir ce qu'avait été la vie de cet aventurier qui se nommait Paul Fiermont, durant les sept ans qu'il avait passés à courir le monde…

— En attendant, se dit-il, ce soir-là, lorsqu'il se fut retiré dans sa chambre, je lui soufflerai le soupçon à Réjanne, et… nous verrons ce qu'il en résultera… Réjanne est une masse de préjugés, je sais ; rien de plus facile, conséquemment, que de la mettre en garde contre son fiancé-aventurier… Demain, je commencerai mon petit apostolat, puis, je finirai bien par découvrir quelque chose au préjudice de M. Paul Fiermont !

Ces pensées d'Anatole Chanty n'ont pas lieu de surprendre, car il haïssait Paul Fiermont ; tout d'abord, parce qu'il s'était fait aimer de Réjanne, ensuite, à cause de la supériorité qu'avait sur lui « l'aventurier ».

Quoique Paul eut l'occasion de rencontrer assez souvent Anatole, jamais il n'avait ressenti vis-à-vis du cousin de sa fiancée autre chose qu'une certaine tolérance, et il n'était pas du tout surprenant que ce garçon (Anatole) au visage féminin, à la voix aigrelette, eut inspiré plutôt du mépris au fiancé de Réjanne. Jamais il ne l'appelait autrement que : « Monsieur Chanty », ce qui obligeait Anatole d'appeler Paul : « Monsieur Fiermont ». Or, on se nomme par son nom de famille, sans le préfixe « Monsieur » entre hommes, généralement ; mais, ciel ! Paul eut été tenté plutôt d'appeler Anatole « Mademoiselle Chanty » ; ce « petit garçon à sa maman » qui ne prenait aucun plaisir aux sports, qui ne savait pas monter à cheval, etc, etc. nous l'avons dit déjà, n'inspirait à Paul qu'une méprisante tolérance.

Répétons-le, Anatole haïssait Paul, à cause de la supériorité de celui-ci sur lui. Il était jaloux des qualités du fiancé de Réjanne, de son incontestable popularité, aussi bien parmi les jeunes gens que parmi les jeunes filles.

— Patience ! se disait-il, au moment de s'endormir. Demain, je parlerai à Réjanne… je lui ouvrirai les yeux à ma cousine ; cela je me le promets !

Mais le lendemain, la jeune fille était trop occupée d'une fête champêtre qu'elle était à organiser et qui devait avoir lieu dans deux jours, pour avoir le temps de prêter l'oreille aux propos de son cousin Anatole.

15

Le soleil se leva radieux, le matin de la fête champêtre.

Tout était prêt, et il n'y avait pas de doute que ce serait un succès, sur toute la ligne.

Àcause des occupations de sa fiancée, Paul ne la dérangea pas, ce matin-là, et il fit seul sa promenade à cheval. À quatre heures précises de l'après-midi, il avait promis d'être à La Solitude, pour prendre part à la fête que la jeune fille avait préparée avec tant de joie et pour laquelle elle s'était donné tant de peine

Près de cent invitations avaient été lancées pour la fête champêtre, et il était presque certain que peu manqueraient de s'y rendre.

Quoique les invitations eussent été faites pour quatre heures de l'après-midi, il était à peine trois heures que des voitures remplies de monde commencèrent à arriver. Paul n'ayant pas encore fait son apparition, c'est Anatole Chanty qui, naturellement, aidait Réjanne à recevoir, ce qui suscitait quelques commentaires.

— On croirait que c'est M. Chanty le fiancé ! dit, en riant, une jeune fille, ancienne compagne de couvent de Réjanne.

— Ma chère Renée ! s'écria, en riant, elle aussi, une autre jeune fille, qui avait nom Estelle Delherbe.

— Si Réjanne t'entendait ! fit une autre jeune fille, dont le nom était Anne Pivert.

— Ah ! bah ! fit Renée, en haussant les épaules.

— Tu sais bien que Réjanne ne t'a jamais ménagée, Renée Le Mouet ! s'écria Anne ; surtout depuis…

— Depuis que tu avais triché au concours d'histoire de France, dans notre dernière année de couvent, acheva Estelle.

— C'est de l'histoire ancienne cela ! rit Renée. Ha ha ha !

— Sans doute, sans doute !… Et cette affaire d'histoire de France (et non d'histoire ancienne), comme tu le disais tout à l'heure…

Toutes trois se mirent à rire.

— Je disais donc que c'est plutôt comique cet incident, aujourd'hui.

— Certes ! s'exclama Anne, riant jusqu'aux larmes. Je te vois encore, Renée, arrivant au concours avec tes manches de robe bourrées de feuilles et ton traité d'histoire de France.

— C'était le bon temps ! fit Renée, d'un ton qui les amusa toutes trois.

— Mais, Réjanne a mis beaucoup de temps à oublier cette affaire de concours, je crois ? dit Anne.

— Bien sûr ! répondit Renée. Elle ne m'invitait ni à ses soirées, ni à ses réceptions. Pauvre Réjanne !

— « Pauvre Réjanne » ! dis-tu, Renée ? demanda Estelle.

— Eh ! oui, je dis : « Pauvre Réjanne » ! C'est qu'elle est si… si singulière, parfois, avec ses préjugés !… Entre nous, M. Fiermont aura besoin de se bien tenir !

— Tu dis ? s'écrièrent, en même temps Estelle et Anne.

— Je dis que M. Fiermont n'aura qu'à se bien tenir ! Si jamais Réjanne découvrait qu'il essaye à lui cacher quelque chose, quand ce ne serait rien de bien grave, elle ne se déciderait jamais à lui pardonner. Je le répète, Réjanne est la personne la plus préjugée que je connaisse… Elle appelle cette… mesquinerie de vues, ses principes. Or…

— Réjanne est charmante ! dit Estelle.

— Bien sûr ! Seulement, quand elle se met quelque chose en tête, il n'y a rien au monde pour l'en débarrasser.

— Renée, ma chère, fit Anne, avec un fin sourire, je crois que ça ne te ferait pas de mal d'avoir quelques préjugés, à l'occasion, tout comme Réjanne ; cela t'empêcherait de discuter notre amie, sous son propre toit…

— Ou dans son propre jardin ! ajouta Renée, et toutes trois, parce qu'elles étaient très jeunes et très gaies, partirent d'un franc éclat de rire.

Les invités continuaient à arriver, et à quatre heures, vint Paul, accompagné de deux messieurs ; tous trois s'avancèrent vers Réjanne.

— Oh ! fit la jeune fille en les apercevant. Vous êtes les très bienvenus, Messieurs, ajouta-t-elle, Paul, M. Fiermont, et vous, Notaire Schrybe !

— J'ai voulu faire d'une pierre deux coups, dit le notaire Schrybe. Ayant affaire à mon vieil ami M. Fiermont, je me suis

dit que j'en profiterais pour me rendre à Votre gracieuse invitation, M Réjanne.

— Merci de tout cœur, dit Réjanne. Venez, M. Fiermont, et vous aussi, Notaire, je vais vous conduire auprès de mes parents ; ils sont là, dans le kiosque. Puis s'adressant à Paul, elle continua : Les courses à cheval vont bientôt commencer, Paul ; nous n'attendions plus que vous. Ensuite ce sera le concours de tir à l'arc. Venez ! Venez tous !

Les courses à cheval battaient bientôt leur plein. Au gagnant serait donné un fouet au manche serti de pierreries.

Ainsi que chacun s'y était attendu, c'est Paul Fiermont qui gagna la course, et ce n'était guère étonnant, n'est-ce pas ? Pendant sept ans, il avait littéralement vécu sur son cheval ; il y avait passé des jours entiers, voire même des nuits, y dormant, parfois, durant l'espace de milles et de milles, bercé doucement par le trot cadencé de sa monture.

Anatole Chanty avait senti grandir sa haine contre Paul, au triomphe de celui-ci. Mais il l'attendait au concours de tir à l'arc ! Ce garçon, qui n'eut pas touché, sans pâlir et trembler, à une arme à feu, ne craignait pas les flèches enrubannées d'un arc de fantaisie ; de plus, il était expert dans cette sorte de sport. L'heure du triomphe allait sonner pour lui ; petit triomphe, il est vrai ; mais Réjanne en serait témoin. Pauvre Anatole !

Une tête de cheval avait été dépeinte sur une planchette, et il s'agissait d'atteindre avec une flèche, le centre de l'œil droit. Il y eut bien des applaudissements et des éclats de rire, aux maladresses de certains concurrents ; mais on était là pour rire et

s'amuser, et les maladroits riaient, plus fort même que les spectateurs, de leurs propres maladresses.

Enfin, ce fut le tour d'Anatole. Il s'avança au milieu des spectateurs, il tendit son arc et visa avec soin. Jamais il n'avait tant eu l'air d'une « petite demoiselle » qu'en ce moment, et plus d'un sourire fut échangé parmi les invités.

La flèche lancée par Anatole partit en sifflant, et elle arriva dans le coin de l'œil du cheval.

Il y eut de sincères applaudissements, cette fois, car c'était le meilleur coup qui eut été porté encore.

— Bravo, Chanty ! Bravo ! Bravo !

Anatole saluait de droite à gauche, comme une diva qui vient d'exécuter d'extraordinaires et difficiles trilles. Ses yeux se portèrent sur Réjanne, qui lui sourit amicalement,

— Fiermont ! Fiermont !

Paul aurait préféré ne pas prendre part à ce concours. Il savait qu'il était doué d'un coup d'œil infaillible, et que, s'il désirait lancer la flèche au centre même de l'œil du cheval, il y parviendrait, sans prendre la peine presque de viser. Plus d'une fois, il avait abattu, avec des flèches, des oiseaux, au vol.

Il hésita donc, lorsque son nom fut appelé ; ce qui fit qu'Anatole crut que Paul ne voulait pas se risquer, sûr qu'il était de faillir, devant sa fiancée. Il rit même tout haut ; ce rire sot, en même temps qu'insultant, parvint aux oreilles de plusieurs, et il provoqua, de la part de Paul, un haussement d'épaules, de la part de Réjanne, un froncement de ses fins sourcils.

— Fiermont ! Fiermont !

Ma foi ! Puisqu'on l'appelait à si grand cris, il n'allait pas se faire prier ; ce serait ridicule, à la fin. Et, quant à lancer une flèche, il prendrait la peine de viser, afin de faire honneur à sa fiancée.

Il s'installa à la place que venait d'occuper Anatole Chanty. Ayant tendu l'arc, la flèche arriva, ainsi qu'il l'avait prévu, au centre de l'œil du cheval.

Ce fut un triomphe, et Paul reçut, comme prix, des blanches mains de sa Réjanne, arc et flèches dorés.

Anatole Chanty vit rouge. Fou de colère et de déception, il osa s'avancer sur Paul, les poings crispés.

— Vous avez triché ! cria-t-il, le visage très pâle, les lèvres tremblantes.

— Triché ? fit Paul, sans s'émouvoir. Vous êtres parfaitement ridicule, mon pauvre M. Chanty !

— Vous… Vous… balbutia Anatole.

Il se préparait à éclabousser Paul d'injures, quand une main se posa sur son épaule, et la voix de M Trémaine dit :

— Mon cher Anatole !… Aurais-tu perdu la tête, par hasard ?… S'il te plaît me suivre ; j'ai affaire à toi.

Comme un bon petit garçon bien obéissant, Anatole suivit M Trémaine.

Des rires étouffés se firent entendre, et Renée de dire à Estelle :

— Bien sûr, le petit Anatole va recevoir une bonne volée de sa tante Jeanne !

— Et elle l'enverra se coucher sans souper ! ajouta Anne.

— Il l'aura bien mérité ! répondit Estelle, en éclatant de rire.

Réjanne entendit ces propos, qui la firent sourire, malgré elle ; mais elle se hâta d'annoncer que les rafraîchissements étaient servis. Elle conduisit ses invités à une autre extrémité du jardin, où, sous des tentes tricolores, des tables avaient été dressées, et bientôt, tous se délectaient des mets exquis que leur servaient les domestiques de La Solitude.

16

— Embarque ! Embarque !
Le temps est beau…
Glisse, ô ma barque,
Glisse sur l'eau !
C'est avec une joie exquise
Qu'on vogue sur le Saint-Laurent,
Tandis que ses vagues s'irisent
Des lueurs du soleil couchant.
Embarque ! Embarque !
Le temps est beau…
Glisse, ô ma barque,
Glisse sur l'eau !

Des voix jeunes et fraîches chantaient ce refrain, et sur le fleuve Saint-Laurent, trois chaloupes naviguaient de front. L'une

de ces chaloupes contenait Réjanne et Paul, une autre, Estelle Delherbe et Joseph Le Mouet, frère de Renée, que tous nommaient « Joe » ; on prétendait que les deux jeunes gens étaient fiancés et qu'ils se marieraient le même jour que Renée le Mouet et Albert Delherbe, ce dernier le frère d'Estelle. Renée et Albert occupaient la troisième chaloupe.

Après le goûter, chacun des invités s'était mis à s'amuser à sa façon. Quelques uns, en se promenant dans le jardin, d'autres, en se réunissant par groupes sur les bords du fleuve, et d'autres, comme les jeunes gens ci-haut mentionnés, en faisant une excursion sur l'eau.

— Quel succès que votre fête Champêtre, n'est-ce pas, Réjanne ? dit Paul.

— Je suis bien satisfaite, répondit la jeune fille.

— Et ce temps idéal ! Vraiment, ça été une journée parfaite !

— La journée n'est pas finie encore, Paul, fit Réjanne, en souriant. Il n'est que huit heures du soir et…

Paul se mit à rire.

— Ne soyez pas pessimiste, ma chérie ! Une journée si agréablement remplie ne saurait que bien finir.

— Dans tous les cas, le temps a passé bien vite, dit Réjanne, et déjà plus de la moitié de nos invités sont partis. Sans doute, quand nous reviendrons de notre promenade, il ne restera que peu de monde à La Solitude. Ah ! ajouta-t-elle, soudain, que voilà un endroit pittoresque ! Ce petit promontoire, qui s'avance dans le fleuve, me cause toujours du ravissement et de l'admiration…

Et tiens, j'y pense ; nous sommes sur les côtes du terrain du « château » ; ce petit promontoire vous appartient, conséquemment.

— Oui, ce petit promontoire appartient à mon oncle, et j'y viens assez souvent.

— Il est surprenant alors que nous ne nous y soyons jamais rencontrés, Paul, dit Réjanne en souriant, car, moi aussi, je viens ici fort souvent.

— Vraiment ? fit Paul.

— Oui. Au sommet du promontoire croissent les plus belles fleurettes qui soient ; de petites clochettes bleues, si mignonnes, si délicates !... Oh ! Que je voudrais en cueillir un gros, gros bouquet et l'apporter à mère !

— Rien de plus facile, mon aimée ! répondit Paul. Voici justement une petite anse où notre chaloupe sera à l'abri. Débarquons, et allons cueillir des clochettes bleues !

— Mais... les autres ?... objecta Réjanne.

— Je vais les appeler, répondit le jeune homme. Ohé ! Ohé ! cria-t-il, à plusieurs reprises.

Mais les autres chaloupes s'étaient éloignées, soit ensemble, soit séparément, et Paul ne reçut pas de réponse à ses appels.

— Débarquons ! répéta-t-il.

Tous deux prirent pied sur le rocher.

— Laissez-moi passer la première, Paul, fit Réjanne. Je connais un petit sentier conduisant au faîte du promontoire. Ce

sentier est le seul praticable, car, tout à côté, la pierre est glissante comme de la glace vive.

Bientôt, les deux jeunes gens eurent atteint le sommet du rocher, et un petit cri s'échappa de la poitrine de Réjanne :

— Oh ! Voyez donc s'il y en a !

Oui, il y en avait des fleurettes bleues, il y en avait en extraordinaire quantité !

— N'est-ce pas, Paul, que ces mignonnes fleurettes, qu'on entrevoit à travers la verdure, causent une impression étrange ?... On dirait des yeux qui nous regardent ; des yeux bleus comme le ciel.

— Vous avez raison, Réjanne, répondit le jeune homme. Mais, moi, je préfère les yeux bruns, ajouta-t-il, en souriant.

— Vous en êtes sûr ?

— J'en suis sûr !... Cependant, si vos yeux eussent été bleus, mon aimée, je les aurais préférés à toute autre nuance... parce qu'ils seraient les vôtres, Réjanne.

Il voulut saisir sa fiancée par la taille et lui donner un baiser ; mais elle évita ses caresses, en murmurant :

— Non ! Non ! Pas ici ! Pas quand ces yeux semblent nous observer ainsi ! Et elle désigna les fleurettes.

Paul rit.

— Seriez-vous superstitieuse, ma Réjanne ?

— Superstitieuse ?… J'espère que je ne le suis pas, répondit-elle gravement. C'est bien assez que mon cousin Anatole me nommait souvent, jadis : « Mademoiselle Préjugé », ajouta Réjanne en souriant. Mais, ces fleurettes… Savez-vous, Paul, la dernière fois que je suis venue ici, je me suis surprise à composer une petite strophe concernant ces fleurs bleues, et elle se mit à rire.

— Savez-vous le nom de ces fleurettes, Réjanne ?

— Non, je ne le connais pas ; c'est pourquoi je leur en ai donné un… Je les ai nommées les « yeux d'ange ». N'est-ce pas que ce nom leur convient ?

— Les « yeux d'ange »… répéta Paul. Et cette strophe ?…

— Oh ! c'est bien peu de chose, allez !

— Tout de même, j'aimerais beaucoup à l'entendre.

Et Réjanne de dire, en désignant les fleurettes bleues :

— N'est-ce pas qu'elles sont étranges
Ces fleurs, couleur du firmament ?
Ne dirait-on pas des yeux d'ange,
Qui nous regardent tendrement ?

— C'est une idée fort poétique, ma chérie ! fit Paul. Je vous en félicite.

— Allons ! Cueillons des fleurs, puisque nous sommes montés ici pour cela ! J'en voudrais un gros bouquet.

La cueillette fut assez vite faite, car, comme nous l'avons dit, plus haut, il y avait des fleurettes bleues en quantité.

— Mon bouquet est assez gros maintenant ! fit soudain Réjanne. Partons !

— Savez-vous, ma chérie, dit Paul, je crois que nous ferons construire un grand kiosque, en cet endroit, le printemps prochain, puisque vous aimez tant ce petit promontoire. Qu'en dites-vous, ma Réjanne ?

— Je dis que ce serait… idéal ! s'écria la jeune fille. Pensez-y, Paul, un kiosque sur ce cap, en face du beau fleuve Saint-Laurent et au centre de ces « yeux d'ange » !

— Il ne faudra pas en souffler mot à mon oncle encore, cependant, dit Paul, en souriant, car il voudrait faire ériger le kiosque tout de suite, s'il apprenait que vous le désirez.

— Cher, cher M. Fiermont ! fit Réjanne, dont les yeux se remplirent de larmes. Eh ! bien, partons !

— Partons, puisque vous le désirez, mon aimée. Ah !…

— Qu'est-ce ? Qu'y a-t-il, Paul ?

— Rien… Ce n'est rien…

— Mais, si, il y a quelque chose ! Qu'est-ce donc ?

— J'ai perdu un de mes boutons de manchettes…

— Un de vos boutons de manchettes ?… Une de vos perles noires alors ? Il faut la trouver !

— Je reviendrai, dit Paul, qui, machinalement, porta sa main droite à son bras gauche, car c'était le bouton de manchette de son poignet gauche qu'il avait perdu.

— Cherchons-le ! s'exclama Réjanne.

— Je reviendrai… répéta Paul.

— Cherchons-le ! C'est un joyau de si grande valeur ; il faut que nous le trouvions !

Tous deux se mirent à examiner l'endroit où ils se trouvaient.

— Oh ! Le voilà ! Quelle chance de l'avoir trouvé, cher ami ! s'écria Réjanne, tout à coup.

Presqu'à ses pieds, Paul vit le bouton de manchette ; une perle noire, hors de prix.

Réjanne, s'étant penchée pour ramasser le bouton, instinctivement, Paul étendit le bras gauche, qui se trouvait du côté de la jeune fille, pour la retenir… Hélas ! Il arriva alors une catastrophe, car, aussitôt qu'il eut étendu le bras, le jeune homme sentit quelque chose glisser le long de son poignet ; c'était le bracelet de fer !

Sa manchette étant déboutonnée, le bracelet glissa jusqu'à sa main. Mais vite, il se hâta de relever son bras ; il ne fallait pas risquer que sa fiancée vit cette partie de menottes, qu'il semblait être destiné à porter tout le reste de ses jours…

Il était trop tard !… Lorsqu'il leva les yeux sur Réjanne, afin de lui faire quelque remarque, en souriant, il vit celle-ci qui, pâle, les yeux démesurément ouverts, les lèvres blanches, indiquait du doigt le bracelet :

— Le bracelet de fer ! Le bracelet de fer !

— Réjanne ! Réjanne ! Écoutez-moi, ma chérie !… Je vais vous expliquer…

— Le bracelet de fer ! répétait-elle, une sorte d'horreur dans les yeux, et elle fit quelques pas en arrière.

Paul voulut s'élancer vers elle, la retenir, essayer de lui expliquer la provenance du bracelet de fer ; mais, d'un geste méprisant, elle le repoussa, puis elle partit, comme une flèche, dans la direction de La Solitude.

Cependant, le geste qu'avait fait Réjanne en repoussant son fiancé, avait été plutôt brusque, et celui-ci, perdit pied. Il tomba et roula tout le long du promontoire, puis, sa tête donnant sur un rocher, il perdit connaissance…

Alors, à travers leurs feuilles vertes, les « yeux d'ange » semblèrent le regarder avec compassion.

17

Paul, lorsqu'il essayait, plus tard, de se rappeler les incidents qui accompagnèrent son évanouissement, ne pouvait se souvenir que fort confusément de ce qui s'était passé.

Il savait bien qu'il avait perdu connaissance, et que sa tête était devenue en contact avec le rocher aigu, mais cet évanouissement n'avait pas duré longtemps. Il sembla s'éveiller comme on s'éveille, lentement, des effets d'un anesthésique, car, quoiqu'il ne se sentit pas la force d'ouvrir les yeux, il avait parfaitement conscience d'une chose : c'était qu'on lui prodiguait des soins.

— Réjanne ! pensait-il. Elle n'a pu m'en vouloir longtemps ; elle est trop véritablement intelligente et bonne !

Sa fiancée était revenue ! Il savait qu'elle humectait d'eau froide son visage et ses mains… Chère, chère Réjanne !

Allons ! Un petit effort ! S'il pouvait ouvrir les yeux, un instant, un seul, pour sourire à la jeune fille !… Ah !…

Ses yeux s'ouvrirent, mais pour un moment seulement, et ce qu'il crut voir, c'était que des « yeux d'ange » le regardaient avec compassion… Il lui sembla apercevoir aussi un coin du ciel bleu, sur lequel flottaient de légers nuages, des nuages d'or, ondulés, comme une luxuriante chevelure…

Puis ses yeux se refermèrent… Réjanne ?… Il ne l'avait pas aperçue… Mais il savait qu'elle était là… N'était-ce pas sa main délicate qui venait de soulever sa tête blessée pour la déposer sur un coussin de mousse ; cette mousse, elle avait dû l'arracher au flanc d'un rocher… Ces soupirs… ces sanglots… Pauvre, pauvre Réjanne !… Elle devait être mortellement inquiète !… S'il avait donc la force d'ouvrir les yeux une bonne fois ! S'il pouvait donc parvenir à lui adresser la parole, afin de la rassurer un peu !…

Enfin, sa connaissance lui revint tout à fait, et il ouvrit grands les yeux. Bien vite il regarda autour de lui… Il était seul !… Réjanne ?… Où était-elle ?… Il ne pouvait douter qu'elle lui eut prodigué des soins, car il sentait, sous sa tête, le coussin de mousse ; de plus, ses mains et son front étaient encore humides… Il essaya d'appeler sa fiancée :

— Réjanne !

Mais l'écho seul lui répondit.

La jeune fille l'avait donc abandonné, aussitôt qu'elle s'était aperçue qu'il allait reprendre connaissance ?... Alors, ce serait qu'elle ne pouvait oublier l'incident du bracelet de fer, et qu'elle ne voulait pas fournir à Paul la chance de lui donner des explications ? Impossible ! Réjanne était aussi juste que noble et belle...

Mais... on venait... Des pas légers s'approchaient... C'était Réjanne enfin ! Oh ! de quelle reconnaissance le cœur du jeune homme fut inondé ! Chère, chère Réjanne ! Il la rendrait si parfaitement heureuse, qu'elle en oublierait vite l'incident de tout à l'heure !

Les pas s'approchaient de plus en plus... et soudain, apparut, venant de la grève, une enfant d'une extraordinaire beauté ; elle tenait, à deux mains, un chapeau bleu, en feutre, duquel dégoûtait de l'eau. La fillette, (du moins, elle paraissait n'avoir que quatorze ou quinze ans) était entièrement recouverte d'une mante bleue, couleur du firmament ; sur cette mante tombait une chevelure d'or, ondulée ; Paul n'avait jamais vu rien de pareil de sa vie. Ces cheveux tombaient plus bas que les genoux. La chevelure de l'enfant était retenue d'un côté seulement, par un ornement qui ne devait pas être d'une grande valeur, mais qui ressortait vivement sur la teinte de ses cheveux : c'était un oiseau bleu, aux ailes largement ouvertes. Les yeux d'azur de la petite étaient grands, profonds, d'une douceur infinie et ombragés de longs cils, presque bruns. Dans ses joues légèrement teintées de rose se creusaient deux admirables fossettes. Sa bouche mignonne, aux lèvres bien dessinées, semblait inviter aux baisers. On pouvait comparer ses dents à un collier de perles fines.

Occupée à tenir le chapeau de feutre dans ses mains délicates, la fillette ne s'aperçut pas que Paul la regardait ; c'est seulement

lorsqu'elle fut tout près de lui qu'elle le vit.

— Oh ! s'écria-t-elle, en laissant choir sur le sol son bidon improvisé, (c'est-à-dire son chapeau). Vous êtes donc mieux, Monsieur ?

— Enfant, dit Paul, est-ce vous qui m'avez prodigué des soins ?

— Oui, Monsieur, répondit-elle. Je passais en chaloupe, au pied de ce promontoire, quand je vous ai vu tomber… Ciel ! fit-elle, en se couvrant les yeux de ses mains. J'ai bien cru que vous alliez vous tuer !

— Vous… vous n'avez vu personne dans les environs… au moment où je suis tombé, n'est-ce pas, mignonne ?

— Personne, Monsieur. Oh ! c'était si terrible, vous savez ! J'ai entendu le bruit produit par le contact de votre tête avec le rocher ! s'exclama la fillette, et Paul la vit pâlir légèrement.

— Et vous êtes venues à mon secours…

— Mais… sans doute !

— Comment vous remercier, enfant ! Sans vous… Mais, je me sens mieux, beaucoup mieux… Je crois que je puis me lever et continuer mon chemin, dit Paul, en posant sa main sur un rocher, afin de pouvoir se relever à l'aise, car il se sentait encore un peu faible.

— Appuyez-vous sur mon épaule, Monsieur, dit la jeune inconnue, et ne craignez rien ; je suis beaucoup plus forte que je parais l'être.

Paul ne put s'empêcher de sourire ; cette frêle enfant lui servant de support, à lui, qui était d'un si respectable poids ! Pourtant, il détourna la tête, afin que sa jeune compagne ne le vit pas sourire, car il n'eut pas voulu l'offenser ou la peiner pour tout au monde la charitable fillette. Même, pour lui faire plaisir, et lui faire croire qu'elle l'aidait véritablement ; il appuya avec assez de force sa main droite sur l'épaule de sa petite infirmière, ayant soin cependant de s'aider lui-même au moyen de sa main gauche, car il était encore un peu étourdi de sa chute.

— Vous ne pourrez jamais remonter le promontoire ! dit la fillette ; vous êtes encore trop faible !

Elle avait raison ! Rien qu'à la pensée de se risquer sur les rochers glissants du petit cap, cela lui donnait le vertige.

— Ma chaloupe est en bas ; si vous le désirez, je vous ramènerai par eau.

— C'est une charmante idée ! répondit Paul.

Bientôt, tous deux naviguaient sur le Saint-Laurent, et comme Paul ne voulait pas arriver au « château » accompagnée de sa gentille infirmière, ce qui eut effrayé son oncle, il se fit débarquer à un quart de mille environ de chez lui.

— Enfant, dit-il, au moment de la quitter, comment puis-je vous remercier pour votre extraordinaire bonté ?

— Mais… je n'ai rien fait de bien extraordinaire ! répondit-elle en souriant. Je passais, je vous ai vu tomber, et je suis allée à votre secours ; voilà tout.

— Tout de même, je vous fais mes plus sincères mercis, fit Paul, puis il ajouta : Demeurez-vous dans les environs ? C'est la première fois que je vous vois.

— Je ne suis dans la banlieue que depuis quelques jours. Mon père travaille, dans les environs ; nous retournons chez-nous demain. Adieu, Monsieur !

— Est-ce « adieu » vraiment ? Pourquoi pas « au revoir » ? Qui sait si nous ne nous reverrons pas ? Parfois, la vie a de ces hasards heureux.

— Ce n'est guère probable que nous nous rencontrions, répondit-elle, avec un ravissant sourire. Encore une fois, adieu !

Paul fut tenté de la prendre dans ses bras et lui donner un baiser. Elle n'était qu'une enfant, en fin de compte, et elle venait de lui rendre un réel service ; mais, quelque chose… un je ne sais quoi, qu'il vit dans les yeux de la jeune inconnue, le retint. Seulement, prenant dans ses mains une touffe épaisse de ses cheveux blonds, il les couvrit de baisers. Elle rit, secoua la tête, et s'enfuit, à force d'avirons.

Àpeine la chaloupe la contenant eut-elle disparu à un coude de la rivière, que Paul se dit qu'il avait eu bien tort de ne pas lui avoir demandé son nom ; elle le lui eut dit, bien sûr… Mais il était trop tard maintenant… En lui-même, et lorsqu'il penserait au service qu'elle lui avait rendu, il la nommerait : « l'Oiseau Bleu », à cause de l'ornement qu'elle portait, dans ses cheveux d'or.

Arrivé sur la terrasse du « château », Paul vit son oncle et le notaire Schrybe, qui se promenaient, de long en large. Il aurait de beaucoup préféré ne pas rencontrer son oncle de si tôt ; mais il

n'y avait qu'à jouer son rôle le mieux possible. Il ne fallait pas que, ce soir du moins, son oncle se doutât de ce qui venait de se passer entre lui, Paul, et Réjanne. Pauvre oncle Delmas ; il pourrait en mourir de peine !... Demain, l'ex-fiancé de M Trémaine aviserait... Bien sûr, il essayerait d'attendre au dernier moment pour annoncer à son oncle qu'il n'y aurait pas de mariage, le 30 du mois courant !

— Il en fera une maladie, j'en suis sûr d'avance ! se disait Paul. Lui qui aime tant Réjanne ! Lui qui, depuis tant d'années, rêve une union entre la fille de son meilleur ami et son neveu ! Pauvre oncle !

(Chose singulière, dans le moment, du moins, Paul se désolait plus à cause de son oncle qu'à cause de lui-même ; c'était lui, pourtant qui était la victime... Plus tard, il devait se rappeler cette... particularité).

Delmas Fiermont et le notaire venaient de se retourner ; ils aperçurent le jeune homme et lui firent un signe de la main, auquel notre ami répondit, puis, hâtivement, il s'avança au-devant d'eux.

— Eh ! bien, Paul, mon garçon ?... commença Delmas, puis d'un ton fort inquiet, il s'écria : Mais !... Tu es malade, mon pauvre enfant ?

— Pas du tout ! Pas du tout, mon oncle ! répondit Paul en souriant.

— Tu... tu as la tête enveloppée d'un bandeau...

— Ce n'est rien, rien qui vaille la peine d'être mentionné seulement, oncle Delmas. Imaginez-vous que, lorsque j'eus quitté Ré-

janne, tout à l'heure, je voulus revenir ici en passant par le petit promontoire… J'ai, maladroitement, glissé sur un rocher… et je me suis fait une… égratignure à la tête ; voilà tout.

— Un médecin…

— Un médecin, pour une égratignure !… Ô mon oncle, vous n'y pensez pas ! Je vais aller faire un brin de toilette, et je serai prêt à me mettre à table avec vous et le notaire, dans moins d'un quart d'heure. Vous n'avez pas encore dîné, n'est-ce pas ?

— Non, bien sûr, Paul ! Nous t'attendions.

— Au revoir, alors ! À tout à l'heure !

— Attends, Paul ! fit Delmas Fiermont. Tu ne me parles pas de Réjanne ?… Était-elle bien fatiguée, la pauvre enfant ?

— Oui, Réjanne se sentait un peu fatiguée ; mais elle est parfaitement satisfaite du succès de sa fête champêtre. Elle m'a chargé de saluts, pour vous mon oncle, et pour le notaire Schrybe.

— La charmante enfant ! s'écrièrent les deux hommes ensemble.

Quoique Paul souffrit beaucoup du mal de tête, ce soir-là, il n'en fit rien voir. Mais il se coucha de bonne heure. Cependant, le sommeil fut lent à venir. Sans cesse, il pensait à Réjanne et au malencontreux incident du bracelet de fer…

Enfin, il parvint à s'endormir. Le dernier souvenir qui lui revint, au moment de fermer les yeux, ce fut celui d'une voix argentine lui disant :

— Appuyez-vous sur mon épaule, Monsieur, et ne craignez rien ; je suis beaucoup plus forte que je parais l'être.

18

Lorsque Paul descendit à la salle à manger, le lendemain matin, son oncle et le notaire Schrybe l'y attendaient.

— Je regrette de vous avoir fait attendre, dit le jeune homme, quand il eut présenté la main à son oncle, ainsi qu'il le faisait chaque matin et chaque soir. J'ai fait la grasse matinée, je le crains.

— Comment va « l'égratignure » à la tête, Paul ?

— Je m'en aperçois à peine, mon oncle.

— Tant mieux ! Tant mieux ! Mais je te conseillerais de renoncer à ta promenade à cheval, ce matin.

— J'y renoncerai d'autant plus facilement que je sais d'avance que Réjanne va être trop fatiguée pour m'accompagner, répondit Paul, au moment où l'on se mettait à table.

— La chère enfant ! fit Delmas Fiermont. Oui, il faut lui donner au moins toute cette journée pour se reposer… Iras-tu à La Solitude, cet avant-midi ?

— Certainement, mon oncle, répondit l'ex-fiancée de Réjanne, mécontent, au fond, de se voir dans l'obligation de mentir ainsi.

Àce moment, Prosper entra dans la salle à manger, et se dirigeant directement vers Paul, il lui remit une lettre.

— M. Paul, dit le serviteur, Daniel, le domestique de La Solitude, vient de laisser ceci pour vous.

— Merci, Prosper.

Delmas Fiermont et le notaire Schrybe échangèrent un sourire de sympathie.

— Ne te gêne pas pour lire ta lettre, mon garçon, dit Delmas Fiermont, en souriant ; nous savons que tu as bien hâte d'en prendre connaissance. Il me tarde, d'ailleurs, de savoir comment elle se porte, ce matin, ta charmante fiancée.

Une protestation vint aux lèvres de Paul. Il savait d'avance ce que devait contenir la lettre : Réjanne lui signifiait son congé, sans doute ; ce serait une rupture complète, et vraiment, il eut de beaucoup préféré être seul pour la lire cette missive de celle avec qui il avait échangé des serments de fidélité et d'amour.

— Merci, mon oncle, répondit-il cependant. Il pâlit légèrement. Vous permettez, Notaire ?

— Bien sûr ! Bien sûr ! s'écria le notaire Schrybe. Des lettres d'amour, des billets doux, c'est comme des petits gâteaux chauds ; il faut les déguster tout de suite, ajouta-t-il en riant.

Paul ouvrit l'enveloppe d'une main qui tremblait un peu, et il en retira une mince feuille de papier, sur laquelle quelques mots seulement étaient écrits ; il reconnut l'écriture de Réjanne.

Mais en retirant la lettre de l'enveloppe, il en retira, en même temps et sans s'en apercevoir immédiatement, un petit objet, qui tomba sur le plancher avec un bruit métallique, et alla rouler jusqu'aux pieds du notaire Schrybe : c'était l'anneau de fiançailles

qu'il avait donné à Réjanne, il y avait quatre mois ; un joyau de grand prix, surmonté de diamants.

Paul comprit ce qui venait d'arriver et il devint très pâle. Le notaire Schrybe vit immédiatement la petite bague, à ses pieds, et Delmas Fiermont, s'il ne la vit pas, c'était à cause de la position qu'il occupait à table, et aussi parce que le notaire avait empêché le joyau de rouler plus loin en posant le pied dessus.

Cependant, l'oncle Delmas, s'il ne vit pas la bague, entendit le bruit qu'elle avait fait en tombant sur le plancher.

— Quelque chose est tombé par terre, Paul, dit-il ; quelque chose qui était dans l'enveloppe, je crois.

Ce fut dit d'un ton qui n'indiquait ni inquiétude ni soupçon, cependant.

— Je sais, mon oncle, répondit le jeune homme. C'est… Ah ! le voici !

Il s'empara de la bague et la glissa dans la poche de son veston, puis, sachant qu'il devait une explication à son oncle, s'il ne voulait pas exciter ses soupçons, il ajouta :

— C'est un de mes boutons de manchette ; je l'avais perdu, hier, sur la terrasse de La Solitude.

Ce disant, il montra à Delmas Fiermont le bouton de manchette qu'il avait, machinalement, mis dans la poche de son veston, lorsqu'il l'avait retrouvé, sur le promontoire, la veille.

— Une de tes perles noires ! C'eût été une grande perte que celle de ce joyau, Paul !

— Heureusement, Réjanne l'a trouvée, et elle me la retourne.

Ce tissu de mensonges qu'il se voyait obligé de fabriquer donnait à Paul de véritables nausées.

La lettre de Réjanne était très coûte ; elle ne contenait que ces mots :

« M. Paul Fiermont,

Monsieur,

Vous l'avez compris, tout est fini entre nous. Je vous retourne votre bague ; demain, je vous ferai remettre vos autres cadeaux.

RÉJANNE.

P. S. — Inutile de vous le dire, n'est-ce pas, je ne soufflerai mot à qui que ce soit au monde de… ce que je sais.

R. T. »

Maintenant, il s'agissait de parler à son oncle comme s'il ne venait pas de recevoir un coup ; un coup à ses sentiments, et aussi à son amour-propre. Sa voix allait-elle trembler ? Il espérait bien que non !

— Réjanne préfère ne pas sortir à cheval ce matin, dit-il, d'une voix qu'il parvint à affermir. Cependant, elle se remet vite de ses fatigues, dit-elle. Elle me charge de saluts affectueux. pour vous, mon oncle, et aussi pour le notaire Schrybe.

Le Notaire, pour cacher son émotion et son embarras, depuis que la bague de fiançailles avait roulé jusqu'à ses pieds, tenait ses yeux fixés sur son assiette.

— Merci, répondit-il à Paul, sans même lever les yeux. M Réjanne est bien aimable de se rappeler d'un vieillard comme moi !

— Oh ! s'écria Delmas Fiermont, Réjanne ne saurait manquer à la courtoisie, tu sais, Schrybe !

— Je viens de le constater, répondit le notaire, avec un sourire, qu'un homme plus clairvoyant que Delmas Fiermont eut trouvé contraint.

— Réjanne est un ange ! s'exclama Delmas Fiermont, en souriant et en jetant un regard à Paul, de qui il attendait, assurément, la confirmation de ce qu'il venait de dire.

Et Paul, de répondre, sans hésiter :

— Bien sûr, mon oncle, Réjanne est un ange !

19

Vers la fin du déjeuner, Delmas annonça :

— Paul, je me propose d'aller à Québec, avec mon vieil ami, ce matin ; je serai de retour vers les cinq heures, cet après-midi.

— Très bien, mon oncle ! répondit Paul. Si je n'avais pas la tête enveloppée de bandeaux, je vous accompagnerais.

— Nous devons partir à neuf heures juste, n'est-ce pas, Fiermont ? demanda le notaire, en regardant l'heure à sa montre.

Machinalement, ses yeux se portèrent sur une monumentale horloge, à l'une des extrémités de la salle à manger, puis il sourit.

— Je suis toujours porté à regarder l'heure à cette horloge, dit-il.

— Elle est arrêtée depuis près de dix ans, fit Delmas Fiermont. C'est la plus belle horloge de ma collection.

— Pourquoi ne la fais-tu pas réparer, alors ? demanda le notaire.

— Il y a longtemps que je me le propose, tu le penses bien ! Je devrais envoyer les mouvements en Suisse, afin de les faire réparer, et je néglige toujours de le faire. Je crois que je vais charger Paul de s'en occuper, dit Delmas Fiermont, en souriant à son neveu.

— Je m'en occuperai avec le plus grand plaisir du monde, mon oncle.

— Le timbre de cette horloge est si beau, si sonore ! Je me souviens, lorsque j'ai acheté cette horloge, il y a près de vingt ans de cela, des gens venaient de partout, rien que pour entendre résonner son timbre, et on affirmait, dans le temps, qu'on n'avait jamais entendu rien qui put lui être comparé.

— Ça vaut la peine de faire réparer l'horloge, alors, oncle Delmas ! fit Paul ; ne le pouvez-vous pas ?

— C'est l'idée de la faire démonter et d'envoyer les mouvements si loin qui m'ennuie… Mais, j'y pense ; la dernière fois que je suis allé à Québec, on m'a donné l'adresse d'un horloger, arrivé, tout récemment à la ville ; on m'a assuré qu'il répare les horloges à domicile et qu'il les répare bien ; de fait, on prétend que rien ne l'embarrasse. Je dois avoir sur moi le nom et l'adresse de cet horloger… Ah oui, la voilà ! Son nom c'est Alexandre Lho-

rians, j'irai peut-être le voir aujourd'hui... Y aurait-il quelque chose dont tu aurais besoin et que je pourrais t'apporter, de Québec, Paul ?

— Mais, oui, mon oncle ! Une boîte de cigares ; la marque ordinaire, vous savez.

Paul n'avait pas besoin de renouveler sa provision de cigares, dans le moment ; mais cela faisait tant plaisir à son oncle de faire quelque chose pour lui !

— Je n'y manquerai pas, mon garçon.

— Eh ! bien, partons-nous ? demanda le notaire. Il passe neuf heures déjà, tu sais, Fiermont.

— Oui, partons ! Les chevaux sont attelés à la berline et ils attendent à la porte de la maison.

Tous firent un mouvement pour se lever, puis ils se rassirent subitement une expression d'étonnement et de... mais oui, de frayeur sur leurs visages : c'est que le timbre de l'horloge de la salle à manger, ce timbre, muet depuis dix ans, venait de résonner lentement.

Sept coups distincts et sonores retentirent ...

Les trois hommes, les yeux agrandis, les lèvres entr'ouvertes, écoutaient résonner le timbre... Prosper qui, selon son habitude, était debout près du buffet, afin d'être toujours présent, pour le cas où l'on aurait besoin de lui, avait levé les deux mains au-dessus de sa tête, et son visage était devenu très pâle. Une jeune servante, Fantine, qui avait été en frais de se diriger vers la table,

pour y déposer un plateau de fruits, laissa choir le plateau sur le plancher, puis elle s'enfuit en criant.

N. B. — Pour le cas où l'on serait porté à crier à l'invraisemblance, l'auteur désire dire que, l'été dernier, chez elle, une horloge qui n'avait pas été montée depuis plus de cinq semaines, se mit à sonner, un soir, durant la veillée ; l'horloge sonna sept coups.

— Sept coups ! fit soudain Delmas Fiermont, d'une voix toute altérée. Sept coups !... Il va arriver quelque chose, quelque catastrophe, soit à sept heures, ce soir, soit dans sept jours, ou bien dans sept semaines, sept mois, ou sept ans...

— Ou bien dans sept fois sept ans, acheva Paul, en riant.

— Je ne badine pas, Paul, dit Delmas Fiermont, en frissonnant. Ce timbre... muet, depuis dix ans...

— Mon ami, intervint le notaire Schryne, en posant sa main sur l'épaule de Delmas, ce n'est pas à notre âge qu'on devrait se livrer à la superstition... Et, j'y pense ! S'il arrive quelque chose, ce sera dans sept jours : le mariage de Paul, tu sais...

— Non ! Non ! Ce n'est pas cela ! s'exclama Delmas Fiermont. Ce timbre... qui vient de sonner sept coups... crois-le, il annonce une tragédie, je le sens, je le sais ! et encore une fois, il frissonna.

— Mon oncle ! Je vous en prie ! Mon oncle ! fit Paul.

— Paul, je voudrais bien qu'il serait neuf heures du soir, plutôt que neuf heures du matin, en ce moment... Quelque chose me dit que je n'entendrai pas sonner sept heures, ce soir.

— Êtes-vous malade, oncle Delmas ? demanda Paul.

— Non, cher enfant, je ne suis pas malade… Mais, allons ! Partons !

Pourtant, avant de quitter la salle à manger, Delmas Fiermont jeta sur l'horloge un regard rempli d'une superstitieuse terreur.

Et lorsqu'il fut parti pour la ville, en compagnie du notaire, Paul entendit, pendant longtemps encore, venant de l'aile du « château » réservée aux domestiques, les cris et les sanglots de la jeune servante Fantine. Au milieu de crises nerveuses, causées par la frayeur qu'elle avait éprouvée dans la salle à manger, alors que le timbre, muet depuis dix ans, avait résonné soudain, Fantine ne cessait de crier :

— Le timbre ! Le timbre ! C'est un avertissement !

Alors, Paul, pour chasser les pensées morbides qui menaçaient de l'envahir, sortit sur la terrasse, où il se mit à fumer d'innombrables cigares.

20

Il pouvait être dix heures quand Paul rentra dans la maison, avec l'intention de se faire un brin de toilette. Fantine avait cessé ses cris, ce que notre jeune ami apprécia fort. Dans un des corridors, il rencontra Prosper et lui dit :

— Je vais sortir, Prosper ; je me rends chez le médecin.

— Ah ! fit le domestique. Cette « égratignure » à la tête, comme vous l'appelez, vous fait beaucoup souffrir, n'est-ce pas, M. Paul ?

— Presque pas, Prosper. Seulement, je n'apprécie pas l'idée de me promener avec cette… auréole autour du front, fit Paul en riant et désignant le bandeau blanc dont il avait la tête enveloppée. Je crois que le docteur Ivan va pouvoir m'arranger cela autrement.

— M. Paul, dit Prosper, entre haut et bas, n'est-ce pas bien étrange que le timbre de l'horloge de la salle à manger ait résonné ainsi ? Depuis dix ans qu'il avait été muet ; depuis dix ans que…

— Bah ! Ne sois pas ridicule à ce point, mon bon Prosper ! Ça peut s'expliquer, tu sais, par la vibration qu'aurait pu produire un camion, ou chose de ce genre, passant à proximité de la maison.

— Pourtant, M. Paul, je n'ai rien entendu et…

— Tiens, Prosper, puisque nous sommes sur ce sujet, dis aux domestiques que je leur défends de disserter sur cet incident du timbre… Fantine est-elle revenue de sa frayeur ?

— Pas encore, M. Paul ; mais elle a cessé de crier. Elle dit…

— Je ne tiens nullement à savoir ce que dit Fantine, fit Paul en souriant. Puis il descendit l'escalier conduisant au corridor principal.

— N'empêche, murmura Prosper, n'empêche que je voudrais qu'il serait dix heures du soir plutôt que dix heures de l'avant-midi ; tout de même, le timbre d'une horloge, arrêtée depuis dix ans, et qui sonne soudain sept coups, à propos de rien… Eh ! bien, qui vivra verra… J'espère que je m'effraie sottement… Mais, cette histoire de camion passant à proximité du « château », je

n'en crois rien ; M. Paul dit cela pour essayer d'empêcher une panique, je le sais bien.

Le Docteur Lucien Ivan était un ami intime de Paul Fiermont. Lucien Ivan avait une clientèle nombreuse et fort payante. On prétendait qu'il courtisait Anne Pivert, avec qui nous avons fait connaissance, le jour de la fête champêtre, à La Solitude.

En apercevant Paul, le médecin eut une exclamation :

— Fiermont ! Mais ! Que t'est-il donc arrivé ? demanda-t-il, en désignant la serviette, dont notre ami avait la tête enveloppée.

— C'est Prosper qui m'a… décoré ainsi, répondit Paul en riant.

— C'est, en effet, l'œuvre d'un chirurgien amateur, fit le Docteur Ivan riant, à son tour. Mais, qu'est-ce ? Une chute de cheval, sans doute ?

— Oh ! non ! Rien d'aussi… glorieux… ou d'aussi maladroit, si tu le préfères. Imagine-toi que, étant allé faire une promenade du côté du petit promontoire, à l'autre bout de notre terrain, hier soir, après la fête champêtre, j'ai stupidement glissé sur le rocher, et suis arrivé, la tête sur un fragment quelconque…

— Tu as dû perdre connaissance, alors ?

— …Oui… avoua Paul. Eh ! bien, je suis venu te trouver afin que tu me fasses un pansement, car je ne puis me promener, avec cette banderole autour de la tête, pendant huit jours encore. Je suis donc venu te demander de me faire un pansement quelconque.

— Tout de suite, dit le Docteur Ivan. Et, que pense M Trémaine de cet accident qui t'est arrivé ?

— Elle n'en sait rien encore…

— J'ai infiniment regretté n'avoir pu assister à la fête champêtre, dit le médecin, tout en faisant le pansement à la tête de son ami, pansement assez douloureux, soit dit en passant. Mais j'ai dû aller chez un malade, à onze heures, hier matin, et je n'en suis revenu que cette nuit.

— Ce sont là les inconvénients de ta profession, mon cher ! fit Paul. Je connais une jeune fille qui a été fort déçue de ne pas te rencontrer à la fête champêtre ; j'ai nommé M Pivert.

— Elle y était, alors ?… Chère Anne !…

— Oui, elle y était. Elle était accompagnée de Mesdemoiselles Delherbe et Le Mouet ; un charmant trio, selon moi !

— Tu l'as dit, mon cher !… Tiens, le pansement est fini ; tu pourras te présenter aux yeux de ta fiancée, sans crainte de l'effrayer maintenant. Tu seras tout à fait O K pour le 30 du mois, je te le certifie.

— Merci, répondit Paul.

— M Trémaine n'était pas trop fatiguée, après sa fête champêtre, je l'espère ? demanda le médecin.

— Un peu seulement… Ivan, dit Paul gravement, j'ai une confidence à te faire… et un conseil à te demander…

— Qu'est-ce donc, Fiermont ? demanda Ivan, que l'air grave de son ami intriguait beaucoup. Je n'ai pas besoin de te dire, n'est-ce pas, que tu peux me confier ce qu'il te plaira et que je serai discret comme la tombe… Quant à te donner un conseil…

— Voici interrompit Paul ; tout est fini entre Réjanne (M Trémaine, je devrais dire) et moi…

— Hein ? Tout est fini, entre ta fiancée et toi ?

— Mon ex-fiancée, tu veux dire, Ivan. Oui, tout est fini entre nous, depuis hier soir…

— Mais !… Ne deviez-vous pas vous marier le 30 de ce mois, dans sept jours maintenant ?

— Sans doute !… La rupture entre nous a eu lieu, hier soir, je te l'ai dit, immédiatement après la fête champêtre… et c'est final.

— Ciel ! Je n'en reviens pas !

— Le conseil que je veux te demander, c'est celui-ci : comment annoncer cette nouvelle à mon oncle ? Il adore Réjanne, comme tu sais, et notre mariage lui tient tant au cœur !… Ce que je crains, c'est qu'il ne puisse supporter cette épreuve… Pauvre oncle Delmas ! Je suis si inquiet à son sujet, depuis la rupture entre M Trémaine et moi ! de fait, je ne pense qu'à l'effet que ça pourrait avoir sur lui…

— Fiermont, fit Lucien Ivan, sur un ton où perçait l'étonnement, est-ce que, par hasard, cette rupture entre toi et M Trémaine, t'occasionnerait plus d'inquiétude au sujet de ton oncle que de regret personnel ?

— Non ! Non ! Seulement, tu sais combien j'aime mon oncle, et…

— Je comprends ! Je comprends ! interrompit Lucien Ivan, qui ne comprenait pas tout à fait cependant, mais ne voulant pas insister sur le sujet. Eh ! bien, reprit-il, laisse-moi arranger cela ;

je me charge d'annoncer la chose à M. Fiermont. Il saura à quoi s'attendre, demain, avant le coucher du soleil, et je ferai de mon mieux pour que la nouvelle ne l'affecte pas trop.

— Merci, mon ami ! Merci ! s'écria Paul, en se levant pour partir. À demain !

— À demain, Fiermont !

En quittant le bureau du médecin, Paul se dirigea vers le promontoire. En arrivant, il aperçut, éparpillées sur le sommet du petit cap, une grande quantité de fleurettes bleues, « d'yeux d'ange », déjà presque fanées ; c'était le bouquet qu'avait cueilli Réjanne, mais qu'elle avait laissé tomber sur le sol, au moment de s'enfuir. Ces fleurettes à moitié fanées, produisaient un singulier effet ; on eut dit des yeux d'agonisant, que la mort allait bientôt fermer tout à fait.

Paul fut tenté d'amasser une de ces fleurettes et de la garder en souvenir de son ex-fiancée ; mais il n'en fit rien. Sans garder rancune à Réjanne, il la trouvait injuste de l'avoir condamné sans l'entendre. Si elle lui eut donné la chance d'expliquer la provenance du bracelet de fer qu'il portait à son poignet gauche, bien sûr, elle eut compris que son fiancé était à plaindre et non à blâmer… Paul ne pouvait concevoir qu'une jeune fille put être préjugée, comme l'était Réjanne.

Quoique Paul ne touchât pas aux « yeux d'ange », il fit un détour, afin de ne pas piétiner dessus, puis il descendit à même le rocher ; il désirait trouver le petit coussin de mousse sur lequel sa tête avait reposé, la veille, alors qu'il était évanoui… Ah ! le voici ! Le jeune homme s'en saisit, avec l'intention de le mettre en sûreté, dans un creux du rocher.

Soudain, il aperçut, à ses pieds, un objet qui brillait au soleil ; c'était un médaillon d'une grande valeur, du moins, Paul le jugea ainsi lorsqu'il l'eut pris dans ses mains. Le médaillon était en or, 18 carats, et au centre était un saphir, qui devait être presque hors de prix.

L'anneau du médaillon était passé dans un petit ruban en velours bleu ; ce ruban, fort usé, avait fini par céder tout à fait, ce qui expliquait comment il se faisait que ce joyau fut tombé.

Mais, comment ce médaillon se trouvait-il être sur le petit promontoire ? Quelqu'un était donc venu là ce matin ? Car Paul se dit qu'il n'avait certainement pas été là, la veille ; il l'eut vu, sûrement !

Machinalement, le jeune homme ouvrit le médaillon, et aussitôt, il eut une exclamation :

— Mais !... C'est la fillette d'hier ! Le petit « Oiseau Bleu », qui m'a secouru !... Oui, c'est elle, c'est bien elle ! Voilà ses cheveux blonds, ses yeux bleus, de vrais yeux d'ange !...

Bientôt, cependant, Paul sourit. Non, ce n'était pas la fillette d'hier, l'Oiseau Bleu, assurément ! Celle qui lui souriait dans le petit cadre doré du médaillon était beaucoup plus âgée que l'enfant de la veille... Ses cheveux étaient peignés selon la mode d'il y avait plusieurs années... Sa mère ?... Oui, ce devait être la mère de l'Oiseau Bleu... Pauvre petite ! Comme elle allait se désoler, d'avoir perdu ce précieux souvenir !

Ayant ouvert un autre compartiment du médaillon, Paul trouva une petite touffe de cheveux blonds, puis, sur le fond du couvert, il vit que deux initiales avaient été gravées : « N. L. »

— Je sais ce que je vais faire, se dit-il ; je ferai insérer une annonce dans les principaux journaux de Québec, dès demain, une annonce qui se lira ainsi :

« N. L. » Si l'Oiseau Bleu veut réclamer le médaillon qu'elle a perdu, sur le petit promontoire, le 20 du courant, elle n'aura qu'à adresser une lettre à : « P. F., La Banlieue, Québec ».

Déposant le médaillon dans la poche de son veston, Paul quitta le petit promontoire, et il arriva au « château » au moment où sonnait la cloche annonçant le repas du midi.

21

Àcinq heures précises, Delmas Fiermont revint au « château ». Paul faillit crier, en l'apercevant, tant il le trouva changé : le visage pâle, les yeux cernés de bistre et quelque chose d'effrayé et d'étrange dans le regard. Inutile de le dire cependant, notre jeune ami ne fit rien paraître de l'étonnement qu'il éprouvait.

— Comment as-tu passé la journée, Paul ? demanda Delmas Fiermont, d'une voix qu'il essaya de rendre gaie, ce en quoi il ne réussit guère.

— Assez bien, mon oncle. Mais j'avais hâte de vous voir revenir, car le « château » est grand et vide, quand vous en êtes absent.

— Et Réjanne ?…

Paul se sentit rougir ; il lui fallait mentir encore, ce qui ne lui allait pas du tout.

— Réjanne se remet de ses fatigues, mon oncle. Elle m'a chargé de mille tendresses pour vous.

— La chère enfant ! fit Delmas Fiermont. Puis, sans à propos, il demanda soudain : Quelle heure est-il, Paul ?

Ils étaient dans le Musée tous deux, l'oncle et le neveu. À la demande de Delmas, Paul se retourna et regarda l'heure à l'horloge (monumentale aussi, celle-là), qui était placée entre deux fenêtres.

— Il est cinq heures et quart, mon oncle.

— Encore une heure et trois quarts… murmura Delmas Fiermont.

Paul l'entendit, mais il n'en fit rien voir.

— Mon garçon, dit, tout à coup, Delmas, cette journée a été la plus longue et la plus misérable que j'aie passée, de ma vie. De fait, je suis allé à Québec dans l'intention d'y régler certaines affaires, et je n'en ai rien fait.

— Vous avez donc été malade, oncle Delmas ?

— Malade ? Non. Mais, toujours, la journée entière, j'entendais résonner ces sept coups sur le timbre de l'horloge de la salle à manger.

— Assurément, mon oncle, fit Paul, vous êtes trop intelligent pour vous arrêter à ces choses ! Ce timbre… n'y pensez plus, je vous prie !

— Comment expliques-tu, alors ?…

— Je vous dirai, oncle Delmas, que nous avons trouvé la solution du mystère, Prosper et moi, répondit le jeune homme en essayant de sourire.

— Vraiment ! cria le vieux millionnaire, une sorte d'espoir dans la voix. Et cette solution, quelle est-elle ?

— Eh ! bien voici : si ce timbre a résonné ainsi, ce devait être produit par une forte vibration. Un camion lourdement chargé, passant à proximité de la maison.

— Ah ! fit Delmas Fiermont, d'un air fort déçu ; on sentait qu'il avait espéré autre chose.

— Ainsi, je le répète, n'y pensons plus, et…

— Si je pouvais n'y plus penser ! Si je pouvais oublier ces sept intonations sonores ! Si je pouvais ne pas redouter la fin de ce jour, Paul !…

— Mon oncle, voulez-vous me permettre d'envoyer chercher le Docteur Ivan ? Il vous administrerait un calmant pour vos nerfs…

— Ni le Docteur Ivan, ni personne ne pourrait empêcher ce qui doit arriver, cher enfant. Ô Paul, je le crois véritablement, je n'entendrai pas sonner les sept heures du soir !

Àce moment, Prosper entra dans le Musée, portant un plateau contenant du vin et des biscuits.

— M. Fiermont, je vous ai apporté… commença le domestique, puis il s'écria : Vous êtes malade ? Ô mon maître ! Bien sûr, vous êtes malade !

Paul fronça les sourcils. Il aurait donné, sans hésiter, quelques jours de sa vie, pour avoir pu arrêter ces paroles sur les lèvres du serviteur.

— Non, Prosper, mon oncle n'est pas malade, répondit-il, sèchement ; il est seulement fatigué.

Arrachant le plateau des mains de Prosper, Paul se hâta de verser du vin dans un verre et de le présenter à Delmas Fiermont, puis il fit signe au domestique de se retirer.

— Tenez, mon oncle, dit-il, buvez un peu de vin. C'est du sherry, et il est excellent ; je puis vous le recommander, car j'en ai pris un verre moi-même, à midi.

Delmas Fiermont but le vin et il grignota un biscuit, pour faire plaisir à son neveu, plutôt que par besoin ou par goût.

— Imaginez-vous, fit Paul, essayant de distraire un peu son compagnon, que j'ai reçu, tout à l'heure, deux beaux oiseaux du paradis de chez l'empailleur. Si ça ne vous fatiguait pas trop, peut-être m'aideriez-vous à les déballer ? Je n'aime pas attendre à demain, car j'ai infiniment hâte de les voir.

— Bien sûr que je vais t'aider à déballer tes oiseaux du paradis, mon garçon. Moi aussi, il me tarde de les voir, d'ailleurs.

Paul enleva le couvercle de la caisse, puis lui et son oncle se mirent à déballer les oiseaux empaillés…

Six heures sonnèrent à l'horloge du Musée… Delmas Fiermont porta la main à son cœur, en pâlissant…

— Encore une heure, dit-il, entre haut et bas. Paul ! cria-t-il ensuite. Ô Paul ! Crois-tu que j'entendrai sonner sept heures ?

— Mon oncle ! Mon oncle ! Cher oncle Delmas ! Je ne vous reconnais plus ! Allons ! Ne pouvez-vous pas vous intéresser à ces beaux oiseaux du paradis ? Voyez comme ils sont bien empaillés…

— Ils sont bien empaillés et ils sont beaux, en effet. Ils paraîtront avec avantage dans ton Musée. Où vas-tu les mettre ?

— Je ne sais encore… Cherchons-leur une place, voulez-vous ?

Enfin, une place fut trouvée pour les oiseaux de paradis, puis Delmas s'assit sur un fauteuil, en s'épongeant le front avec un mouchoir. Son visage était comme de la cire, ses lèvres aussi étaient blanches.

Paul ouvrit une des boîtes de cigares que son oncle lui avait apportées de Québec ; il en offrit un à son compagnon.

— J'en prendrai bien un, pour te tenir compagnie, mon garçon, dit Delmas Fiermont.

Les deux hommes se mirent à fumer, tout en causant ensemble : c'est-à-dire que Paul faisait tous les frais de la conversation, son oncle ne lui répondant que par monosyllabes.

Àtout instant, Delmas levait les yeux sur l'horloge, et cela devint énervant à un tel point, que Paul ne put s'empêcher d'imiter l'exemple de son oncle ; à un moment donné, il leva les yeux sur l'horloge, à son tour, et il vit qu'il était six heures et trente-cinq minutes… Il vit autre chose aussi et il se dit qu'il se reprocherait toute sa vie de n'avoir pu résister à l'instinct qui l'avait porté à imiter son oncle ; car celui-ci le regardait, quelque chose de tragique dans les yeux : il avait surpris son neveu examinant l'horloge, comme pour constater la fuite trop rapide des minutes.

— N'est-ce pas que le temps passe très vite, Paul ? fit-il avec un sourire tout à fait navrant.

Il fut pris, soudain, d'une sorte de panique ; il se mit à trembler très fort, au point qu'on pouvait entendre claquer ses dents, puis il porta la main à son cœur, comme pour en comprimer les battements.

Mais ce fut une panique passagère, et bientôt, il se remit à fumer.

— Vous ne m'avez pas dit ce que le notaire Schrybe… commença Paul.

— Sept heures moins le quart… balbutia Delmas Fiermont. Ses lèvres tremblèrent, et ses joues se plaquèrent, tout à coup, de taches violettes.

Paul eut peur, très peur.

— Ô ciel ! s'écria Delmas Fiermont, ensuite. J'ai de telles palpitations de cœur, Paul ! Une grande frayeur parut dans ses yeux.

Le jeune homme sonna pour appeler Prosper.

— Apporte les pastilles de mon oncle, Prosper, ordonna-t-il ; celles qui ont été prescrites pour son cœur. Les pastilles, vite !

Le domestique, les yeux agrandis, regardait son pauvre maître, et une exclamation étouffée s'échappa de sa bouche.

— Les pastilles ! Hâte-toi ! répéta Paul.

— C'est… C'est inutile… murmura Delmas Fiermont. Je… Je le sais… je n'entendrai pas… sonner sept heures… Le timbre… C'était un avertissement…

Sa tête tomba sur son épaule, tandis que sa main se portait, de nouveau, à son cœur.

— Mon cœur ! Mon cœur ! Il bat si vite… qu'on dirait qu'il va sortir de ma poitrine… Je… Je me meurs… Paul !

— Mon oncle ! Pour l'amour du ciel, mon oncle ! cria Paul.

— Paul ! Mon garçon ! C'est… C'est fini !…

— Prosper, dit le jeune homme, que fais-tu ? que tu ne vas pas chercher les pastilles ?

— M. Paul, chuchotta le domestique en désignant Delmas Fiermont, il se meurt ; les pastilles n'y pourront rien. Tout de même, je vais aller les chercher, et j'enverrai Côme, le valet, chercher M. le Curé immédiatement.

Delmas Fiermont semblait éprouver beaucoup de difficulté à respirer et une sorte de sifflement s'échappait de sa poitrine.

— Le Docteur Ivan ! Vite ! dit Paul à Prosper. Qu'il vienne, sans perdre un instant !

Les yeux du malade venaient de s'ouvrir démesurément. Soudain, il s'assit tout droit sur le fauteuil et du doigt il indiqua l'horloge, dont l'aiguille marquait sept heures moins deux minutes.

— Je… Je n'entendrai pas sonner… sept heures, râla-t-il. Paul ! Ô Paul !… Tu ne sauras jamais… combien je… je t'ai aimé, mon garçon !… Mon cœur ! Mon cœur ! redit-il.

Sa tête retomba lourdement sur son épaule. Un dernier râle s'échappa de sa poitrine, puis son corps se raidit, avec un bruit de jointures qui se disloquent.

L'horloge du Musée commença à sonner sept heures…

Delmas Fiermont avait dit vrai. Son pressentiment ne l'avait pas trompé ; au premier coup du timbre sonnant sept heures du soir, il avait exhalé son dernier soupir.

22

Le premier à arriver au « château », après le décès de Delmas Fiermont, ce fut Georges Trémaine. Il avait aperçu Prosper, alors que celui-ci passait, à la course, se rendant chez le curé et le médecin.

— Prosper ! s'était-il écrié.

— M. Trémaine ! avait crié le domestique, sans même s'arrêter, M. Fiermont vient de mourir !

— De… quoi ? De mourir !

Mais Prosper était déjà loin.

Georges Trémaine, à son tour, se mit à courir, dans la direction du « château », où il arriva, hors d'haleine et blanc comme un drap.

M Jacquin, la ménagère, passait dans le corridor principal ; elle avait les yeux enflés et rouges ; on devinait qu'elle avait dû beaucoup pleurer.

— Dans le Musée, M. Trémaine dit-elle, en passant. Ce pauvre M. Fiermont ! et elle éclata en sanglots.

En entrant dans le Musée, Georges Trémaine ne vit, d'abord, que son vieil ami, qu'on avait transporté sur un canapé ; il accourut vers lui.

— Fiermont ! Fiermont ! sanglota-t-il. Ô mon pauvre cher vieil ami !

Paul, qui se tenait debout près du canapé, les bras croisés, tandis que des larmes inondaient ses joues, posa sa main sur l'épaule de Georges Trémaine.

— Paul ! s'écria ce dernier. Que c'est, épouvantable !... Dis-moi, si tu le peux, ce qui a causé sa mort.

Àce moment, le Docteur Ivan arrivait, suivi de Prosper.

— Paul ! fit-il, en tendant la main à son ami. Quelle rude épreuve pour toi, et que c'est affreux ces morts subites !

— Ce... Ce n'est presque pas croyable qu'il soit mort ! s'exclama le neveu de Delmas Fiermont. Il y a vingt minutes à peine, il était en bonne santé comme toi et moi, Ivan !

Le médecin fit son examen, puis il dit :

— M. Fiermont est mort d'une dilatation du cœur, causée par quelque grande émotion.

— Causée par la frayeur, mon ami, assura tristement Paul

— Par la frayeur ! s'écrièrent, en même temps, le médecin et Georges Trémaine.

— Oui, par la frayeur !

Et tandis que Georges Trémaine et le Docteur Ivan l'écoutaient, il raconta l'incident du timbre qui, après avoir été muet pendant dix ans, avait résonné, ce matin-là, pendant le déjeuner.

— Le timbre a frappé sept coups distincts, acheva Paul, et mon oncle, saisi d'une superstitieuse terreur, nous a dit, au notaire Schrybe et à moi, qu'il avait le pressentiment d'une chose : c'était qu'il n'entendrait pas sonner sept heures du soir.

— Il ne les a pas entendu sonner ?

— Non, M. Trémaine, il ne les a pas entendu sonner. Au premier coup de sept heures, mon oncle Delmas exhalait son dernier soupir.

— C'est la chose la plus étrange ! s'écria Georges Trémaine. Comment expliquez-vous cela, Docteur ?

— Je ne saurais l'expliquer vraiment, répondit le médecin. Les gens appellent cela « avoir l'esprit frappé d'une chose »... Pauvre M. Fiermont ! Un si brave homme ! Un homme si universellement respecté et aimé !

Georges Trémaine et le Docteur Ivan entraînèrent Paul dans la bibliothèque. Le jeune homme était très pâle, et ses deux amis l'avaient vu, plusieurs fois, porter instinctivement la main à sa tête.

— Paul, dit le médecin, tu devrais te mettre au lit. Inutile d'essayer de nous le cacher, ta blessure à la tête te fait beaucoup souffrir.

— Comment ! fit Georges Trémaine, tu as donc eu un accident, mon garçon ?

— Oh ! c'est peu de chose, M. Trémaine, répondit Paul en souriant.

— Peu de chose ! s'exclama le médecin. Ce n'est pas là mon opinion, mon cher ami !

Le médecin raconta à Georges Trémaine l'accident qui était arrivé à Paul et le père de Réjanne joignit aussitôt ses instances à celles du Docteur Ivan, pour persuader le jeune homme à se mettre au lit.

— Impossible ! répondit Paul. Je veux être debout lorsque le notaire Schrybe arrivera. Je vous l'ai dit, il a passé toute la journée avec mon oncle et… D'ailleurs, il y a infiniment de choses à faire, n'est-ce pas ? Des télégrammes à envoyer, puis mille détails qui…

— C'est vrai ! Les télégrammes ! fit le Docteur Ivan. Fais-nous une liste des noms de ceux à qui tu désires en envoyer, Paul, et Fabien, ton secrétaire, s'en occupera immédiatement. Quant aux détails, si tu veux te fier à nous, à M. Trémaine et à moi, nous nous en occuperons.

Vers minuit arriva le Notaire Schrybe. Sa douleur était bien grande, car Delmas Fiermont avait été un de ses plus anciens et de ses meilleurs amis.

— Paul, dit-il pourtant, je n'ai pas été excessivement surpris en apprenant la triste nouvelle.

— Vraiment ! s'écrièrent, en même temps, Paul, Georges Trémaine et le Docteur Ivan.

— Eh ! bien, non !... Mon pauvre ami Fiermont, avec qui j'ai passé la journée, hier, n'était certes pas dans son état normal, et même ma sœur, M Joannette, qui demeure avec moi, comme vous le savez, l'a remarqué...

— Vous dites qu'il n'était pas dans son état normal mon pauvre oncle Delmas, Notaire ?

— C'était évident, mon garçon ! Il était distrait, préoccupé, nerveux et sombre. Plus d'une fois, il m'a interrompu au milieu d'une phrase pour me demander :

— Schrybe, tu ne crois pas aux pressentiments ?

— Mais, non ! lui répondais-je.

— Eh ! bien, moi, j'y crois, me disait-il. Ce timbre de la salle à manger... je l'entends toujours... Je crois véritablement que je n'entendrai pas sonner sept heures ce soir.

— Pauvre oncle Delmas ! sanglota Paul.

— Mon pauvre vieil ami ! soupira Georges Trémaine.

— Pauvre M. Fiermont ! ajouta Lucien Ivan.

— J'ai perdu de vue mon vieil ami pendant une demi-heure à peu près, pendant la journée, reprit le notaire ; il est sorti, sans me dire où il allait. Quand il revint, il me sembla qu'il était moins affaissé, plus gai... Ô mon pauvre, pauvre vieux camarade !

Enfin, on décida Paul à se coucher, et le médecin lui administra un calmant, à forte dose, ce qui fit qu'il dormit jusqu'à midi.

Lorsqu'il descendit de sa chambre, le notaire Schrybe l'attendait dans l'étude, et il lui annonça qu'il ne quitterait le

« château » que pour suivre les funérailles de Delmas Fiermont, qui étaient fixées pour le surlendemain, à dix heures du matin.

Pendant que Paul avait dormi sous l'effet du calmant que lui avait administré le médecin, un entrepreneur de pompes funèbres était venu de Québec et maintenant, les restes mortels de Delmas Fiermont reposaient dans le salon du « château », entouré de plus de cent cierges allumés.

Dans le courant de l'après-midi, alors que Paul était occupé dans l'étude quelqu'un frappa timidement à la porte.

— Entrez ! dit-il, croyant que c'était un des domestiques de la maison.

La porte fut ouverte lentement et quelqu'un s'avança sur le seuil. Aussitôt, Paul fut debout, et il alla au-devant de celle qui venait d'entrer.

— Tante Berthe ! s'écria-t-il.

— Paul ! Ô Paul ! fit la vieille demoiselle, en se suspendant au cou de son « neveu ». Ton oncle, Paul !... Pauvre, pauvre Delmas !

— Hélas ! tante Berthe !

— Le Notaire Schrybe vient de tout me raconter... C'est... c'est pitoyable, n'est-ce pas, Paul ? sanglota M Fiermont.

— C'est une tragédie !

— Mais, il faut que je te dise, cher enfant, que je l'ai vu, hier, ton oncle Delmas ; je lui ai même parlé...

— Vraiment !

— Oui. Je l'ai aperçu dans la rue… Il avait l'air malade… Je me suis risquée à lui adresser la parole :

— « Delmas ! ai-je dit.

— Berthe ! s'est-il écrié.

— Comment te portes-tu, mon cousin ? lui ai-je demandé.

— Assez bien, merci, m'a-t-il répondu. Paul est de retour depuis un an maintenant, a-t-il ajouté.

— Je le sais, Delmas, lui dis-je. Je l'ai rencontré ; il est même venu à ma maison de pension. Au revoir, mon ami !

Mais ton oncle m'a retenu.

— Berthe, m'a-t-il dit, d'une voix tremblante, je suis content de constater que tu ne me gardes pas rancune.

— Je ne t'ai pas gardé rancune un seul instant, Delmas, lui ai-je répondu, en lui tendant la main.

— Merci ! Au revoir, Berthe ! »

— Ah ! Je suis bien content de ce que vous venez de me dire, tante Berthe ! s'exclama Paul.

— Si tu savais ce que c'est pour moi, aujourd'hui, de pouvoir me dire que nous étions redevenus amis, ton oncle et moi ! fit la vieille demoiselle.

— Je le comprends sans peine ! fit le jeune homme.

— Je tenais à venir te raconter cet incident, dit, en se levant, M Fiermont ; je savais, vois-tu, que cela te ferait bien plaisir.

— Où allez-vous, tante Berthe ? demanda Paul, en voyant M Fiermont remettre ses gants.

— Mais, je retourne chez moi… Tu le sais, sans doute, il y a un service d'omnibus qui se fait maintenant, entre la ville et la banlieue ; le prochain passera dans moins de dix minutes.

— Sûrement, vous ne songez pas à retourner à Québec cet après-midi !

— Mais… Paul… Je ne veux pas m'imposer…

— Je vous en prie, chère tante ! Vous imposer !… Votre place n'est-elle pas ici, jusqu'à après demain. Vous êtes la seule cousine de mon oncle Delmas, et vous devriez prendre place dans la voiture de famille, pour ses funérailles, ne le croyez-vous pas ?

— Tu le comprends sans peine, Paul, répondit la vieille demoiselle, d'une voix qui tremblait légèrement, je ne demande qu'à rester, et puisque tu m'assures que je ne suis pas de trop…

— Alors, asseyez-vous, tante Berthe ; je vais aller donner à M Jacquin l'ordre de vous préparer une chambre immédiatement.

— Merci, Paul !

— Vous dinerez avec nous, le notaire Schrybe et moi, à sept heures, je l'espère ? demanda le jeune homme, en reconduisant M Fiermont jusqu'à la porte de l'étude, aussitôt que M Jacquin eut annoncé que « la chambre de Mademoiselle » était prête.

— Je n'y manquerai pas, répondit-elle, avec un sourire.

Àsept heures, lorsque sonna la cloche annonçant le diner, M Fiermont se rendit dans la salle à manger, où l'attendait Paul. Le Notaire Schrybe n'était pas encore arrivé.

— Paul ! s'écria-t-elle. Tu m'as fait donner les pièces qu'occupait, de son vivant, M Fiermont, la mère de ton oncle Delmas ! Ces pièces, remplies de meubles antiques, les plus beaux qui soient, ces pièces, belles comme le plus beau des Musées, je les ai toujours tant admirées !...

— Je le savais, tante Berthe, et c'est pourquoi j'ai tenu à les mettre à votre disposition, fit Paul en souriant.

— Je suis logée comme une princesse ! Chambre à coucher, boudoir, bibliothèque privée... Ô Paul ! Merci ! Que tu es bon ! ajouta M Fiermont, d'une voix émue. Assurément, le bonheur parfait sera ton partage un jour, je le souhaite bien de tout cœur ! Dieu te récompensera pour ton exquise bonté à mon égard, cher enfant !

— Vos paroles semblent être comme une sorte de prédiction, chère tante, dit notre jeune ami, en souriant.

— Puissent-elles l'être ! fit la vieille demoiselle.

Et Paul, malgré la réelle douleur que lui causait la mort de son oncle, se sentit envahi par une tranquille joie, tant il est vrai qu'il n'est pas de jouissance plus grande au monde que celle de faire plaisir à autrui.

23

Après le diner, on se rendit à la bibliothèque, et bientôt, les gens des alentours commencèrent à arriver. Quelques-uns apportaient des guirlandes de fleurs, d'autres, des offrandes spirituelles ; c'étaient tous des amis ou connaissances des Fiermont.

M Fiermont, en voyant arriver tout ce monde, avait voulu s'esquiver. Ayant vécu dans la plus grande pauvreté, dans l'obscurité la plus complète, depuis deux ans, cela l'avait rendue très timide et réservée.

Mais Paul retint la vieille demoiselle à la bibliothèque, et ce fut elle, la cousine pauvre, qui reçut les visiteurs sympathiques, aidée de son « neveu ». D'ailleurs, elle était connue de tous. On se doutait bien qu'il avait dû y avoir quelque malentendu entre M Fiermont et son cousin Delmas ; cependant, personne n'eut l'air d'être étonné de la voir, recevant, au « château ».

Le lendemain, ce fut la même chose ; M Fiermont recevait, comme la veille, Paul étant très occupé avec le notaire, » tante Berthe » recevait seule, cette fois.

Certes, la vieille demoiselle comprenait bien l'idée de son « neveu » ; il voulait lui faire reprendre, au moins pour quelques jours, sa véritable position sociale, et le cœur de la cousine pauvre du défunt millionnaire était rempli de reconnaissance envers « ce cher Paul ».

Aux funérailles de Delmas Fiermont, qui eurent lieu le lendemain, un vendredi, il y avait foule. « On se serait cru au dimanche » disait-on.

Au retour du cimetière, Paul ramena M Fiermont au « château » (car le service avait eu lieu dans la Basilique de la ville de Québec). Le Notaire Schrybe s'était excusé de ne pouvoir les accompagner ; mais il avait promis d'être présent le lendemain midi, pour la lecture du testament de son vieil ami et client Delmas Fiermont.

Après le repas du midi, le jour même des funérailles, Paul pria M Fiermont de l'accompagner à l'étude ; il avait, disait-il, à l'entretenir de choses importantes.

Quand ils furent installés confortablement, Paul dit :

— Tante Berthe, j'ai quelque chose à vous proposer…

— Qu'est-ce donc, Paul ?

— C'est que vous ne me quittiez plus, que vous…

— Ne plus te quitter ?… Tu veux dire que je…

— Je veux dire que vous continuiez à demeurer avec moi ici. De fait, il ne serait que juste que vous fassiez de cette maison votre demeure, vous savez, chère tante…

— Ô Paul !… C'est trop de bonté !… Je ne sais si je devrais accepter une offre aussi généreuse…

— Il n'y a ni bonté, ni générosité de ma part, fit le jeune homme en souriant ; mais plutôt de l'égoïsme.

— De l'égoïsme ! Toi, égoïste ! Quand tu m'entoures d'attentions délicates et que tu m'offres de m'installer au « château » pour toujours !

— Cela vous va, alors, tante Berthe ?

— Ne regretteras-tu pas un jour, bientôt peut-être, ta trop généreuse impulsion, cher enfant ?

— Regretter ? Jamais !

— Ne te fâche pas, Paul, fit M Fiermont, mais on m'avait assuré que tu devais te marier sous peu… Sans doute, le décès de ton oncle va te forcer à remettre ton mariage. Cependant, peut-être M Trémaine…

— Tout est fini entre M Trémaine et moi, annonça Paul.

— Fini ! Ô Paul, combien je regrette d'avoir mentionné la chose alors ! On m'avait même dit que la date de ton mariage était fixée au 30 de ce mois.

— M Trémaine a jugé à propos de remettre notre mariage… indéfiniment… J'ai reçu une lettre d'elle, me signifiant mon congé, le jour même de la mort de mon oncle Delmas.

— Pauvre Paul ! soupira M Fiermont.

— Ainsi, comme vous le voyez, vous n'usurpez la place de qui que ce soit en demeurant ici, ajouta le jeune homme en souriant. Acceptez-vous, chère tante Berthe ?

— Si j'accepte ! Dix fois plutôt qu'une !… Quand je compare le « château » avec ma chambre sous les combles, chez M Grondeau… Mais, ce n'est pas encore cela ; c'est de vivre avec toi, sous ton toit, de veiller à ton confort, Paul… et la vieille demoiselle fondit en sanglots. Oh ! Que le bon Dieu te bénisse pour ta grande bonté envers moi !

— C'est entendu, alors ! Vous garderez, si vous le désirez, les pièces que vous occupez maintenant, c'est-à-dire celles qui ap-

partenaient jadis à M Fiermont.

Le jeune homme posa le doigt sur un timbre et dit à Prosper, qui arriva dans l'étude :

— Prosper, va dire à M Jacquin que je désire lui parler.

— Sais-tu, Paul, fit M Fiermont, après le départ de Prosper, il me semble que je rêve et que je vais m'éveiller soudain… dans ma chambre, chez M Grondeau !

On venait de frapper à la porte de l'étude ; c'était M Jacquin. Elle entra après en avoir reçu l'ordre.

— Vous m'avez fait demander, M. Paul ?

— Oui, M Jacquin. C'est pour vous dire que, dorénavant, vous aurez à prendre vos ordres de M Fiermont, répondit Paul, en désignant la vieille demoiselle. C'est M Fiermont qui commandera ici, désormais.

— Bien, M. Paul ! dit M Jacquin. Puis se tournant vers M Fiermont, elle inclina la tête et ajouta : Votre servante, Mademoiselle ! Après quoi elle quitta la pièce.

— Ô Paul ! C'est tout ce que put dire M Fiermont.

— Vous verrez que nous nous arrangerons bien, vous et moi, tante Berthe, fit Paul, en souriant. Demain, vous pourrez vous rendre en voiture chez M Grondeau, y chercher vos effets. Je n'ose faire sortir les chevaux aujourd'hui, vous le comprenez. Cela vous va-t-il ?

— Merci ! Merci !

Ce mot est le seul, de notre langue, pour exprimer la reconnaissance ; mais c'est en pleurant de joie que M Fiermont le dit et le redit ; de fait elle sanglotait presque, dans sa joie, lorsqu'elle quitta l'étude, pour se rendre dans sa chambre.

Lorsqu'arriva le Notaire Schrybe au « château », le lendemain midi, il fut quelque peu étonné d'y retrouver M Fiermont. Celle-ci lui dit, alors qu'ils étaient seuls, tous deux, dans la bibliothèque :

— Notaire Schrybe, Paul m'a offert l'hospitalité au « château ». Je demeurerai ici avec lui, dorénavant. N'est-ce pas qu'il est bon ce cher Paul ?

— Ah ! Je suis bien heureux de ce que vous me dites, M Fiermont ! répondit le notaire. Votre place est ici, c'est incontestable, et c'est là mon opinion depuis longtemps. Oui, je suis bien content, bien content !

— J'espère que Paul ne regrettera pas… commença la vieille demoiselle.

— Regretter ! Bien sûr que non !

— C'est si généreux de sa part !

— Sans doute ! Sans doute ! Et il mérite d'être félicité de la bonne idée qu'il a eue ; oui, l'idée est bonne et juste, selon moi, M Fiermont.

— Pauvre Paul ! dit M Fiermont au notaire. Il a une autre épreuve à supporter, de ce temps-ci, à part le décès de Delmas, je veux dire… Vous savez ce que je veux dire, Notaire ?… M Trémaine…

— Oui, je sais. Pauvre Paul !

— Ah ! le voilà ! Je vous laisse ensemble tous deux ; nous nous rencontrerons à table, tout à l'heure. Au revoir, Notaire Schrybe ! Au revoir, Paul ! ajouta-t-elle, en se tournant vers le jeune homme, qui venait d'entrer dans la bibliothèque.

— Au revoir, M Fiermont !

— Au revoir, chère tante Berthe !

M Fiermont, en quittant la bibliothèque, se disait in petto, en songeant à la bonté de son « neveu » et aux aimables paroles du Notaire Schrybe :

— Vraiment, l'univers est rempli de grands cœurs et de belles âmes !

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

24

Cinq mois s'étaient écoulés, depuis le décès de Delmas Fiermont.

M Fiermont continuait à régner au « château », au grand plaisir et au grand soulagement des dames de la Banlieue. Si Paul était resté seul après la mort de son oncle, la maison eut été fermée, ce qui n'aurait pas fait l'affaire de l'élément féminin, surtout de celles qui avaient des filles à marier. En effet, aucune de ces dames n'eut osé aller rendre visite à un célibataire ; de là, que de chances perdues d'établir les jeunes filles des environs !

Paul Fiermont était, sans contredit, le meilleur et le plus riche parti de la province de Québec. N'avait-il pas hérité des millions

de son oncle, de son « château », de ses propriétés, tant dans la ville de Québec que dans les régions du lac Saint-Jean ; ces dernières consistant en terrains à perte de vue, en moulins, en bateaux de cabotage, etc., etc ?

Paul Fiermont était, aussi, fort joli garçon, jeune, aimable, et recommandable en tous points ; de plus, il était… libre. La nouvelle de sa rupture avec Réjanne Trémaine s'était vite répandue ; d'ailleurs, on ne les voyait plus jamais ensemble ces deux jeunes gens, qu'on rencontrait sans cesse, avant le décès de Delmas Fiermont. Ce qui avait été la cause de la rupture entre les fiancés n'inquiétait et n'intéressait que peu de gens ; une querelle d'amoureux sans doute… et puis, ça n'avait pas d'importance, n'est-ce pas ? Ce qui importait c'était que le jeune millionnaire ne fut plus lié par aucune promesse… et chaque maman faisait des rêves d'or pour sa fille en âge de se marier.

Durant les cinq mois qui venaient de s'écouler, Paul avait eu l'occasion de rencontrer Réjanne deux fois seulement ; la première fois, quinze jours après la mort de son oncle, la deuxième fois, une semaine plus tard. En apercevant, de loin, son ex-fiancée, montée sur son cheval et accompagnée de Daniel, le jeune homme avait ralenti l'allure de sa monture ; mais Réjanne était passée près de lui sans le regarder, les yeux fixés devant elle ; elle ne daigna même pas reconnaître, par le moindre signe, le salut que Paul lui fit en passant. À leur deuxième rencontre, ce fut la même chose. Après cela il prit l'habitude de se diriger d'un autre côté, lorsqu'il sortait à cheval. Il le comprenait plus que jamais, Réjanne ne pouvait ni oublier, ni pardonner. Eh ! bien, il ne lui restait qu'à se résigner.

Pourtant, Réjanne Trémaine ne manquait pas de cœur ; le Notaire Schrybe avait raconté à Paul, alors qu'il était venu au « château », pour la lecture du testament de Delmas Fiermont, l'incident suivant :

Le lendemain du décès de l'oncle de Paul, le notaire était allé prendre un peu d'exercice sur la terrasse. Il était onze heures de l'avant-midi. Soudain, il aperçut une jeune écuyère, qu'il reconnut aussitôt : c'était Réjanne Trémaine.

Réjanne était très pâle, ses yeux étaient cerclés de noir, et lorsqu'elle parla, sa voix était tremblante.

— Notaire Schrybe, avait-elle dit, c'est donc bien vrai que M. Fiermont est mort ?

— Hélas ! oui, M Réjanne, avait répondu le notaire. Il est mort, à sept heures sonnant, hier soir !

— Et… de… quoi est-il mort, Notaire ?

— D'une dilatation du cœur, causée par une trop forte émotion, avait énoncé le notaire, sans songer à l'interprétation que la jeune fille pouvait donner à ces paroles.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! s'était-elle écriée. C'est… C'est ma faute !

Alors, le notaire Schrybe comprenant ce à quoi elle faisait allusion, se hâta de la rassurer.

— Merci ! lui dit-elle. Merci de m'avoir rassurée, Notaire ! Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, me croyant responsable, en quelque sorte, du malheur qui vient d'arriver… M. Fiermont était un bon ami à moi, voyez-vous, Notaire, et…

— Chère M Réjanne, avait osé dire le notaire, n'y aurait-il pas moyen d'arranger les choses entre vous et Paul. Paul est si…

— Au revoir, Notaire Schrybe ! avait interrompu Réjanne.

Elle appliqua à son cheval un léger coup de fouet, et celui-ci partit, au galop, dans la direction de La Solitude.

Paul le comprit bien ; en apprenant la nouvelle de la mort de Delmas Fiermont, Réjanne avait eu peur, bien peur. Elle savait combien le vieux millionnaire l'avait aimée et elle avait cru que, ayant appris que tout était fini entre elle et son neveu, il en était mort de chagrin. Mais le Notaire Schrybe l'avait rassurée à ce sujet ; après cela, elle ne s'occupa plus de Paul ; elle ne lui fit même pas parvenir un mot de sympathie, à l'occasion de la mort de son oncle, qui avait été, de son vivant, un si bon ami pour elle. Oui, décidément, tout était fini, bien fini entr'eux !

Vers la fin de septembre, Paul partit pour les régions du lac Saint-Jean, accompagné d'Albert Delherbe ; ils furent absents un mois et demi.

Lorsque Paul revint au « château », il constata que tout y était sans dessus dessous ; c'était le grand ménage de l'automne.

— Paul, lui dit, au lendemain de son arrivée, M Fiermont, puisque tu vas à Québec…

— Y passer le temps du grand ménage, interrompit, en riant, le jeune homme. Eh ! bien, tante Berthe, reprit-il, que puis-je faire pour vous, à la ville ?

— Je voulais te demander d'acheter toi-même la tapisserie pour la chambre verte, qui est voisine de la mienne. Cette pièce,

tu le sais sans doute, est une des plus belles, des plus spacieuses et des mieux situées de la maison, mais, comme elle a été fermée pendant longtemps, la tapisserie tombe par lambeaux.

— C'est une commission un peu difficile que vous me donnez là, n'est-ce pas ? Choisir de la tapisserie…

— Je sais que ton goût est infaillible, Paul, répondit M Fiermont. Nous ferons tapisser cette pièce en même temps que la salle à manger… si tu n'y as pas d'objections, s'entend.

— Je ferai de mon mieux, chère tante, assura Paul.

Àson retour de Québec, dix jours plus tard, M Fiermont conduisit son « neveu » dans la chambre verte, qui allait, nécessairement changer de nom.

— Vois comme c'est joli ! s'écria-t-elle. Ces beaux grands oiseaux bleus tenant dans leurs becs des guirlandes de fleurettes, bleues, elles aussi !

— Ces fleurs se nomment des « yeux d'ange », tante Berthe, et ces oiseaux bleus… Ainsi, vous êtes satisfaite ?

— Certes, oui, je le suis ! Et vois, j'ai fait venir, sur catalogue, cette mousseline parsemée d'oiseaux bleus ; n'est-ce pas que ça s'harmonise bien avec le papier, et que ça fait de jolis rideaux et tentures ?

— Votre goût est tout simplement exquis, chère tante !

— Ce sera le « nid de l'oiseau bleu » cette chambre, dorénavant.

— C'est bien, nous désignerons cette pièce ainsi, désormais, répondit Paul, en souriant. Lorsque nous serons trop pressés pour dire « le nid de l'oiseau bleu », nous la nommerons tout simplement « le nid », n'est-ce pas ?

C'est intentionnellement que Paul avait choisi ce papier orné d'oiseaux bleus, c'était en souvenir du gentil Oiseau Bleu rencontré sur le promontoire en août dernier ; de la chère fillette qu'il aurait tant voulu revoir, mais qu'il n'avait jamais revue.

L'annonce qu'il avait fait insérer dans les principaux journaux de Québec concernant le médaillon qu'il avait trouvé sur le promontoire, était restée sans réponse, et cela avait beaucoup surpris Paul. Assurément, celle qui avait perdu ce joyau, devait tenir beaucoup à le retrouver ! Il est vrai que à cause du décès de son oncle, le jeune homme avait retardé de quelques semaines avant d'annoncer la chose ; cependant, personne n'avait réclamé le médaillon, ni par lettre, ni personnellement. Quelle déception ! Notre ami avait compté sur cette annonce ; il avait espéré qu'elle attirerait l'Oiseau Bleu, qu'il aurait ainsi l'occasion de revoir la charmante enfant et de lui demander son nom… Eh ! bien, aussitôt après les « Fêtes », il ferait paraître d'autres annonces ; peut-être aurait-il plus de succès cette fois !

Les « Fêtes » se passèrent bien tranquillement au « château », par respect pour la mémoire de Delmas Fiermont.

À Noël, le Notaire Schrybe et M Joannotte, sa sœur, vinrent diner avec Paul et sa tante. Au Jour de l'An, la « tante » et le » neveu » furent seuls. Mais, pour les Rois arrivèrent Estelle Delherbe et son frère Albert, Renée Le Mouet et son frère Joe et aussi Anne Pivert. Inutile de dire que Lucien Ivan était de la partie.

Toute cette jeunesse, cela mettait de la gaîté dans la maison, et M Fiermont avait fort à faire de chaperonner tout ce monde. Quel chaperon aimable pourtant que « tante Berthe » ! Jamais elle n'était de trop la vieille demoiselle ; au contraire, on se l'arrachait littéralement !

Lorsque les « Fêtes » sont choses du passé, il s'ensuit toujours une époque de calme plat, qui est plus ou moins déprimante, à cause du contraste avec les jours qui viennent de s'écouler. Donc, un après-midi, Paul fit seller Negro, son cheval favori et il partit pour Québec, avec l'intention d'y passer quelques semaines ; il fuyait l'atmosphère par trop endormie de la Banlieue pour chercher l'atmosphère un peu plus éveillée de la ville.

25

Lorsque Paul Fiermont allait à Québec, soit pour un jour ou deux, soit pour y séjourner quelque temps, il ne se retirait pas à un hôtel ; il allait droit à son club (le plus aristocratique de la ville, cela va sans dire). Il avait sa chambre à coucher et son étude privée, à ce club, et cela, à l'année.

Le soir même de son arrivée à Québec, alors qu'il était installé dans le fumoir du club, il s'entendit appeler par son nom :

— Tiens ! Fiermont !

— Mais, oui ! C'est Fiermont !

— Comment va, mon cher ?

— Merci, ça va bien, Delherbe.

— Êtes-vous à Québec pour quelque temps, cette fois, Fiermont ?

— Oui, mon cher Le Mouet. Après les « Fêtes », voyez-vous, c'est assez déprimant la Banlieue ; je viens donc me distraire un peu à la ville.

— C'est Estelle qui va être contente de vous savoir à Québec ! fit Albert Delherbe. Et la mère donc !

— Renée, elle aussi, va être contente, ainsi que mes parents, dit Joe Le Mouet. Nous leur avons tant parlé, Renée et moi, de ce beau jour des Rois que nous avons passé au « château » !

— Et comment se porte M Fiermont ?

— Elle se porte bien, merci, Delherbe.

— Il faudra que vous veniez rendre visite chez-nous, Fiermont !

— Chez-nous aussi !

— Vous êtes bien aimables tous deux, mes amis ! répondit Paul, et je ne manquerai assurément pas de me rendre à votre invitation.

— Topez là alors, Fiermont, dit Albert Delherbe, en riant, et allons faire la partie de billard.

— Ou bien la partie de cartes, ajouta Joe Le Mouet. Voilà justement Courville qui vient d'entrer ; il fera bien un quatrième, si nous le lui demandions. Qu'en dites-vous, mes amis ?

— C'est fort bien, répondirent ensemble Paul Fiermont et Albert Delherbe.

— Courville ! Hé ! Courville ! cria Joe Le Mouet.

— Allô ! Tiens ! Fiermont ! s'écria Jean Courville. Bienvenu, mon bon !

On le voit, Paul était très populaire, et cela ne saurait étonner.

Or, il y avait dix jours qu'il était à Québec, quand, un après-midi, alors qu'il consultait son calepin, il vit, au verso d'une page, une adresse, qu'il ne cherchait certes pas.

— Ah ! fit-il. C'est l'adresse de cet horloger Alexandre Lhorians… Pauvre oncle Delmas ! Il m'avait demandé de voir cet homme à propos de la malencontreuse horloge de la salle à manger… Je crois que j'irai voir ce M. Lhorians cet après-midi même. Je n'ai rien autre chose à faire, et j'avais promis à mon oncle… La rue C… Une des rues obscures et étroites de la basse-ville, je présume… Je ne connais pas beaucoup ce quartier, mais, avec une langue on va à Rome.

Vers les quatre heures, cet après-midi-là, Paul se dirigeait vers la rue C…, et arrivé au numéro 115, il aperçut une vitrine, sur laquelle était peinte : Alexandre Lhorians, Horloger.

Il entra. À la porte était fixée une clochette qui sonnait aussitôt qu'on pénétrait dans le magasin.

Un homme sembla surgir soudain de régions mystérieuses ; entre parenthèses, du sous-sol, tout simplement. Cet homme paraissait avoir de quarante-cinq à cinquante ans. Pas très grand, mais fortement râblé ; on sentait qu'il devait être doué d'une force physique extraordinaire. Sa physionomie dénotait une grande énergie, et ses yeux bruns qui se fixaient sur vous, étaient à la fois francs et doux.

— Quelque chose pour vous, Monsieur ? demanda-t-il.

— Monsieur Lhorians ? fit Paul.

— Vous désirez parler à M. Lhorians ? Il est occupé dans le moment ; mais si vous désirez l'attendre…

— Je vais l'attendre. Je ne suis nullement pressé.

L'homme avança une chaise auprès d'une table et dit :

— Vous trouverez sur cette table revues et journaux, Monsieur. Je vais avertir M. Lhorians de votre arrivée.

Resté seul, Paul s'amusa, pendant quelques instants, à feuilleter les revues et journaux, mais il fut bientôt las de ce passe-temps. Il se leva donc, et se mit à examiner les horloges et cadrans qui l'entouraient. Qu'il y en avait !… L'oncle Delmas eut été tout à fait dans son élément ici ; le pauvre oncle Delmas, dont la toquade pour les horloges était devenue proverbiale, de son vivant.

Dans le fond de la pièce, notre jeune ami aperçut une sorte de niche ou d'armoire, allant du plancher au plafond ; le contenu de cette niche était cachée par d'épais rideaux de peluche rouge. Une autre horloge sans doute ; l'horloge favorite, comme l'était, pour l'oncle Delmas, celle de la salle à manger du « château »… Paul sourit… Il n'avait pas hérité de la toquade de son oncle, et bientôt, cela l'ennuya beaucoup toutes ces horloges et tous ces cadrans dont il était entouré.

Il allait retourner s'asseoir et se remettre à feuilleter des revues, quand il s'arrêta soudain, cloué sur place par l'étonnement : c'est qu'un piano venait de résonner, au deuxième étage.

Aujourd'hui, les pianos ne sont plus des instruments de luxe. On ne songerait pas à acheter un ameublement de salon sans y inclure un piano ; ce dernier meuble est aussi essentiel, semble-t-il, qu'un canapé et des fauteuils. Chaque maison possède, de nos jours, un piano, un vitrola… sans parler du radio. Mais, ce récit se passait en 18…, et vraiment, il était assez surprenant d'entendre résonner les notes d'un piano dans ce quartier pauvre.

Une main légère se mit à jouer ce qui devait être la ritournelle d'une chanson ; c'en était une, et soudain, Paul entendit une voix souple et jeune chanter les couplets suivants :

L'OISEAU BLEU

— Dis, as-tu vu, mignonne,
Le petit oiseau bleu
Qui, sans cesse, fredonne
Sous la voûte des deux ?…
As-tu vu l'oiseau bleu ?

II

Aimes-tu, ma chérie,
Le charmant oiseau bleu,
Lorsque sa voix jolie
Lance un trille joyeux ?…
Aimes-tu l'oiseau bleu ?

III

Et, comprends-tu, mon ange
Ce que dit l'oiseau bleu ?…
Son langage est étrange ;
Mais combien merveilleux !
Comprends-tu l'oiseau bleu ?

IV

Dans toute la nature,
Ce que j'ai le mieux,
C'est la voix claire et pure
Du gentil oiseau bleu.
Que j'aime l'oiseau bleu !

Certes, ce n'était pas une grande cantatrice qui venait de chanter ; mais comme sa voix était fraîche et pure !

Celle qui venait de chanter avait mis tout son cœur dans ces simples couplets. Paul aurait aimé beaucoup pouvoir apercevoir la chanteuse ; elle devait être jolie, aussi jolie peut-être que l'Oiseau Bleu du promontoire, quoique, assurément, beaucoup plus âgée…

L'Oiseau Bleu du promontoire, qu'était-il devenu ?… D'autres annonces avaient paru dans les journaux, sans résultat. Alors, l'enfant ne devait pas habiter la ville de Québec… Pourtant, il était resté sous l'impression qu'elle demeurait à la ville ; ne lui avait-elle pas dit qu'elle n'était à la Banlieue qu'en passant ? Il est vrai que cela ne signifiait pas qu'elle demeurait à Québec…

— J'ai bien envie de faire des recherches, discrètement, s'entend, pour retrouver l'Oiseau Bleu, se dit Paul. Je ferai la chose très, très discrètement… D'ailleurs, elle n'est qu'une enfant, treize, quatorze, quinze ans tout au plus ; il n'y aurait donc rien de compromettant pour elle à ce que j'essaye de la retrouver la mignonne… Je crois que je…

— Vous m'avez fait demander, Monsieur ? Je suis Alexandre Lhorians, dit une voix soudain.

26

Paul leva les yeux sur celui qui venait de lui adresser la parole ; c'était un homme d'assez haute stature, à la chevelure blanche comme neige, à la moustache dito, aux traits réguliers ; un vrai visage de camée. Mais, cet homme n'était pas âgé ; ses cheveux et sa moustache avaient blanchi avant le temps, tout simplement, c'était évident. Quant à ses yeux… eh ! bien, ils étaient… étranges ; très bleus, très grands, ombragés de longs cils bruns, ce qui les faisaient paraître plus grands ! encore. Ces yeux étaient ceux d'un rêveur ! d'un visionnaire même. Cet homme devait mettre souvent le pratique de côté, pour se livrer à ses rêves, bien sûr. Alexandre Lhorians avait dû, souventes fois aussi, quitter la proie pour l'ombre. Ces yeux étaient ceux d'un distrait, ou d'un homme poursuivi d'une idée quelconque…

— Vous désirez me parler, Monsieur ?

La voix était plutôt agréable, quoique légèrement saccadée, comme celle d'une personne excessivement nerveuse.

— Oui, Monsieur, répondit Paul enfin. On me dit que vous réparez les horloges, à domicile ? Est-ce le cas ?

— Certainement ! répondit Alexandre Lhorians.

— Voici ma carte, fit notre jeune ami. Je demeure à la Banlieue, comme vous le voyez.

L'horloger jeta les yeux sur la carte et il lut :

« PAUL FIERMONT
Le « Château »

— Ah ! fit-il. Vous êtes le fils de M. Delmas Fiermont, décédé en août dernier ?

— Je suis son neveu, répondit Paul. M. Delmas Fiermont était célibataire.

— M. Delmas Fiermont était un collectionneur d'horloges, je sais, dit Alexandre Lhorians. Je suis passé, plus d'une fois, à proximité du « château » et si je l'eusse osé, je serais arrêté, en passant, demander à votre père…

— Mon oncle, corrigea Paul.

— Oui, votre oncle… pardon ! Je lui aurais demandé donc, la permission de visiter sa collection d'horloges, car, moi aussi, M. Fiermont, je suis collectionneur d'horloges.

— Vous auriez dû céder à votre désir, M. Lhorians, celui d'entrer et de demander à mon oncle de vous laisser examiner sa collection, je veux dire. Vous auriez été le très bienvenu, je vous le certifie ; de plus, vous auriez rendu l'oncle Delmas excessivement heureux, en vous intéressant à sa collection…

— Combien je regrette alors, d'avoir résisté à la tentation ! s'écria en souriant, l'horloger.

— Mieux vaut tard que jamais, M. Lhorians, vous le savez, et si vous acceptez de venir chez moi (c'est-à-dire au « château »), réparer l'horloge de la salle à manger, vous aurez l'occasion de juger, par vous-même, de la collection de mon oncle. On dit qu'elle est presqu'unique.

— Cette horloge dont vous me parlez, de quel mouvement ?…

— Mouvement suisse, répondit Paul, sans hésiter.

Il ne s'y entendait guère, mais il se souvenait de ce qu'avait dit son oncle, le jour même de sa mort

— Suisse, hein ?... Très bien ! Très bien !

— L'horloge en question est arrêtée depuis dix ans, acheva le jeune homme.

— Depuis dix ans ! Tut ! Tut !... Eh ! bien, j'irai assurément au « château » ; mais pas maintenant... pas avant deux mois, peut-être trois...

— Rien ne presse, assura Paul. L'horloge est arrêtée depuis dix ans, je vous l'ai dit ; quand même elle le serait pendant encore deux ou trois mois, ça n'a réellement pas d'importance, ajouta-t-il, en riant. Quand vous serez disposé à vous en occuper, vous vous retirerez chez moi, je l'espère, M. Lhorians, et vous profiterez de votre séjour au « château » pour régler toutes les autres horloges de la maison, n'est-ce pas ?

— C'est entendu, répondit Alexandre Lhorians, et j'accepterai votre généreuse hospitalité, dont je vous remercie d'avance.

— Lorsque vous serez prêt à partir, vous n'aurez qu'à m'écrire, fit Paul en se dirigeant vers la porte de sortie. Au revoir.

— Monsieur, dit l'horloger, vous avez dû hériter des goûts de votre père, M. Delmas Fiermont...

— De mon oncle, corrigea, encore une fois, le jeune homme.

— Ah ! pardon ! De votre oncle, je veux dire... J'aimerais à vous montrer un objet d'art, une horloge que je suis à perfection-

ner et qui, lorsque j'aurai réussi à la rendre parfaite, m'apportera la fortune. Venez !

Alexandre Lhorians se dirigea vers la grande niche, au fond de la pièce, niche qui était cachée par des rideaux de peluche rouge. Il fit signe à Paul de le suivre. Les allures de l'horloger devinrent étranges, aussitôt qu'il fut parvenu à la niche ; il se mit à regarder à droite, à gauche, comme s'il eût craint d'être observé. Que craignait-il, en fin de compte ?... Ses sourcils étaient légèrement froncés, et ses mains qui, Paul l'avait remarqué déjà, étaient blanches et soignées, se cramponnaient, d'un geste nerveux, aux rideaux.

Enfin, il ouvrit les rideaux, et notre jeune ami vit une monumentale horloge, représentant un clocher d'église ; celui qui avait désigné le plan de cette charpente était assurément un artiste. C'était de toute beauté ; quant au mécanisme qu'elle renfermait, Paul ne s'y entendait nullement, inutile de le répéter.

— C'est magnifique ! s'exclama-t-il cependant.

— N'est-ce pas ? fit Alexandre Lhorians, parlant plutôt bas, mais d'une voix très saccadée, comme s'il eût craint quelque auditeur invisible. C'est une horloge de cathédrale, reprit-il. C'est le chef-d'œuvre que je rêve, depuis bien des années, et duquel j'attends la fortune... Le timbre de cette horloge est tout ce qu'on peut imaginer de plus beau...

— Je n'en doute pas, répondit Paul, pour dire quelque chose.

— Cette horloge, grâce à un certain mécanisme, joue une hymne appropriée, toutes les trois heures. Ainsi, à six heures du

matin, elle joue l'angelus ; cet angélus, c'est ma fille qui l'a composé, M. Fiermont.

— Vraiment ! s'écria Paul. M Lhorians est donc, non seulement musicienne ; elle compose aussi la musique !

— Elle a, du moins, composé l'angelus de cette horloge, répondit, assez brièvement l'horloger. Eh ! bien, je continue. L'angelus ayant été joué à six heures du matin, à neuf heures on entendra jouer l'hymne Veni Creator. À midi, ce sera encore l'angelus, à trois heures de l'après-midi, ce sera le Stabat Mater, puis, à six heures du soir, encore l'angelus.

— C'est merveilleux ! dit franchement Paul.

— N'est-ce pas ? fit Alexandre Lhorians. Aimeriez-vous entendre jouer l'angelus, M. Fiermont ?

— Assurément oui ! répondit Paul.

— Malheureusement, vous ne pourrez pas entendre résonner le timbre, qui sonne l'heure, avant les hymnes, car j'ai dû le démonter, ce matin ; mais, voici l'angelus.

Il se munit d'une large clef très plate et il monta le mécanisme. Aussitôt sans grincements de roues d'engrenage, Paul entendit jouer l'angelus, qui avait été composé par la fille de l'horloger. C'était magnifique ; on eut cru entendre jouer l'orgue, accompagné de la harpe, du violon et du piano. La mélodie était fort pieuse et on pouvait y placer facilement les paroles sacrées de l'angelus.

— C'est vraiment extraordinaire ! s'écria notre jeune ami, quand l'horloge eut cessé de jouer. Je vous félicite, M. Lhorians !

— Hélas ! fit l'horloger. Ce n'est pas encore parfait. Ce que je veux, voyez-vous, c'est que les hymnes ne jouent que durant le jour. Je veux que l'angelus du soir soit la dernière mélodie entendue, jusqu'à celle du matin. Entendez-vous le Veni Creator se jouant à neuf heures du soir, l'angelus à minuit, et le Stabat Mater à trois heures du matin ?... Ce serait ridicule et pas du tout à propos. Ce que je cherche, c'est un mécanisme qui fera que les hymnes ne jouent que durant le jour... Je le trouverai, bien sûr, et alors, ma fortune sera faite.

— Ce sera difficile... de trouver ce mécanisme, je veux dire, osa insinuer le jeune homme.

— Je le trouverai, vous dis-je ! Alors, ceux qui ont l'air de me reprocher, quoique silencieusement, les heures que je consacre à mon invention, seront obligés de joindre leurs félicitations aux vôtres, M. Fiermont... Le croiriez-vous, certaines gens prétendent que je néglige l'ouvrage payant, pour satisfaire une... toquade !... Eh ! bien, qui vivra verra !

Alexandre Lhorians avait parlé vite, quoique bas ; on devinait qu'il était très excité.

— Je vous souhaite de réussir, lui dit Paul ; je vous le souhaite de tout cœur, M. Lhorians !

— Merci, M. Fiermont, merci ! Si jamais vous passez par ici, je serai toujours heureux de vous voir et de causer avec vous.

— À mon tour de dire merci, répondit Paul, en ouvrant la porte de sortie. Au revoir, M. Lhorians !

— Au revoir, M. Fiermont !

Tout en se dirigeant vers son club, notre ami pensait à l'horloger.

— C'est un toqué, c'est évident, se disait-il. Son horloge de cathédrale c'est sa lubie, et elle lui fait négliger son ouvrage ; c'est clair comme le jour… Il y a toutes sortes de gens en ce monde vraiment ! Et chacun a sa manie, petite ou grande : M. Lhorians, c'est son horloge de cathédrale ; mon oncle Delmas, c'était les horloges en général ; moi, c'est la minéralogie, la géologie… et les aventures… Peut-être sommes-nous tous légèrement détraqués ?… Je commence à le croire, ma foi, et c'est un tant soit peu comique !

Ces réflexions occupèrent Paul pendant un certain temps. Bientôt, il laissait la basse-ville derrière lui.

Comme il approchait de son club, il s'aperçut soudain que, tout en marchant et dandinant sa canne, il fredonnait tout bas :

— Dis, as-tu vu, mignonne,
Le petit oiseau bleu
Qui, sans cesse, fredonne
Sous la voûte des cieux ?…
As-tu vu l'oiseau bleu ?

27

Paul venait de s'installer confortablement sur un fauteuil, dans son étude privée, et il se disposait à lire, lorsqu'on frappa à sa porte. Allant ouvrir, il se trouva en face d'Albert Delherbe.

— Delherbe ! fit-il. Entrez, mon cher.

— Je ne vous dérange pas au moins. Fiermont ?

— Pas le moins du monde ! J'étais à lire, en attendant l'heure de m'habiller pour le diner.

— Vous dinez au club, ce soir, comme d'habitude, je suppose ?

— Mais… sans doute… Aviez-vous autre chose à me proposer, Delherbe ?

— Oui. J'allais vous proposer de diner avec moi au Café Chantant…

— Au Café Chantant, dites-vous ! Il y a donc un Café Chantant à Québec ?

— Mais… Ce Café Chantant, c'est tout simplement une auberge de la basse-ville, répondit Albert Delherbe.

— Une auberge ? De la basse-ville ? Et pourquoi la désignez-vous du nom de Café Chantant cette auberge ? demanda Paul.

— Parce qu'on y chante, fit, en riant Albert. Deux fois la semaine, le mardi et le jeudi, une jeune fille d'une extraordinaire beauté honore le Café Chantant de sa présence et y chante, pour l'agrément des dîneurs.

— Ah ! bah ! s'exclama Paul. Je vous avouerai Delherbe, ajouta-t-il, que je n'aime guère ce genre d'amusement… Ces chanteuses de cabarets…

— Oh ! Mais ! Ce n'est pas une vulgaire chanteuse de cabaret que l'Oiseau Bleu, je vous l'assure, Fiermont !

— L'Oiseau Bleu ?...

— Nous la nommons ainsi, parce que nous ne savons pas son nom, et aussi parce qu'elle est toujours vêtue de bleu, que ses yeux sont bleus, et qu'elle porte, comme ornement, dans son abondante chevelure blonde, un oiseau bleu.

— Ah ! fit Paul.

— Vous le savez, Fiermont, reprit Albert Delherbe, c'est la mode, aujourd'hui, pour les dames et jeunes filles de porter des ornements dans leurs cheveux : Estelle, ma sœur, orne sa chevelure d'un papillon ; Renée Le Mouet porte un petit caméléon dans ses cheveux, et M Rouvain entortille autour de son opulente toque noire, un serpent aux yeux de rubis.

— Je n'avais pas remarqué ces choses, répondit Paul ; mais, passons !... Quel âge, à peu près, peut avoir l'Oiseau Bleu, Delherbe ?

— De dix-sept à dix-huit ans, je crois.

— Ce n'est pas une fillette alors ?

— Une fillette ? Mon cher ! L'Oiseau Bleu est une radieuse jeune fille.

Un instant, Paul Fiermont avait cru qu'il s'agissait de l'Oiseau Bleu du promontoire... Elle aussi, avait été vêtue de bleu ; ses yeux, à elle aussi, étaient bleus, et elle portait, tout comme la chanteuse du Café Chantant, un oiseau bleu dans son abondante chevelure blonde. Mais, l'Oiseau Bleu du promontoire n'était qu'une enfant, tandis que celle qui chantait à l'auberge de la basse-ville avait de dix-sept à dix-huit ans.

— Venez-vous, Fiermont ? demanda Albert Delherbe.

— J'irai bien, répondit Paul.

— Cependant, je ne veux pas vous entraîner là sous de faux prétextes, dit Albert, en riant. L'Oiseau Bleu, je vous en avertis, n'est pas une diva ; elle ne chante que de simples chansonnettes (deux seulement). Pourtant, il émane un tel charme de sa personne, que nous allons, en foule, l'entendre. Vous rencontrerez, au Café Chantant, plusieurs de nos amis, probablement ; entr'autres, Joe Le Mouet, Jean Courville, Marius Rouvain, et le reste ; tous sont, comme je le suis, moi aussi, d'ailleurs, admirateurs respectueux du gentil Oiseau Bleu… ce que vous deviendrez bientôt vous-même je le prédis.

Paul sourit. Il ne se considérait pas encore tout à fait guéri de son amour pour Réjanne Trémaine.

— Ainsi, c'est entendu, vous viendrez, Fiermont ?

— Oui, j'irai.

— Alors, je serai ici à huit heures précises. Au revoir, mon bon !

— Au revoir, Delherbe !

Quand, vers les huit heures et demie, les deux jeunes gens arrivèrent à la porte de l'auberge qu'on désignait sous le nom de Café Chantant, Paul Fiermont eut un mouvement de recul. C'est que, vraiment, l'entrée avait piètre mine : c'était une vieille maison basse, dont le premier étage servait de magasin de quincaillerie.

— L'auberge est au deuxième, annonça Albert Delherbe, non sans un sourire amusé ; il devinait si bien l'impression désagréable qu'éprouvait son ami !

Ils entrèrent par une porte étroite et arrivèrent au pied d'un escalier plus étroit encore, qu'éclairait mal un solitaire bec de gaz.

— Mon cher Delherbe !... commença Paul.

— Courage et confiance ! répondit Albert en riant de bon cœur. Nous y voilà !

Ayant ouvert une porte, (étroite encore celle-là), tous deux pénétrèrent dans l'auberge, et un cri de surprise faillit jaillir des lèvres de Paul.

Ils venaient de mettre le pied dans une vaste salle qu'éclairaient de nombreux et splendides gazeliers. Un nombre infini de petites tables, recouvertes de nappes bien blanches, étaient dispersées un peu partout ; sur ces tables se voyaient de la vaisselle et des argenteries de première marque. Plus de cinquante dîneurs étaient attablés, et Paul Fiermont reconnut plusieurs de ses amis ; là-bas était Jean Courville, accompagné de sa sœur Jeannette et aussi de sa fiancée Andrée Soubry. Un peu plus loin, il vit Marius Rouvain, accompagné de Rose Myre, une amie de sa sœur Judith, qui, elle aussi, était attablée avec eux. « La belle Judith » Rouvain était une imposante brunette qui, prétendait-on, aimait, en secret, mais follement, Paul Fiermont ; inutile de dire que ce dernier ne s'en doutait même pas

Lorsqu'on apporta le menu à notre ami, il fut, encore une fois, excessivement étonné, car il comprit qu'il dinerait aussi bien au

Café Chantant qu'à son club. La liste des vins lui fit aussi ouvrir les yeux.

— Qui eut cru, dit-il à son compagnon, trouver quelque chose de ce genre, en ce quartier !

— Il y a toujours foule ici, les mardis et jeudis soirs voyez-vous, Fiermont, répondit Albert Delherbe, et l'aubergiste soigne son menu en conséquence.

— Quand verrons-nous et entendrons-nous l'Oiseau Bleu ?

— Dans une heure à peu près. Elle est toujours, ou presque toujours accompagnée d'un homme, qui paraît être un domestique…

— Un domestique ? Ce n'est guère probable, n'est-ce pas Delherbe ?… L'Oiseau Bleu doit être trop pauvre pour se payer un domestique, ne pensez-vous pas, mon cher ?

— Bien… Je ne sais pas, pour vous dire le vrai… Personne ne sait quel est cet homme qui veille sur l'Oiseau Bleu. Chose certaine, ce n'est pas son père, cet individu, car l'Oiseau Bleu le tutoie.

— C'est devenu la mode, aujourd'hui, de tutoyer ses parents, vous avez dû le remarquer, et l'Oiseau Bleu…

— Mais ! Elle nomme son escorte, cet homme qui l'accompagne ici, Joël !

— Vous avez raison, alors, cet homme ne peut être son père, fit Paul.

— Joël, nous ne faisons que l'entrevoir, dans le petit corridor, là-bas… Vous ne m'en voulez pas de vous avoir entraîné ici, Fiermont ?

— Vous en vouloir ! Certes, non ! Je suis content d'être venu… et j'ai infiniment hâte d'apercevoir la chanteuse.

Les deux jeunes gens dînèrent gaiement.

Une femme au sourire aimable, venait d'entrer dans la salle. Elle se dirigea vers le piano, qui était à l'une des extrémités de la pièce.

— C'est M Dupin, la femme de l'aubergiste, dit Albert à Paul. M Dupin est une brave et excellente femme. C'est elle qui accompagne, sur le piano, l'Oiseau Bleu, lorsque celle-ci chante. Voyez, ajouta-t-il : dans le petit corridor… C'est Joël ; l'Oiseau Bleu va faire son apparition.

— Enfin ! s'exclama Paul.

M Dupin joua le prélude d'une chanson, et aussitôt, apparut une jeune fille, que tous applaudirent : c'était l'Oiseau Bleu.

Comme l'avait dit Albert Delherbe, elle était d'une extraordinaire beauté. Elle était plutôt petite, presque frêle, très blonde, et entièrement vêtue de bleu.

La jeune cantatrice s'avança gracieusement auprès du piano, et Paul Fiermont eut bien la plus grande surprise de sa vie : l'exquise jeune fille qui s'apprêtait à chanter, c'était l'Oiseau Bleu du promontoire.

28

L'Oiseau Bleu du promontoire !...

Paul Fiermont n'en revenait pas !... Comment avait-il pu commettre l'erreur de prendre cette radieuse jeune fille pour une enfant, de treize à quinze ans ?... Elle lui avait paru si petite, si mignonne, lorsqu'il l'avait aperçue, en août dernier !... Sans doute, ses cheveux relevés la vieillissaient un peu, beaucoup même ; cependant... Mais, attendez... Elle portait, ce soir, des souliers à talons français ; l'été précédent, elle avait été chaussée de sandales, Paul s'en souvenait. Sa luxuriante chevelure flottait sur ses épaules, la collerette bleu de ciel qui la recouvrait, et les sandales, lui avaient donné l'apparence d'une fillette...

Soudain, Paul rougit... Il se souvenait qu'il avait failli donner un baiser à sa gentille infirmière, pour lui prouver sa reconnaissance... Heureusement, il n'en avait rien fait ! Prendre de telles libertés avec cette exquise jeune fille !...

Mais, l'Oiseau Bleu chantait...

En effet, ainsi que l'avait dit Albert Delherbe, l'Oiseau Bleu n'était pas une diva ; elle chantait très joliment cependant. Sa voix était claire et fraîche et elle « disait » bien ; ce qui est plutôt rare dans le chant, quoique d'une si grande importance.

C'est une simple chansonnette que chanta l'Oiseau Bleu, mais cette chansonnette lui valut de sincères applaudissements et des « encore » !

Sans même quitter le piano, elle dit une autre chanson qui, elle aussi, remporta un grand succès. La chanteuse accueillait les

applaudissements avec un sourire qui creusait d'admirables fossettes dans ses joues légèrement teintées de rose. Elle était adorable vraiment, et Paul n'avait pas les yeux assez grands pour la regarder.

Et tandis que Paul Fiermont dévorait des yeux l'Oiseau Bleu, Judith Rouvain dévorait des yeux Paul Fiermont. Il y avait quelque chose de singulier dans le regard de la belle brune, surtout lorsqu'elle crut lire de l'admiration sur le visage du jeune homme, et un sourire assez désagréable crispait ses lèvres au dessin si parfait.

— Qu'as-tu, Judith ? lui demanda soudain Marius, son frère.

— Ce que j'ai ?... Mais ! Je n'ai rien ! Pourquoi me poses-tu pareille question, Marius ?

— Ma foi, répondit, en riant, Marius Rouvain, tu avais l'air tout chose, il y a un instant... Ce pauvre petit Oiseau Bleu !... Si tes yeux avaient été des carabines...

— Cesse, hein, Marius ! D'ailleurs, je ne comprends rien à ton langage.

— Admettons que je n'ai rien dit, alors, ma sœur, fit le jeune homme, en haussant les épaules.

Mais, l'Oiseau Bleu saluait, de droite à gauche, et se préparait à quitter la salle. Plusieurs jeunes gens s'étaient avancés auprès du piano et présentaient des fleurs à la chanteuse. Il y avait une extraordinaire quantité de bouquets : des bouquets de roses, de muguets, d'œillets, de pensées, de marguerites etc. etc.

Paul Fiermont regretta n'avoir pas pensé à acheter des fleurs, et il se promit de réparer son oubli le jeudi suivant, car, inutile de le dire, c'était la première fois qu'il venait au Café Chantant, mais ce ne devait pas être la dernière. Qui sait si l'occasion ne se présenterait pas pour lui d'échanger quelques mots avec l'Oiseau Bleu, et de lui remettre le médaillon qu'il avait trouvé sur le promontoire ; ce médaillon, il l'avait porté dans sa poche de son habit de soirée, depuis l'été précédent.

— Elle ne chantera plus ce soir ? demanda-t-il à Albert Delherbe, en désignant l'Oiseau Bleu.

— Non, pas ce soir. M Dupin va conduire la chanteuse dans une chambre et lui servir des rafraîchissements, après quoi, l'Oiseau Bleu quittera l'auberge, accompagné du fidèle Joël.

— Je comprends, fit Paul.

— Venez-vous faire la partie de cartes, Fiermont ? demanda Albert Delherbe, en se levant.

— Merci, pas ce soir, je n'y tiens pas vraiment. Je vais fumer un cigare puis je m'en irai. Au revoir, Delherbe, et bonne chance aux cartes !

Ayant fumé un cigare, Paul quitta l'auberge.

Àpeine eut-il mis le pied sur le trottoir, qu'il aperçut l'Oiseau Bleu, accompagnée de Joël ; tous deux portaient de grands cartons, qui devaient contenir les fleurs qui avaient été offertes à la chanteuse. Afin de n'avoir pas l'air de les suivre, il traversa la rue. Il vit la jeune fille et son compagnon prendre la direction de la haute-ville ; bientôt, ils enfilèrent une des rues commerciales, puis notre ami les perdit de vue. L'Oiseau Bleu demeurait donc

dans ce quartier ? Chose singulière, il était resté sous l'impression qu'elle demeurait plutôt dans la basse-ville. Cependant, parce qu'elle chantait, deux fois la semaine, dans une auberge de la basse-ville, cela ne signifiait pas qu'elle demeurait dans les environs.

Notre jeune ami eut beau parcourir très lentement la rue dans laquelle l'Oiseau Bleu avait disparu, il ne la revit plus. Il n'eut pu dire non plus près de quel magasin elle s'était arrêtée, vu qu'il ne l'avait suivie que de loin. Eh ! bien, dans deux jours, il la reverrait ; peut-être même aurait-il l'occasion de lui parler, de lui remettre le joyau perdu sur le promontoire, et dont la perte avait dû lui causer de la peine.

Rien n'aurait été plus simple peut-être que de charger la femme de l'aubergiste du médaillon, et lui demander de le remettre à l'Oiseau Bleu. Mais cela eut exigé quelques explications et Paul ne tenait pas à ce qu'on sut qu'il avait rencontré déjà la jeune chanteuse ; cela aurait suscité des commentaires, des questions, et mettrait la jeune fille en évidence, ce qu'il voulait éviter, à tout prix. Il n'avait pas manqué de remarquer le respect que tous les habitués du Café Chantant professaient pour l'Oiseau Bleu ; tous l'admiraient, ils allaient, en foule, l'entendre chanter, non à cause de sa voix, mais parce qu'il la trouvaient belle, gentille et charmante. Oui, on le sentait, ceux qui étaient présents à l'auberge ce soir étaient des amis de la jeune cantatrice, des amis sincères, prêts à devenir des amis dévoués, si jamais l'occasion s'en présentait. Pas un parmi ceux qui dînaient régulièrement à l'auberge, deux fois la semaine, n'avait dû adresser la parole à l'Oiseau Bleu, excepté pour la féliciter peut-être. On ignorait même son nom et le lieu de sa résidence.

Paul se dit donc qu'il attendrait une occasion favorable pour remettre, ou faire remettre le médaillon perdu… Plus tard… Qui sait ?… Car il espérait bien que l'amitié commencée en août dernier n'en resterait pas là. En attendant, il se joindrait aux autres admirateurs de la jeune fille… Déjà, il lui tardait d'être rendu au jeudi soir.

29

Mais, le jeudi soir, Paul n'était pas présent au Café Chantant lorsque l'Oiseau Bleu fit son apparition, car, ce matin-là, il avait reçu de Prosper une lettre lui annonçant que M Fiermont était sérieusement malade de l'influenza et qu'on avait dû faire venir le Docteur Ivan. Le jeune homme était donc parti immédiatement pour le « château ».

— Paul ! avait dit M Fiermont, en l'apercevant. On t'a donc fait revenir, mon pauvre enfant ? Toi qui t'amusais si bien en ville !

— Chère tante Berthe, avait-il répondu, il n'y a pas d'amusement qui tienne, lorsque vous êtes malade. Croyez-le, je n'ai pas hésité un seul instant à revenir auprès de vous, et je ne vous quitterai pas avant que le médecin m'ait assuré que vous êtes en pleine convalescence.

— Cher, cher Paul ! Que tu es bon pour moi ! s'était écriée la vieille demoiselle, vivement émue assurément.

Il fut cinq semaines au « château ».

Avant de retourner à Québec, il avait raconté à M Fiermont l'incident de l'Oiseau Bleu.

— Ainsi, tu l'aimes cette jeune fille, Paul ?

Soudain, Nilka pâlit davantage… La brume devenait de plus en plus dense, et sous ses voiles opaques, une femme, toute blanche, semblait glisser, traversant le pont dans toute sa longueur, puis revenant sur ses pas… (page 99).

— Je l'aime, dites-vous, tante Berthe ?… Je… Je ne sais pas… Elle m'intéresse au plus haut point ; voilà tout, je crois.

M Fiermont eut un fin sourire.

— Quoique je ne me sois jamais mariée, dit-elle, je connais les signes d'un cœur épris. Je ne doute pas qu'elle soit digne de toi et…

— Mais ! Je ne sais seulement pas son nom ! s'écria le jeune homme. Cependant, peut-être avez-vous lu dans mon cœur, chère tante… Peut-être, en effet, que je l'aime le gentil Oiseau Bleu…

— Il doit te tarder de la revoir, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est vrai, il me tarde infiniment de la revoir… Je la reverrai demain…

— Mes souhaits de bonheur t'accompagneront, à Québec, mon Paul !

Le lendemain soir, sans y manquer, il se rendait au Café Chantant. En entrant, il lui sembla qu'il y avait quelque chose d'insolite, et vite il découvrit ce qui en était : un des dîneurs était un

peu « éméché » ; il parlait fort et riait aux éclats, choses qu'on n'entendait pas souvent dans cette auberge, si bien et si sévèrement tenue.

— L'aubergiste va le mettre à la porte, bien sûr ! dit Albert Delherbe à Paul, en désignant le tapageur, qui leur tournait le dos.

— La chanteuse ! La chanteuse ! criait le rustre, en frappant la table de son poing.

Deux jeunes gens, qui étaient attablés avec lui, essayaient de le faire taire, mais en vain.

— La chanteuse ! La chanteuse ! répétait-il.

L'aubergiste s'approcha de la table et il dit quelques mots au jeune homme.

— C'est bien ! C'est bien ! cria l'intrus. Mais, qu'on apporte la chanteuse !

— Sortez ! dit l'aubergiste.

— Sortir ? Pas moi !

— Nous allons bien voir ! fit l'aubergiste.

— Tais-toi donc, mon bon ! dit un de ses compagnons. Il ne faut pas faire de bruit ici.

— Oui, taisez-vous ! répéta l'aubergiste, puis il se dirigea vers la table de Paul, afin de prendre son ordre.

Le jeune tapageur se retourna, comme pour interpeller l'aubergiste, et alors Paul le vit.

— C'est Anatole Chanty, énonça-t-il.

— Eh ! oui, c'est « Mademoiselle » Chanty ! rit Albert Delherbe. Je crois qu'il a compris qu'il devait changer de ton, car le voilà tranquille comme une petite brebis du bon Dieu !

Oui, Anatole Chanty s'était tu. Tout de même, Paul se promit de le surveiller, et s'il osait manquer de respect envers l'Oiseau Bleu, tout à l'heure, lorsque celle-ci ferait son apparition, il saisirait l'intrus par le collet et le jetterait dans la rue.

— Vous savez, je le suppose, Fiermont, la dernière nouvelle, concernant le bel Anatole ? demanda Albert Delherbe, en souriant.

— Non, je ne la sais pas. Le fait est que ce personnage m'intéresse peu.

— Comment ! Vous ne savez pas que, découragé de la froideur de sa cousine. M Trémaine, Anatole Chanty s'est mis à courtiser M Rouvain ?

— M Rouvain ? « La belle Judith » ? Vous badinez, Delherbe !

— Non, je ne badine pas, Fiermont.

— Je n'aurais jamais cru que M. Chanty serait du goût d'une jeune fille du calibre de M Rouvain ; c'est presqu'incroyable !

— Inutile de vous le dire, elle ne l'aime pas. Tout de même, elle le tolère, bien sûr, car Chanty est reçu intimement chez M Rouvain, dit-on.

— C'est plutôt amusant et étonnant : la belle et imposante Judith… et ce freluquet, fit Paul, en haussant les épaules. Mais,

« tous les goûts sont dans la nature », et le reste, et le reste. Ah ! reprit-il, voilà l'oiseau Bleu enfin !

L'Oiseau Bleu venait de prendre place auprès du piano, où M Dupin était assise. Paul trouva la jeune chanteuse plus belle, plus radieuse qu'il y avait cinq semaines.

— Tante Berthe avait raison, se dit-il ; je l'aime l'Oiseau Bleu ! Je l'aime éperdument !

— Joël brille par son absence ce soir, dit soudain Albert Delherbe à l'oreille de notre ami.

En effet, on n'apercevait pas, ce soir, dans le petit corridor, la silhouette un peu massive du domestique.

— Je veillerai ! se dit Paul, en jetant les yeux sur Anatole Chanty.

30

Anatole Chanty avait-il fini par comprendre qu'il valait mieux pour lui de se bien comporter ? Toujours est-il qu'il fut fort tranquille, tant que chanta l'Oiseau Bleu ; il applaudit, comme les autres, seulement. Tout de même Paul le surveillait et de près.

Aussitôt que la chanteuse se fut retirée, chacun se dispersa pour jouer aux cartes ou au billard. Notre ami, qui ne cessait d'observer le cousin de Réjanne Trémaine, vit celui-ci qui se faufilait le long du mur, avec l'intention évidente de se risquer dans le petit corridor conduisant dans la chambre où la jeune cantatrice devait être à prendre quelques rafraîchissements, dans le

moment. M Dupin était de retour dans la salle à manger, conséquemment, l'Oiseau Bleu devait être seule.

Personne ne s'occupant de lui, Paul se leva et il suivit Anatole Chanty qui, ayant atteint l'extrémité du corridor, venait de frapper à une porte et d'entrer aussitôt.

Paul Fiermont hâtant le pas, arriva bientôt devant la porte par laquelle Anatole venait de disparaître… Il écouta… Des voix parvenaient jusqu'à lui.

— Laissez-moi vous dire, Monsieur, que vous n'avez pas le droit de vous imposer ainsi, disait la voix de l'Oiseau Bleu.

— Vous m'avez dit d'entrer, lorsque j'ai frappé tout à l'heure pourtant, répondit la voix d'Anatole Chanty.

— C'est que je croyais que c'était M Dupin qui revenait…

— Ne suis-je pas aussi plaisante compagnie que M Dupin ? gouaillait Anatole. Allons, M l'Oiseau Bleu…

— Sortez, s'il vous plaît, fit l'Oiseau Bleu. Je me plaindrai à M. Dupin, le propriétaire de cette auberge.

— Je ne vous conseille pas de vous plaindre à l'aubergiste, Mademoiselle, cela créerait un joli scandale et…

— C'est la première fois qu'il m'arrive d'être insultée, depuis deux ans que je chante ici ! disait la jeune chanteuse d'une voix tremblante.

— Insultée !… Mais ce n'est pas du tout mon intention de vous insulter ! Je viens seulement m'offrir pour vous reconduire chez-vous, ce soir.

— Mon Dieu ! s'exclama l'Oiseau Bleu. Personne ne me délivrera-t-il par des importunités de cet homme !

Paul tourna la poignée de la porte et entra dans la pièce. Il vit que c'était une sorte de vestiaire. Debout, à l'extrémité d'une table sur laquelle des rafraîchissements avaient été servis, était l'Oiseau Bleu. À l'autre extrémité de la table et faisant face à la jeune fille, était Anatole Chanty : sur le visage de ce dernier s'étalait un sourire niais. La bouche en cœur, Chanty faisait, c'était évident, des efforts pour se rendre irrésistible.

Àl'arrivée de Paul, l'Oiseau Bleu avait levé les yeux, et le jeune homme vit qu'elle l'avait reconnu, car un expression de soulagement parut sur ses traits. Anatole Chanty tournait le dos à la porte.

— Est-ce que vraiment vous refusez mon escorte, M l'Oiseau Bleu ? demandait Anatole, d'un ton quelque peu gouailleur.

— Je vous ai demandé de sortir, Monsieur, répondit la jeune chanteuse.

— Sortir ? Non pas ! Je vais m'asseoir ici et attendre que vous ayez changé d'idée ; voilà !

Mais il n'eut pas le temps de s'asseoir, car, en un clin d'œil, Paul arrivait auprès de lui, et l'ayant soulevé de terre, le secouait par le collet, comme s'il eût été un chat.

Un frais éclat de rire retentit : c'était si comique aussi de voir malmener ainsi le jeune rustre, que l'Oiseau Bleu n'avait pu retenir son hilarité.

Lorsque Paul eut secoué Anatole Chanty à son goût, c'est-à-dire jusqu'à ce que les dents de celui-ci eussent claqué comme des castagnettes, il le remit par terre. Chanty, rouge de colère, et aussi probablement, à moitié suffoqué, s'avança vers Paul Fiermont, les poings serrés, « de vrais poings de jeune demoiselle », eut dit Paul.

— Ah ! fit-il, en apercevant à qui il avait eu affaire. Tiens ! ajouta-t-il, c'est vous, Monsieur l'aventurier ?

— Oui, c'est moi ! répondit Paul.

— Vous vous faites, à ce que je vois, le champion de l'Oiseau Bleu…

— Sortez ! dit simplement Paul, en désignant la porte.

— Eh ! bien, non, je ne sortirai pas, entendez-vous, Monsieur l'aventurier ? Du moins, je ne sortirai d'ici que quand ça me plaira.

— La porte est ouverte ; sortez ! répéta Paul.

— Je viens de vous dire, je ne sortirai pas, Monsieur l'aventurier, redit Anatole, convaincu qu'il était, de lancer la plus grande des injures à Paul Fiermont en le nommant ainsi.

Anatole Chanty se dirigea vers le fond de la pièce, où était une fenêtre entr'ouverte, car, malgré qu'on fut en hiver, il faisait une chaleur presqu'intolérable dans toutes les pièces de l'auberge.

— Vous refusez de sortir par la porte, n'est-ce pas ? fit Paul, en s'approchant d'Anatole Chanty, eh ! bien, vous allez sortir par la fenêtre !

Ce disant, il saisit Anatole par la taille et le jeta par la fenêtre.

Un cri retentit, et s'étant retourné, Paul aperçut l'Oiseau Bleu qui, pâle jusqu'aux lèvres, s'écria :

— Ô Monsieur ! Comment avez-vous pu faire pareille chose ?… Nous sommes au deuxième étage ici, et ce jeune homme…

Mais, entendant un léger bruit et s'étant tournée du côté de la porte, la jeune fille vit M Dupin, qui se tordait de rire.

— M Dupin ! Comment pouvez-vous rire ainsi ? dit-elle, d'une voix tremblante. Ce jeune homme, que ce Monsieur vient de jeter par la fenêtre… peut-être s'est-il fracassé le crâne sur quelque pierre, en bas !

— Ne craignez rien, chère Mademoiselle, répondit la femme de l'aubergiste, en s'essuyant les yeux. Si je ris (ha, ha, ha !) c'est que c'est infiniment drôle !… La fenêtre de cette pièce ouvre sur une allée étroite où nous jetons les cendres des poêles, l'hiver durant. Or, celui que Monsieur, ajouta-t-elle, en désignant Paul, vient de jeter par la fenêtre, est arrivé sur un vrai lit de cendre. Que c'est drôle ! Que c'est drôle !

L'Oiseau Bleu sourit malgré elle.

— Il n'a pu se faire mal, voyez-vous, Mademoiselle, continua la brave femme ; mais, son habit de soirée doit être dans un bel état, dans le moment ! Cette bonne M Dupin riait jusqu'aux larmes.

Paul, s'étant approché de la fenêtre constata que M Dupin avait dit vrai : une vraie colline de cendre se voyait en bas. Il sourit. S'il eut fait jour, on aurait probablement distingué l'em-

preinte du corps d'Anatole Chanty sur la cendre. Ce dernier aurait piètre mine pour arriver à son hôtel ; c'était, en effet, très comique, ainsi que l'avait dit la femme de l'aubergiste.

— Maintenant, Mademoiselle, dit M Dupin, en s'adressant à l'Oiseau Bleu, je regrette infiniment d'avoir à vous dire que je ne pourrai pas aller vous reconduire chez-vous, ce soir. Nous venons de recevoir un message nous annonçant de vingt-cinq à trente personnes ; elles doivent venir prendre le réveillon ici, après un concert. Il faut absolument que je sois présente… Je ne sais vraiment que faire…

— Ne soyez pas inquiète à mon sujet, M Dupin, répondit la jeune fille.

— Joël ne devait-il pas venir à votre rencontre, Mademoiselle ?

— Oui, mais, évidemment, quelque chose l'en a empêché. Je n'ai pas peur de m'en aller seule, vous savez, M Dupin, répondit l'Oiseau Bleu, quoiqu'elle pâlit un peu, et que sa voix tremblant.

— Je n'aime pas cela, je veux dire que je n'aime guère vous voir retourner seule, dit la femme de l'aubergiste. Qui sait d'ailleurs, si le jeune homme que Monsieur vient de jeter par la fenêtre, ne vous attend pas à quelque coin de rue ? Il vous importunerait encore…

— Si Mademoiselle veut accepter mon escorte, intervint Paul Fiermont, en s'inclinant devant la jeune fille, je me ferai un plaisir de la reconduire chez elle.

L'Oiseau Bleu jeta un coup d'œil sur le jeune homme, puis elle lui tendit franchement la main en disant :

— J'accepte votre offre, M. Laventurier.

Paul sourit sous sa moustache. Évidemment, le nom qu'Anatole Chanty lui avait donné, dans l'intention de l'insulter, tout à l'heure, avait induit l'Oiseau Bleu en erreur. Il ouvrit la bouche pour lui dire. Je me nomme Fiermont et non Laventurier, quand M Dupin lui dit, en indiquant l'Oiseau Bleu.

— Monsieur, j'ai la responsabilité de cette jeune fille ; mais, je vous la confie…

— Merci, Madame, répondit Paul, en s'inclinant devant la brave femme.

— Voyez-vous, reprit-elle, votre visage m'inspire confiance, et il est rare que je me trompe, car je suis assez bonne physionomiste.

— Je saurai me rendre digne de la confiance que vous mettez en moi, répondit le jeune homme.

En quittant l'auberge, l'Oiseau Bleu, accompagnée de Paul, se dirigea vers la haute-ville.

— Mademoiselle, demande notre ami, vous souvenez-vous de m'avoir rencontré déjà, sous d'assez étranges circonstances ?

— Sans doute, je m'en souviens… Sur le petit promontoire, là-bas, dans la Banlieue… Vous veniez d'être victime d'un accident…

— Je n'ai jamais oublié votre bonté, Mademoiselle ! s'écria Paul.

— Je n'ai rien fait de bien extraordinaire pourtant, répondit-elle, en souriant. Vous aviez besoin de mes soins et je vous les ai

donnés ; voilà tout.

— Voilà tout, dites-vous ?... Sans votre secours, je ne sais ce que je serais devenu, car j'avais reçu un rude coup sur la tête. Mais... ajouta Paul, savez-vous, chose étrange, je vous avais prise pour une enfant, ce jour-là.

— Je le sais bien, répondit-elle, avec un joyeux éclat de rire, et cela m'avait beaucoup amusée !

— N'avez-vous pas perdu un objet de valeur, ce jour-là, sur le petit promontoire, Mademoiselle ?

— Mon médaillon ! s'écria l'Oiseau Bleu. Oh ! Monsieur, est-ce que vous l'auriez trouvé ? Ce serait avoir trop de chance vraiment !

— Oui, je l'ai trouvé, et j'ai même annoncé la chose dans les journaux.

— Ah !... Malheureusement, je ne lis jamais les annonces d'un journal, dit la jeune fille. Mais... Le médaillon...

— Le voici, Mademoiselle, dit-il, en lui remettant un joli écrin, qu'il prit dans la poche de son habit. Je l'ai toujours porté sur moi depuis.

Elle ouvrit l'écrin immédiatement et elle eut une exclamation de joie en apercevant le médaillon.

— Que je suis contente ! s'écria-t-elle. Ce portrait est celui de ma mère, que j'ai à peine connue, ajouta-t-elle, en montrant au jeune homme la photographie contenue dans le médaillon.

— Vous lui ressemblez extraordinairement ! dit Paul. C'est en voyant ce portrait que je fus convaincu que le joyau vous appartenait.

— Mais, cette chaînette d'or, et cet écrin ne m'appartiennent pas ; veuillez les reprendre, Monsieur.

— Je vous en prie, Mademoiselle, daignez accepter et l'écrin et la chaînette ! L'écrin, en fin de compte n'est qu'une simple boîte en carton…

— Doublée en velours bleu, acheva l'Oiseau Bleu, en souriant.

— Tout de même, ça n'a aucune valeur. Quant à la chaînette, elle est, elle aussi, sans réelle valeur. (Inutile de dire, n'est-ce pas, que la chaînette était de la meilleure qualité d'or). Si vous portez ce médaillon suspendu à un ruban ou cordon, vous courrez le risque de le perdre de nouveau… Vous allez l'accepter, je l'espère ?

— Ça semble si curieux pour moi d'accepter un cadeau d'un monsieur ! dit en souriant, l'Oiseau Bleu. Je ne sais vraiment si…

— J'apprécierai hautement la faveur que vous me ferez en acceptant cette modeste chaînette, croyez-le, Mademoiselle !

— Je l'accepte alors, et merci ! Elle mit, dans sa sacoche, l'écrin, contenant et contenu. Ah ! J'arrête ici, reprit-elle ; je ne serai que quelques minutes.

On était arrivé devant un magasin de fleuriste. L'Oiseau Bleu prit, des mains de son escorte, les boîtes contenant les fleurs qu'on lui avait présentées ce soir-là, puis elle entra chez la fleu-

riste. Lorsqu'elle en sortit moins de cinq minutes plus tard, il ne lui restait plus qu'un des cartons.

— Je n'ai pu me décider de vendre ces fleurs, dit-elle à Paul, en désignant le carton qu'elle tenait à la main. Ce sont des myosotis, et j'adore ces mignonnes fleurettes.

— Vraiment ? fit le jeune homme. Alors, je suis heureux d'avoir…

Il se tut subitement, mais l'Oiseau Bleu avait compris.

— Ah ! C'est donc vous qui m'avez présenté ce magnifique bouquet ? demanda-t-elle. Comment avez-vous pu deviner que je raffolais des myosotis ? ajouta-t-elle, avec un sourire que son compagnon trouva adorable.

— Des fleurs bleues à l'Oiseau Bleu… fit Paul.

Ils avaient repris le chemin de la basse-ville, et bientôt, ils pénétraient dans une rue très étroite et fort mal éclairée ; de fait, on ne voyait pas à deux pieds devant soi.

Paul avait offert son bras à la jeune fille et elle l'avait accepté, sans minauderie et sans coquetterie. Tous deux marchaient assez lentement, car les trottoirs étaient très mal entretenus, ou plutôt, ne l'étaient pas du tout.

— Nous tournons à droite ici, dit soudain l'Oiseau Bleu. C'est dans cette rue que je demeure.

Encore une rue étroite et noire. Mais les deux jeunes gens n'y avaient fait que quelques pas, quand apparut un homme, que Paul reconnut, malgré l'obscurité, à cause de sa taille, car il n'avait jamais pu apercevoir son visage. C'était Joël, le domes-

tique (du moins, on le supposait), de la jeune chanteuse. Il accourut à leur rencontre.

— M Nilka ! M Nilka ! s'écria-t-il. Combien j'ai regretté de n'avoir pu aller à votre rencontre ce soir !

— Nilka ! répétait sans cesse Paul Fiermont, en retournant à son club, après qu'il eut laissé la jeune fille aux soins de Joël. C'est le plus joli nom du monde !... Nilka ! — C'est doux, rare, et... seyant, en quelque sorte... Nilka !... Si belle ! Si charmante, et... si pauvre !... Car il faut qu'elle soit bien pauvre, l'exquise jeune fille, pour chanter ainsi dans une auberge, et pour se voir obligée ensuite de vendre les fleurs qui lui sont présentées... Nilka !... Il y a de la mélodie dans ce nom... Nilka !... Ô Nilka ! si mon rêve se réalise un jour, bientôt, vous serez riche et heureuse, car vous deviendrez la châtelaine de mon « château ». Nilka, gentil Oiseau Bleu, que je vous aime !

31

Si Paul s'était attendu à ce que Nilka lui montrerait quelque préférence, après ce soir où il était allé la reconduire chez elle, il fut grandement déçu dans ses espérances. Lorsque, le jeudi suivant, il lui présenta un énorme bouquet de myosotis, après qu'elle eut chanté, il la vit rougir légèrement il est vrai, mais c'est tout. Le sourire dont elle le gratifia n'avait rien de distinctif d'avec ceux qu'elle accordait généralement aux autres habitués de l'auberge. Une chose lui fit plaisir pourtant ; c'est qu'elle portait le médaillon retrouvé sur le promontoire ; il était attaché à la chaînette d'or qu'il lui avait donnée.

Plusieurs semaines s'écoulèrent.

Un mardi soir, alors qu'il était attablé au Café Concert, Paul entendit Albert Delherbe lui dire :

— C'est le dernier soir de l'Oiseau Bleu, Fiermont.

— Le dernier soir ?... Que voulez-vous dire ? Elle ne reviendra plus ?

— Non, la saison est finie, voyez-vous. Ça ne sera que l'hiver prochain maintenant que nous pourrons l'entendre.

— Ah !... C'est regrettable.

— Regrettable en effet ! Cela ne doit pas faire l'affaire de l'Oiseau Bleu et ça ne fait certainement pas celle de l'aubergiste. Mais, que voulez-vous ? Les soirées commencent à être belles, et les gens préfèrent passer leur temps dehors plutôt qu'enfermés entre quatre murs, ça se comprend.

Une grande surprise était réservée à Paul Fiermont, ce soir-là ; quand Nilka chanta sa deuxième chanson, c'en fut une qu'il avait entendue déjà. M Dupin avait joué une gaie ritournelle, et aussitôt, la jeune cantatrice s'était mise à chanter :

— Dis, as-tu vu, mignonne,
Le petit oiseau bleu
Qui, sans cesse, fredonne
Sous la voûte des cieux ?...
As-tu vu l'oiseau bleu ?

Cette chanson rappela au jeune homme sa visite chez Alexandre Lhorians... Nilka serait-elle la fille de l'horloger ; celle qui avait composé l'angelus de l'horloge de cathédrale ?... Se rap-

pelant les initiales gravées sur le médaillon, il se dit qu'il ne se trompait pas. « N. L. », Nilka Lhorians… Oui, ce devait être cela… La jeune fille qu'il avait entendu chanter ce jour-là, chez l'horloger, c'était l'Oiseau Bleu du promontoire, la cantatrice du Café Chantant ; à cela il n'y avait pas de doute possible.

— Cette chanson que chante l'Oiseau Bleu en ce moment, dit, soudain Albert Delherbe, c'est elle-même qui l'a composée, paroles et musique, paraît-il. Cette chanson, c'est, en quelque sorte, son chant d'adieu ; elle nous l'a chantée, l'année dernière aussi, à la fin de la saison.

Nilka Lhorians… se disait Paul. Alors, tout s'expliquait : l'horloger était un rêveur, un toqué, consacrant tout son temps à la satisfaction d'une lubie : la perfection de son horloge de cathédrale, et négligeant l'ouvrage payant. C'est pourquoi sa fille était obligée de gagner sa vie, en chantant dans une auberge. C'était pitoyable vraiment !…

Et Joël, c'était l'homme que Paul avait vu dans le magasin de l'horloger, et qui avait semblé surgir de régions mystérieuses… Ah ! à propos : où était Joël ce soir ? Il n'avait pas accompagné l'Oiseau Bleu, c'était évident. Un rayon d'espoir envahit le cœur du jeune homme ; peut-être aurait-il l'heureuse chance d'escorter Nilka chez elle, encore cette fois ?

La cantatrice venait d'achever le dernier couplet de sa chanson ; elle chantait :

— Dans toute la nature,
Ce que j'aime le mieux,
C'est la voix claire et pure

Du gentil oiseau bleu…
Que j'aime l'oiseau bleu !

Ce soir, elle reçut des fleurs en si grande quantité que l'aubergiste et sa femme durent lui prêter assistance pour les emporter.

Ayant exprimé ses remerciements, distribué ses derniers sourires, elle quitta la salle à manger, et Paul sentit son âme s'envahir de tristesse. La reverrait-il jamais maintenant ?… Pourrait-il se présenter chez l'horloger, et y serait-il reçu ?… Nilka ne semblait pas du tout disposée à l'encourager et…

— Ce serait jouer de malheur que de ne plus la revoir ! se disait-il.

Car il était déjà fortement épris. À Réjanne Trémaine il ne pensait plus et, vraiment, en comparant ses sentiments envers Nilka avec ceux qu'il avait éprouvés jadis pour Réjanne, il se demandait si ce n'était pas plutôt de l'amitié qu'il avait ressentie pour elle… Mais, qu'importait ! Il aimait Nilka Lhorians aujourd'hui, et il allait faire l'impossible pour la revoir.

Notre ami fut tiré soudain de ses réflexions par un certain remue-ménage qui se faisait à la table qu'occupait Judith Rouvain et son frère. De l'endroit où il se tenait, en compagnie d'Albert Delherbe, les propos suivants lui parvinrent :

— C'est lorsque j'ai enlevé mon manteau, tout à l'heure… Il s'est détaché et je l'ai déposé sur la fenêtre du vestiaire, avec l'intention de le remettre, et je l'ai oublié, disait Judith.

— Eh ! bien, hâte-toi d'aller le chercher alors ; répondit Marius Rouvain. Puisque tu l'as déposé sur la fenêtre, il doit y être encore.

— Tu crois ? fit la jeune fille.

— Bien sûr ! Mais, encore une fois, hâte-toi d'aller t'en assurer. C'est un joyau de grande valeur, un pendentif hors de prix et…

— Si quelqu'un l'a vu seulement, sur la fenêtre, je puis y renoncer ! fit Judith. Un joyau de ce prix tenterait fort une personne peu scrupuleuse, tu sais, Marius.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda, à ce moment, l'aubergiste, en s'approchant de la table a laquelle le frère et la sœur étaient assis. Leurs voix s'étant élevées légèrement, cela avait attiré son attention, et aussi celle de plusieurs autres personnes présentes.

— Ma sœur, M Rouvain, a oublié, sur la fenêtre de la chambre qui sert de vestiaire, un pendentif de grande valeur, dit Marius.

— Il doit être encore là où M Rouvain l'a oublié alors, répondit l'aubergiste. Il n'y a que la cantatrice qui ait accès dans cette pièce ; c'est là qu'elle se tient, en attendant le moment de chanter : c'est là aussi que nous lui servons des rafraîchissements, avant son départ.

— Allons voir immédiatement, Judith ! dit Marius Rouvain.

Tous deux se levèrent, et l'aubergiste les suivit. Machinalement, plusieurs se joignirent à eux, entr'autres, Paul Fiermont et Albert Delherbe.

En pénétrant dans le vestiaire, Paul reconnut la pièce où il avait revu l'Oiseau Bleu, alors qu'il avait traité si peu cérémonieusement Anatole Chanty. La jeune fille, qui était assise à table, à boire une tasse de calé, parut excessivement étonnée en aperce-

vant tout ce monde envahissant soudainement son domaine ainsi. Elle se leva et balbutia :

— Qu'y a-t-il ?

— Rien qui doive vous effrayer, Mademoiselle, répondit l'aubergiste. M Rouvain, ajouta-t-il, en désignant Judith, a oublié un pendentif sur la fenêtre ici et elle est venue le chercher.

— Ah ! dit seulement Nilka.

Judith s'approcha de la fenêtre. On la vit se pencher, regarder par terre, puis se relever.

— Mon pendentif n'est plus là où je l'avais laissé. Je ne le trouve nulle part. Qui a accès dans cette pièce ?

— Moi, répondit Nilka. Moi seule. Mais je n'ai pas vu votre pendentif.

— Vraiment ? fit Judith, d'un ton rempli d'insinuations. Il faudrait voir… Vous ne serez pas étonnée, M la chanteuse, si je vous ordonne de vider votre sacoche, en la présence de tous.

— Vider ma sacoche ! fit l'Oiseau Bleu, comme si elle n'avait pas bien compris.

Mais soudain, elle pâlit et porta la main à son cœur : elle venait de comprendre !

— Oui, videz votre sacoche, s'il vous plaît, dit Judith.

— Vous… Vous me… soupçonnez d'avoir pris votre pendentif ? Moi ! dit Nilka, d'une voix remplie de larmes. Oh !

— Si vous n'êtes pas coupable, M l'Oiseau Bleu, pourquoi hésitez-vous à faire ce que je vous… commande ? Je le répète, videz votre sacoche sur cette table, afin que nous voyons tous ce qu'elle contient !

Et comme la jeune chanteuse avait l'air trop abasourdi pour obéir, Paul Fiermont enleva doucement la sacoche de ses mains et il en vida le contenu sur la table, après quoi il tourna la doublure à l'envers, afin que tous pussent constater qu'elle ne contenait rien de plus qu'un mouchoir, un petit porte-monnaie et un crayon.

— Eh ! bien, M Rouvain êtes-vous satisfaite maintenant ? demanda-t-il, d'un ton où grondait la colère.

— Seigneur ! s'écria Judith. Depuis quand vous êtes-vous fait le champion de cette… personne ?

— J'espère que je suis et serai toujours le champion de qui est faussement soupçonné, répondit Paul.

Judith Rouvain haussa les épaules, puis, jetant les yeux autour de la pièce, et désignant les manteaux qui y étaient accrochés :

— Qu'on examiné le contenu des poches du manteau de la chanteuse ! dit-elle. Quelque chose me dit que nous y trouverons des choses… intéressantes.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! s'exclama Nilka, au comble de l'humiliation. Elle serait tombée, se sentant faible tout à coup, si Paul ne l'eut soutenue.

— Voici le manteau de Mademoiselle, fit M Dupin, en désignant un long manteau bleu. Je crois, M Rouvain, ajouta-t-elle,

en lançant un regard de mécontentement à Judith, que vous y chercherez en vain votre pendentif… Et, pardonnez-moi, mais, comment pouvez-vous essayer d'éclabousser la réputation, le caractère d'une jeune fille qui est obligée de gagner sa vie ?… Laissez-moi vous le dire, vous êtes une méprisable créature !

M Dupin était fort en colère.

— Retenez votre langue, ma brave femme ! dit Judith, qui littéralement tremblait de rage.

— C'est bon ! C'est bon ! répondit la femme de l'aubergiste. Seulement, je désire ajouter que nous ne tenons plus, ni mon mari ni moi, à vous recevoir sous notre toit. Nous sommes pauvres, il est vrai, mais nous sommes, au moins, honnêtes et justes. L'Oiseau Bleu…

— Voulez-vous vous taire ! s'exclama Judith, en s'adressant à M Dupin. Marius, reprit-elle, se tournant du côté de son frère, examine donc les poches du manteau de la chanteuse ; je le répète, quelque chose me dit que ce sera intéressant.

Marius Rouvain, tout en haussant les épaules, obéit à sa sœur. Il fouilla dans les poches du manteau bleu. Soudain, une exclamation jaillit de sa bouche, puis il retira sa main de l'une des poches du manteau ; elle contenait un pendentif de diamants et de rubis.

— Ah ! fit Judith.

— Il y a quelque chose de… d'étrange en ceci, assurément ! s'écria Paul Fiermont. Tous ici, nous connaissons l'Oiseau Bleu et…

— On ne peut nier l'évidence ! cria Judith Rouvain. Eh ! bien, Mademoiselle la chanteuse, qu'avez-vous à dire ?

Instinctivement, Albert Delherbe, Joe Le Mouet et Jean Courville s'étaient approchés de Nilka et de Paul, comme pour protéger, eux aussi, la jeune fille.

— Voleuse ! cria Judith. Je ne sais ce qui me retient de vous faire arrêter et conduire en prison ! dit-elle, en s'adressant à Nilka.

— Non ! Non ! Je… Je suis… innocente ! balbutia la jeune accusée, dont le visage et même les lèvres étaient comme de la cire, et dont les yeux étaient remplis de frayeur.

Sans même s'en rendre compte, elle s'était cramponnée au bras de Paul, tandis que ses grands yeux bleus semblaient implorer le secours de tous.

— Je… Je suis… innocente… murmura-t-elle de nouveau.

— Nous en sommes fermement convaincus ! crièrent au moins vingt voix.

— Pourtant, le pendantif… commença Judith.

Àce moment, Estelle Delherbe parvint à fendre la foule entourant Nilka, et, s'adressant à Judith, elle s'exclama :

— Misérable ! Méprisable créature !

— Que signifie ? balbutia Judith.

— Ce que cela signifie ?… Cela signifie, Judith Rouvain, que je vous ai vue, oui, vue, de mes yeux vue, mettre ce pendentif dans la poche de manteau de l'Oiseau Bleu… J'étais là, dans cette al-

côve, et, je le répète, je vous ai vue ! Mesdames et Messieurs, continua-t-elle, c'est lorsque nous sommes arrivées, il y a à peu près une heure, M Rouvain et moi étions seules dans cette pièce… Elle ne m'a pas vue ; mais, je l'ai vue, moi !

— C'est ridicule ce que vous venez de dire, Estelle Delherbe ! s'écria Judith. Si j'avais, comme vous venez de l'affirmer, mis mon pendentif dans la poche de manteau de la chanteuse, vous n'auriez pas manqué de m'accuser hautement…

— Ah ! mais, j'étais si loin de me douter de votre sinistre projet ! fit Estelle. De fait, je croyais que le manteau vous appartenait, je le répète donc, vous êtes une misérable, Judith Rouvain !

— Je… Je… balbutia Judith.

Mais, son frère l'entraînait hâtivement hors de la pièce. Silencieusement, tous se reculèrent pour la laisser passer, et même, les dames et jeunes files ramenèrent leurs jupes de robes autour d'elles, comme prises de peur d'être contaminées au contact de la calomniatrice.

— Mes amis… murmura Nilka, aussitôt que Judith et son frère eurent quitté la pièce, merci ! Oh ! merci ! Des larmes inondaient ses joues pâlies.

— Vive l'Oiseau Bleu ! crièrent-ils tous. Vive, vive l'Oiseau Bleu !

Puis tous, excepté Estelle Delherbe et son frère, Paul Fiermont, Joe Le Mouet et Renée, sa sœur, qui, elle aussi s'était joint au groupe des amis de Nilka, quittèrent le vestiaire.

— Gentil Oiseau Bleu, dit Estelle, en saisissant la main de la jeune fille, voulez-vous, nous serons amies, vous et moi ?

— Moi aussi, je veux être votre amie ! fit Renée Le Mouet, en s'adressant à Nilka.

De nouveau, des larmes coulèrent sur les joues de la jeune chanteuse.

— Vous êtes infiniment bonnes, toutes deux ! répondit-elle, d'une voix tremblante. Sans votre intervention, Mademoiselle, ajouta-t-elle, en s'adressant à Estelle, je… je…

— Je tiens à être votre amie, répéta Estelle, et M Le Mouet, ma compagne, y tient, elle aussi. Vous n'y avez pas d'objections n'est-ce pas, petit Oiseau Bleu ?

— Mais… Mais, Mesdemoiselles, vous ne sauriez devenir les amies de la chanteuse de cabaret…

— Qu'est-ce que cela nous fait, je vous le demande ! dit Renée. Nous savons que vous en valez bien d'autres, d'autres jeunes filles de notre condition, je veux dire. Soyons amies !

— Et d'abord, dites-nous votre nom bel Oiseau Bleu, demanda Estelle.

— Je me nomme Nilka Lhorians.

— Nilka Lhorians ! Quel joli nom ! dirent, ensemble, Estelle et Renée.

— Moi, je me nomme Estelle Delherbe.

— Et moi, Renée Le Mouet.

— Vous acceptez notre amitié, n'est-ce pas, Nilka ? demanda Estelle.

— Si je l'accepte !... Oh ! merci ! Merci... Estelle et Renée !

Ce soir-là, l'Oiseau Bleu eut toute une escorte pour la reconduire chez elle : Estelle, Renée, Paul, Albert et Joe.

Lorsqu'on se sépara, à la porte du magasin de l'horloger, il était entendu que l'on se reverrait, dans un tout prochain avenir.

— Au revoir, Nilka !

— Au revoir, Estelle !

— À bientôt, Nilka !

— À bientôt, Renée !

— Bonsoir et bonne nuit, M Lhorians ! dirent, ensemble, les trois jeunes gens.

— Bonsoir et bonne nuit, Messieurs ! Et, encore une fois, mille fois merci à tous !

32

Près d'un mois s'écoula avant que Paul revit Nilka.

Mais, un dimanche, en sortant de la Basilique, où il avait assisté à la messe, il l'aperçut ; elle marchait, à quelques pas seulement en avant de lui. Il s'empressa d'aller lui parler.

— M Lhorians ! fit-il. Quel plaisir de vous revoir !

Elle eut l'air très surprise, même, elle rougit un peu en apercevant le jeune homme.

— M. Laventurier !... Je ne m'attendais pas de vous voir, répondit-elle. Je croyais que vous aviez quitté Québec.

— Pour un temps seulement, répondit Paul. J'espère que je vous retrouve en bonne santé ?

— Merci. Ma santé est bonne, excellente même.

— Me permettez-vous de vous escorter jusque chez-vous, M Lhorians ? demanda le jeune homme. Il y a si, si longtemps que je n'ai eu le plaisir de causer avec vous !

— Oui, je vous le permets, répondit Nilka.

— Puis-je vous demander, Mademoiselle, si vous avez revu M Delherbes et Le Mouet ? Je sais qu'elles se proposaient d'aller vous rendre visite, car elles me l'on dit.

— Elles sont venues... c'est-à-dire. Estelle est venue chez moi ; malheureusement, j'étais sortie en commission pour père, et comme elle était très pressée, elle n'a pu m'attendre.

— Vous lui rendrez sa visite, à M Estelle, je le présume ? N'est-ce pas, M Lhorians ?

— ...Peut-être, répondit la jeune fille. Je ne sais pas pourtant... Nous sommes si pauvres que...

— Ni M Estelle, ni M Renée ne s'arrêteront à de telles considérations, soyez-en assurée ! s'écria Paul. Je serais si heureux de savoir que vous êtes devenues amies toutes trois, vous, M Delherbes et M Le Mouet !

— Vous en seriez heureux, dites-vous, M. Laventurier ?... Mais, pourquoi ?

Il ne répondit pas, mais ses yeux étaient infiniment tendres lorsqu'ils se posèrent sur Nilka. Elle rougit.

— M Lhorians, balbutia-t-il. Nilka... Vous avez deviné que... Mais ce n'est ni le temps ni le lieu de vous dire les sentiments que j'éprouve à votre égard, je le sais. Peut-être me permettriez-vous d'aller vous rendre visite chez-vous sous peu et...

— Je... Je ne sais pas... commença-t-elle

— Quand pourrai-je aller vous rendre visite, M Lhorians ? demanda Paul. Ce soir peut-être, ou un soir, cette semaine ?

— Pour ce soir, c'est impossible, M. Laventurier, répondit Nilka. Quant à un autre soir, cette semaine... eh ! bien, j'allais vous annoncer que nous allons partir, père et moi...

— Partir ! Quitter la ville, vous voulez dire ?

— Oh ! nous n'irons pas très loin, répondit-elle en souriant. Nous partons, mardi, pour la Banlieue, où père doit réparer des horloges.

— Ah ! fit Paul.

— Connaissez-vous une propriété désignée sous le nom de « château », ou plutôt, de « château » Fiermont ?

— Oui... Je connais le « château »...

— C'est là que nous allons, père et moi. M. Fiermont, le propriétaire du « château », a offert l'hospitalité à mon père, et je

l'accompagne… Je ne crois pas que M. Fiermont trouve à redire si nous y ayons deux. Qu'en pensez-vous, M. Laventurier ?

— Certes, il se considérera très heureux de vous avoir sous son toit ! s'exclama Paul.

— Sur quel ton vous dites cela ! fit Nilka en riant d'un bon cœur. Cependant, je dois vous dire que nous ne le verrons seulement pas M. Fiermont, car on dit qu'il ne séjourne pas longtemps en son « château ». Comprenez-vous cela, M. Laventurier, qu'on puisse posséder un aussi beau domaine et n'y faire que de courtes et rares apparitions ?… Car, on prétend que ce n'est pas sans raison qu'on nomme cette propriété le « château », vous savez. Quant à moi, j'ai infiniment hâte d'en voir l'intérieur ; on prétend que c'est tout simplement splendide !

— Vous êtes contente, alors, d'accompagner M. Lhorians ? demanda Paul.

— Si je suis contente !… M Fiermont, la vieille tante de M. Fiermont, demeure au « château » ; c'est elle qui tient maison pour le propriétaire, pour bien dire. Elle est, m'assure-t-on, charmante et bonne, et j'ai infiniment hâte de partir… D'ailleurs, la Banlieue, ça doit être bien beau, à cette saison du renouveau.

— J'espère que vous jouirez pleinement de votre séjour au « château », M Lhorians ! dit notre ami, au moment de quitter la jeune fille, à la porte de sa demeure. Lorsque vous reviendrez, peut-être me permettrez-vous de venir vous rendre visite ?

— Peut-être… murmura Nilka. Cela dépend de mon père… S'il me permet de vous recevoir…

— Merci ! Oh ! merci… Nilka ! dit Paul, en pressant la main de la jeune fille.

— Au revoir, M. Laventurier, alors ! dit-elle.

— Au revoir, M Lhorians ! répondit-il. Puisse votre visite au « château » être très agréable ! Vous me le direz, n'est-ce pas, si tout s'est passé à votre goût, M Nilka ?

— Oui, je vous le dirai.

Ce jour-là même, Paul partit pour la Banlieue, et il eut une longue et intéressante conversation avec M Fiermont.

33

Le résultat de cette conversation, ce fut que, lorsque Nilka et son père arrivèrent au « château », ils y furent reçus princièrement, ce qui ne manqua pas de les étonner quelque peu, car ils ne s'étaient certes pas du tout attendus à une telle réception.

On avait conduit Alexandre Lhorians et sa fille à la bibliothèque, où les attendait M Fiermont.

— Monsieur et Mademoiselle Lhorians ! avait annoncé Côme, le domestique.

M Fiermont s'était avancée à la rencontre de ses visiteurs.

— Soyez les bienvenus, Monsieur et Mademoiselle Lhorians ! leur avait-elle dit, avec un aimable sourire.

— Merci, Mademoiselle, avait répondu. Alexandre Lhorians, en s'inclinant profondément devant la parente de Paul.

— Côme, avait repris « tante Berthe », tu vas conduire M. Lhorians à sa chambre ; moi, je me charge de conduire M Lhorians à la sienne.

Et tandis que l'horloger suivait le domestique, M Fiermont conduisait Nilka dans une chambre spacieuse, luxueuse, connue autrefois sous le nom de la « chambre verte ».

En pénétrant dans la pièce, la jeune fille eut une exclamation :

— Oh ! Quelle splendide chambre !… Et ces oiseaux bleus…

— Je suis contente que vous aimiez les pièces que je mets à votre disposition, M Lhorians, dit M Fiermont. Il y a aussi un petit boudoir attenant à cette chambre ; voyez !

— Je serai logée comme une duchesse ! fit la jeune fille. Mademoiselle, ajouta-t-elle, en s'adressant à M Fiermont et tandis que ses yeux se mouillaient de larmes de reconnaissance, c'est infiniment trop de bonté de nous recevoir ainsi !… Mon père est venu ici pour réparer une horloge, et vous me traitez comme si j'étais… comme si j'étais… une invitée !

— Chère petite, répondit M Fiermont, je vous ai aimée, en vous apercevant, tout à l'heure, et je tiens à ce que vous jouissiez pleinement de votre séjour sous ce toit : voilà !

— Merci ! Oh ! merci, chère Mademoiselle ! s'écria la jeune fille.

— Ça me fait bien plaisir que vous aimiez tant ces pièces…

— Les aimer !...

Une vision passa devant les yeux de Nilka : celle de sa minuscule chambrette, à Québec, dans la rue C..., et, malgré elle, elle sourit.

— J'espère que M. Lhorians sera satisfait, lui aussi. Sa chambre est voisine du Musée, dont il pourra faire son cabinet de travail, s'il le désire.

— Merci ! Oh ! merci, Mademoiselle ! Vous êtes infiniment bonne ! fit la jeune fille.

— Du moment que vous êtes satisfaite, ma chère enfant... commença M Fiermont.

— Satisfaite ? Comment ne le serais-je pas ? J'étais si loin de m'attendre à une telle réception, à tant de délicate bonté ! Et savez-vous, Mademoiselle, ces oiseaux bleus peints sur la tapisserie... c'est une si singulière coïncidence !

— Une coïncidence, dites-vous, mon enfant ?

— Oui. À Québec, on me nomme « l'Oiseau Bleu », parce que je suis toujours vêtue de bleu, et aussi parce que je chante dans un Café Chantant. Comme on ignore mon véritable nom, on ne me désigne pas autrement que l'Oiseau Bleu.

— Vraiment ? fit la vieille demoiselle, en simulant parfaitement la surprise. Eh ! Mais ! L'Oiseau Bleu, c'est un fort joli nom, M Lhorians !

— Ô Mademoiselle, dit Nilka, si vous vouliez mettre le comble à vos bontés en m'appelant Nilka, et non M Lhorians !

— Avec plaisir, Nilka, répondit M Fiermont en souriant. D'ailleurs, Nilka c'est un si joli nom, si rare, si… mélodieux, si je puis m'exprimer ainsi, que je serai heureuse de vous le donner.

— C'était le nom de ma mère… murmura la jeune fille. Merci, Mademoiselle, de vous rendre à mon désir, merci !

— Qu'elle est charmante et belle cette enfant ! se disait M Fiermont, le soir de l'arrivée des Lhorians au « château ». Il n'est pas du tout étonnant que Paul l'aime éperdument la gentille Nilka !

Alexandre Lhorians et sa fille furent douze jours au « château », et ces douze jours furent remplis de joies de toutes sortes pour Nilka ; pour M Fiermont aussi, car elle avait tout de suite aimé excessivement la jeune fille. « Tante Berthe » avait fait de la jeune chanteuse du Café Chantant sa compagne de chaque instant. L'avant-midi, toutes deux se retiraient dans la bibliothèque ; elles lisaient, écrivaient, ou faisaient quelque ouvrage à l'aiguille. Après le repas du midi, elles se promenaient sur la terrasse un peu, ou bien elles allaient faire une longue excursion en voiture, dans les environs. La veillée se passait dans le salon. Nilka jouait du piano et chantait pour la vieille demoiselle, et celle-ci ne se lassait pas d'écouter la voix de l'Oiseau Bleu. Ou bien, ces deux personnes, malgré leur différence d'âge, causaient ensemble, comme de vieilles amies, M Fiermont parlant de son cher « neveu » Paul, le modèle des jeunes gens, le parfait gentilhomme, qui s'était montré envers elle si délicat et si bon. Nilka parlait de ses simples expériences de jeune fille, du genre de vie qu'elle menait, à Québec, entre son père et Joël, leur ancien domestique, maintenant aide-joaillier et ami dévoué, s'il en était un au monde. Ces causeries duraient jusqu'à dix heures précises, heure à laquelle M Fiermont se retirait pour la nuit. Alors, Nilka,

seule dans les belles et confortables pièces qu'on avait mises à sa disposition, s'installait dans son boudoir et s'amusait à sa guise, soit à lire, soit à écrire, soit à broder, jusqu'à ce que, prise de sommeil, elle se couchait, pour rêver… sait-on toujours ce à quoi rêvent les jeunes filles ?…

Nilka était aimée de tous, au « château ». La ménagère, M Jacquin disait, un jour, à Prosper :

— Quel malheur que M. Paul soit absent, hein, Prosper ?… Lorsqu'il apprendra que M. et M Lhorians sont venus ici, il regrettera de n'avoir pas été présent pour les recevoir, bien sûr !

— Vous l'avez dit, M Jacquin ! avait répondu Prosper. Elle est bien belle et bien gentille M Lhorians ! Elle a un sourire pour tous, et c'est un vrai plaisir de la servir.

— Et pas du tout exigeante, avec cela, la chère petite demoiselle ! L'autre jour, quand je lui ai monté son déjeuner dans sa chambre, parce qu'elle souffrait d'un léger mal de tête et ne pouvait pas descendre dans la salle à manger, elle m'a dit : « Oh ! Pourquoi vous être donnée toute cette peine pour moi ? vous qui avez tant à faire déjà, pauvre M Jacquin ! »

— Ma foi ! s'écria Prosper, je crois bien que c'est un ange M Lhorians, M Jacquin !

— Je le crois bien, moi aussi, Prosper ; M Lhorians est, en effet, un ange !

Quant à Alexandre Lhorians, il passait tout son temps dans le Musée ; on ne le voyait qu'aux heures des repas. C'est en vain que M Fiermont l'avait invité de se joindre à elle et à Nilka, dans leurs

promenades en voiture, ou à partager d'autres de leurs amusements.

— Merci, Mademoiselle Fiermont, répondait-il, invariablement. Je suis venu ici pour travailler, et d'ailleurs, le travail que je fais m'intéresse grandement. Vous avez, dans ce « château », la plus belle collection d'horloges que j'aie vue encore.

— C'était aussi l'opinion de mon cousin Delmas… que sa collection d'horloges était insurpassable, je veux dire, fit, en riant M Fiermont.

— J'aimerais à vous parler de mon horloge de cathédrale, M Fiermont, dit Alexandre Lhorians. C'est une de mes inventions qui…

Et voilà l'horloger, à cheval sur son dada, au grand ennui de la vieille demoiselle, que le sujet n'intéressait guère. Heureusement, Nilka entrait dans le Musée, pour annoncer que la voiture était à la porte du « château » et que les chevaux piaffaient d'impatience.

Ce jour-là, en revenant de leur promenade en voiture, elles passèrent en vue du promontoire, et Nilka de dire à sa compagne :

— La première, et la seule fois que je suis venue à la Banlieue, M Fiermont, j'ai été témoin d'un accident sur ce promontoire : un jeune homme venait de tomber et de se frapper la tête sur un fragment de rocher… J'avais pu lui donner quelques soins… Chose curieuse, je l'ai revu, à Québec ce jeune homme. Il m'a même remis un médaillon, que j'avais perdu sur le promontoire ;

un médaillon auquel je tiens infiniment, car il contient un portrait de ma mère ; voyez !

Nilka ouvrit le médaillon qu'elle portait suspendu à son cou et montra à « tante Berthe » le portrait qu'il contenait.

— Oh ! Quelle ressemblance il existe entre vous et votre mère, Nilka ! s'écria la vieille demoiselle.

— Oui, répondit la jeune fille. Père dit que la ressemblance est extraordinaire… Ma mère… je l'ai à peine connue… Je n'avais que quatre ans lorsqu'elle est morte…

— Pauvre chère petite ! fit M Fiermont en entourant de ses bras la taille de Nilka. Mais, ajouta-t-elle, ce jeune homme dont vous me parliez tout à l'heure, celui qui était tombé, sur le promontoire, l'avez-vous rencontré souvent ?

— Deux ou trois fois seulement, répondit Nilka, en rougissant légèrement. Il se nomme M. Laventurier… Il venait souvent diner au Café Chantant, où j'étais engagée comme cantatrice.

— M. Laventurier ?…

M Fiermont fronça légèrement les sourcils. Pourquoi Paul s'était-il donné un nom qui n'était pas le sien ?… Assurément, ça n'avait pas été dans l'intention de tromper la naïve enfant qui, « tante Berthe », le devinait bien, l'aimait, sans trop s'en rendre compte ?…

— Ah ! Vous savez son nom alors, à ce jeune homme, Nilka ? demanda-t-elle. Est-ce lui qui vous l'a dit ?

— Non, M Fiermont. Son nom, je l'ai appris dans d'assez… comiques circonstances. Il faut que je vous raconte la chose, dit Nil-

ka, en éclatant de rire.

Elle raconta à M Fiermont l'incident Anatole Chanty, mais sans nommer ce dernier, puisqu'elle ne savait pas son nom. La vieille demoiselle eut un soupir de soulagement ; évidemment, Paul n'avait pas essayé de tromper la jeune fille ; elle avait, elle-même, fait erreur, voilà tout.

— Tout de même, réfléchissait-elle, Paul aurait dû détromper Nilka, la première fois qu'elle l'a nommé M. Laventurier. C'est de l'enfantillage de sa part, et souvent, ces sortes d'enfantillages ont d'assez graves résultats !

M Fiermont fut tentée de détromper la jeune fille ; cependant elle résista à la tentation. Elle n'allait pas mettre « les pieds dans les plats » et risquer de déplaire, fortement peut-être, à Paul, si bon, si délicat, si gentil pour elle.

— Mais, je lui donnerai un conseil, aussitôt que je le verrai, se dit-elle. La farce a assez duré, selon moi, et Paul doit des explications à cette petite. Oui, j'y verrai !

Les douze jours que Nilka passa au « château » s'envolèrent bien trop vite au gré de ses désirs. Combien elle eut voulu pouvoir accepter l'offre de M Fiermont : celle de devenir sa compagne ! Mais c'était impossible. Elle ne pouvait quitter son père, dont elle seule venait à bout lorsqu'il avait ses « crises de visions et de rêves », pour parler comme Joël.

C'est donc le cœur gros que la jeune et la vieille demoiselle se séparèrent, les douze jours étant écoulés, et l'horloger ayant terminé sa besogne à sa satisfaction. Il était entendu, cependant, qu'on se verrait, dans peu de temps.

Pourtant, un bien long temps devait s'écouler et bien des évènements devaient se passer, avant qu'elles se rencontrassent toutes deux !

34

Paul Fiermont se préparait à aller passer la veillée chez les Lhorians. Il avait eu l'occasion de rencontrer Nilka, deux fois, depuis son retour de la Banlieue, et enfin, il avait obtenu d'elle la permission de lui rendre visite. De cette visite à la fille de l'horloger, il attendait de bons résultats, car quoiqu'il ne fut pas du tout prétentieux, il se considérait en droit de croire qu'il n'était pas tout à fait indifférent à celle qu'il aimait. La joie réelle qu'elle paraissait éprouver en l'apercevant, le sourire un peu ému dont elle le favorisait, lui permettait d'espérer, lui semblait-il. Puis, à leur dernière rencontre, ne lui avait-il pas avoué presque, son amour, sans qu'elle le repoussât ? Au contraire, elle avait rougi légèrement et levé sur lui des yeux où le jeune homme avait cru lire de l'encouragement.

Eh ! bien, ce soir se déciderait le sort de Paul Fiermont ! À quoi servirait une longue fréquentation ?... Il lui tardait tant d'installer sa bien-aimée au « château » Fiermont ! Quelle charmante et exquise châtelaine elle ferait, sa Nilka !

Cependant, il y avait un point noir à l'horizon du rêve de notre ami : il lui faudrait avouer à la jeune fille qu'il l'avait trompée, ou, du moins, qu'il ne l'avait pas détrompée, en ce qui concernait son nom. « Tante Berthe » avait reproché la chose à son « neveu » et lui avait fait comprendre que le fait de s'être laissé appeler « La-

venturier » par Nilka, c'était de l'enfantillage, enfantillage qui pourrait bien avoir de désastreux résultats pour lui. Mais, considérant qu'il n'avait jamais dit à celle qu'il aimait s'appeler Laventurier, c'était là un point en sa faveur ?... Et puis... elle était si bonne, si douce, qu'elle lui pardonnerait sûrement, et bientôt, ce soir même, tous deux riraient ensemble de l'erreur dans laquelle elle avait été induite.

Tout en se livrant à ces réflexions. Paul marchait, de long en large, dans sa chambre à coucher. De temps à autre, il jetait les yeux sur la porte conduisant au corridor et il ébauchait un geste impatienté. Que faisait le garçon du club, qu'il ne lui apportait pas l'eau chaude, commandée, il y avait bien cinq minutes ?... Il était sept heures et quart déjà ; il n'aurait que juste le temps de se faire la barbe et de finir de s'habiller, s'il voulait arriver chez les Lhorians à huit heures précises. On devait se coucher de bonne heure chez l'horloger ; il n'allait pas arriver là après huit heures, n'est-ce pas ? Encore une fois, à quoi pensait le garçon du club, qu'il ne faisait pas son apparition avec l'eau chaude commandée ?

Àbout de patience, notre jeune ami ouvrit la porte de sa chambre et sortit dans le corridor, quoiqu'il ne fut qu'en manches de chemise, et il se mit à regarder à droite et à gauche, dans l'espoir d'apercevoir le garçon. Ne l'apercevant pas, il allait retourner dans sa chambre afin de sonner, pour l'appeler de nouveau, lorsqu'il vit, se dirigeant de son côté, et examinant les numéros sur les portes des diverses chambres, quelqu'un qu'il reconnut immédiatement.

— Joël ! s'exclama-t-il.

— Ah ! M… Laventurier ! fit Joël, en rejoignant le jeune homme.

— Cherchiez-vous quelqu'un, Joël ? demanda Paul.

— Je vous cherchais, M… Laventurier, dit le domestique des Lhorians. Puis-je vous dire quelques mots, Monsieur ?

— Certainement ! Entrez !

Joël venait-il de la part de Nilka ? Et pourquoi ? Aurait-elle changé d'idée et refusait-elle de le recevoir ?… Ou bien, quelque chose allait-il mal chez l'horloger ?… Cette visite du domestique, au moment où il se préparait à aller passer la soirée avec celle qu'il considérait déjà comme sa fiancée, c'était, pour le moins, singulier !

— Qu'y a-t-il, Joël ? demanda Paul, lorsqu'ils eurent franchi le seuil de sa chambre à coucher.

— Monsieur, j'aurais quelque chose d'important à vous communiquer… commença Joël.

— D'important ?… M Nilka ?…

— Je ne viens pas de la part de M Lhorians, fit le domestique, en accentuant fort les deux derniers mots ; mais c'est à propos d'elle que je désire vous parler.

— Faites vite alors, mon bon Joël ! dit Paul. Je suis pressé. Je…

— Vous vous prépariez à aller passer la veillée avec M Nilka, n'est-ce pas, M… Laventurier ? demanda Joël. Eh ! bien, vous n'en ferez rien !

— Hein ! fit Paul. Depuis quand les domestiques…

— Je savais que vous me répondriez ainsi, dit Joël, avec un sourire qui avait quelque chose de pathétique. Mais, qu'importe !… Écoutez, M… Laventurier ; je suis, moi, humble domestique, le seul protecteur de M Nilka et…

— Le seul protecteur de M Nilka, dites-vous ?… Mais, mon pauvre Joël, il me semble que M. Lhorians, son père…

— Monsieur, s'écria Joël, seriez-vous un hypocrite, aussi bien qu'un menteur ?

— Vous dites ?…

— Je dis que vous êtes hypocrite, autant que menteur, si vous feignez de ne pas avoir remarqué… l'état de M. Lhorians ! cria Joël. Vous devez bien comprendre qu'il est incapable de veiller sur sa fille ! M. Lhorians ne vit que pour son horloge de cathédrale ; que lui importe le reste de l'univers !… Depuis le décès de M Lhorians (il y a treize ans ; qu'il est ainsi… C'est moi, moi, entendez-vous, M… Laventurier, le gardien de M Nilka, et, tonnerre ! malheur à qui oserait toucher à un cheveu de sa tête !

— Je… Je ne comprends rien à votre langage, Joël, fit Paul. Personne (pas moi, assurément) ! ne songe à faire du mal à M Lhorians, soyez-en convaincu, et puis…

— Écoutez ! cria presque Joël. Il y a longtemps que je me défie de vous et que je vous surveille. Vous avez trouvé le moyen de rencontrer M Nilka en plusieurs occasions, et je sais tout ! Je vous l'ai dit, je vous soupçonnais d'avance, et ce soir, lorsque j'ai demandé qu'on me conduise à la chambre de M. Laventurier, on

m'a ri au nez : « M. Laventurier ? me demanda-t-on. Il n'y a personne de ce nom ici. Cherchez ailleurs, mon brave ? »

— Je vais vous expliquer… commença Paul.

— Non ! cria Joël. Il n'est nul besoin d'explication. Vous vous êtes donné un faux nom, et c'est sous un faux nom que vous avez essayé de vous faire aimer de M Nilka, la naïve enfant, afin de lui briser le cœur, probablement, et d'en rire avec vos canailles d'amis ensuite.

— Attendez ! Attendez, Joël ! Vous m'accusez faussement, et je…

— Je ne dis que la vérité pure et simple. Sans doute, briser le cœur d'une jeune fille, ce n'est rien pour vous et vos pareils : vous appelez cela du « flirt ». Mais, moi, je nomme cela par un autre nom : vous êtes un misérable, M… Laventurier ! Voilà !

— Allons, Joël, laissez-moi me justifier ! implora notre ami, qui avait pâli sous l'injustice et l'insulte du domestique. Mais, d'abord, que je vous le dise, mon nom c'est…

— Je ne veux pas le savoir votre nom, Monsieur ! s'écria Joël, en levant la main d'un geste de protestation. Que m'importe, d'ailleurs ?… On m'a dit que vous aviez, pendant je ne sais combien d'années, mené une vie aventureuse… Cela me suffit. Qui sait par quelles aventures vous avez passé ?… Je vous défends donc (je vous le défends, entendez-vous) ! d'approcher même de M Nilka… J'ai promis à M Lhorians, lors de son décès, il y a treize ans, de veiller sur sa petite, sans me lasser jamais, et je veille. Et malheur à vous ! malheur ! si vous osez mépriser la défense que je viens de vous faire !

— Ne donnez-vous pas un peu trop dans le drame, mon pauvre Joël ? fit Paul, d'un ton quelque peu gouailleur. Sachez-le, j'allais, ce soir, expliquer à M Lhorians l'erreur, à propos de mon nom, et, par la même occasion, la demander en mariage à son père.

— Ce n'est pas vrai ! tonna le domestique. Vous ! songer à épouser la fille d'Alexandre Lhorians, l'horloger, dont la pauvreté est presque proverbiale… M Nilka est pauvre : vous, vous êtes riche, sans doute. Mais, quand même vous seriez millionnaire, (Joël ne croyait pas si bien dire), vous seriez indigne de cet ange qu'est M Nilka.

— Je l'avoue humblement, répondit Paul. Nul homme n'est digne d'elle… Cependant, Joël…

— M… Laventurier, demanda soudain le domestique d'un ton nargueur, comment vous y êtes-vous pris pour vous échapper de prison ? Et du doigt, Joël désignait le poignet gauche de Paul, sur lequel venait de glisser le bracelet de fer, dont le jeune homme n'avait pas encore trouvé moyen de se débarrasser.

Oh ! Ce bracelet de fer !… Pour la deuxième fois, il était cause d'un malheur. Mais, cette fois, c'était tragique, oui tragique, car Paul adorait Nilka, et il comprenait bien que, s'il essayait de rencontrer la jeune fille, Joël expliquerait à celle-ci, à sa manière, la provenance de cette partie de menottes.

— Je puis facilement vous expliquer la provenance de ce bracelet de fer, Joël, dit Paul.

— Je refuse d'écouter vos explications, M… Laventurier ! s'exclama le domestique. D'ailleurs, vous mentiriez, j'en suis sûr

d'avance. Mais, de penser que vous avez essayé de courtiser M Nilka, cette pure enfant, alors que vous portez à votre poignet cette… insigne des criminels… Oh ! je ne sais ce qui me retient de vous frapper ! ajouta-t-il, ivre de colère.

— Je ne vous conseillerais pas d'ébaucher même, le geste de me frapper, mon bon Joël, fit Paul, en riant. Nous serions deux à jouer à ce jeu, et, quoique vous me paraissiez être vigoureux et fort, je vous aurais vite prouvé que je ne suis pas un enfant, moi non plus.

— C'est bon ! C'est bon ! dit Joël Mais, vous avez bien compris, n'est-ce pas, que vous ne devez plus essayer de rencontrer M Nilka ?

— J'ai bien compris, en effet, que c'était, là votre désir, mon pauvre Joël ; seulement, de votre désir à mes intentions, il y a loin, sachez-le ! Et le jeune homme se mit à rire, ce qui eut l'heur de déplaire au domestique.

— Prenez garde ! cria-t-il en s'avançant vers Paul, les poings crispés.

— Pensez-vous, par hasard, que je vous crains, mon pauvre Joël ?

— Prenez garde ! répéta Joël, en se dirigeant vers la porte. Prenez garde, M… Laventurier ! Et, souvenez-vous-en, entre M Nilka et vous, vous trouverez toujours Joël !

Ayant dit ce qu'il avait à dire, le domestique s'élança dans le corridor, après avoir fermé, avec fracas, la porte de la chambre a coucher.

Après le départ de Joël, Paul se laissa tomber sur un fauteuil. Il était parfaitement découragé. Nilka !... Sa Nilka !... Était-elle perdue pour lui ?... « Tante Berthe » avait eu raison en disant que cet enfantillage à propos de son nom pourrait avoir de désastreux résultats !

35

Tandis que la scène ci-haut mentionnée se passait dans le club le plus riche et le plus aristocratique de Québec, une autre scène, non moins dramatique, se passait dans une modeste demeure de la même ville : celle des Lhorians.

Nilka était seule à la maison, ce qui n'arrivait qu'assez rarement. Son père était allé à l'évêché, réparer une horloge, et Joël était parti, après le souper, sans dire où il allait, mais promettant de revenir de bonne heure.

Assise dans un fauteuil, auprès d'un foyer dans lequel brûlait un feu clair, la jeune fille essayait de lire ; chose difficile, pour re pas dire impossible, pour elle, en ce moment. Elle ne pouvait pas s'intéresser à son livre, car son esprit et sa pensée étaient ailleurs. À chaque instant, elle levait les yeux sur l'horloge et un soupir s'échappait de sa poitrine.

— Que le temps est lent à passer ! se disait-elle. Il n'est que sept heures et quart... Bien sûr, il n'arrivera pas avant huit heures !... Dans ce quartier-ci, il est vrai, les veillées commencent à sept heures et demie le plus tard ; mais parmi les aristocrates, elles ne commencent pas avant huit et neuf heures... Pourtant, à

partir de sept heures et demie (dans un quart d'heure maintenant) je commencerai à l'attendre… Je sais qu'il viendra, car il l'a promis… Si je pouvais lire en l'attendant ; mais je ne le puis pas ; voilà ! Entre moi et mon livre surgissent sans cesse les yeux, tantôt riants, tantôt graves de M. Laventurier…

Àce moment sonna la cloche de la porte d'entrée, et Nilka porta la main à son cœur.

— Ça ne peut pas être lui ! se dit-elle. Il n'est que sept heures et vingt minutes… Cependant, je n'attends personne d'autre… Père a sa clef sur lui ; Joël aussi… C'est donc M. Laventurier ?… Ça ne peut être que lui !

La cloche sonna de nouveau, et Nilka, le cœur battant d'émoi, courût ouvrir…

Mais soudain, elle fit un mouvement de recul et sur son visage se peignit le plus grand étonnement : elle se trouvait en face, non de Paul Fiermont, mais de Judith Rouvain.

— Mademoiselle Rouvain… murmura-t-elle.

— M Lhorians, fit Judith, voulez-vous me permettre d'entrer ? J'aurais quelques mots à vous dire.

— Que venez-vous faire ici, M Rouvain ? demanda Nilka. Et comment osez-vous vous présenter à la porte de cette maison, après la manière dont vous m'avez traitée, certain soir, au Café Chantant ?

— C'est à propos de cela que je désire vous entretenir, M Lhorians, dit Judith. Oh ! laissez-moi entrer, je vous prie, l'Oiseau Bleu ! ajouta-t-elle, en joignant hypocritement les mains et les

tendant vers Nilka. J'ai des milliers d'excuses à vous faire, et aussi, des explications à vous donner ; je veux essayer de me justifier si possible !

— Il n'y a rien au monde qui puisse excuser, expliquer ou justifier votre conduite envers moi, répondit froidement Nilka. D'ailleurs, je suis engagée ce soir ; veuillez donc vous retirer, M Rouvain.

— Laissez-moi entrer ! supplia Judith.

Cette bonne Judith ! Elle était venue là avec l'intention de briser le cœur de la chanteuse du Café Chantant ; elle n'allait pas s'en aller sans accomplir sa… noble mission, n'est-ce pas ?

— Retirez-vous ! répondit Nilka.

— Laissez-moi entrer ! Rien que pour quelques instants, M Lhorians ! insista « la belle Judith ». Il faut que je vous parle ! Il le faut !

— C'est bien, entrez ! fit Nilka, qui ouvrit la porte toute grande et se recula pour laisser passer la visiteuse.

Lorsqu'elles furent installées toutes deux dans le salon, modeste mais coquet, des Lhorians, que Judith se mit à lorgner d'un air méprisant, celle-ci dit aussitôt :

— Je suis venue ici expressément pour vous demander pardon, bien humblement, de ma conduite de l'autre soir, au Café Chantant, M Lhorians.

— J'ai essayé de ne pas vous garder rancune, répondit naïvement Nilka, et elle ne vit pas le sourire amusé de Judith Rouvain, lorsqu'elle fit cette réponse. Mais je trouve difficile de vous par-

donner, je l'avoue. Si ce n'eut été de l'intervention de M Delherbe et de M. Laventurier…

— M. Laventurier ? questionna Judith.

— Mais, oui, M. Laventurier ! s'écria Nilka. C'est lui qui m'a défendue contre l'accusation de vol que vous aviez lancée contre moi.

— M… Laventurier… répéta Judith. Puis, comprenant soudain, elle dit : ah ! oui… M… Laventurier… C'est lui qui a vidé votre sacoche, en la présence de tous, ce soir-là, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est lui.

Un sourire méchant crispa les lèvres de Judith Rouvain.

— Eh ! bien, mon frère Marius ne m'a pas laissé de repos, depuis cette affaire du Café Chantant, dit Judith. Il m'a reproché ma conduite sur tous les tons… M Lhorians, reprit-elle, en souriant, mon frère vous admire beaucoup, vous savez !

Un sourire méprisant erra, un instant sur les lèvres de l'Oiseau Bleu.

— Je n'ai qu'à faire de l'admiration de M. Rouvain, répondit-elle, en haussant légèrement les épaules.

— Comme vous voudrez, M Lhorians ! fit Judith. Mais, pour revenir à l'incident de l'autre soir, vous avez dit, tout à l'heure, que rien ne pourrait l'excuser, l'expliquer, ni le justifier… Vous aviez raison, sans doute… Cependant, peut-être que, vous trouvant dans les mêmes circonstances que moi, vous auriez agi comme je l'ai fait.

— Moi ! s'exclama Nilka. Moi ! agir comme vous l'avez fait ! Jamais ! Rien au monde, rien, ne m'aurait suggéré l'idée d'accuser de vol une personne innocente, M Rouvain ! ajouta-t-elle, d'un ton indigné.

— Qui sait ?... fit Judith.

— Vous dites ? s'écria Nilka.

— Écoutez, l'Oiseau Bleu, écoûtez ! M... Laventurier, celui qui vous a si vaillamment défendue, ce soir-là...

— Eh ! bien ?

— Eh ! bien, ce monsieur est mon fiancé, M Lhorians, et...

— Votre... votre fiancé, dites-vous ? cria Nilka. M. Laventurier votre fiancé, à vous, M Rouvain ?... Oh !... Ce n'est pas vrai !

— Pardon, mais c'est vrai. M l'Oiseau Bleu. Personne ne le sait mieux que moi, je crois, ajouta-t-elle en riant... Nous sommes fiancés, et nous devons nous marier ensemble, le 15 septembre prochain, affirma effrontément Judith Rouvain, sans même rougir, en proférant ce mensonge.

— M. Laventurier... Votre fiancé... Je ne le savais pas... balbutia Nilka.

Judith fut tentée de détromper la jeune fille en ce qui concernait le nom de Paul ; cela aurait, en quelque sorte, donné plus de force à son mensonge et eut mis plus de défiance encore dans le cœur de l'Oiseau Bleu. Pour une raison ou pour une autre, elle n'en fit rien cependant, et pendant longtemps encore, Nilka resterait dans son erreur.

— Vous le comprenez sans peine, reprit Judith, j'étais outrée de voir M… Laventurier, mon fiancé, celui que j'épouserai, à l'automne, vous regarder avec admiration, et… je me suis vengée… sur vous ; voilà !

— M. Laventurier… Votre fiancé… redisait, sans cesse Nilka, comme si elle n'eut retenu que ces mots du discours de Judith Rouvain. Elle sentait son cœur se briser, la pauvre petite. Lui que j'attendais ce soir… dit-elle, entre haut et bas.

Judith l'entendit et elle répondit :

— Je sais, M Lhorians, que vous attendiez M… Laventurier ce soir ; mais, soyez-en assurée, il ne viendra pas.

— Comment le savez-vous ?

— Il me l'a dit, tout bonnement. De fait, il riait en me disant cela, car il vous trouve assurément bien naïve d'avoir cru, même un instant, qu'un jeune homme de sa condition pourrait venir passer toute une veillée avec une chanteuse de cabaret, toute charmante soit-elle, affirma Judith.

— Mon Dieu ! fit Nilka, en portant la main à son cœur.

— Croyez-le, M Lhorians, reprit méchamment Judith, défiez-vous des jeunes gens occupant de hautes positions sociales. Au fond, ils se moquent des jeunes filles pauvres, et ils en rient entr'eux, lorsqu'ils sont ensemble… Même, M… Laventurier et moi, nous avons fini par trouver un côté comique à l'incident du Café Chantant. Mon fiancé m'a dit souvent depuis…

— Je ne tiens nullement à savoir ce qu'a dit M. Laventurier, M Rouvain, interrompit Nilka, d'une voix tremblante. Et je désire

être seule, s'il vous plaît, ajouta-t-elle, en se levant. Veuillez vous retirer.

— Comme vous voudrez, M Lhorians, répondit Judith, en se dirigeant vers la porte du salon. Il était de mon devoir de vous avertir… Tant pis pour vous, si vous ne faites pas de cas de mes avertissements. Et j'espère, acheva-t-elle, que vous aurez vite oublié M… Laventurier, qui, au fond, se soucie de vous… comme de son premier veston.

Ayant lancée cette flèche de parthe, Judith Rouvain, la menteuse… diplômée vraiment, quitta la maison des Lhorians, y laissant le petit Oiseau Bleu, le cœur brisé…

Lorsque Joël revint à la maison, il aperçut, en passant près du salon, Nilka qui, affaissée sur un canapé, sanglotait tout bas.

— Pauvre petite ! se dit-il. Pauvre chère petite !… Elle pleure, parce que ce M… Laventurier n'est pas venu veiller avec elle ce soir, ainsi qu'il le lui avait promis… Mais, je n'ai fait que mon devoir… Et puis, M Nilka finira par l'oublier ce garçon qui la trompait… Pauvre, pauvre chère petite ! Ça me brise le cœur de la voir se désoler ainsi… cependant je n'y puis rien !

Nilka oublierait-elle, ainsi que le croyait, ou du moins, l'espérait Joël ?… Elle est terrible, presqu'intolérable, la première déception d'amour !

36

Le notaire Schrybe était très fatigué ; il était aussi très ahuri, très occupé.

C'est que, depuis trois jours, son bureau était littéralement envahi, non seulement par des clients, mais par des gens accourant en réponse à une annonce, parue dans les principaux journaux de la ville ; une annonce ainsi conçue :

On demande un gardien, pour un bateau. Inutile de se présenter, à moins d'être en position de pouvoir disposer de tout son temps à la garde de ce bateau.

Ce n'est pas nécessaire d'être navigateur pour obtenir la position, car le bateau en question est à l'ancre.

Pour autre renseignements, s'adresser au notaire V. Schrybe, 23, rue A———, Québec ».

Cette annonce, nous l'avons dit plus haut, avait attiré un grand nombre de gens, dont la plupart ne se présentaient que par curiosité… Quel était ce bateau ?… Où, dans quelle rivière était-il ancré ?… Et pourquoi exigeait-on un gardien pour ce bateau, puisqu'il était à l'ancre ?… À toutes ces questions, le notaire ne donnait que de vagues réponses, car il savait fort bien que nul de ceux qui se présentaient n'étaient en position de consacrer tout leur temps à la garde du bateau.

Depuis trois jours que cela durait ces allées et venues dans son bureau, ces questions, dictées par la curiosité seulement, et vraiment, le notaire était presqu'à bout de patience. Mais, ce soir, il était résolu de fermer ses portes à cinq heures et demie, au lieu

de six heures. La veille, on l'avait retenu jusqu'à sept heures, et c'est M Joanette, sa sœur, qui n'avait pas été contente !

— Encore trois quarts d'heure, se dit le notaire en regardant l'heure à l'horloge. C'est que je suis réellement fatigué et j'ai bien hâte de retrouver le confort de mon chez moi !

Àce moment, trois coups précipités furent frappés à la porte du bureau.

— Entrez ! fit le notaire.

La porte s'ouvrit, et Paul Fiermont entra.

— Tiens ! Paul ! fit le notaire Schrybe. Bienvenu, mon garçon, bienvenu !

— Comment va, Notaire ? demanda Paul.

— Ça va comme ci, comme ça, répondit le notaire. Seulement, je me sens fatigué, ahuri… Cette affaire d'annonce…

— Ça ne marche donc pas ?

— Non, ça ne marche pas, je regrette d'avoir à te le dire, Paul.

— Ah !… J'aurais cru pourtant qu'un gardien ne serait pas difficile à trouver. Peut-être que le salaire offert n'est pas suffisant ?

— Le gardien… idéal est très difficile à trouver, au contraire, fit le notaire. Quant au salaire offert, il est certainement suffisant, selon moi ; vingt-cinq dollars par mois, si l'on considère tous les avantages de la position.

— Peut-être êtes-vous trop exigeant, Notaire ? dit Paul en souriant.

C'est Paul Fiermont qui avait fait paraître l'annonce à propos du bateau. Ce bateau, il avait l'intention de le vendre ; mais, en attendant, il désirait y installer un gardien, pour diverses raisons.

Cinq semaines s'étaient écoulées depuis les incidents racontés dans les chapitres précédents, cinq mornes semaines pour notre jeune ami. Il avait eu l'occasion de rencontrer Nilka une fois, une seule, et il avait essayé de lui parler. Mais ses avances avaient été mal accueillies.

— Je vous défends de m'adresser la parole, Monsieur ! lui avait-elle dit.

— Oh ! M Lhorians, ne me permettrez-vous pas de vous expliquer… avait commencé Paul.

— C'est inutile, Monsieur ! Je sais tout… ce que je tiens à savoir… vous concernant… Passez votre chemin, je vous prie !

— Écoutez, M Nilka, écoutez ! Je veux vous dire…

— Monsieur, avait répondu la jeune fille, si vous êtes un gentilhomme, vous n'essayerez pas de me retenir.

— Ô Nilka ! avait murmuré Paul.

Mais déjà, elle s'éloignait, à pas pressés.

Il ne l'avait pas revue depuis…

Il y avait huit jours qu'il était de retour à Québec. Le soir même de son arrivée, il était allé se promener dans la basse-ville, se dirigeant vers la demeure des Lhorians.

En arrivant au N. 115 de la rue C———, Paul avait eu une grande et douloureuse surprise : le feu avait détruit la maison de

l'horloger, ainsi que deux résidences avoisinantes.

Le jeune homme entra chez un épicier, non loin, et demanda des renseignements. Oui, le feu avait détruit trois maisons, il y avait quinze jours… Les Lhorians ?… Non, il ne savait pas ce qu'ils étaient devenus. Tout ce qu'il pouvait dire, c'était que M. Lhorians, pour sauver son horloge de cathédrale, avait risqué sa vie : on avait dû l'arracher de la maison en flammes, après qu'il eut subi de graves brûlures. L'horloger était parvenu à sauver son horloge, mais il avait failli perdre sa vie. Ses yeux, prétendait-on, avaient été tellement affectés, qu'on craignait qu'il en devint complètement aveugle…

— Que c'est triste ce que vous me racontez là ! s'était écrié Paul. Et depuis, que sont devenus M. Lhorians et sa fille, le savez-vous ?

— Je n'en sais rien, absolument rien, Monsieur, avait répondu l'épicier. J'ai eu connaissance d'une chose cependant, c'est qu'on a transporté M. Lhorians à l'hôpital, le soir même de l'incendie. Le lendemain. M Lhorians et Joël ont disparu, sans dire où ils allaient.

Paul s'était rendu à l'hôpital, et là, on lui avait appris que M. Lhorians était reparti, il y avait quatre jours, en compagnie de sa fille et de leur domestique, pour une destination inconnue. M. Lhorians n'avait pas perdu la vue ; seulement, il allait lui rester, de ses brûlures, une grande faiblesse d'yeux, qui l'empêcherait de travailler à son métier dorénavant. Voilà tout ce qu'on put lui apprendre à l'hôpital.

Nilka Lhorians avait donc disparu, sans laisser de traces… et Paul Fiermont était au désespoir !

Mais, pour revenir au moment où notre jeune ami causait avec le Notaire Schrybe, dans le bureau de celui-ci, il allait continuer la conversation commencée, lorsqu'entra, après avoir frappé à la porte, le garçon de bureau.

— M. le Notaire, dit-il, il y a là un monsieur et une dame qui désirent vous parler. C'est à propos de l'annonce, je crois.

— Seigneur ! fit le notaire. Encore des curieux, qui vont m'abreuver de questions !

— Pauvre Notaire Schrybe ! Vous avez toutes mes sympathies ! s'écria Paul, d'un ton si comique, que l'homme de loi rit d'un grand cœur.

— C'est bien, Tudor, dit le notaire en s'adressant au garçon de bureau, tu les feras entrer ici, dans cinq minutes.

— Compris, M. le Notaire ! répondit Tudor, en se retirant.

— Au revoir, alors, Notaire, fit Paul, en se dirigeant vers la porte. Je reviendrai demain ; d'ici là, peut-être aurez-vous mis la main sur le gardien idéal.

— Attends ! Attends, Paul, mon garçon ! s'exclama le notaire. Comme ce ne sont pas des clients qui se présentent ; que ce monsieur et cette dame sont venus ici en réponse à ton annonce, pourquoi n'attends-tu pas leur départ, dans la pièce à côté ? De là, tu entendras parfaitement ce qui se dira dans ce bureau.

— Mais… Ne serait-ce pas quelque peu indiscret de ma part, Notaire ? demanda Paul en riant.

— Pas la miette, mon garçon, puisqu'il s'agit de ta propre annonce… D'ailleurs, je tiens à ce que tu constates par toi-même,

les difficultés sans nombre au milieu desquelles je me débats, depuis trois jours, ajouta-t-il en souriant.

— C'est parfait, répondit notre jeune ami. Puisqu'il ne s'agit pas d'affaires professionnelles, je suivrai votre conseil. Je vais donc me retirer dans l'autre pièce ; de là, je puis entendre, et même voir, au moyen du petit guichet percé dans le mur, tout ce qui se passera ici. À tout à l'heure !

— À tout à l'heure ! répondit le notaire. Et n'oublie pas que je t'emmène souper avec nous ce soir ; ma sœur t'attend. Elle a même dû confectionner pour ta délectation, de ces petits pains chauds que tu aimes tant.

— Compris, Notaire ! Compris ! fit Paul en riant.

Il quitta le bureau et entra dans une petite pièce servant de bibliothèque au notaire.

Paul venait de fermer la porte de communication entre la bibliothèque et le bureau, lorsqu'il entendit la voix de Tudor annonçant :

— Monsieur et Mademoiselle Lhorians !

37

Paul Fiermont faillit crier, en entendant Tudor annoncer l'horloger et sa fille ; il s'était si peu attendu à cela !

Nilka !... C'était son père, à celle qu'il aimait qui se présentait, en réponse à l'annonce demandant un gardien pour le bateau !

Oui, Paul le comprenait bien ; Alexandre Lhorians ne pouvait plus travailler à son métier, car ses yeux, affectés par de récentes brûlures seraient désormais trop faibles pour lui permettre de faire le travail si minutieux et si délicat d'horloger. Eh ! bien, il fallait qu'il obtînt la position de gardien du bateau, il le fallait !

Le jeune homme entr'ouvrit le guichet, auquel il avait fait allusion, et il jeta les yeux dans le bureau… Oui, c'était bien Nilka, le gentil Oiseau Bleu, la cantatrice du Café Chantant !… Nilka ! Sa bien-aimée !… Qu'elle était belle, belle !… Mais, qu'elle paraissait triste et préoccupée ! Elle avait perdu de ses jolies couleurs ; ses joues étaient pâles, et ses yeux étaient cernés de bistre…

Quant à l'horloger, pauvre Alexandre Lhorians ! ses yeux étaient cachés sous des lunettes aux verres noirs, et il sembla à celui qui l'observait qu'il avait beaucoup changé et vieilli, depuis quelques semaines.

Mais, allons ! Il fallait se hâter, si le jeune homme voulait faciliter à Alexandre Lhorians la chance d'obtenir la position de gardien ! Paul allait faire l'impossible pour aider au père de Nilka, tout en restant invisible.

Àla course, il se dirigea vers une table à écrire, et saisissant une tablette, il y inscrivit quelques lignes, après quoi il se mit à la recherche de Tudor, auquel il confia la tablette en lui recommandant de la remettre immédiatement au notaire. Puis il retourna dans la bibliothèque et s'approcha, autant qu'il put, du mur, afin de ne pas perdre un seul mot de la conversation qui s'échangeait, en ce moment, entre le notaire et ses visiteurs.

— Monsieur et Mademoiselle Lhorians ? demandait le notaire.

— Oui, M. le Notaire, répondit l'horloger, de sa voix saccadée. Nous sommes venus, en réponse à cette annonce demandant un gardien pour un bateau.

— Certainement ! Certainement ! fit le notaire. Cette annonce…

— J'ai compris qu'il n'était pas nécessaire de s'y connaître en navigation, pour aspirer à la position, dit Alexandre Lhorians.

— Nullement, M. Lhorians, nullement ! Puisque le bateau en question est a l'ancre, au milieu d'un lac…

— Je serais heureux et je me considérerais chanceux d'obtenir cette position, fit le père de Nilka. C'est que nous avons été fort éprouvés, tout dernièrement… Je suis, continua-t-il, ou plutôt j'étais, horloger, mais un accident arrivé à mes yeux, m'oblige d'abandonner mon art ; je suis donc dans l'impossibilité de gagner ma vie, pour le moment du moins… Ce bateau ?…

— Je vais, tout d'abord… commença le notaire. Mais on frappait à la porte du bureau et il fronça les sourcils. À quoi pensait Tudor, et comment osait-il le déranger, alors qu'il recevait des clients ? Il le sermonnerait vertement pour cela ; même, une taloche ou deux lui rafraîchirait la mémoire à ce garçon.

— Pardon ! Excuses ! fit Tudor, en pénétrant dans le bureau. On m'a recommandé de vous remettre ceci sans retard, M. le Notaire.

Le notaire allait répliquer, lorsqu'il reconnut l'écriture de Paul sur la tablette que le garçon venait de lui présenter.

— C'est bien, Tudor, répondit-il seulement. Retire-toi maintenant. Puis se tournant du côté d'Alexandre Lhorians et de sa fille, il demanda, en désignant la tablette : Vous permettez, Monsieur et Mademoiselle ?

— Mais, certainement ! dit l'horloger, avec un geste de grand seigneur.

Le notaire jeta les yeux sur la tablette et y lut ce qui suit :

Je connais M. et M Lhorians, et je désire que vous facilitiez, autant que possible, à M. Lhorians la tâche de gardien, en lui peignant les choses sous leur plus riant aspect. Ces gens sont dans le malheur, et la position de gardien du bateau leur serait d'un grand aide.

Doublez le salaire offert, je vous prie.

PAUL

P. S. — M. et M Lhorians ne me connaissent pas… du moins, sous mon véritable nom. Ne me trahissez pas.

P. F. »

— Tiens ! Tiens ! murmura le notaire, lorsqu'il eut lu le billet de Paul. Il y a sûrement anguille sous roche ici… Le fait est, continua-t-il, in petto, et en jetant un regard sur Nilka, le fait est qu'elle est bien belle cette jeune fille ; de plus, elle a l'air d'être charmante, exquise… Si je ne me trompe pas, M Lhorians est parvenue à faire oublier Réjanne Trémaine à mon jeune ami… Je disais donc, reprit-il, tout haut cette fois, et s'adressant à ses clients, que je voudrais vous donner une idée, tout d'abord, de ce

que seront les occupations du gardien du bateau ; ensuite, je vous ferai connaître les avantages de la position.

— Je vous écoute, M. le Notaire, répondit Alexandre Lhorians.

— Ce bateau a été mis en vente, et le propriétaire tient à ce qu'il soit habité et bien entretenu, jusqu'à ce qu'il trouve un acquéreur. Celui qui acceptera la position, devra faire de ce bateau sa demeure.

— Ce sera peu banal d'habiter un bateau ! s'écria Nilka en souriant.

— Ce bateau, comme vous avez dû le voir par l'annonce, est à l'ancre… au milieu d'un lac, et il constitue un certain danger pour les barques de pêcheurs, etc. n'étant pas éclairé, la nuit, ou les jours de brume. Le gardien donc, devra, chaque jour, après le coucher du soleil, allumer une lumière, à l'avant et à l'arrière du bateau. Cette lumière sera allumée aussi en temps de brumes ; et elles sont assez fréquentes… en ces régions.

— En ces régions, dites-vous ? demanda Nilka. De quelles régions parlez vous donc. Monsieur ?

— Je vous le dirai dans un instant, Mademoiselle, répondit, en souriant, le notaire. Maintenant tous les trois mois, il faudra que les machines et engins soient huilés.

— Joël s'occupera de cela, dit Alexandre Lhorians.

— Joël ?… questionna l'homme de loi.

— Joël est notre ancien domestique, devenu, depuis, plusieurs années, mon aide… aide-joaillier, vous comprenez. Vous n'avez

pas d'objections à ce que nous l'emmenions avec nous, M. le Notaire ? Nous ne pourrions pas nous séparer de Joël.

— Sans doute ! Vous pourrez amener Joël avec vous, M. Lhorians. Le bateau est assez grand pour que plusieurs personnes même puissent y vivre à l'aise. Maintenant, procédons à l'énumération des avantages de cette position de gardien ; si vous l'acceptez, M. Lhorians, vous serez, vous, M Lhorians et Joël, logés, chauffés, éclairés ; de plus, vos frais de voyage, d'ici au lac… dans lequel est ancré le bateau, seront payés par le propriétaire…

— Ne nous direz-vous pas le nom du propriétaire ? demanda l'horloger.

— Avec plaisir, répondit le notaire. Son nom c'est M. Paul Fiermont… Vous avez peut-être entendu parler de M. Fiermont, le jeune millionnaire de la Banlieue ?

— M. Fiermont, du « château » ? fit Nilka, en souriant.

— Ah ! Vous le connaissez, Mademoiselle ?

— Non, je ne le connais pas. Mais, nous avons passé, mon père et moi, douze jours, douze agréables jours, au « château », il n'y a pas si longtemps. M Fiermont nous a reçus, oh ! si cordialement, si amicalement, quoique père n'était au « château » que pour réparer les horloges.

— M Fiermont est charmante et bonne ! fit le notaire Schrybe, tandis qu'un peu de rose teintait ses joues, fraîches encore, pour son âge.

— M. Fiermont… je ne l'ai pas connu, reprit Nilka. Mais, ajouta-t-elle en souriant, j'ai beaucoup entendu parler de lui par sa

« tante Berthe »… Chère M Fiermont ! De fait, elle ne m'entretenait que de son « neveu », durant les veillées que nous passions ensemble. Elle ne tarissait pas sur la noblesse et la bonté de celui qu'elle appelait son cher Paul. Ainsi, c'est ce M. Fiermont qui est le propriétaire de ce bateau, dont mon père convoite la garde, M. le Notaire ?

— Oui, Mademoiselle, c'est bien lui.

— J'aimerais bien savoir où se trouve ce bateau et quel est son nom, dit Alexandre Lhorians.

— Le bateau en question a nom L'Épave…

— L'Épave ?… Quel nom singulier ! fit Nilka.

— C'est presqu'un nom… sinistre, ajouta l'horloger. Et L'Épave est à l'ancre dans le lac ?…

— Dans le lac St-Jean.

— Dans le lac St-Jean ! !

Le père et la fille s'étaient exclamés ensemble.

— Le lac St-Jean ! répéta Alexandre Lhorians. Mais… Je croyais qu'en ces régions il n'y avait que des sauvages et des bêtes fauves !

— Pas du tout ! s'écria le notaire. L'Épave est à l'ancre à quatre milles du rivage, en face d'un village qui, un jour deviendra considérable, probablement, et qui a nom Roberval.

— Roberval… murmura Nilka. J'ai entendu ce nom assez souvent. Mais… ces régions isolées !… Ce bateau, à quatre milles du rivage !… et elle frisonna malgré elle.

— Nous n'irons pas, ma chérie, si tu crains que…

— Allons-y, au contraire, père ! Saisissons cette chance !… L'Épave, ce sera un toit sur nos têtes et…

— L'Épave sera une confortable demeure, je puis vous l'assurer, M Lhorians, dit le notaire, et je parle en connaissance de cause. Si vous me permettez de vous donner un conseil, M. Lhorians, continua-t-il, ce serait, celui d'accepter la position de gardien de L'Épave, car, outre les avantages dont je vous ai parlé tout à l'heure, vous pourrez vivre de chasse et de pêche, puis, il y aura le salaire de cinquante dollars par mois, qui vous sera payé d'avance, tous les trois mois.

— Cinquante dollars par mois ! s'écrièrent, en même temps, Nilka et son père. Cinquante dollars !

— Le salaire n'est pas considérable, sans doute, fit, un peu sèchement le notaire ; mais je pourrais peut-être vous faire obtenir une petite augmentation… M. Fiermont…

— Mais, Monsieur ! s'écria Nilka. Nous trouvons, au contraire, père et moi, que le salaire est splendide ! Cinquante dollars par mois, ajoutés aux autres avantages de la position, c'est… c'est presqu'un rêve ! N'est-ce pas, père ?

— Si ma fille ne craint pas l'isolement… j'allais dire la désolation des régions du lac St-Jean, dit l'horloger, je suis prêt à signer le contrat, m'engageant comme gardien de L'Épave immédiatement.

— Oui ! Oui ! Signez le contrat, père ! s'exclama Nilka.

— J'ai oublié de vous dire aussi, fit le notaire, que vous trouverez sur L'Épave, les choses de première nécessité, telles que farine, thé, café, sucre, etc., etc. De plus, il y a une assez grande quantité de conserves, en boîtes et en bocaux… Voyez-vous, M. Paul Fiermont allait souvent camper sur son bateau ; de là, ces provisions, dont il n'aura plus besoin, et dont vous pourrez vous servir, sans scrupule.

— C'est un vrai palais d'Aladin que L'Épave alors ! s'écria joyeusement Nilka.

— Et M. Fiermont est d'une générosité rare ! supplémenta son père. Quand devons-nous partir pour le lac St-Jean, M. le Notaire ? demanda t-il.

— Dans deux mois, vous devrez être tout à fait installés sur L'Épave, répondit le notaire. Est-ce trop tôt ?

— Dans deux mois ; c'est-à-dire, le 1 juin, nous serons installés dans notre nouvelle demeure, assura Nilka en souriant.

Quand, un quart d'heure plus tard, Alexandre Lhorians et sa fille quittèrent le bureau au notaire Schrybe, celui-ci eut un soupir de soulagement ; enfin, le gardien de L'Épave était trouvé !

Et Paul Fiermont, le visage collé à la vitre de la fenêtre de la bibliothèque du notaire, et regardant s'éloigner celle qu'il aimait, eut, lui aussi, un soupir de soulagement. Nilka !… Il saurait où la retrouver maintenant… Il avait tant craint ne plus jamais la revoir !… Il allait veiller sur elle, sans qu'elle s'en doutât, et lui rendre la vie aussi agréable que possible, sur L'Épave… De loin, il verrait à ce que tout le confort imaginable fut son partage, là-bas, dans les régions quelque peu mystérieuses du lac St-Jean.

FIN DE LA DEUXIEME PARTIE

38

Sur le bord du lac St-Jean, en face du village de Roberval, deux mois après les évènements racontés dans les précédents chapitres, un groupe de cinq personnes est réuni. De ce groupe, trois nous sont connus ; ce sont Alexandre Lhorians, Nilka, sa fille, et Joël leur domestique. Les deux autres sont de braves gens de Roberval, un digne couple : Raphaël Brisant et Cédulie sa femme. Chez ces gens, les Lhorians venaient de passer trois jours et, au moment où nous les retrouvons, ils se disposaient à se rendre à leur nouvelle demeure, située (ancrée plutôt) à quatre milles du rivage.

Amarrée à une souche d'arbre et se balançant sur les flots, à la brise matinale, est une chaloupe peinturée en blanc, à l'avant de laquelle se voit en grosses lettres noires, un nom : L'Épave. Et, là-bas, tout là-bas, est un point, vers lequel se dirigent souvent les yeux de Nilka, tandis qu'un léger soupir s'échappe de sa poitrine ; c'est L'Épave, son home, dorénavant, L'Épave, le bateau, qu'elle n'a pas vu encore, mais dont Joël lui a quelque peu parlé, car le domestique avait dû y faire plus d'un voyage, pour y transporter leurs bagages.

Couché aux pieds de Nilka, est un énorme chien St-Bernard. De temps à autre, le chien va se jeter à l'eau, mais il revient aussitôt se placer auprès de la jeune fille.

— Beau Carlo ! Bon Carlo ! dit-elle, en flattant l'énorme bête, qui frétille de la queue, en signe de contentement. Tu vas donc venir vivre avec nous sur L'Épave ?

— Vous aimerez à avoir Carlo avec vous, M Lhorians, dit M Brisant, en souriant à Nilka. Carlo est un brave chien, un bon gardien… de plus, il sera un compagnon pour vous, sur L'Épave, là-bas.

— J'aime beaucoup les chiens, vous savez, M Brisant, répondit Nilka. J'aime aussi les oiseaux, ajouta-t-elle en souriant et en désignant deux cages dorées, dont chacune contenait un superbe canari.

— M. Fiermont a beaucoup insisté pour que je vous demande de vous charger du chien et des oiseaux, Mademoiselle, dit Raphaël Brisant. Quant à Carlo… ma femme vous dira que c'est un chien… singulier, ajouta-t-il, en riant d'un grand cœur.

— C'est vrai que Carlo a d'étranges allures parfois ! intervint M Brisant. Le croiriez-vous, M Lhorians ? Carlo se rend assez souvent, jusqu'à L'Épave, d'ici, à la nage.

— Il nage jusqu'à L'Épave, dites-vous ! s'écria Nilka. Une distance de quatre milles ! C'est presqu'incroyable !

— C'est vrai pourtant ! Il disparaît, pendant deux ou trois jours souvent. La première fois que ça lui est arrivé de disparaître ainsi, nous étions très inquiets, mon mari et moi ; mais, maintenant, nous savons où il va : à L'Épave, toujours à L'Épave !

— Que peut-il bien faire sur ce bateau perdu au milieu de cet immense lac ? demanda Nilka.

— Ah ! Cela, je ne le sais pas, M Lhorians… Mais, j'ai voulu vous en avertir. Pour le cas où Carlo disparaîtrait de L'Épave, à un moment donné, il ne faudra pas que vous soyez inquiète ; il viendra probablement nous rendre visite, de temps à autre, vous savez ! dit, en riant, M Brisant.

— Il est temps de partir, je crois, fit, soudain, Alexandre Lhorians. Viens, Nilka !

— Je suis prête à vous suivre, père.

— Madame, reprit l'horloger, en s'inclinant profondément devant M Brisant, je désire vous renouveler mes remercîments pour votre si généreuse hospitalité !

— Il nous a été très agréable, à mon mari et à moi, de vous recevoir, M. Lhorians, répondit M Brisant.

— Au revoir, alors, Madame !

— Au revoir, M. Lhorians !

— Au revoir, M Brisant ! fit Nilka, en se suspendant au cou de la brave femme et essayant de retenir ses larmes. Au revoir, et merci !

— Revenez nous voir, M Lhorians, dit Raphaël Brisant.

— Oui, revenez ! ajouta sa femme. Tous, vous serez les mille et mille fois bienvenus toujours.

Encore une fois, Nilka se jeta dans les bras de l'excellente femme.

— Chère M Brisant ! fit-elle. Vous avez été si vraiment bonne pour moi ! Qu'il m'en coûte de vous quitter !… Mais vous vien-

drez nous rendre visite, à L'Épave, n'est-ce pas, vous et M. Brisant ?

— Nous irons bien sûr ! promit M Brisant. Je disais à mon homme, hier, que, si je n'avais pas été si occupée à travailler dans mon jardin, de ce temps-ci, je serais allée vous aider à vous installer dans votre nouvelle demeure.

— Merci ! Merci ! Quel grand cœur vous avez, chère M Brisant !

— Pauvre petite ! murmura M Brisant, sans à propos apparent.

— Pourquoi plains-tu M Lhorians, Cédulie ? lui demanda son mari. L'Épave est un confortable bateau et fera une agréable demeure ; je suis certain que M Lhorians s'y plaira beaucoup.

— La solitude… balbutia Nilka, qui pâlit légèrement, car, le moment de partir étant venu, elle se sentait envahie d'une inexplicable tristesse.

— Eh ! bien, Nilka ! fit alors Alexandre Lhorians. N'est-il pas temps de partir ?

Il avait bien hâte d'être rendu à L'Épave ; la raison en étant que son horloge de cathédrale y avait été transportée, par Joël, la veille, et déjà ce toqué s'ennuyait de ce… jouet compliqué.

Tous trois prirent bientôt place dans la chaloupe qui, aussitôt, démarra. Carlo s'était installé aux pieds de Nilka ; mais à peine Joël eut-il donné quelques coups d'aviron que le chien sauta à l'eau et se mit à nager avec vigueur dans la direction de L'Épave.

Longtemps, les époux Brisant restèrent sur le rivage, à regarder s'éloigner la chaloupe. Des larmes coulaient sur les joues de la femme.

— Qu'as-tu à pleurer, Cédulie ? lui demanda son mari.

— Je pense à la vie que va mener cette jeune fille, là-bas… sur ce bateau, ancré au milieu du lac…

— Ça ne sera pas gai, je l'avoue ! fit Raphaël Brisant. Mais, que veux-tu, femme ! D'ailleurs, M Lhorians nous a dit elle-même qu'elle considérait qu'ils avaient été excessivement chanceux d'avoir pu obtenir, pour M. Lhorians, la garde de L'Épave.

— Je sais ! Je sais ! répondit M Brisant. Cependant, tu n'es pas sans savoir, Raphaël, que L'Épave a une réputation… étrange…

— Allons ! Allons ! Sornettes que tout cela ! s'écria Raphaël Brisant.

— Sornettes, dis-tu ?…

— Oui, je le répète, Cédulie, sornettes !

— Alors, pourquoi les barques de pêcheurs, ainsi que les pirogues des Sauvages fuient-elles L'Épave ?

— Je n'ai jamais entendu dire que…

— Je t'assure, moi qu'il en est ainsi ! Il n'y a pas un pêcheur des environs, pas un Sauvage de la Pointe Bleue, ou de la Pointe des Sauvages, quelques milles plus loin, qui s'approcheraient de L'Épave, à moins d'un mille, après le soleil couché… et pour cause, Raphaël…

— Mon Dieu, comment peux-tu prêter foi aux légendes qui courent ces régions, ma pauvre Cédulie ? s'écria Raphaël. Doit-on s'arrêter aux racontars des superstitieux pêcheurs, ou à ceux des Sauvages de la Pointe Bleue et de la Pointe des Sauvages ?... Tu sais bien que ces gens ne sont pas dignes de croyance.

— Pourtant, mon homme, répondit Cédulie, plus d'un a vu...

— Rien... Personne n'a rien vu !...

— Autour de L'Épave... la nuit... d'étranges ombres... des feux-follets... Puis de monstrueuses bêtes ont été aperçues, prenant leurs ébats, autour de ce bateau... De sinistres chuchotements flottent aussi dans l'atmosphère entourant L'Épave...

— Oh ! Je t'en prie, Cédulie, changeons le sujet de la conversation, veux-tu ? s'exclama Raphaël Brisant.

— C'est bon ! C'est bon ! Comme il te plaira, mon mari ! dit Cédulie. Mais pas avant de te répéter ce que raconte Noël Malouin, le pêcheur... Il raconte d'extraordinaires choses, Raphaël... Il parle de la « Dame des Brumes » ainsi nommée parce qu'elle n'apparaît que les jours où la brume est très dense... Elle glisse sur le pont de L'Épave, en laissant traîner derrière elle ses longs vêtements. De plus, tu sais, mon homme, le pêcheur Malouin, je veux dire, jure avoir entendu, certaine nuit, un chant s'élevant des flots, non loin de L'Épave... Ce chant ressemblait à celui des sirènes... S'étant approché du bateau, Noël aperçut une colossale lamie qui, aussitôt, plongea dans les eaux du lac.

— Ma pauvre Cédulie, dit Raphaël Brisant en riant d'un grand cœur, Noël Malouin est l'homme le plus superstitieux et probablement le plus menteur de la terre je crois, et, quant à ce qu'il a

raconté à propos de la Dame des Brumes, et ce chant de sirène, on sait que ce n'est pas vrai, tout simplement. Puis la colossale lamie. On a découvert depuis que c'était une illusion d'optique de ce pauvre Noël, et que, ce qu'il a vu, s'était tout bonnement ce brave Carlo, qui nageait autour de L'Épave ; voilà ! Mais, j'espère que tu n'as pas entretenu M Lhorians de ces… contes, Cédulie, hein ? Elle est jeune et impressionnable et…

— Ne crains rien, Raphaël. Je n'allais pas effrayer cette petite, n'est-ce pas ?… C'est bien assez qu'elle soit condamnée à vivre pendant je ne sais combien de temps sur ce bateau mystérieux…

— Mystérieux ?… Mais, pas du tout, ma chère ! s'écria Raphaël. L'Épave est un bateau bien ordinaire, ancré au milieu du lac, et qui fera une confortable demeure aux Lhorians ; voilà tout. J'avoue que c'est une assez triste demeure pour cette jeune fille, à cause de la solitude dont elle sera entourée ; mais, nous serons ses amis, à M Nilka, ainsi que nous l'avons promis à M. Paul Fiermont ; nous veillerons sur elle, quoique de loin… D'ailleurs, si M. Lhorians est un toqué, incapable de veiller sur sa fille, Joël, leur domestique est là, et en voilà un qui saura protéger sa jeune maîtresse, je t'en passe mon billet, Cédulie !

Pour toute réponse, M Brisant désigna du doigt la chaloupe de L'Épave, qu'on n'apercevait plus qu'à grand'peine, dans le lointain :

— Que Dieu les protège ! murmura-t-elle, d'un ton pieux.

— Amen ! répondit son mari, sur le même ton.

39

La chaloupe contenant nos amis, s'éloignait rapidement du rivage…

Aussi longtemps qu'elle put, Nilka fit des signes de la main aux époux Brisant ; mais enfin, la distance augmentant toujours, la jeune fille se retourna sur son siège pour essayer d'apercevoir l'endroit où était ancrée L'Épave.

Le lac était uni comme un miroir ; seuls, les coups d'avirons de Joël et les ébats de Carlo en ridaient la surface. Un soleil radieux égayait les alentours, et Nilka se disait que, dans des circonstances plus favorables, elle eut été tentée de chanter quelque chanson nautique. Mais, ses larmes étaient trop proches, pour qu'elle essayât d'émettre même une note. C'est qu'elle avait été fort éprouvée, depuis quelque temps, la pauvre enfant : la trahison de « M. Laventurier », l'incendie, qui avait failli coûter la vie à son père, et avait affecté les yeux de l'horloger à un tel point, qu'il ne pourrait plus jamais travailler à son métier. Incendie, qui les avait réduits elle, son père et Joël, à la dernière des pauvretés. Puis, ensuite, leur départ de Québec, pour venir habiter les régions isolées et désolées du lac St-Jean…

— Un malheur n'arrive jamais seul ! se disait-elle. Quel sort est le nôtre !… Habiter ce bateau, perdu au milieu de ce grand lac… Déjà, la solitude commence à me peser, me semble-t-il, et qui sait pendant combien de temps, d'années peut-être, nous sommes condamnés à vivre ici ?… Tout de même, nous devons une reconnaissance infinie à M. Fiermont de nous avoir fourni les moyens de vivre, car notre position était des plus précaires !

— Mais !... L'Épave est un gros bateau ! fit, soudain, Alexandre Lhorians.

On approchait de la future demeure ; on distinguait déjà ses formes assez élégantes, sa charpente, peinturée en blanc, ses cuivres, luisant au soleil ; bientôt, on pourrait lire son nom, à l'avant.

— Voyez donc Carlo ! s'écria Nilka. Il vient d'aborder L'Épave !

En effet, le chien avait déjà pris possession du bateau, à l'arrière duquel il aboyait joyeusement à ceux que contenait la chaloupe.

Bientôt, la chaloupe accostait à L'Épave, et ses nouveaux locataires mettaient pied sur l'arrière-pont.

Une exclamation de joie s'échappa des lèvres de Nilka :

— L'Épave, c'est donc un palais flottant ! s'écria-t-elle. Voyez donc, père, ces garde-corps en cuivre poli, ce plancher peinturé de frais, ce plafond, ces murs, émaillés de blanc, ces bancs fixes, aux coussins en reps écarlate... Pourrait-on rêver rien de plus coquet ?... Puis ces hublots, qui peuvent se fermer hermétiquement, en cas de pluie...

— C'est bien, en effet, très bien même, répondit Alexandre Lhorians, et si le reste de... la maison vaut ce... vestibule, nous n'aurons certainement pas à nous plaindre, Nilka !

— Tu ne m'avais pas dit que c'était si beau, si splendide que cela L'épave, Joël ? fit Nilka, en souriant au domestique.

— Non, M Nilka, répondit-il. Voyez-vous, je voulais jouir de votre surprise ; c'est pourquoi je n'ai rien dit.

Deux portes conduisaient au corps principal du bateau. Nilka ouvrit celle de gauche et arriva dans un étroit couloir, longeant la chambre des machines et aboutissant à une grande pièce, qui devait servir de cuisine et de salle à manger, car un poêle y était installé. Le plancher du petit couloir était recouvert d'un tapis écarlate ; le plancher de la salle à manger était recouvert d'une toile cirée au dessin égayant.

— Oh ! Quel bijou de salle à manger ! s'exclama Nilka. Et, toutes ces armoires ! ajoutat-elle, en ouvrant l'une d'elles. Père, regardez donc ; voici l'armoire à la vaisselle, et quelle belle vaisselle ! Ces mignonnes tasses à thé, ces soucoupes, ces jolies assiettes, au fond desquelles est peint un oiseau bleu, les ailes largement tendues. Un oiseau bleu... N'est-ce pas curieux, Joël, cette vaisselle ornée d'oiseaux bleus ?

— C'est curieux, en effet, M Nilka, répondit le domestique, et j'avoue que ça m'a fait ouvrir les yeux... Mais, ce n'est que par hasard que ce dessin a été choisi, bien sûr.

— Je le sais bien, Joël ! fit Nilka. Tiens, voici la batterie de cuisine, dans cette autre armoire... Cette autre, c'est une spacieuse garde-robe... C'est magnifique cette pièce, avec ces deux portes, ornées de moustiquaires, ouvrant sur l'avant-pont !... Mais !... Des moustiquaires, il y en a partout ; aux portes et aux fenêtres, et que je suis contente ! Moi qui ai tant peur des insectes et des oiseaux nocturnes !

Comme toujours, Alexandre Lhorians était distrait et ne prêtait que peu d'attention aux exclamations enthousiastes de sa fille ; mais Joël buvait littéralement chaque parole de sa jeune maîtresse et il était tout heureux de sa réelle joie.

— Ainsi, vous êtes satisfaite, M Nilka ? demanda le domestique.

— Satisfaite ! Je serais bien difficile si je n'étais pas folle de joie d'habiter ce joli palais ! s'écria la jeune fille. Et ces petites portes, où conduisent-elles, Joël ? demanda-t-elle, en désignant quatre portes, dont deux de chaque côté de la chambre des machines.

— Venez voir, M Nilka, répondit le domestique, dont la joie égalait, assurément, celle de sa jeune maîtresse.

Il ouvrit une des portes mentionnées, et aussitôt, une exclamation jaillit des lèvres de Nilka ; car elle aperçut une coquette petite chambre (cabinet) toute émaillée de blanc. La couchette était blanche ; le lavabo était blanc, blanc aussi était un petit tabouret, au coussin de velours écarlate, placé à la tête du lit. Sur le plancher était un tapis de couleur écarlate.

— Et toutes les cabines, sur ce plancher, sont comme celle-ci, M Nilka, dit Joël. Il y en a quatre. Il y en a deux autres, au second, qui sont bien confortables aussi, quoiqu'elles ne soient pas aussi luxueuses que celles-ci.

Nilka déposa sur le tabouret de la cabine un petit sac de voyage qu'elle portait à la main.

— Ce sera ma chambre à coucher ici, dit-elle. Père, vous prendrez la cabine voisine de la mienne, et toi, Joël, une de celles qui nous font vis-à-vis ; car nous coucherons tous sur ce pont.

— À vos ordres, M Nilka, répondit le domestique.

— Que cachent ces portières en peluche écarlate, Joël ? demanda la jeune fille, en désignant une sorte d'arche, dans le fond de la pièce.

— Venez voir, M Nilka, répondit, en souriant, Joël.

De la main, il écarta les portières, et Nilka pénétra dans un petit salon, si joli, si coquet, qu'elle en demeura muette d'étonnement. Au fend de la pièce était un piano, petit, mais de la meilleure manufacture. Clouées aux murs, et allant jusqu'au bas des fenêtres, étaient des tablettes, sur lesquelles étaient rangés des livres des auteurs les plus populaires ; des récits de voyages, quelques traités scientifiques ou historiques, etc., etc. Trois fauteuils, dont un, genre berceuse, complétaient l'ameublement du salon. Un tapis écarlate recouvrait le plancher. Écarlate et blanc ; tout était écarlate et blanc dans L'épave et l'effet en était fort égayant.

Nilka se hâta de découvrir les deux cages dorées contenant les canaris et elle les accrocha aux fenêtres du petit salon ; aussitôt, les mignons oiseaux se mirent à chanter.

— Où donc est Carlo ? demanda-t-elle soudain ? Serait-il retourné chez M. Brisant, par hasard ?

— Oh ! non, M Nilka, répondit Joël, en riant. Mais Carlo est un chien bien élevé, et il se fait sécher au soleil, sur l'arrière-pont, avant de pénétrer dans la maison, afin de ne pas mouiller les tapis.

— Quel chien bien élevé en effet, Joël ! fit Nilka en riant elle aussi. Père, ajouta-t-elle, en se tournant du côté d'Alexandre Lhorians, qui paraissait être fort distrait et « pas du tout dans

son assiette » comme disait parfois Joël, L'épave n'est-elle pas une demeure idéale, idéale ?

— Oui, oui ! Sans doute, ma fille répondit-il. Mais… Joël… où as-tu mis mon horloge de cathédrale ? Je ne la vois nulle part.

— Par ici, M. Lhorians, par ici ! répondit le domestique. Venez, vous aussi, M Nilka, ajouta-t-il ; ça vaut vraiment la peine que vous veniez.

On venait de mettre le pied sur l'avant-pont, et la jeune fille ne cessait de s'exclamer, car cette partie du bateau était complètement vitrée : de longues et larges fenêtres, glissant facilement sur des rainures, et s'ouvrant sur des moustiquaires. Grâce à ces moustiquaires, l'air entrait librement sur le pont, tout en en excluant les insectes et les oiseaux. À part des bancs fixes, recouverts de velours écarlate, le pont était meublé de fauteuils confortables, d'une table et aussi d'un splendide pupitre, dans les casiers duquel Nilka trouva du papier, des cahiers, des plumes, de l'encre, des crayons etc., etc. Un riche tapis de couleur écarlate recouvrait le plancher.

Dans un coin à part, cloisonné en vitre par Joël, Alexandre Lhorians aperçut sa chère horloge de cathédrale. En retrouvant son… jouet, l'horloger eut un soupir de soulagement.

— Je serai bien là pour travailler, dit-il. Tu as bien fait les choses, Joël, ajouta-t-il.

— Merci, M. Lhorians, répondit le domestique.

— Nous allons être si, si heureux ici, père ! fit Nilka. Pensez-y ! Passer toute la chaude saison en plein lac, au lieu d'être dans une

maison de ville, à périr de chaleur !... Il est vrai que l'hiver... Mais, nous aviserons !

Lorsqu'elle eut inspecté le bateau, du haut en bas, Nilka se déclara satisfaite, enchantée même ; L'épave c'était presque féérique.

— Et moi qui me sentais toute attristée, à l'idée de venir demeurer sur ce bateau ! pensa-t-elle. Sans doute, c'est à cause du nom qu'on lui a donné... L'épave... nom étrange, tout de même, pour un bateau ; moi, je préférerais le nommer « Le Palais Flottant »... Il doit être, oh ! énormément riche M. Fiermont... Ne le dit-on pas millionnaire ?... Je ne sais si sa tante, M Fiermont, a appris que c'est père qui a obtenu la garde de L'épave ?... Si je l'avais osé, je serais allée lui rendre visite, avant de partir de Québec ; mais je n'ai pu m'y décider... et je ne sais pourquoi, vraiment... M Fiermont a été si bonne pour moi, lors de notre séjour au « château » !... Oh ! le cher « château » !... La chère bonne « tante Berthe » !... Les reverrai-je jamais ?...

Les pensées de Nilka furent interrompues soudain par un aboiement de Carlo ; le chien, parfaitement séché maintenant, demandait la permission de rejoindre ses maîtres.

Nilka alla ouvrir la porte à Carlo, après quoi elle se mit à préparer le repas du midi, aidée par Joël.

La vie sur L'épave commençait pour les Lhorians.

40

Vraiment, Paul Fiermont avait accompli des merveilles et en bien peu de temps, car il avait fait de L'épave, rude bateau de cabotage, un véritable palais flottant.

Aussitôt qu'il avait été certain qu'Alexandre Lhorians acceptait la position de gardien de L'épave, Paul, accompagné d'une armée d'ouvriers, de peintres et de décorateurs, était parti pour Roberval, en route pour l'endroit où était ancré le bateau, et vite, sans perdre une heure, on s'était mis à l'œuvre. Les ouvriers, les peintres et les décorateurs travaillaient nuit et jour presque, sachant bien que la paye serait bonne, et qu'il y aurait un joli bonus à recueillir, si tout était prêt à temps, c'est-à-dire dix jours avant l'arrivée des Lhorians.

Quand tout fut terminé enfin, Paul se déclara parfaitement satisfait : L'épave était devenue un nid coquet dans lequel L'Oiseau Bleu trouverait tout le confort désirable.

Lorsque les employés, grassement payés, étaient retournés à la ville de Québec, Paul Fiermont s'était retiré chez les Brisant, où il passa deux jours à se reposer. Lorsqu'il partit, il avait été décidé que les époux Brisant donneraient l'hospitalité aux Lhorians et à leur domestique, lors de leur arrivée à Roberval ; de plus, le jeune homme emportait à Québec l'assurance que ces braves gens (les Brisant) veilleraient sur Nilka, qu'ils s'occuperaient d'elle tout particulièrement ; qu'ils seraient ses amis enfin.

Ni Nilka, ni Joël (nous ne parlons pas d'Alexandre Lhorians, qui se fut trouvé à l'aise sur un radeau, du moment qu'on ne l'aurait pas séparé de sa chère horloge de cathédrale), ni Nilka, ni

Joël donc n'avaient eu aucun soupçon en apercevant le luxe de L'épave. Tous deux se disaient :

— M. Fiermont est millionnaire ; conséquemment, il possède les moyens de faire de L'épave un palais, si bon lui semble. De plus, le bateau est à vendre, et son propriétaire a voulu le rendre le plus attrayant possible, afin de trouver plus facilement acquéreur.

La vie s'écoulait régulière (trop régulière peut-être) mais agréable, sur L'épave. L'avant-midi, Nilka était occupée aux soins du ménage, à la préparation du diner, etc. L'après-midi, elle reprisait son linge, celui de son père, de Joël, ou bien elle travaillait à quelque ouvrage de fantaisie, quand elle n'allait pas faire une promenade en chaloupe avec Joël, ne s'éloignant jamais jusqu'à perdre L'épave de vue cependant. Le soir, après le souper, on se réunissait sur l'avant-pont et l'on causait, puis, l'obscurité venue, et après que Joël eut allumé les fanaux aux verres lenticulaires à l'avant et à l'arrière du bateau, on se retirait dans le salon ; Nilka faisait un peu de musique, chantait quelques romances, ou bien elle faisait la lecture à haute voix.

Depuis dix jours qu'on demeurait sur L'épave, le temps s'était toujours maintenu au beau fixe ; mais, le dixième jour, à l'heure du midi, il se mit à pleuvoir, et alors Nilka se dit que ce n'était pas gai sur le bateau quand le temps était pluvieux. La pluie, c'est déprimant partout, « sur terre comme sur mer », à la ville, à la campagne ; nous le répétons, partout. Sur une rivière ou sur un lac, c'est infiniment triste. Dans les eaux du lac St-Jean se reflétait le firmament chargé de nuages… Pas un brin d'herbe, pas un arbre, pas un rocher, pas une motte de terre sur lequel l'œil pouvait se poser… Des nuages, des nuages partout, au-dessus de sa

tête, à ses pieds ; seules, les gouttelettes de pluie tombant du ciel, troublaient l'uniformité !...

Des larmes vinrent aux yeux de la jeune fille ; en fin de compte, ils étaient bien seuls, bien abandonnés, elle, son père, et Joël, sur L'épave ! Oh ! pour voir entendre tout à coup l'aboiement d'un chien, autre que Carlo, ou le bruit d'une voiture roulant sur un terrain raboteux ! Pouvoir apercevoir une maison, une clôture, un signe d'habitation quelconque ! Pouvoir se dire que, non loin, d'autres êtres humains, bien abrités derrière des fenêtres bien closes, regardaient, eux aussi, les petits rigolets formés par l'eau du ciel, courant, ici et là, sur le chemin !...

Au lieu de cela, on était à quatre milles du rivage, ancré, en plein lac !... Ce lac, dont les eaux avaient revêtu une teinte grisâtre, blafarde, causèrent à Nilka, soudain, une sorte de superstitieuse terreur... Que de légendes avaient été tissées déjà sur le lac St-Jean ! sur ce bassin immense, au milieu duquel il sembla à la jeune fille tout à coup, qu'ils étaient les seuls êtres humains !... Oui, il était étrange ce lac... Jamais on n'y apercevait de bateaux de plaisance... Jamais on ne voyait passer de chaloupes contenant des excursionnistes, parlant, riant, ou chantant joyeusement... Seulement, de temps à autre, des barques de pêcheurs, ou bien des pirogues, dans lesquels on pouvait distinguer un Sauvage, maniant fiévreusement les avirons comme s'il eut hâte de fuir les parages de L'épave... Est-ce que vraiment on fuyait L'épave ?... Et pourquoi ?...

— Mais, allons ! Je ne vais pas me livrer au spleen, sûrement, parce qu'il pleut, n'est-ce pas ? se dit Nilka. Le temps ne peut être toujours beau... même dans les régions du lac St-Jean... Et puis,

si une simple… ondée m'impressionne à ce point, que serait-ce si nous avions un orage électrique ou une tempête de vent ?…

Pour chasser ses pensées importunes, elle monta au deuxième pont, à l'avant duquel Joël s'était fait une sorte d'atelier. Joël était excellent menuisier ; il travaillait le bois comme s'il eût fait son apprentissage. Dans le moment, il était à construire une petite embarcation, mi-chaloupe, mi-pirogue, pour Nilka.

— Je viens voir si la chaloupe avance, Joël, dit la jeune fille, en entrant dans l'atelier. Oh ! Mais ! ajouta-t-elle, ça va bien ! Que c'est joli déjà !

— Ce sera solide, en même temps que bien balancé, dans tous les cas, M Nilka, répondit Joël, tout fier, à coup sûr, des exclamations de sa jeune maîtresse. Ce sera léger aussi, au prix des chaloupes de L'épave, et maintenant que vous savez si bien manier les avirons, vous pourrez faire de belles petites promenades sur le lac, aussitôt que votre chaloupe sera prête… du moment que vous ne chercherez pas trop à vous éloigner de… la maison, M Nilka.

— Je m'en promets de l'agrément, dans la jolie chaloupe, tu sais, Joël !

— Savez-vous, M Nilka, reprit le domestique, je vais demander à M. Lhorians de peindre un nom à l'avant de cette chaloupe. M. Lhorians est vraiment un artiste, à ses heures, et…

— Il faut lui trouver un nom alors… à la chaloupe, je veux dire, répondit la jeune fille.

— Nous la nommerons « Nilka »… Il n'est pas de plus beau nom…

— « Nilka »… Pour une chaloupe, je te dirai bien que je n'aime pas cela, Joël. Cherchons un autre nom !

— Un autre nom ?… Moi, je ne sais pas, chère M Nilka !

— Oh ! J'ai trouvé ! s'écria la jeune fille en battant des mains ; nommons ma chaloupe « L'Oiseau Bleu » !

— Mais, oui ! « L'Oiseau Bleu » ! Vous ne pouviez trouver mieux, M Nilka ! Et, écoutez, je peinturerai la chaloupe en bleu, un beau bleu, couleur du firmament ou des flots du lac St-Jean. Sur le fond bleu de la chaloupe, son nom, à l'avant, en lettres noires, ressortira avec avantage. « L'Oiseau Bleu » ; c'est précisément le nom qui lui convient ! fit Joël.

« L'Oiseau Bleu »… Ce nom rappelait à Nilka un passé peu éloigné, un passé tissé de sourires et de larmes.

41

Après le souper, ce soir-là, on ne resta pas longtemps sur l'avant-pont. La pluie, arrivant sur le toit du deuxième pont, qui était en tôle, produisait un bruit désagréable, et énervant, à la longue. On se rendit donc au salon et on se livra à la lecture. Nilka était à lire un récit de voyages et d'aventures, qui les intéressait tous.

Inutile de dire que Joël n'était plus considéré comme un domestique par les Lhorians. Ce pauvre Joël !… Depuis des années qu'il ne recevait plus de gages, et les quelques dollars qu'il était parvenu à déposer dans une banque jadis, avaient été employés à acheter le nécessaire pour la famille, après l'incendie. Tout de

même, il savait tenir sa place, et bien que Nilka et son père le traitassent comme un membre de la famille, il se disait qu'il était leur domestique, et qu'il le serait jusqu'à la mort.

Àdix heures précises, chacun se retira dans sa chambre.

Nilka emporta dans sa cabine la lampe de la salle, qu'elle déposa sur son lavabo, puis, ayant fermé la porte de sa chambre, elle se mit à écrire dans un cahier, qu'elle avait trouvé dans un des compartiments du pupitre. Joël, afin d'essayer de procurer un moyen de distraction à la jeune fille, lui avait suggéré de « tenir le journal du bord », et cela l'amusait beaucoup d'inscrire, chaque soir, les petits évènements de la journée.

Onze heures sonnaient à l'horloge du salon, lorsque Nilka se décida de se mettre au lit. Mais auparavant, elle fit ce qu'elle faisait chaque soir ; elle entr'ouvrit sa porte et jeta un coup d'œil dans la salle. Aussitôt, Carlo, qui couchait sur le seuil de la porte de chambre de la jeune fille, se mit à frétiller de la queue.

— Beau Carlo ! Brave Carlo ! fit-elle, en caressant le chien.

S'étant assurée que tout était tranquille et que la veilleuse était allumée dans la salle, Nilka referma sa porte, puis elle se coucha.

Durant ce demi sommeil qui précède le sommeil véritable, elle crut entendre un bruit assez étrange… Était-ce un bruit de pas ?… Non… C'était plutôt comme le frôlement d'un long vêtement, sur le tapis recouvrant le plancher du petit couloir séparant sa chambre de la chambre des machines…

Nilka s'assit toute droite sur son lit et écouta… N'était-ce pas curieux ce frôlement ?… Pourtant, Carlo paraissait ne pas l'entendre, car il ne grondait pas, ne remuait pas même ; s'il se fut

levé, ou s'il eut grondé, elle l'eut certainement entendu… Encore ce frôlement !… Ce n'était pas de l'imagination, cette fois…

Nilka se leva, et, quoiqu'elle tremblât de peur, au point de pouvoir à peine se tenir debout, elle entr'ouvrit de nouveau sa porte de chambre et regarda… Dans le couloir… rien… Dans la salle… rien non plus… dans le salon, tranquillité parfaite. Elle se risqua sur l'avant-pont… Rien là, bien sûr… Elle écouta… Nul son ne lui parvint, si ce n'est le ronflement assez sonore de Joël… Pas de bruit dans la chambre de son père ; alors, il devait dormir… Encore, cette fois, le chien fit des signes de joie en apercevant la jeune fille, et c'est tout…

— Je ne me suis pas trompée pourtant, se dit Nilka ; j'ai bien entendu du bruit… comme le frôlement d'un vêtement sur le tapis…

Àpeine eut-elle réintégré sa cabine que le frôlement étrange lui parvint encore une fois.

— Est-ce vous, père ? Est-ce toi, Joël ? demanda-t-elle.

Ne recevant aucune réponse, elle fut prise d'une sorte de panique ; hâtivement, elle ferma à clef sa porte de chambre, puis elle se précipita dans son lit. Mais, inutile de le dire, elle ne pouvait fermer l'œil ; au contraire, les yeux démesurément ouverts, l'oreille tendue, elle écoutait… Encore ce frôlement ; cette fois, il paraissait s'approcher, s'approcher encore…

— Mon Dieu, protégez-moi, protégez-nous ! j'ai peur ! pleurait la pauvre enfant.

Comme le font les petits lorsqu'ils ont peur, la nuit, Nilka se cacha la tête dans ses oreillers.. Alors, elle entendit clairement le

bruit de la poignée de sa porte de chambre tournant doucement… Elle crut mourir de frayeur. Elle sentit ses cheveux se dresser sur sa tête, tandis qu'une sueur froide, froide comme la mort, lui couvrait le visage… Elle eut voulu crier, appeler à son secours, mais pas un son ne s'échappa de sa bouche. Plus morte que vive, elle entendit le frôlement de tout à l'heure s'éloigner… s'éloigner encore… puis tout rentra dans le silence…

Et Carlo, en garde sur le seuil de la porte de chambre de la jeune fille, Carlo, le fidèle protecteur ; Carlo n'avait pas bougé…

Nilka entendit sonner toutes les heures de la nuit : minuit, une heure, deux, trois et quatre. À quatre heures, Joël se levait, d'ordinaire, et ce n'est que lorsqu'elle entendit les pas du domestique dans la salle et sur l'avant-pont qu'elle put s'endormir enfin.

De son expérience de la nuit Nilka ne souffla mot ni à son père, ni à Joël. À quoi bon d'ailleurs ? On mettrait le tout sur le compte de son imagination, bien sûr !… Et maintenant qu'il faisait grand jour, la jeune fille se demanda si les bruits entendus durant la nuit ne pouvaient s'expliquer… Ces frôlements… ne seraient-ce pas ceux des vagues, sur la coque de L'Épave ?… Pourtant, il n'y avait pas un souffle de brise, cette nuit-là… Et puis, la poignée de sa porte… elle l'avait certainement entendue tourner comme sous une main timide… Mais, peut-être cet autre bruit pourrait-il s'expliquer par une chose toute naturelle : Carlo, en se retournant ou en changeant de position aurait pu remuer la porte qui…

Cependant, l'impression ressentie cette nuit-là ne s'effaça que lentement dans l'esprit de Nilka, et durant les nuits qui suivirent, souvent, elle s'éveillait en sursaut, croyant entendre, dans le petit

couloir séparant sa cabine de la chambre des machines, ce frôlement étrange qui l'avait tant effrayée. Bientôt, pourtant, elle se rendormait, essayant de se persuader qu'elle venait de rêver, tandis que ses lèvres murmuraient tout bas :

— Mon Dieu, protégez-nous, et éloignez de nous le danger !

42

Tout l'avant-midi encore, la pluie ne cessa de tomber ; mais vers les deux heures de l'après-midi, une brise légère souffla, chassant les nuages, et découvrant le soleil, qui aussitôt, brilla dans tout son éclat. Alors, les canaris se mirent à chanter dans leurs cages dorées, et Carlo, sur l'arrière-pont, faisait aussi des siennes en aboyant, et essayant de poursuivre les oiseaux, qui voltigeaient autour de L'Épave.

— Qu'il est beau le soleil du bon Dieu, Joël ! s'écria Nilka, mise en joie par l'apparition de l'astre du jour.

Vers les quatre heures de l'après-midi, Joël annonça à Nilka qu'il allait aller à la pêche.

— C'est demain vendredi, vous savez, M Nilka ! Du poisson frais pour le diner, ce ne sera pas à dédaigner, pour sûr !

— J'aimerais à t'accompagner, Joël, fit la jeune fille.

— C'est bien, M Nilka. Aussitôt que vous serez prête, nous partirons.

On partit, ne s'éloignant pas trop de L'Épave. Carlo était de la partie, et il était évident que ce n'était pas la première fois qu'il « allait à la pêche », car il savait parfaitement où se placer pour ne pas nuire, et il se gardait bien d'aboyer, afin de ne pas effrayer les poissons.

C'est Nilka qui prit le premier poisson, ce dont elle se montra toute fière car c'en fut un de belle apparence qu'elle amena dans la chaloupe. Joël prit deux poissons, puis on retourna au bateau, car on ne tenait pas à se livrer à un inutile massacre : trois poissons de belle taille, ce serait suffisant pour le diner du lendemain, et même, il en resterait pour le repas du soir probablement.

Trois jours plus tard (c'était un dimanche) vers les onze heures de l'avant-midi, alors que Nilka venait de confectionner un dessert pour le diner, Joël, qui faisait le ménage sur l'avant-pont, vint lui dire :

— M Nilka, une chaloupe se dirige de ce côté ; elle semble s'acheminer droit sur L'Épave. Je crois que…

— Une chaloupe, Joël ? Oh ! C'est peut-être celle des Brisant !

— J'en suis presque certain, répondit le domestique.

Nilka accourut sur l'avant-pont. Une chaloupe, qui paraissait venir droit de Roberval, se dirigeait, en effet, vers L'Épave. À l'aide d'une puissante lunette marine qu'on avait trouvée dans la chambre du pilote, la jeune fille put distinguer deux personnes dans l'embarcation.

— Oui, ce sont eux, j'en suis sûre ! s'écria-t-elle. Joël, reprit-elle, je voudrais aller au devant de M. et M Brisant. Descends une des chaloupes vite, et viens me conduire à leur rencontre.

— Certainement, M Nilka.

— Bientôt, la chaloupe de L'Épave accourait au devant de celle des Brisant. On se fit des signes de la main, de loin, puis on fut assez près pour échanger quelques paroles. Enfin les deux chaloupes furent bord à bord.

— Oh ! M. Brisant ! fit Nilka. Chère, chère M Brisant ! Quelle charmante idée vous avez eue de venir nous rendre visite !

— Il y a bien des jours que nous nous proposons de venir vous voir, M Lhorians ! dit M Brisant ; mais ce n'est qu'aujourd'hui que nous avons pu mettre notre projet à exécution.

— Vous êtes les bienvenus, chers bons amis, mille et mille fois les bienvenus !

— Merci, M Lhorians ! répondit Cédulie. Vous avez l'air d'être bien portante, quoiqu'un peu pâle peut-être, ajouta-t-elle.

— Ma santé est excellente, ainsi que celle de père et de Joël, M Brisant, répondit Nilka.

— Et vous vous plaisez sur L'Épave ? demanda Raphaël.

— Certes ! répondit la jeune fille. Tenez, continua-t-elle, voyez, père vous attend ; il vous fait des signes de la main.

Alexandre Lhorians fut parfait envers les Brisant. Pour une fois, il se montra moins distrait, moins absorbé dans son idée fixe ; il fut même très empressé auprès de ces braves gens, qui prenaient la peine de venir leur rendre visite.

Un qui manifesta bruyamment sa joie, ce fut Carlo ; il avait été bien traité chez les Brisant et il ne l'avait pas oublié.

Lorsque M Brisant mit pied sur l'arrière-pont de L'Épave, on s'aperçut qu'elle portait un panier et divers paquets, et quand Nilka se mit en frais de préparer le diner, Cédulie lui dit :

— M Lhorians, n'allez pas vous mettre martel en tête pour la préparation du diner, je vous prie !

— Mais, M Brisant, répondit la jeune fille, il faut que nous mangions. Même sur L'Épave, nous devons prendre trois repas par jour, vous savez ! ajouta-t-elle, en riant. Le poisson sera notre plat de résistance, il est vrai ; mais, on me dit que je l'accommode bien et…

— Sans doute ! Sans doute, chère enfant ! Cependant, c'est moi qui fais les frais du diner, cette fois. Tenez, dans ce panier, vous trouverez deux grasses volailles, rôties à point et farcies aux fines herbes ; il n'y aura qu'à les réchauffer sur un feu doux.

— Oh ! Mais ! C'est trop de bonté, chère M Brisant ! s'écria Nilka.

— Pas du tout ! Pas du tout ! répondit Cédulie. Il ne reste qu'à faire cuire des pommes de terre et le diner sera prêt, car, pour le dessert, je vous apporte des fraises de notre jardin ; de fait, les premières, cette année. Il y aussi des légumes en quantité, ainsi que deux douzaines d'œufs que mon homme a levés, hier et aujourd'hui.

Des larmes vinrent aux yeux de Nilka.

— Oh ! Chère bonne M Brisant ! fit-elle. Pourquoi vous être chargés de tant de choses exquises pour nous ! C'est vraiment trop de gentillesse et de générosité de votre part !

— Tut ! Tut ! s'exclama Cédulie. Ce sont de bien modestes cadeaux, en fin de compte, vous savez, M Lhorians !

— Que vous êtes bonne et que je vous aime ! s'écria la jeune fille, entourant de ses bras le cou de Cédulie. Ces cadeaux, je vous en suis fort reconnaissante à tous deux, reprit-elle, en souriant aussi à Raphaël Brisant, qui venait de pénétrer dans la salle à manger, suivi de Joël.

— Voyez-vous, M Lhorians, c'est que nous vous aimons tout plein ma femme et moi, répondit Raphaël, d'un ton ému.

— Alors, si vraiment vous m'aimez « tout plein » M. Brisant, dit l'aimable enfant, il faut que vous et M Brisant cessiez de m'appeler « M Lhorians »... Je me nomme Nilka, vous savez.

— C'est un nom si joli, si rare ! fit Cédulie. Eh ! bien oui, continua-t-elle, vous serez « Nilka » dorénavant, pour nous.

— « M Lhorians » c'est si froid ! dit Raphaël, et « Nilka » c'est si beau, si doux ! C'est entendu, nous vous nommerons par votre prénom désormais, M Nilka.

— Vous êtes les plus nobles cœurs qui soient ! s'exclama la jeune fille et votre amitié m'est fort précieuse ; elle me console, dans l'isolement où je suis condamnée à vivre.

Alexandre Lhorians avait prêté une certaine attention à la conversation entre sa fille et les Brisant ; mais bientôt, il se retira sur l'avant-pont et, penché sur des catalogues d'horloges, dont il possédait toute une cargaison, il se mit à prendre des notes, sans plus s'occuper de ce qui se passait autour de lui.

Tandis que, sur l'arrière-pont, Joël expliquait, ou plutôt démontrait à Raphaël Brisant un système de poulies qu'il avait établi et au moyen duquel on pouvait, en cas de tempête, hâler les chaloupes de L'Épave sur le pont ; dans la salle à manger, Nilka et M Brisant préparaient le repas du midi, tout en causant ensemble.

— C'est magnifique L'Épave ! disait Cédulie.

— N'est-ce pas ? fit Nilka. Je voudrais changer le nom de ce bateau ; j'aimerais le nommer : « Le Palais Flottant » ; c'est là le nom qui lui conviendrait ce me semble. « L'Épave » c'est si, si…

— Sinistre, oui, je sais ; cependant un nom ça ne signifie rien, on sait cela… Vous connaissez M. Fiermont, je suppose, Nilka ?

— Non, M Brisant, je ne le connais pas. Père l'a connu ; c'est-à-dire que M. Fiermont était venu à notre magasin, à Québec, déjà… Seulement, père… mon pauvre père… ne se souvient pas de lui ; il ne le reconnaîtrait même pas, s'il le revoyait, dit tristement Nilka. Mais j'ai connu M Fiermont, la tante du propriétaire de ce bateau…

— Ah ! oui ! La bonne « tante Berthe » dont M. Paul parle si souvent ! fit M Brisant.

— Vous connaissez bien M. Fiermont, M Brisant ?

— Certes ! Depuis qu'il avait l'âge de huit ans et que son oncle Delmas l'avait emmené dans ces régions… Raphaël, mon mari, et moi, il n'y a rien au monde que nous ne serions prêts à faire pour rendre service à M. Paul, Nilka… Mais, vous disiez que vous avez connu M Fiermont ?…

— Oui. Père et moi avons passé douze jours au « château ».

— Au « château » ! Vraiment ! s'écria Cédulie. Moi, je n'ai jamais vu le « château » Fiermont, mais mon mari y a passé trois jours, il y a cinq ans ; c'est merveilleux, parait-il ?

— Merveilleux ! Vous l'avez dit, M Brisant !

— Mais, alors, si vous avez passé douze jours au « château », Nilka, comment se fait-il que vous n'ayez pas rencontré M. Paul ?

— Il était absent, dans le temps. On dit qu'il voyage beaucoup… Père était allé régler les horloges du « château » et je l'accompagnais. Vous savez, sans doute, M Brisant, que M. Delmas Fiermont était collectionneur d'horloges ?

— Oui, je sais. Et comment M Fiermont vous a-t-elle reçus, Nilka ?

— Comme si nous avions été des invités ; de fait, elle nous a fait une réception vraiment princière.

Àcinq heures, les Brisant se disposèrent à retourner chez eux. On aurait bien aimé les garder à souper, mais ils avaient de nombreuses occupations qu'ils ne pouvaient négliger, et ils durent partir, malgré le désir qu'ils avaient de rester.

Cette visite de M. et M Brisant fit du bien à Nilka ; elle ne se sentait plus aussi isolée, grâce à ce brave couple, qui l'aimait véritablement, et au dévouement duquel elle pourrait toujours faire appel.

43

La chaloupe « L'Oiseau Bleu » était terminée depuis trois semaines et Nilka était au comble de ses désirs, car elle savait manier parfaitement les avirons maintenant, ce qui lui permettrait de faire de longues et solitaires promenades sur le lac. Tout d'abord, elle s'était contentée de naviguer autour de L'Épave, mais bientôt, sans perdre le bateau complètement de vue, elle s'en éloignait quelque peu, ce qui n'était pas sans inquiéter excessivement Joël.

— M Nilka, lui dit-il un jour, ne vous éloignez pas trop de L'Épave, lorsque vous vous promenez en chaloupe. Le lac St-Jean est un lac étrange, dit-on ; on prétend même qu'il est un tant soit peu traître, car, ses vagues vous bercent doucement, pour un moment, puis, soudain, elles s'élèvent, ces vagues, en montagnes, qui menacent de vous écraser.

— Mais, Joël, avait répondu Nilka, lorsque le firmament est bleu comme il l'est aujourd'hui, comme il l'était hier, il n'y a rien à craindre, ce me semble !

— Qui sait, M Nilka, qui sait ?... Souvent, un petit nuage, gros comme un poing d'enfant, est un signe précurseur de l'orage ou de la tempête. À ce petit nuage à l'air si innocent se joignent bientôt d'autres nuages ; à eux tous, ils cachent le soleil, puis le tonnerre gronde ou le vent souffle ; c'est l'orage, la tempête !

— Si, au moins je savais nager ! fit la jeune fille.

— Je vous donnerai des leçons, quand vous le désirerez, M Nilka, dit Joël. En attendant, je vous le demande en grâce, ne vous éloignez pas trop de L'Épave !

La chaloupe « L'Oiseau Bleu » était de la même nuance que les vagues du lac St-Jean ; de loin, elle se confondait avec les ondes, ce qui fait que les superstitieux eurent beau jeu pour créer des contes. Ils prétendaient que la « Demoiselle de L'Épave », était un être étrange, qu'on pouvait la voir flotter très au large, en effleurant l'eau à peine. Combien de fois aussi on l'avait entendu chanter, telle une sirène ! Alors, elle agitait ses bras, comme si elle eut voulu attirer ceux qui passaient, afin de les entraîner avec elle, sans doute, sous les flots. Inutile de le dire, Nilka, lorsqu'elle agitait ses bras ainsi, c'était en maniant les avirons, bleus, eux aussi, et qu'on ne pouvait distinguer, à une certaine distance. Mais les pêcheurs et les Sauvages ne naviguaient plus que très au large de L'Épave. Le pêcheur se signait, et le Sauvage baisait l'amulette qu'il portait à son cou, en apercevant le bateau, craignant de voir surgir des flots, soudain, « l'étrange Demoiselle de L'Épave, aux allures de sirène. »

Un après-midi, Nilka partit en chaloupe. Le temps était splendide. Cependant, si la jeune fille eut observé attentivement le firmament, elle eut vu un nuage « gros comme un poing d'enfant », vers l'ouest. Joël, occupé dans son atelier, n'eut pas connaissance du départ de la chaloupe.

Heureuse de naviguer sur les flots bleus, Nilka ne s'aperçut pas qu'elle s'éloignait de L'Épave, et qu'elle s'en éloignait beaucoup. Soudain, elle eut conscience d'une chose, c'est que le soleil ne se mirait plus dans le lac ; que celui-ci reflétait plutôt des nuages menaçants d'aspect, puis, sans qu'elle en eut été avertie d'aucune manière, « L'Oiseau Bleu » se mit à subir d'assez brusques balancements.

— Qu'est-ce donc ? se demanda-t-elle.

Elle observa l'horizon et ce qu'elle vit la combla d'une grande frayeur : le lac St-Jean n'était plus une plaine unie ; au contraire, des montagnes liquides s'élevaient de partout. L'Épave n'était plus visible, et Nilka comprit qu'elle s'était égarée, et que bientôt, elle et son embarcation seraient englouties sous les énormes lames qui accouraient vers elle, de toutes part. Elle fut prise d'une terrible panique.

— Au secours ! cria-t-elle.

Mais, n'était-ce pas tout à fait inutile d'appeler ?... Elle était loin de toute assistance ; d'ailleurs, le bruit que faisaient les vagues en déferlant couvraient sa voix. Que peut la voix humaine, en effet, contre la voix infiniment plus puissante de la nature en furie ?

Nilka voulut virer de bord, croyant ainsi pouvoir retrouver la direction de L'Épave. Alors, il arriva ce qui devait arriver ; sa chaloupe chavira et elle fut précipitée dans le lac...

Le lac St-Jean n'est pas très profond, prétend-on ; cependant, lorsqu'il est agité sous l'impulsion du vent, il est terrible ; il devient un gouffre immense, dont la pensée seule fait frémir.

La jeune fille sentit les vagues la rouler et la rouler. Elle plongea jusqu'au fond du lac, une fois, deux fois, et elle se dit qu'elle était perdue...

Pourtant, malgré l'extrême frayeur dont elle était envahie, elle ne perdit pas connaissance ; même, lorsqu'elle sentit qu'elle allait plonger pour la troisième fois, elle fit son acte de contrition... C'était fini !...

Une main, alors, saisit sa longue chevelure, qu'elle portait, plus souvent qu'autrement, flottant sur ses épaules, puis elle sentit qu'on la saisissait par la taille et qu'on la déposait ensuite dans une embarcation quelconque…

Elle ouvrit les yeux… Elle était couchée dans le fond d'une pirogue et un jeune Sauvage maniait les avirons, essayant de lutter contre les vagues envahissantes. Ce Sauvage portait un complet brun ; il était vêtu comme le sont les blancs, et, hors les signes distinctifs de sa race, il était joli garçon. Il sourit à Nilka et lui dit :

— Ne crains rien, Lys Blanc ; je vais te ramener chez toi… Tu es la « Demoiselle de L'Épave » n'est-ce pas ?

— Oui, je suis la « Demoiselle de L'Épave », répondit Nilka en s'asseyant dans le fond de la pirogue. Tu m'as sauvé la vie, continua-t-elle. Comment te nommes-tu ?

— Je me nomme Towaki-dit-Fort-à-Bras… pour te servir, Lys Blanc.

— Ma chaloupe… « L'Oiseau Bleu »… murmura-t-elle.

— Elle est remorquée à ma pirogue, répondit Towaki. Regarde !

S'étant retournée, elle vit, en effet, sa chère chaloupe, que remorquait la pirogue.

— Merci, Towaki-dit-Fort-à-Bras ! fit-elle.

— Je me dirige vers L'Épave. Ne crains rien, dit le Sauvage.

Towaki se dirigeait-il véritablement vers L'Épave, ainsi qu'il venait de l'affirmer ?... Nilka fut saisie d'une grande crainte soudain ; si, au lieu de la conduire chez elle, Towaki la conduisait à quelque réserve de Sauvages, à la Pointe Bleue, ou à la Pointe des Sauvages par exemple !... Une sueur froide inonda son visage, à cette pensée.

— Ô mon Dieu, protégez-moi ! pria-t-elle tout bas.

— Pourquoi as-tu peur, Lys Blanc ? demanda, tout à coup le Sauvage, comme s'il eût deviné les pensées de la jeune fille. Que crains-tu ?... Ne t'ai-je pas dit que je te ramenais à L'Épave ?... Eh ! bien, L'Épave est là ! Si tu veux seulement tourner la tête, tu vas l'apercevoir.

Les craintes de Nilka avaient été, en effet, mal fondées, car elle aperçut, quoique confusément encore, les contours de L'Épave, à laquelle la pirogue finit par accoster, quoiqu'à grand peine.

— M Nilka ! cria Joël, en apercevant sa jeune maîtresse. Oh ! Que Dieu soit béni ! Vous voilà enfin ! J'allais me lancer à votre recherche.

En effet, Nilka vit qu'une des chaloupes de L'Épave avaient été munie de ses avirons et qu'elle était prête à prendre la mer... ou plutôt le lac.

— C'est ce jeune homme qui m'a sauvé la vie, Joël, répondit Nilka, en désignant Towaki de la main.

— Tu es un brave ! fit Joël, en tendant la main au Sauvage.

— Nilka ! s'exclama, à ce moment, Alexandre Lhorians, accourant sur l'arrière-pont. Comment as-tu pu me causer tant

d'inquiétude !

— Je le regrette, répondit la jeune fille, en donnant un baiser à son père, et je promets que je ne recommencerai plus, petit père, ajouta-t-elle, avec un sourire un peu fatigué.

— Vous êtes trempée jusqu'aux os, M Nilka ! s'écria Joël tout à coup. Seriez-vous tombée à l'eau, par hasard ?

— « L'Oiseau Bleu » a chaviré, Joël, répondit Nilka, d'un ton très las. Je crois que je vais me retirer dans ma chambre et me reposer, jusqu'à l'heure du souper, dont tu voudras bien t'occuper, n'est-ce pas ?

— Assurément oui ! répondit Joël, et je vous apporterai un bol de bouillon bien chaud, tout à l'heure, M Nilka… Si, au moins, vous ne pouvez pas avoir pris froid !

— Prendre froid, par cette chaleur ! s'écria Nilka, avec un sourire. Tu n'y songes pas, mon bon Joël ! D'ailleurs, tu le sais bien, je ne prends jamais froid.

— Tout de même, vous feriez bien d'enlever vos habits tout trempés, M Nilka, fit le domestique.

— Oui, j'y vais, Joël. Père, ajouta-t-elle, en indiquant le Sauvage, je vous confie Towaki-dit-Fort-à-Bras ; c'est lui qui m'a sauvé la vie, ne l'oubliez pas !

— Viens, mon jeune ami, répondit Alexandre Lhorians, en s'adressant au Sauvage. Nous te devons plus que nous ne pourrons jamais te payer. Je t'offre l'hospitalité de grand cœur. Tu es le bienvenu, sur L'Épave ! Viens !

L'horloger était au comble de ses joies : pouvoir expliquer son horloge de cathédrale à quelqu'un, quand ce n'était qu'un Sauvage, rien ne pouvait lui être plus agréable.

Mais Joël avait froncé les sourcils… Vraiment, ce cuivré… Cependant, ainsi que l'avait dit Nilka, sans lui, sa chère petite maîtresse se serait noyée ; il ne fallait pas l'oublier, ni se montrer ingrat, n'est-ce pas ?

Et Joël ne l'était pas ingrat… Il savait apprécier, à sa valeur, ce que le Sauvage avait fait. Pourtant, le fidèle domestique n'avait pas été sans remarquer les regards chargés d'admiration que Towaki avait, plus d'une fois, jetés sur Nilka, et cela lui avait déplu fort.

— Je veillerai ! se dit-il, en regardant Towaki-dit-Fort-à-Bras se diriger vers l'avant-pont, en compagnie d'Alexandre Lhorians.

44

Malgré ses préjugés, Joël eut raison de se considérer chanceux d'avoir Towaki à bord de L'Épave, cette nuit-là, car ce fut une nuit épouvantable. Sur ce bateau, à l'ancre, au milieu du lac St-Jean, le roulis fut terrible. De tribord à bâbord, de bâbord à tribord, roulait L'Épave, par moments, à un tel point, qu'on eut pu croire qu'elle allait chavirer.

Sans doute, le Sauvage n'était pas un navigateur ; cependant, il connaissait le lac St-Jean, et il avait le don de rassurer quelque peu Joël. Ce dernier se demanda, peut-être cent fois, comment il aurait passé cette affreuse nuit, seul, car Alexandre Lhorians ne

lui aurait été d'aucun secours, bien sûr. Sans doute, au milieu de la tempête de vent qui faisait rage, l'horloger n'aurait songé qu'à la sûreté de son horloge de cathédrale. Au moins, avec le Sauvage, Joël pouvait causer, le questionner, lui demander des conseils, en cas de désastre.

Vers les trois heures du matin, L'Épave chassa sur ses ancres, et Joël fut pris de panique.

— Qu'allons-nous faire ? demanda-t-il à Towaki.

— Laisser courir ; voilà ce qu'il reste à faire, répondit le Sauvage.

— Tu veux dire que nous ne pouvons rien pour retenir le bateau ?

— Que veux-tu que nous fassions ?... L'Épave serait mieux à se laisser poursuivre par le vent, plutôt que de recevoir ainsi de flanc, le contre-coup des lames ; cela finirait par nous faire chavirer.

Si L'Épave se déplaça cette nuit-là, on ne le saurait que plus tard ; lorsqu'on irait à terre par exemple, ou bien lorsqu'on recevrait la visite des Brisant. Qu'importait d'ailleurs ? Ce qui importait seulement, c'est que quand il y eut accalmie de la tempête, vers les six heures du matin, le bateau n'avait subi aucune avarie.

Inutile de dire que les chaloupes de L'Épave, « L'Oiseau Bleu » de Nilka, et la pirogue de Towaki avaient été hissées sur le pont ; sans cette précaution, il est certain qu'elles auraient été mises en pièces.

Une chose consolait Joël : Nilka n'avait pas eu connaissance de la tempête. Elle avait dormi profondément toute la nuit, sans s'éveiller une seule fois. Épuisée par les évènements de la journée, elle s'était endormie en se mettant au lit et avait dormi jusqu'au matin. Combien elle eut été effrayée si elle avait eu connaissance de ce qui se passait, la pauvre petite !

Quant à Alexandre Lhorians, impossible de connaître ses impressions… Peut-être la tempête, l'affreux roulis de L'Épave l'avaient-ils laissé indifférent ? C'était fort probable.

— Je te remercie, Towaki, de m'avoir tenu compagnie durant toute cette tempête, fit Joël, en tendant la main au Sauvage.

— Je n'ai rien fait… Je ne savais que faire… répondit Towaki.

— Il n'y avait rien à faire non plus, dit Joël. Mais, tu m'as tenu compagnie, je le répète ; ta présence auprès de moi m'a beaucoup encouragé.

— Tu avais donc peur ? demanda le Sauvage, d'un air étonné, quelque peu méprisant aussi peut-être.

— Quand on est, en quelque sorte, responsable de la vie d'êtres chers, tu ne saurais croire, mon brave, combien c'est décourageant de se dire qu'on ne peut rien pour les protéger ou les sauver. Pour moi-même, je n'avais pas peur, Towaki ; mais j'ai, plus d'une fois, la nuit dernière, tremblé pour ceux que j'aime : M Nilka et son père.

— Le père du Lys Blanc… demanda le Sauvage, il est… est malade, n'est-ce pas ? Il a des… horloges et des rouages dans la tête, hein ?

— M. Lhorians n'est pas malade, mon garçon, répondit Joël, il est seulement… préoccupé, à propos de son invention, je veux dire son horloge de cathédrale.

Joël, pour des raisons que nous comprendrons facilement, aurait donné volontiers quelques années de sa vie pour que le Sauvage ne se serait pas aperçu des… faiblesses de son maître.

— C'est donc un inventeur, le père du Lys Blanc ?

— Oui, c'est un inventeur, un grand inventeur… Cette horloge de cathédrale, si M. Lhorians réussit à la perfectionner…

Mais Joël s'aperçut soudain que Towaki ne l'écoutait plus, et vite, il vit pourquoi : Nilka venait de pénétrer dans la salle à manger, où les deux hommes étaient à causer. Le domestique, encore une fois, fronça les sourcils. Sans oublier ce qu'il devait au jeune Sauvage, il se dit qu'il eut été préférable d'être redevable d'un service à un blanc… Ces Sauvages… Il valait mieux s'en défier… On connaît, en général, les dispositions ou singularités des gens de sa propre race ; mais, qui sait ce que peut ruminer une tête de Sauvage ?…

— Je veillerai ! Oui, je veillerai ! se dit, pour la centième fois, depuis la veille, le domestique.

Sa résolution de veiller sur sa jeune maîtresse devint plus forte encore en voyant le Sauvage s'incliner jusqu'à terre devant Nilka et poser sur ses lèvres un des plis de sa robe blanche.

— Beau, radieux Lys Blanc ! murmura Towaki.

— Comment te portes-tu ce matin, Towaki ? demanda la jeune fille. J'espère que tu as passé une bonne nuit, à bord de L'Épave ?

Towaki jeta les yeux sur Joël et il vit celui-ci lui faire un signe, qu'il comprit aussitôt ; il ne fallait pas, évidemment, mettre la « Demoiselle de L'Épave » au courant des évènements de la nuit.

— Merci, j'ai passé une excellente nuit, répondit-il.

— Bon matin, jeune homme ! fit, à ce moment, la voix d'Alexandre Lhorians. Comment va, Towaki ?

— Bon jour, mon frère blanc ! répondit le Sauvage.

— Je t'expliquerai, plus en détails, après le déjeuner, le mécanisme de mon horloge de cathédrale, reprit le père de Nilka. Je te ferai comprendre aussi ce qu'il me reste à inventer pour le perfectionnement de cette horloge, une des merveilles de ce siècle. Tu verras ce que peut…

— Pardon, mon frère blanc, mais je dois retourner chez moi, répondit le Sauvage. Immédiatement après le déjeuner, je partirai, car ma vieille mère doit être très inquiète à mon sujet, tu sais.

— Tu as un langage soigné, pour un homme de ta race, fit Alexandre Lhorians. Comment se fait-il…

— Un missionnaire… commença le Sauvage.

— Ah ! oui, je comprends ! fit l'horloger. À quelle tribu appartiens-tu ?

— Je suis de la tribu des Montagnais, répondit Towaki, non sans quelque fierté. Ces questions ne semblaient l'embarrasser nullement.

— Et où demeures-tu ?

— Je demeure à la Pointe Bleue. Il faudra que tu viennes nous rendre visite, un de ces jours, mon frère blanc, avec le Lys Blanc et Joël.

— Le Lys Blanc ?... fit Alexandre Lhorians.

— C'est ainsi que je nomme la « Demoiselle de L'Épave », fit Towaki, en désignant Nilka.

— Pourquoi me nommes-tu ainsi, Towaki ? demanda Nilka en souriant.

— Parceque tu me fais penser à un beau lys, comme j'en ai vus déjà, dans la chapelle de Roberval, un jour de fête ; grand, svelte, élégant...

— Tu as des idées fort poétiques, Towaki ! s'écria, en riant, Nilka, tandis qu'Alexandre Lhorians avait l'air de n'y rien comprendre, et que Joël comprenait... trop.

Combien il avait hâte le bon Joël de voir partir le Sauvage !... Il était évident que Towaki adorait Nilka, qui, elle, ne s'en doutait guère. Un Sauvage, c'était un Sauvage tout simplement, pour la jeune fille, et elle n'aurait jamais pu s'imaginer qu'un jeune homme de cette race eut pu se faire la moindre illusion, en ce qui la concernait.

Enfin, le Montagnais ayant déclaré avoir pris un copieux déjeuner et ayant remercié ses hôtes de leur hospitalité, quitta L'Épave, et bientôt, sa fragile pirogue se perdit à l'horizon.

— Bon voyage, Towaki-dit-Fort-à-Bras ! murmura Joël entre ses dents. Et j'espère que nous aurons le plaisir de ne jamais plus te revoir, mon brave !

Un pli soucieux se creusa de nouveau sur le front du domestique ; mais voyant Nilka vaquer à ses occupations ordinaires, tout en chantant gaiement, tandis que les canaris, dans leurs cages dorées, faisaient chorus avec elle ; voyant aussi Alexandre Lhorians retourner à son horloge, et tout rentrer dans l'ordre sur L'Épave, il se dit qu'il aurait tort de s'inquiéter. Le séjour du Sauvage sur le bateau n'était qu'un incident, en fin de compte, et jamais plus on n'entendrait parler de Towaki-dit-Fort-à-Bras.

Cependant… Qui sait ?…

45

— Père, il est sept heures moins le quart : nous allons souper, sans attendre Joël plus longtemps.

— Comment ! Joël n'est pas encore de retour ?

— Pas encore. Mais je crois que nous aurions tort de nous inquiéter à son sujet ; M Brisant a dû le garder à souper.

— N'avait-il pas promis d'être de retour vers les six heures, Nilka ?

— Oui, père ; mais je lui avais dit, moi, à Joël, qu'on le garderait à souper, de force, si nécessité il y avait, répondit Nilka, et vous voyez que je ne m'étais pas trompée.

— Alors, mettons-nous à table ; je commence à avoir faim.

— Voilà une bonne nouvelle alors, petit père ! fit Nilka en souriant. J'ai remarqué, Joël aussi a remarqué, que vous mangiez à

peine depuis quelque temps, et nous nous demandions, Joël et moi, si le genre de vie que nous menons sur ce bateau n'était pas préjudiciable à votre santé.

— Je ne me suis jamais mieux porté de ma vie, ma fille, répondit Alexandre Lhorians.

— Tant mieux alors, père !

— Tu ne me demandes pas quel progrès fait mon horloge de cathédrale, Nilka ? Est-ce que, par hasard, ça ne t'intéresse pas ? Tu devrais savoir pourtant que, du succès de mon entreprise, dépend notre fortune.

Nilka détourna la tête, afin de cacher à son père les larmes qui venaient de remplir ses yeux. Cette toquade de son pauvre père était très inoffensive sans doute, mais la jeune fille ne pouvait oublier que l'état d'esprit de son unique parent était un grand malheur.

Autrefois, avant le décès de M Lhorians, l'horloger était considéré comme un homme excessivement intelligent, intellectuel aussi. Joël avait dit à Nilka que les Lhorians avaient été fort recherchés, jadis ; M Lhorians à cause de sa douceur et son amabilité, son mari, pour son esprit si pétillant. Tous deux avaient des manières si distinguées, qu'on ne manquait jamais de les inviter, et on se considérait chanceux de les recevoir, à toutes les réunions mondaines. Alexandre Lhorians n'était pas simplement un horloger travaillant à son métier quelque peu machinalement ; il était artiste, en son genre, artiste charmant et courtois, que tous estimaient beaucoup.

Nilka n'avait été nullement surprise lorsque Joël lui avait raconté ces choses, car Alexandre Lhorians, malgré que la fortune ne lui souriait plus et qu'il vécut seul et sans amis, avait gardé ses manières de grand seigneur, dont il ne se départirait jamais.

Depuis le décès de M Lhorians, décès qui avait porté un terrible coup à son mari très épris, celui-ci était complètement changé. Tout à la toquade, il aurait infailliblement entraîné sa fille à la presque mendicité, si Joël n'eut été là pour veiller aux intérêts de sa chère jeune maîtresse. Les commandes avaient été négligées, l'ouvrage payant mis de côté pour l'horloge de cathédrale qui, dans l'esprit affaibli de l'inventeur, devait les conduire à la fortune.

L'incendie avait empiré l'état d'Alexandre Lhorians, et ce n'était guère étonnant. Il pouvait à peine suivre une conversation maintenant, tant il était distrait, et sa toquade était devenue une véritable folie. En fin de compte, Joël avait dû s'avouer à lui-même que Towaki disait vrai lorsqu'il affirmait dans son langage quelque peu figuré que l'horloger « avait des horloges et des rouages dans la tête ». C'était vrai, en quelque sorte, et rien n'intéressait plus Alexandre Lhorians, hors sa manie.

— Tu ne réponds rien, Nilka ?... Je t'ai demandé si, par hasard, mon horloge de cathédrale n'avait pas l'heur de t'intéresser ?

— Elle m'intéresse assurément, petit père, répondit la pauvre enfant, et je ne doute pas que vous en fassiez un grand succès.

— Il me faudrait un morceau de bois de cèdre si possible ; on dit que les cèdres sont abondants et superbes sur les bords du lac St-Jean. Je désire me procurer ce bois le plus tôt possible, et je me demande comment je dois m'y prendre...

— Joël… commença Nilka.

— Joël ?… Non, Joël ne pourrait pas s'occuper de la chose ; il faut que ce soit moi qui choisisse le morceau de bois dont je viens de te parler… Si je savais conduire une chaloupe, j'irais à terre… Me faire conduire par Joël, cela voudrait dire que nous te laisserions seule sur le bateau, et peut-être n'aimerais-tu pas cela ?

— Pour dire la vérité, père, je n'aimerais pas être laissée seule, pour toute une journée, même pour tout un après-midi, sur L'Épave.

— Pourtant, Nilka, dit Alexandre Lhorians, s'il y a un endroit où il n'y a aucun danger, c'est bien sur ce bateau, ancré en plein lac, ce me semble ! Sur terre, il y a des chemineaux ; mais sur L'Épave, je ne vois rien qui pourrait te causer le moindre effroi.

— Vous avez raison sans doute, père, répondit Nilka ; tout de même… Mais, pourquoi n'avoir pas dit à Joël de vous apporter le morceau de bois dont vous avez besoin ?

— Joël ! Non ! Je le répète, je ne me fie qu'à moi-même pour choisir ce bois, et il me le faut ce morceau de cèdre, il me le faut ! s'écria l'horloger sur le ton d'un enfant qu'on contrarie.

— Lorsque nous aurons la visite de M. et M Brisant, petit père, fit doucement la jeune fille, afin de ne pas irriter le pauvre toqué davantage, ils vous conduiront à terre si vous le désirez, j'en suis sûre.

— Les Brisant ! Précisément ! Tu as d'excellentes idées, ma fille ! s'écria Alexandre Lhorians. Eh ! bien, veuille m'excuser, ajouta-t-il ; j'ai un travail très pressé à terminer avant que vienne l'obscurité.

— Vous ne ménagez guère vos yeux, père dit Nilka. Ne pourriez-vous pas remettre votre travail à demain ?

— Impossible, ma fille ! Impossible !

— Pourtant, vos yeux…

— Impossible, te dis-je ! C'est inutile d'insister, Nilka ; ce que j'ai à faire ne peut souffrir de retard.

— Pauvre père ! se dit Nilka, lorsque l'horloger eut regagné son atelier. Cependant, si sa toquade lui procure de l'agrément, le rend heureux, je ne devrais pas le plaindre… ni me plaindre moi-même, je le suppose.

Quand elle eut remis tout à l'ordre dans la salle à manger, elle alla s'asseoir sur l'avant-pont. Elle essaya de lire, mais ses pensées étaient ailleurs ce soir-là. Elle pensait aux évènements qui avaient précédé son départ de Québec ; de la trahison de « M. Laventurier » ; de la visite de Judith Rouvain et des confidences que cette dernière lui avait faites…

Pour Nilka, c'était presqu'incroyable que « M. Laventurier », qui lui avait paru si noble, si bon, fut le fiancé de Judith Rouvain, de cette misérable qui avait exhibé toute la vilenie de son caractère, certain soir, au Café Chantant, en accusant L'Oiseau Bleu de vol ; plus que cela, en plaçant son pendentif dans la poche de manteau de Nilka, afin de la déshonorer aux yeux de tous… aux yeux de « M. Laventurier » surtout…

— Elle m'a dit, Judith Rouvain, qu'ils avaient bien ri ensemble, elle et M. Laventurier, à propos de l'incident du pendentif ! se dit Nilka, tandis que les larmes brûlantes et pressées inondaient ses joues. Est-ce croyable cela ?… Si cette misérable ne

l'avait pas affirmé, juré presque, je n'ajouterais pas foi à son discours… Elle m'a dit aussi que les jeunes gens occupant de hautes positions sociales, tels que M. Laventurier par exemple, rient, entr'eux, des jeunes filles pauvres et trop naïves, et elle avait l'air d'insinuer que j'étais du nombre de ces dernières. Oh ! combien j'ai souffert et je souffre encore, quand je me rappelle ces choses !… Pourtant, il m'avait dit qu'il m'aimait !… Fiancé de Judith Rouvain ; de cette méprisable créature, qui n'a pas craint d'éclabousser le caractère d'une jeune fille obligée de gagner sa vie en chantant dans un cabaret !… Judith Rouvain, que M Dupin a chassée de son auberge, en la présence de tous !… Est-ce possible ?… J'ai eu peine à le croire, tout d'abord… Ah ! si j'avais une amie, à qui je pourrais me confier, Estelle Delherbe par exemple… je lui raconterais tout, et elle me dirait si vraiment il y a tant de duplicité en ce monde… De la duplicité, de la méchanceté… d'après le discours de Judith Rouvain, il n'y a que de cela ici-bas… Pourtant M Fiermont, lorsqu'elle me parlait de son « neveu » Paul, disait qu'il était noble, charmant et bon… Sans doute, M. Paul Fiermont est une des rares exceptions ; pour cela, je l'admire, sans le connaître.

« Paul »… se disait encore Nilka ; c'est ainsi que se nomme aussi M. Laventurier… Il me l'a dit, le jour où il m'avait annoncé sa visite pour le soir même… « Paul »… C'est un joli nom… un nom que j'étais prête à chérir… Ô Paul ! Ô Paul !

Elle sanglotait maintenant, de longs sanglots qui la secouaient toute. Mais bientôt, elle parvint à se maîtriser ; elle ouvrit son livre et se remit à lire.

Elle ne lut que quelques pages cependant, car l'obscurité commençait à tomber, et elle n'y voyait guère.

— Que fait donc Joël ? se demanda-t-elle soudain. Bien sûr, il lui est arrivé quelque chose !… Le lac est comme un miroir ce soir ; ça ne peut donc pas être un accident qui serait survenu à Joël ; d'ailleurs, il est un véritable expert dans le maniement des avirons, d'une chaloupe… Qu'y a-t-il donc ? Que peut-il bien y avoir ?…

Nilka se leva et se mit à arpenter le pont… Si, pour une raison ou pour une autre, Joël passait la nuit à terre ?… Ce serait terrible !… Elle serait seule sur L'épave, avec son père ; autant dire un enfant… À cette pensée, elle frissonna de la tête aux pieds.

— Les fanaux ! s'écria-t-elle, tout à coup. J'allais oublier d'allumer les fanaux !

Il ne fallait pas négliger d'allumer les fanaux, à l'avant et à l'arrière du bateau. Joël avait montré à la jeune fille comment s'y prendre ; il lui avait dit :

— Voyez-vous, M Nilka, je pourrais tomber malade, ou quelque chose de ce genre ; il est donc nécessaire que vous sachiez allumer les fanaux. C'est facile ; mais encore faut-il savoir s'y prendre.

Quand les fanaux eurent été allumés, Nilka et son père se retirèrent dans le salon.

— Joël… commença Alexandre Lhorians.

— Il n'est pas encore de retour, père.

— Ah !… Peut-être les Brisant l'ont-ils gardé à coucher chez eux.

— Impossible ! s'écria Nilka. Joël ne nous abandonnerait pas ainsi, volontairement. S'il ne peut pas lui être arrivé quelqu'accident !

— Que veux-tu qui lui soit arrivé, Nilka ? Je crois plutôt…

— Ohé ! Ohé ! cria une voix, à ce moment.

— Joël ! C'est Joël ! s'exclama la jeune fille. Et tout bas elle ajouta : Que Dieu en soit béni ! Passer la nuit seule sur ce bateau avec père, c'eut été terrible.

Puis, accompagnée de son père, elle accourut sur l'arrière pont, au devant du fidèle domestique.

46

— Ô Joël ! Te voilà de retour enfin !

Ce fut là l'exclamation de Nilka, aussitôt que le domestique eut mis pied sur le pont de L'épave.

— Je suis très en retard, je le sais, M Nilka, répondit Joël ; mais…

— Nous commencions à croire que tu allais passer la nuit à terre, dit Alexandre Lhorians.

— Passer la nuit à terre ! Vous laisser seuls sur le bateau ! Il n'y avait pas grand danger que je fasse pareille chose ! s'écria Joël. Cependant, j'avoue que je suis en faute ; je n'aurais pas dû accepter l'invitation de M Brisant et rester à souper avec eux.

C'est cela qui m'a retardé, car il passait six heures, lorsque nous nous sommes mis à table.

— Mais… Sais-tu quelle heure il est, Joël ? demanda Nilka.

— Oui ! Oui ! Je le sais ! Je vais tout vous expliquer, dans un instant, répondit Joël. D'abord, que je vous dise, M Nilka, que j'ai acheté toutes les provisions dont vous m'aviez donné la liste, et voici un panier rempli jusqu'aux bords de succulentes choses, envoi de M. et M Brisant.

— Cette excellente M Brisant ! s'écria la jeune fille.

Lorsque le domestique eut pris une tasse de thé et mangé des biscuits, que Nilka insista à lui faire avaler, il dit :

— Maintenant, que je vous explique la raison de mon retard, M. Lhorians, M Nilka.

— Nous t'écoutons, Joël, répondit l'horloger.

— Mais, tout d'abord, je tiens à vous remercier, M Nilka, d'avoir allumé les fanaux ; leur lumière m'a guidé droit à L'épave.

— Je ne pouvais pas négliger d'allumer les fanaux, tu sais, Joël, puisque c'est afin que le bateau soit éclairé, la nuit, et les jours de brouillard, que M. Fiermont a mis un gardien sur L'épave, répondit la jeune fille.

— Je disais donc, ou plutôt j'allais dire, reprit Joël, que, lorsque je suis parti, vers les trois heures cet après-midi, je me suis dirigé à terre, en droite ligne, à force de rames. Mais, plus j'approchais du rivage, plus ce rivage me paraissait inconnu… De Roberval, pas de trace, et je compris que j'allais aborder beaucoup plus au nord.

— Comment se fait-il donc ? demanda Nilka. Tu avais mal calculé ta direction sans doute ?

— Pas du tout, M Nilka ! Je m'étais dirigé en droite ligne… Seulement, c'est L'épave qui a fait des siennes, la nuit de la tempête.

— Tempête dont tu nous a parlé, mais dont je n'ai pas eu connaissance, fit Nilka.

— Ni moi, ajouta Alexandre Lhorians.

— Tant mieux alors, tant mieux ! s'écria Joël.

— Mais tu disais, Joël, que L'épave…

— Avait fait des siennes, la nuit de la tempête. Aussi, ce fut une nuit terrible que celle-là ; je l'ai passée, entière, debout à l'arrière, en compagnie de Towaki, le Sauvage. Or, vers les trois heures du matin, L'épave se mit à chasser sur ses ancres ; alors…

— Chasser sur ses ancres ?… Qu'est-ce que c'est cela ? demanda Nilka.

— Un bateau chasse sur ses ancres, M Nilka, quand les ancres glissent sur le fond d'une mer (ou d'un lac) sans mordre. L'épave, que ne retenait plus ses ancres, fut poussée par les vagues en furie, et dériva jusque vis-à-vis la Pointe Bleue…

— Vis-à-vis la Pointe Bleue ! Vraiment ? Si loin que cela !

Ces exclamations furent poussées par Alexandre Lhorians et sa fille.

— Plus loin que la Pointe Bleue j'aurais dû dire ; plutôt entre la Pointe Bleue et la Pointe des Sauvages. Voilà ! Je dus donc re-

venir en arrière, ce qui a beaucoup retardé mon arrivée à Roberval, ce qui a retardé aussi mon retour à L'épave.

— Je n'aime pas cela être entre ces deux réserves de Sauvages ! fit Nilka.

— Nous en sommes à plus de quatre milles pourtant, répondit Joël, et… Ah ! J'oubliais ! M Brisant m'a chargée de tendresses pour vous, M Nilka.

— Cette bonne M Brisant ! Quand viennent-ils nous rendre visite ?

— Elle et M. Brisant doivent venir nous rendre visite dimanche et vous ramener tous deux à Roberval avec eux, dit Joël, en s'adressant à Alexandre Lhorians et sa fille.

— Dimanche ! Dans trois jours alors ! s'écria la jeune fille. Combien j'ai hâte, hâte !… Et ils vont nous ramener à Roberval, père et moi ! Quel bonheur ! N'est-ce pas, petit père, que c'est là une bonne nouvelle ?

— Cela fera très bien mon affaire, dit l'horloger, en s'adressant à Joël. Je disais à Nilka, avant ton arrivée, que j'avais affaire à terre… Un morceau de bois dont j'ai absolument besoin…

— Rien ne vous empêchera de passer quelques jours chez les Brisant, tous deux, fit le domestique. Moi, je m'arrangerai fort bien, tout seul, ici.

Mais, le dimanche, il fut évident, dès l'aurore, qu'on ne devait pas attendre M. et M Brisant, car, sur le firmament, noir comme de l'encre, courait de gros nuages gris, menaçants, précurseurs d'un orage électrique. Au loin, très au loin encore, le tonnerre

grondait sourdement. L'atmosphère était lourde, sans doute, la pluie tomberait bientôt, torrentielle, puis, ce serait le grand branle-bas des éléments.

Vers dix heures de l'avant-midi, la pluie attendue arriva, puis, des éclairs aveuglants, de longs éclairs, se tordant, ondulant, comme des serpents de feu, zébrèrent le firmament, chaque éclair suivi presqu'instantanément par d'assourdissants coups de tonnerre.

C'était un de ces orages électriques qui jettent la terreur dans les cœurs des plus braves ; un de ces bouleversements de la nature où l'homme se sent bien petit, et où même le moins croyant se dit : « Que Dieu est grand ! Qu'il est infiniment puissant ! Et que nous sommes peu de chose, en fin de compte » ! Instinctivement, l'homme s'anéantit, car il sait que, si Celui qui commande aux éléments veut le foudroyer, Il saura bien l'atteindre, et que c'en sera fait de lui.

L'épave frémissait, gémissait et vibrait sous chaque coup de foudre. À chaque éclair, on entendait ce « click » sinistre, qui semble comme l'avertissement d'une catastrophe prochaine.

Nilka, blanche jusqu'aux lèvres, avait excessivement peur. Un orage électrique avait toujours pour effet de l'effrayer beaucoup, et sur L'épave, perdue au milieu du lac St-Jean, c'était pis encore. La jeune fille se disait que leur bateau était, sans doute, le seul point culminant sur cet immense bassin, et que c'était vers lui qu'allait se concentrer toute l'électricité de l'atmosphère, toute la férocité de l'orage. L'obscurité était devenue telle qu'on se serait cru au milieu de la nuit ; même, les canaris dans leurs cages, s'étaient cachés la tête sous leurs ailes et ils dormaient. Carlo

s'était couché aux pieds de Nilka et, à chaque éclair, à chaque coup de tonnerre, il tremblait, puis il se mettait à haleter, comme un chien qui aurait bien chaud, ou qui aurait fait une longue course.

— Vois donc Carlo, Joël ; on dirait qu'il a peur du tonnerre, lui aussi !

— Bien des chiens ont peur du tonnerre et des éclairs, M Nilka, répondit Joël. J'ai connu, moi, un énorme Terre-Neuve qui devenait littéralement fou de peur au premier signe d'un orage.

— C'est terrible aussi, n'est-ce pas ? cet orage, Joël ?... Et lorsqu'on se dit que L'épave est probablement le seul point culminant sur tout le lac St-Jean, en ce moment...

— Tut ! Tut, M Nilka ! Il ne faut pas penser à cela ; il vaut mieux...

Un éclair, qui illumina tout le bateau, accompagné d'un assourdissant coup de tonnerre, interrompit le domestique. Ce fut un de ces coups de foudre où l'on dirait que, du haut du ciel, le Créateur précipite sur la terre des tonnes et des tonnes de cailloux et de rochers.

Instinctivement, Nilka et Joël se jetèrent à genoux, et tous deux se signèrent.

— Récitons le chapelet ! s'écria la jeune fille. Nous sommes dans un immense danger, je le crois fermement ! Prions ! Prions ! Et que Dieu nous préserve ! Père, ajouta-t-elle, en s'adressant à l'horloger, sur qui l'orage paraissait n'avoir aucun effet, nous allons dire le chapelet ; venez vous joindre à nous, je vous prie.

— Le chapelet ? demanda Alexandre Lhorians. Ah ! oui ! C'est dimanche aujourd'hui, en effet.

Le dimanche, à cause de l'impossibilité où l'on était de se rendre à l'église, on récitait le chapelet en famille, sur L'épave. Tous trois se mirent donc à genoux ; mais Nilka ne parvint pas à réciter le chapelet ; chaque éclair, chaque coup de tonnerre l'effrayait tellement qu'elle ne pouvait s'empêcher de crier ou de courir se cacher dans quelque coin de la salle, où, la tête enfouie dans des coussins, les mains collées à ses oreilles, elle essayait de ne pas voir les éclairs, de ne pas entendre le tonnerre.

L'orage fut de longue durée ; il semblait à Nilka que ça ne finirait jamais, et le jour entier le firmament resta couvert de nuages, tandis que la foudre continuait à gronder sourdement.

— Où donc est Carlo ? demanda Nilka, vers la fin de l'orage.

— Je ne sais pas, M Nilka, répondit Joël. La dernière fois que je l'ai vu, il était couché à vos pieds et il tremblait de peur.

Tous deux appelèrent le chien.

— C'est singulier qu'il ait disparu ainsi, n'est-ce pas, Joël ?

— Il a dû se cacher dans quelque coin du bateau ; je vais le chercher, M Nilka, fit le domestique.

Joël se mit à la recherche de Carlo ; il le chercha dans tous les coins du bateau, jusque dans la cale ; le chien n'était nulle part.

— Je ne puis pas trouver Carlo, M Nilka, dit le domestique. Il n'est pas sur le bateau pour sûr.

— Il n'est pas sur le bateau dis-tu, Joël ? Mais… où peut-il bien être ?

— Ma foi, je n'y comprends rien ! À moins qu'il n'ait sauté par un des hublots de l'arrière-pont, que j'avais oublié de fermer, et qu'il serait allé chez les Brisant.

— Impossible ! s'écria la jeune fille. Carlo avait trop peur du tonnerre et des éclairs pour se risquer dehors, je crois.

— Qui sait ? fit Joël, en haussant légèrement les épaules. Qui sait ce que peut un chien dans telle ou telle circonstance ?… Dans tous les cas, Carlo n'est pas sur le bateau ; cela je l'affirme, M Nilka.

Ce n'est que dans le courant de l'après-midi qu'on revit le chien. On n'eut pu dire d'où il venait, car il apparut tout à coup dans la salle à manger, à côté de Nilka.

— Tiens ! Voilà Carlo !

— Mais… D'où vient-il ? demanda Joël.

— Je n'en sais rien… Tout ce dont je suis convaincue, c'est que tu l'as mal cherché, cet avant-midi, car il n'a certainement pas laissé le bateau. Vois plutôt, Joël, Carlo a le poil sec ; conséquemment, il ne peut venir de Roberval, à la nage, hein ? fit, en riant, Nilka.

— Pourtant, se disait Joël in petto, j'ai cherché dans tous les coins et recoins du bateau et je n'ai trouvé le chien nulle part ; dans la cale, sur les ponts, dans les cabines, partout je l'ai cherché… Serait-ce vrai ce que disait M Brisant, que Carlo est un chien… singulier ?… Ça en a tout l'air vraiment… Mais, je vais

laisser croire à M Nilka que j'ai mal cherché le chien ; je n'irai certainement pas lui rappeler les paroles de M Brisant, car cela pourrait l'inquiéter, l'énerver peut-être la pauvre chère petite.

Lorsque sonna l'heure de se mettre au lit, Nilka soupira, en pensant que n'eut été de l'orage, elle et son père auraient couché à Roberval, sur la terre ferme, ce soir-là. Il y avait des moments où elle désirait ardemment sentir un terrain solide sous ses pieds ; à ces moments-là, le lac St-Jean lui paraissait être un gouffre immense, au-dessus duquel elle, son père et Joël n'étaient que suspendus ; un gouffre qui finirait par les attirer et les engloutir tous.

47

« Après la pluie le beau temps. Après la tempête le calme. Tout est bien qui finit bien. »

Ces phrases, Nilka se les dit et se les redit, le lendemain matin, car un soleil brillant, réjouissant, se mirait dans le lac St-Jean, tandis qu'une brise légère faisait onduler doucement les vagues, qui avaient l'air de rire aux caresses de l'astre radieux.

— Si le temps était toujours beau comme il l'est ce matin, Joël, que ce serait agréable de vivre sur L'épave ! s'écria Nilka. Et vois donc ce… troupeau de marsouins qui prend ses ébats tout près du bateau ! N'est-ce pas que c'est joli ? On dirait une longue et large écharpe argentée flottant sur le lac !

— Carlo voudrait bien leur donner la chasse à ces marsouins ! répondit Joël, en riant. Voyez donc s'il se démène ; écoutez-le

donc aboyer, M Nilka !

— Et les canaris ! S'ils chantent joyeusement dans leurs cages, un peu ! Quel contraste d'avec hier, hein ?… Cet orage électrique, que c'était épouvantable ! Jamais je n'ai eu tant peur de ma vie.

— Oubliez-le… l'orage, je veux dire, M Nilka.

— Je vais essayer… Ah ! tiens, pendant que j'y pense… Il va falloir que tu ailles à la pêche cet après-midi, Joël ; il n'y a pas de poisson pour demain.

— C'est bien, j'irai, M Nilka. Peut-être que vous m'accompagnerez ?

— J'aime beaucoup aller à la pêche, tu le sais, Joël ; mais je préférerais céder ma place à petit père, pour cette fois.

— Votre père ?… Mais… M. Lhorians ne consentira jamais…

— Qui sait ?… J'essayerai de le persuader à t'accompagner. Père ne quitte jamais L'épave ; il passe ses journées penché sur ses catalogues ou à travailler à son horloge de cathédrale ; un peu d'exercice lui ferait tant de bien !

— Ce sera difficile, sinon impossible d'arracher M. Lhorians de son atelier, je crois, répondit le domestique.

— Je vais toujours essayer de lui faire entendre raison à ce pauvre petit père, Joël, fit Nilka. Je crains qu'il finisse par tomber malade, à ne jamais prendre l'air ainsi.

Ce fut difficile de convaincre l'horloger ; mais il finit par se rendre aux instances de sa fille, tout en protestant cependant.

— Aller à la pêche, dis-tu, Nilka ? Je ne me suis jamais livré à ce genre de sport, tu le sais, et cela m'ennuierait fort.

— Essayez toujours, père ! insista la jeune fille. Vous vous apercevrez vite que prendre du poisson est un très agréable passe-temps, un sport fort amusant. C'est vraiment… émouvant, vous savez, petit père, de sentir le poisson tirer sur la ligne et se demander ce que l'on va retirer de l'eau.

— Ah ! Bah ! fit Alexandre Lhorians.

— Père chéri, dit Nilka en riant, je prédis que, quand vous serez allé à la pêche une fois, vous voudrez y retourner.

— J'en doute, ma fille, répondit l'horloger en haussant légèrement les épaules. Mais, puisque tu insistes tant pour que j'accompagne Joël, je l'accompagnerai. Quand partons-nous ?

— Dans une heure à peu près. Il est seulement une heure ; entre deux heures et deux heures et demie, ce sera assez tôt.

Àdeux heures et demie précises, Alexandre Lhorians partait pour sa première partie de pêche, et Nilka, pour la première fois aussi depuis qu'ils habitaient L'épave, restait seule sur le bateau. Debout à l'avant, elle regardait les pêcheurs s'éloigner. Ils n'iraient pas loin, c'était certain. Tout de même, il semblait à celle qui les observaient, que la chaloupe qui les contenait diminuait à vue d'œil, à l'horizon…

Elle courut chercher la lunette marine ; à travers ses vitres, son père et Joël paraissaient très rapprochés. Enfin, la chaloupe s'arrêta et, à l'aide de la lunette, elle put voir Joël ajustant une ligne de pêche dans les mains inhabiles de l'horloger.

Nilka abaissa la lunette marine et aussitôt, un petit cri lui échappa :

— Comme ils sont loin ! se dit-elle. La lunette me donnait l'illusion qu'ils étaient tout près de moi.

Elle s'assit sur une chaise berceuse et se mit à tricoter à un fichu en laine qu'elle confectionnait pour son père. Mais le soleil trop ardent rendait l'avant-pont presqu'inhabitable ; elle se leva donc et alla s'installer dans la salle à manger, près d'une des portes munies de moustiquaires. Carlo s'en vint alors poser sa grosse tête sur les genoux de la jeune fille, tandis qu'il la regardait avec ses grands yeux doux.

— Bon Carlo ! dit Nilka en flattant le chien. Tu as donc préféré rester avec moi plutôt que d'aller à la pêche ?... Bon chien ! Bon chien ! Je suis bien contente que tu ne sois pas parti avec père et Joël, tu sais ! Être restée seule, absolument seule, sur L'Épave, je n'aurais pas aimé cela, oh ! mais, pas du tout !

C'était, en effet, nous le répétons, la première fois qu'elle se trouvait seule sur le bateau, et cela lui causait une impression étrange... Ce n'était pas précisément de la peur qu'elle ressentait ; mais un serrement de cœur, dont elle ne comprenait pas elle-même la cause... Le silence qui l'entourait l'oppressait quelque peu... Soudain, deux larmes, provoquées par l'énervement, perlèrent à ses cils.

Afin de surmonter ces impressions, Nilka retourna sur le pont, et s'emparant à la hâte de la lunette marine, elle se mit à observer le lac... Son père et Joël étaient là, non loin... du moins, ils ne paraissaient pas éloignés, à travers la lunette... Alexandre Lhorians venait de prendre un poisson de belle taille, et Joël, tout en enle-

vant le poisson de la ligne, parlait à son maître ; il paraissait le féliciter, car leurs visages, à tous deux, étaient souriants.

— Que je suis ridicule d'être si nerveuse, d'avoir peur de… rien ainsi ! se dit-elle. Allons ! Retournons à la salle à manger et continuons à travailler. Si je veux terminer ce foulard une bonne fois, il faut que je m'y mette, tout de bon !

Elle s'installa de nouveau dans la salle. Carlo, debout devant elle, la tête posée sur les genoux de sa jeune maîtresse, semblait suivre avec intérêt l'ouvrage que celle-ci faisait… On n'entendait que le cliquetis des aiguilles à tricoter de Nilka, car les canaris s'étaient tus, dans leurs cages, accablés par la chaleur probablement…

Le silence devenait intense… intolérable…

Soudain, le timbre de l'horloge de cathédrale tinta trois fois, puis, sans grincement de rouages, sans avertissement préalable, retentit l'air du Stabat Mater, et Nilka se dit que c'était lugubre, cette hymne, au milieu du silence.

Depuis que cette horloge fonctionnait, souvent, la nuit, Nilka s'était éveillée au moment où jouait le Stabat Mater, et chaque fois, cela lui avait causé une singulière impression. Car l'horloger n'était pas encore parvenu, et il ne parviendrait jamais, à perfectionner son invention ; le Veni Creator jouait encore chaque fois que le timbre sonnait neuf coups, l'Angelus, à minuit aussi bien qu'à midi, et le Stabat Mater, à trois heures du matin aussi bien qu'à trois heures de l'après-midi.

Notre jeune héroïne, énervée d'avance par la solitude au milieu de laquelle elle se trouvait, se sentit pâlir, et un soupir

s'échappa de sa poitrine… Pendant combien de temps serait-elle obligée de vivre sur L'Épave ?… Est-ce que cette vie solitaire ne finirait pas par les affecter tous, c'est-à-dire elle-même, son père, et Joël ?… Oh ! pouvoir retourner vivre parmi leurs semblables !… La vie sur ce bateau avait paru très poétique à Nilka… de loin… de Québec, là-bas… Ce serait si peu banal, s'était-elle dit, d'habiter une demeure ancrée en plein lac… Ces régions du lac St-Jean si peu connues, si mystérieuses, ces vastes solitudes dont, il y avait à peine quelques années, seuls le chasseur et l'indien nomade interrompaient le silence, ne devait-ce pas être exquis que d'y vivre ?…

Mais, hélas, il est bien vrai de dire que la réalité n'a jamais valu le rêve, et Nilka avait constaté la justesse de ce dicton, depuis qu'elle était sur L'Épave… Elle avait connu des heures de noir spleen sur ce bateau, véritable petit palais flottant pourtant, et toujours elle craignait un changement de temps… le vent, l'orage…

Ah ! Enfin ! Les dernières notes du Stabat Mater venaient de s'éteindre !…

Mais… Carlo… Qu'avait-il ?… Que… que voyait-il, par-dessus l'épaule de la jeune fille ?… Pourquoi le chien avait-il retiré sa tête des genoux de Nilka, et regardait-il avec tant de persistance… quelque chose… ou quelqu'un… qui se tenait en arrière de sa jeune maîtresse ?… Les oreilles collées sur la tête, remuant doucement sa queue, il restait les yeux fixés sur… Sur… quoi ?… Sur… qui ?… Qu'y avait-il ?…

— Carlo ! Carlo ! murmura Nilka.

Mais le chien restait sourd à cette voix qui, pourtant, lui était si chère ; il ne paraissait même ne pas l'entendre : les yeux toujours fixés sur ce qu'il semblait apercevoir en arrière de la chaise de la jeune fille, il continuait à frétiller de la queue, sans gronder cependant.

Nilka sentit ses cheveux se dresser sur sa tête ; son sang sembla se coaguler dans ses veines, tandis qu'une sueur froide lui inondait le visage… Il y avait là quelqu'un, bien sûr, derrière elle… quelqu'un, que le chien voyait… quelqu'un qui s'apprêtait peut-être à l'enlacer elle, Nilka, dans une mortelle étreinte… quelqu'un… quelque être hideux, repoussant, menaçant, qui allait attaquer sa victime, la frapper dans le dos… Que voyait donc Carlo ? Que voyait-il ?…

— Carlo ! Beau Carlo ! parvint-elle à articuler.

Le chien gardait la même attitude… Nilka se dit qu'elle allait se retourner subitement, faire face à l'intrus… Elle eut voulu demander : Qui est là ? mais aucun son ne passa ses lèvres, blanches comme le reste de son visage… Encore une fois, elle essaya d'attirer l'attention de Carlo… inutilement…

Il lui eut fallu trouver la force de se retourner… Mais, que verrait-elle ?… Un être humain ?… Une ombre ?… Elle se rappela les frôlements étranges perçus certaines nuits…

— Mon Dieu ! Que j'ai peur ! se dit-elle.

Allait-elle s'évanouir ?… Non ! Non ! Elle allait plutôt essayer de réagir contre le sentiment d'indicible frayeur qui l'envahissait… Allons ! Allons ! Elle ne resterait pas là, à ne rien faire, pour découvrir ce qu'il y avait… ce qui se passait derrière sa chaise,

n'est-ce pas ? Du courage ! La situation présente ne pouvait se prolonger plus longtemps ; elle serait morte de peur, bien avant le retour de son père et de Joël…

Faisant un suprême effort de volonté, Nilka parvint à se lever de sa chaise, puis elle tourna vivement sur son talon…

Elle vit… rien… Non, rien… absolument rien…

Pourtant, le chien avait vu quelqu'un… ou quelque chose, lui !… Elle écouta… Pas un son ne lui parvint… Tout était silencieux… un de ces silences mornes, qui étreignent le cœur…

Aussi vite qu'elle le put, sur ses jambes que la peur faisait ployer sous elle, Nilka regagnât l'avant-pont… Merci Dieu ! La chaloupe revenait vers L'Épave ; bientôt, dans cinq minutes au plus, son père et Joël seraient de retour !

48

— Joël, j'ai à te parler ! fit Nilka, ce soir-là, après le souper. Père est retourné dans son atelier ; nous sommes donc seuls, toi et moi. Écoute bien.

— Je suis tout attention, M Nilka, répondit Joël.

— Voici : J'aimerais à faire, en ta compagnie, l'inspection de ce bateau, dit la jeune fille.

— L'inspection du bateau ! De L'Épave, vous voulez dire, M Nilka ?… Mais, je l'ai visité, de la cale au troisième pont, je ne sais combien de fois déjà !

— Nous le visiterons ensemble, mon bon Joël, et nous ne laisserons pas un seul coin inexploré.

— Je suis entièrement à vos ordres, chère M Nilka. Mais, puis-je vous demander pourquoi…

— Pourquoi je désire visiter le bateau ?… Eh ! bien, je crois vraiment qu'un être mystérieux habite L'Épave… et je veux m'assurer si…

— Allons ! Allons ! fit le domestique. Qui donc a bien pu vous entretenir de ces choses ?… Les récits fantastiques concernant L'Épave ne devraient pas vous inquiéter ; le mieux, c'est d'en rire, M Nilka.

— Il y a donc quelque chose, Joël, que tu me parles ainsi ?… Quelque légende sans doute attachée à L'Épave ?… Je ne le savais pas… Je le sais maintenant…

— Ce sont tous des contes à dormir debout, M Nilka. Il n'est pas surprenant, vous comprenez, que ce bateau, abandonné depuis quelque temps, à l'ancre au milieu de ce lac, ait donné lieu à certains récits merveilleux ; mais ce n'est pas une jeune fille aussi bien instruite et éduquée que vous qui allez croire aux superstitions des alentours, n'est-ce pas ? fit Joël, qui avait envie de se donner de bons coups de pieds, pour avoir trop parlé tout à l'heure.

— Joël, les gens des alentours n'ont pas tout à fait tort, crois-le… J'ai été témoin de choses très étranges, depuis que nous demeurons sur ce bateau, et cela fort souvent… Encore cet après-midi…

— Des choses étranges ?… Encore cet après-midi ?… Qu'est-ce donc, M Nilka ? Je vous prie de m'expliquer ce que vous voulez dire.

— Je vais tout te dire, Joël, tout !

Nilka parla d'abord de ces étranges frôlements, comme ceux de longs vêtements traînés sur le plancher, entendus certaines nuits, puis elle raconta son expérience d'il y avait quelques heures à peine.

— Carlo voyait quelque chose… ou quelqu'un, qu'il y avait directement derrière ma chaise, je te le dis, Joël ! assura-t-elle. Il y a quelque chose d'étrange, une mystérieuse présence, sur ce bateau… À nous deux, nous allons essayer de scruter ce mystère… Montons sur les deux ponts, puis nous explorerons cet entrepont, puis la cale… Nous visiterons tout, tout ! Je le répète, nous ne laisserons pas un seul coin inexploré. Viens !

Inutile de le dire, n'est-ce pas, ils ne trouvèrent rien ; ni dans les cabines, ni sur les ponts, ni dans la cale… rien.

— M'est avis, M Nilka, dit Joël, lorsque tous deux furent revenus dans la salle à manger, m'est avis que L'Épave ne recèle aucun mystère.

— Pourtant, Joël, ces frôlements mystérieux ; l'attitude de Carlo, cet après-midi…

— Chère M Nilka, c'est l'effet de ces régions qui se fait sentir chez vous, l'effet de la solitude, de notre genre de vie hors de l'ordinaire ; que sais-je encore ?… Et puis, nous avons eu tort, M. Lhorians et moi, de vous laisser seule sur L'Épave, cet après-

midi ; de vous savoir seule, cela vous a rendue nerveuse, et l'imagination aidant…

— Peut-être as-tu raison, répondit Nilka, quoiqu'elle ne fut pas du tout convaincue. Mais elle désirait ne pas discuter le sujet plus longtemps. Dans tous les cas, chose certaine, c'est que L'Épave ne contient pas d'autres êtres humains que père, toi et moi ; nous l'avons constaté, hein, Joël ?

— Bien sûr ! ! Bien sûr, chère M Nilka !… Tout de même, jamais plus je ne vous laisserai seule sur ce bateau, non, jamais plus ! La solitude inspire toutes sortes d'idées, c'est reconnu ; des idées fort curieuses souvent. Du moment que vous avez eu peur cet après-midi, cela me servira de leçon pour l'avenir.

— Allons rejoindre petit père maintenant, Joël. Il finirait par s'apercevoir qu'il y a quelque chose, et je ne tiens pas à ce qu'il sache que sa fille « se fait des peurs », tu sais, fit Nilka en riant.

Alexandre Lhorians, est-il nécessaire de le dire ? ne s'était pas aperçu de l'absence de sa fille. Occupé à manier des rouages compliqués, rien ne l'intéressait au monde, hors de ce qu'il faisait pour le moment.

Nilka essaya de se persuader qu'elle était parfaitement rassurée, depuis qu'elle avait visité L'Épave, en compagnie de Joël, elle se dit qu'elle parviendrait à oublier les incidents qui lui avaient suggéré la pensée de faire cette visite du bateau. Pourtant, le jeudi suivant, lorsque Joël retourna à la pêche et qu'elle resta seule avec son père, elle se sentit mal à l'aise. Au lieu de rester dans la salle à manger, où la chaleur était moins grande, elle se rendit sur l'avant-pont, et s'installa tout près de l'atelier de l'horloger, dont un des châssis était ouvert.

Alexandre Lhorians profita de la présence de sa fille auprès de lui, vous le pensez bien, pour lui annoncer qu'il croyait avoir trouvé le moyen de perfectionner son horloge de cathédrale.

— Bientôt, vois-tu, Nilka, lui disait-il, les airs que joue l'horloge ne se feront entendre que durant le jour. J'ai inventé une sorte de levier qui, après l'angelus du soir, soulèvera le mécanisme musical, et… Tu verras. Tu verras, ma fille ! Je l'ai toujours dit ; mon invention nous apportera la fortune un jour… avant qu'il soit longtemps.

Quoique ce genre de discours l'ennuyât infiniment, Nilka écoutait attentivement l'horloger, quand même, heureuse qu'elle était d'entendre le son d'une voix humaine.

Lorsque Joël revint et qu'il aperçut sa jeune maîtresse prêtant l'oreille aux propos de son père, il comprit à quel sentiment elle obéissait et il soupira profondément.

— Décidément, se dit-il, M Nilka aurait bien besoin de distractions ; il lui faudrait changer d'entourage, de localité, pour au moins quelques jours. Elle devient superstitieuse, la pauvre petite, et cela m'inquiète beaucoup… Si M. et M Brisant peuvent venir nous rendre visite dimanche et ramener M. Lhorians et sa fille avec eux, je serai bien content… M Nilka aurait besoin de voir d'autres visages, d'entendre d'autres voix, de se mêler à d'autres conversations que les nôtres… Quelle vie, pour une jeune fille, que celle que nous menons ici !… Ah ! si j'avais su quel effet la solitude aurait sur cette chère petite, j'aurais travaillé de mes deux bras, nuit et jour, et à la sueur de mon front, à casser des pierres, s'il l'eut fallu, plutôt que de conseiller si fortement M. Lhorians d'accepter la position de gardien de ce bateau !

Le dimanche matin, lorsque Joël se leva, il eut un soupir de soulagement, car il vit bien que la journée promettait d'être belle et que, conséquemment, on aurait la visite de M. et M Brisant.

— Quelle belle journée, n'est-ce pas, M Nilka ? fit-il, pendant le déjeuner. Une superbe journée pour aller à terre, je trouve.

— Tu l'as dit, Joël ! répondit Nilka. Père, ajouta-t-elle, j'attends M. et M Brisant, cet avant-midi.

— Vraiment ? fit Alexandre Lhorians, d'un air distrait.

— Oui, petit père, et ils vont nous ramener à Roberval avec eux. Quel bonheur !

— Nous ramener à Roberval, dis-tu ?... En quel honneur ? demanda l'horloger.

— Mais, père... Vous ne vous souvenez donc pas que vous devez aller à terre afin de vous procurer ce morceau de bois dont vous avez besoin pour votre horloge ?

Alexandre Lhorians fronça les sourcils.

— Je ne me souviens pas, Nilka, répondit-il ; de plus, je ne me sens pas du tout disposé à quitter L'Épave, pour le moment.

Des larmes vinrent aux yeux de la jeune fille, et elle jeta un regard suppliant du côté de Joël... Elle avait tant rêvé aller à terre et se faire accompagner de son père !

— M. et M Brisant vont être fort désappointés, si vous refusez leur invitation, M. Lhorians, interposa Joël.

— Désappointés, dis-tu, Joël ? Et pourquoi, je te prie ?

— Ils avaient compté sur votre visite, je le sais.

— Je le regrette alors, car les Brisant sont de braves gens, de bien braves gens, que j'estime beaucoup. Cependant, tu dois le comprendre, Joël, je ne peux pas laisser mon horloge de cathédrale, au moment où je suis à inventer un mécanisme qui…

— Pardon, M. Lhorians ! interrompit le domestique, car il vit bien que son maître allait se lancer dans des explications ennuyeuses et compliquées. Mais si je dis que M. et M Brisant vont être désappointés, reprit-il, en faisant un signe à Nilka, c'est qu'ils comptaient sur vous pour réparer une ou deux de leurs horloges, pendant votre séjour chez eux.

— Ah ! Alors, voilà qui change tout à fait la face des choses ! répondit Alexandre Lhorians. Je ne puis pas oublier que je suis horloger, tu le penses bien, Joël, et puisque ces braves gens ont de l'ouvrage à me donner, j'irai chez eux ; même, je ferai l'ouvrage pour rien, entendu que je n'en suis plus réduit à travailler à mon art (Alexandre Lhorians parlait toujours de son métier comme d'un art) pour de l'argent.

— Et, se disait Joël, in petto, je m'arrangerai pour que M Brisant trouve à employer mon pauvre maître, d'une manière ou d'une autre… Il y a toujours moyen de déterrer, quelque part, de vieilles horloges qui ont la berlue…

Bref, tout s'arrangea à la satisfaction générale, et ce soir-là, Alexandre Lhorians et sa fille partaient pour Roberval. Les Brisant n'avaient pas manqué de venir les chercher et ils avaient promis à Joël d'essayer de garder leurs visiteurs au moins huit jours avec eux.

— Quel beau congé pour la chère petite M Nilka, et que je suis content qu'elle aille passer quelques jours à terre ! se disait le domestique, sans songer, même un instant, le brave garçon, à l'ennui qu'il allait éprouver à demeurer si longtemps seul sur L'Épave.

49

Sous un vieux pommier, dont les branches chargées de fruits, tombent jusqu'à terre, Nilka est assise. À ses côtés est Cédulie, M Brisant ; elle écosse des pois. Toutes deux causent ensemble ; elles continuent, évidemment, une conversation commencée déjà.

— Ne craignez pas de me déranger, chère M Brisant, disait Nilka. Je ne lisais pas… je n'essayais même pas de lire. Voyez mon livre plutôt ; il est fermé, je ne l'ai seulement pas ouvert… Dire qu'il y a déjà deux jours que nous sommes en visite chez-vous ! continua-t-elle. Que le temps passe vite !

— J'aime à vous entendre parler ainsi, Nilka, croyez-le ! répondit Cédulie. Les distractions ne sont pas nombreuses ici, il est vrai ; mais…

— Ah ! que parlez-vous de distractions, M Brisant ! s'écria Nilka. Je suis parfaitement heureuse, sachez-le, car je ne puis me lasser de regarder et contempler les arbres, l'herbe, les rochers, les fleurs… Nous ne voyons jamais de ces choses, voyez-vous, dans les environs de L'Épave, fit-elle, en riant.

— Vous aimez L'Épave cependant, n'est-ce pas, Nilka ?

— Certes oui, je l'aime ! Mais, je préférerais voir notre beau petit palais flottant érigé au milieu de la verdure et des fleurs, plutôt qu'au milieu du lac St-Jean… qui me fait un peu peur parfois.

— Le lac St-Jean vous fait peur, dites-vous, Nilka ? Mais… c'est un lac splendide, admirable, imposant…

— Je sais, M Brisant ! Tout de même, je trouve que le lac St-Jean n'est pas un lac… comme un autre… Voyez plutôt comme il est désert… Pas une voile, pas une chaloupe même, sur ses ondes… Savez-vous, je me dis parfois que la Mer Morte doit être ainsi.

— Il faut vous chasser ces idées de la tête, chère petite, conseilla Cédulie. Moi, voilà près de quinze ans que je suis sur les bords du lac St-Jean et je l'aime…

— Peut-être finirai-je par l'aimer, moi aussi, M Brisant.

— Il ne pourrait se faire autrement, j'en suis sûre… Mais, j'allais oublier de vous dire, Nilka, que vous allez avoir la visite de deux jeunes filles, tout à l'heure…

— Deux jeunes filles ! Vraiment !

— Oui. Les demoiselles Laroche, Leona et Ève…

— Ève ?… Quel nom singulier ! s'écria Nilka. J'ai connu plusieurs Eva ; des Ève, jamais.

— Leona et Ève sont charmantes.

— Je n'en doute pas, M Brisant.

— Les Laroche sont nos voisins ; leur ferme n'est qu'à un mille d'ici. Leona et Ève sont institutrices, dans un village, à trente milles seulement de la ville de Québec, dit Cédulie. Vous aimerez à les rencontrer, Nilka, et si vous désirez les inviter à aller vous rendre visite sur L'Épave, je sais qu'elles accepteront votre invitation et que ça leur fera plaisir d'y aller.

— Et ça me fera excessivement plaisir de les inviter et de les recevoir, n'en doutez pas, répondit Nilka.

— Elles seraient venues hier, si elles n'avaient été absentes de Roberval ; elles étaient allées à la pêche au lac aux Couleuvres. Elles passent ici le temps de leurs vacances de l'été seulement.

— J'ai bien hâte de connaître les demoiselles Laroche !

— Je les attends d'une minute à l'autre... Tiens !... « En parlant du soleil on en voit les rayons ». C'est le cas de le dire, car voilà Leona et Ève qui s'en viennent sur le chemin. Allons à leur rencontre, voulez-vous, Nilka ?

— Avec grand plaisir, M Brisant.

De loin, les deux jeunes filles qui s'avançaient sur la route, faisaient des signes de la main à M Brisant. Elles étaient vêtues toutes deux de robes en indienne rose, retenues à la taille par des ceinturons de velours noir ; même dans ces simples toilettes, elles paraissaient élégantes.

— Deux jolies brunettes ! dit Nilka, en souriant à M Brisant. Qu'il me tarde de faire connaissance avec elles !

— Bonjour, M Brisant ! firent les jeunes filles, d'une voix claire, lorsqu'elles se furent approchées de la clôture, près de la-

quelle Cédulie et Nilka les attendaient.

— Bonjour, Leona ! Bonjour, Ève ! répondit M Brisant. Je vous présente M Nilka Lhorians, ajouta-t-elle. Nilka, voici M Leona et Ève Laroche.

Les trois jeunes filles échangèrent des sourires et des poignées de main ; la connaissance était faite.

Bientôt, toutes étaient assisses sous le vieux pommier et causaient ensemble, comme si elles eussent été de vieilles connaissances.

— M Brisant, fit soudain Ève, nous désirons vous inviter, ainsi que M. et M Lhorians, à une soirée — un bal plutôt — que nous donnons chez-nous, après demain soir, c'est-à-dire jeudi. Vous viendrez n'est-ce pas ?

— Bien sûr que nous irons ! répondit Cédulie.

— Et c'est bien gentil à vous de nous inviter père et moi, dit Nilka.

— Nous tenons beaucoup à ce que vous soyez des nôtres, M Lhorians, dit Leona.

— Merci, M Laroche.

— C'est en l'honneur de Leona, ici présente, que nous donnons un bal, annonça Ève. Je dois vous dire, M Lhorians…

— Dites : « Nilka », toi et Leona, plutôt que « M Lhorians », et Nilka vous adressera par vos prénoms, vous aussi, conseilla M Brisant.

— Nous ne demandons pas mieux, répondit aimablement Ève ; n'est-ce pas, Leona ?

— Je trouve charmant le conseil que vient de nous donner M Brisant, fit Leona en souriant. Qu'en pense… Nilka ?

— J'en pense exactement ce que vous et Ève en pensez, rit Nilka.

— Mais, pardon de t'avoir interrompue tout à l'heure, Ève, ma chère, dit Cédulie. Tu allais nous expliquer l'occasion de ce bal, jeudi soir…

— Oui, M Brisant. Leona a reçu son diplôme modèle, et nous voulons célébrer dignement l'évènement ; voilà.

— C'est charmant, et je vous félicite, Leona ! s'écria Nilka.

— Merci, chère Nilka !

— M Brisant, reprit Nilka, nous irons à ce bal, n'est-ce pas ?

— Nous n'y manquerons pas, chère enfant, et je suis bien contente qu'une pareille occasion se présente pour vous procurer de l'amusement. Et maintenant, moi aussi, j'ai quelque chose à vous proposer, à toutes, pour demain.

— Qu'est-ce ? Qu'est-ce donc ? s'écrièrent les trois jeunes filles.

— Une excursion à la Pointe Bleue…

— Oh ! Quelle belle idée vous avez là, M Brisant !

— N'est-ce pas ?… Nous venons d'acheter une belle grande express à trois sièges : il y a donc place pour six. Je compte :

M. Lhorians et Nilka ; Leona et Ève ; Raphaël et moi.

— Vous n'êtes jamais allée à la Pointe Bleue, Nilka ? demanda Leona.

— Non, jamais. Ça doit être intéressant ?

— Ça l'est, assurément ! Ève et moi, nous y sommes allées, il y a deux ans et ce n'était pas la première fois que nous y allions. Les Sauvages de la Pointe Bleue ne sont guère dangereux ; seulement, le mieux, c'est de n'avoir l'air étonné de rien. Ce sont des Montagnais, tribu paisible entre toutes.

— Ainsi, ça vous va, tout plein, l'excursion à la Pointe Bleue, hein, mes enfants ? demanda M Brisant.

— Si ça nous va ? Certes !

— Nous partirons entre neuf et dix heures, demain matin. C'est un assez long trajet de Roberval à la Pointe Bleue, et Raphaël n'aime pas à surmener ses chevaux, comme vous le savez. Nous arrêterons vous prendre en passant, Leona, Ève ; tenez-vous prêtes.

— Nous serons prêtes, ne craignez rien, chère bonne M Brisant.

— Nous apporterons des paniers et dinerons sur l'herbe... Je connais un bon endroit...

— Ce sera charmant ! s'exclama Nilka, qui n'avait certes pas été gâtée en ces sortes d'amusements.

— À demain donc ! dit Leona, en se levant pour partir.

— Vous partez ? s'écria Cédulie. Je croyais que vous alliez rester à souper avec nous ce soir !

— Rien ne nous serait plus agréable, M Brisant, répondit Leona, et merci de votre invitation. Malheureusement, nous ne pouvons pas l'accepter, car il nous reste des invitations à faire pour jeudi soir.

Àce moment, Alexandre Lhorians arrivait dans le jardin ; il vint aussitôt se joindre au groupe qui se tenait sous le vieux pommier.

— Ah ! M. Lhorians ! fit M Brisant. M Leona et Ève Laroche, M. Lhorians, ajouta-t-elle, faisant la présentation à sa manière.

— Je suis très heureux de faire votre connaissance, M Laroche, dit l'horloger, en s'inclinant devant les jeunes filles.

— Qu'il a l'air distingué ce M. Lhorians ! se disait Leona.

— Il fait penser à ces ducs et marquis de la vieille France, pensait Ève.

— M Laroche sont venues rendre visite à Nilka, dit Cédulie.

— C'est bien aimable à vous, Mesdemoiselles, dit Alexandre Lhorians, et j'espère que vous deviendrez amies, toutes trois, ajouta-t-il. Ma fille n'a fait aucune connaissance encore, en ces régions, à part nos très excellents amis M. et M Brisant.

— Nous sommes amies déjà, M. Lhorians ; n'est-ce pas, Nilka ? dit Ève.

— Oui, certes ! répondit Nilka.

— Nous profitons de l'occasion de notre visite à Nilka pour vous inviter à un bal que nous donnons chez-nous, jeudi soir, M. Lhorians, dit Ève.

— Et nous tenons beaucoup à ce que vous accompagniez M. et M Brisant et Nilka ; nous y tenons infiniment, fit Leona.

— Merci, Mesdemoiselles, répondit l'horloger, en s'inclinant de nouveau. Si mes occupations me le permettent, j'accompagnerai ma fille, avec plaisir.

— Au revoir donc ! À demain ! dit Ève. Nous serons prêtes, M Brisant.

Mais les jeunes filles devaient se rencontrer avant le lendemain, car vers les sept heures et demie, ce soir-là, Leona et Ève, accompagnées d'une autre jeune fille et de deux jeunes gens, arrêtèrent chez les Brisant. Nilka, qui était dans le jardin, accourut au-devant d'eux.

— Nilka, dit Leona, nous venons vous chercher ! Mais auparavant, que nous vous fassions faire la connaissance de nos amis ; voici M Thérèse Lanthier et son frère, M. Louis Lanthier, puis voici aussi mon frère Pierre, que je vous présente. Mes amis, ajouta-t-elle, en s'adressant à ses amis, je vous présente M Nilka Lhorians.

— Il y a si longtemps que je brûle du désir de connaître « la demoiselle de L'Épave » ! dit Pierre Laroche, en souriant.

— Et nous aussi ! s'écrièrent Thérèse Lanthier et son frère.

— Merci, répondit Nilka, en souriant. Quant à moi, je ne saurais vous dire combien il m'est agréable de faire d'aussi aimables

connaissances ; moi qui ne connaissais personne ici, excepté M. et M Brisant.

— Leona vous a dit, tout à l'heure que nous venions vous chercher, Nilka, dit Ève ; nous allons cueillir des roses sauvages, par là… Il y en a en extraordinaire quantité, parait-il. Venez-vous avec nous ?

— Si père me le permet, j'irai avec le plus grand plaisir du monde.

La permission lui ayant été accordée, Nilka eut vite rejoint l'essaim joyeux de jeunes gens. Tout en marchant, ils parlèrent de l'excursion projetée pour le lendemain.

— Leona nous dit, M Lhorians, que vous allez à la Pointe Bleue demain ? demanda Pierre Laroche.

— Oui, M. Laroche. Ça doit être curieux, cet établissement de Sauvages !

— Vous n'avez pas peur des Sauvages, à ce que je vois, dit Thérèse Lanthier, en riant.

— Peur ?… Pourquoi en aurais-je peur ?… Le seul Sauvage que j'aie rencontré, venait de me sauver la vie, alors que j'allais me noyer.

— Vraiment ! Oh ! racontez-nous cela, Nilka ! s'écria Ève. Tenez, asseyons-nous sur cette pierre plate, tandis que M Lhorians va nous raconter sa grande aventure, ajouta-t-elle, en s'adressant aux autres jeunes gens.

Aussitôt dit, aussitôt fait, et bientôt, Nilka racontait à ses auditeurs attentifs l'accident qui lui était arrivé, un jour, alors que sa

chaloupe « L'Oiseau Bleu » avait chaviré.

— Et comment se nomme-t-il ce jeune Sauvage qui vous a sauvé la vie ? demanda Thérèse Lanthier.

— Il se nomme Towaki-dit-Fort-à-Bras.

— Towaki ! Mais, nous le connaissons bien Towaki, ici, à Roberval ! Il vient souvent vendre des légumes, et aussi des paniers, que confectionne sa mère, la vieille Yatcha.

— Towaki est un Sauvage… civilisé, si je puis m'exprimer ainsi, lit Leona, en souriant.

— Instruit par un prêtre missionnaire, ajouta Pierre Laroche, Towaki est, affirme-t-on, un vrai puits de science.

— Père prétend, pourtant, que c'est une grave erreur que de… civiliser un Sauvage, intervint Ève.

— Il vaut mieux les laisser vivre et mourir dans leur ignorance, tu crois, Ève ? demanda Leona.

— Bien… Je ne sais trop… Chose certaine, c'est que leur instruction ne leur sert pas à grand'chose ; elle les rend prétentieux et pédant… Voyez Towaki…

— Towaki est un charmant Sauvage… si je puis m'exprimer ainsi, à mon tour, dit Pierre Laroche. Il a une infinité de qualités, vous savez ; de plus, il pourrait en remontrer à plus d'un d'entre nous, car on prétend qu'il dépense la plus grande partie de son argent en livres instructifs. Oui, Towaki a plus d'un bon point en sa faveur, mes amis.

— Sans doute, répondit Thérèse Lanthier ; cependant, il y a ceci à son détriment : c'est que Towaki-dit-Fort-à-Bras a honte de sa vieille mère.

— Oh ! s'exclama Nilka. Mais, c'est affreux cela ! Avoir honte de sa mère.

— Si vous connaissiez la vieille Yatcha, la mère de Towaki, M Lhorians ! intervint, en riant, Louis Lanthier. Elle est… Elle est…

— Terrible, repoussante, acheva Thérèse. De plus, elle est dangereuse, très dangereuse même, car elle jette des sorts.

— Pour cela, c'est vrai, affirma gravement Pierre Laroche ; Yatcha jette des sorts.

— C'est un fait reconnu que la mère de Towaki jette des sorts, amplifia Louis Lanthier, non moins gravement. Malheur à qui refuse d'acheter un des paniers de la vieille Yatcha ; pour le punir, elle lui jette quelque horrible sort.

Nilka jeta sur les deux jeunes gens et sur Thérèse un regard étonné, puis ses yeux rencontrèrent, pour un instant, ceux de Leona et d'Ève ; toutes deux sourirent, mais elles baissèrent aussitôt la vue, se mordillant les lèvres. Nilka comprit : les gens des environs étaient superstitieux ; ils croyaient aux jeteurs de sorts et choses de ce genre ; ils devaient croire aussi aux loups-garoux, aux feux-follets, etc., etc. Mais Leona et Ève avaient secoué leurs préjugés et superstitions il y avait beau jour. N'habitant plus les régions du lac St-Jean, depuis leur enfance, et n'y venant que pour les vacances de l'été ; côtoyant, à cause de leur position d'institutrices, des gens plutôt éclairés, elles avaient dû essayer,

plus d'une fois, mais sans y réussir, d'éclairer leurs parents et leur frère. C'est pourquoi elles n'osaient rien dire, en ce moment ; pour Nilka, cependant, le silence des deux sœurs était assez éloquent.

La cueillette de roses fut splendide ; mais on ne tarda pas trop de revenir chacun chez soi, car il était entendu qu'on se coucherait de bonne heure chez les Brisant et chez les Laroche, afin d'être frais et dispos pour l'excursion du lendemain à la Pointe Bleue.

50

Le lendemain matin, entre neuf heures à dix heures, on eut pu voir, sur la route allant de Roberval à la Pointe Bleue, une express peinturée jaune et rouge, à trois sièges, dans laquelle six personnes étaient assises. Sur le siège de devant étaient Raphaël Brisant et Alexandre Lhorians. Raphaël conduisait lui-même ses chevaux, de bonnes grosses bêtes d'un gris pommelé. Sur le deuxième siège étaient Cédulie et Leona ; sur le troisième, Nilka et Ève.

Le temps était splendide. Il ferait bien chaud probablement, vers l'heure du midi ; mais, pour le moment, on endurait facilement un léger manteau.

Nilka était au comble de sa joie. À part les promenades qu'elle avait faites en voiture avec « tante Berthe », lors de son séjour au « château », elle n'avait pas été gâtée en ce genre d'amusement. Aussi, s'en donnait-elle de tout cœur et s'amusait-elle franche-

ment, tout en admirant le paysage vraiment grandiose à travers lequel elle voyageait.

— Que c'est beau ! s'écria-t-elle soudain.

— Oui, c'est beau en effet ! répondit Ève. La nature… rien ne peut surpasser en beauté ce que Dieu a fait. Aimez-vous la campagne, Nilka ?

— Je l'aime, assurément. Mais, j'ai toujours vécu dans les grandes villes : Montréal, Québec…

— Ah ! vous avez demeuré à Québec ? s'écria Ève.

— Québec est très pittoresque, dit Léona. Ève et moi, nous avons fait nos études dans un pensionnat de cette ville, et nous passons à Québec nos vacances de Noël et de Pâques.

— Vraiment ! s'exclama Nilka.

— Oui, fit Ève. Nous sommes invitées « à vie », Léona et moi, chez M. et M Delherbe ; Estelle Delherbe est une de nos compagnes de classe et notre intime amie.

— Estelle Delherbe ? cria presque Nilka. Mais je la connais !

— Vous la connaissez ?… N'est-ce pas qu'elle est aimable et bonne, charmante avec cela ? Chère Estelle !

— C'est-à-dire que je l'ai rencontrée… un soir… à Québec, expliqua Nilka. Nous avons même échangé des serments d'amitié, ajouta-t-elle, en souriant. Mais nous n'avons pas eu l'occasion de nous revoir depuis… Nous avons quitté Québec, père et moi, pour venir demeurer sur L'Épave.

— Eh ! bien, Nilka, assura Léona, quand vous n'auriez pas revu Estelle, si elle vous a promis son amitié, soyez tranquille : cette amitié est vôtre. Estelle est la plus sincère et la plus fidèle amie qu'on puisse désirer ou rêver.

— Vous n'avez pas rencontré les deux amies d'Estelle, Nilka ; je veux dire Renée Le Mouet et Anne Pivert ? À Québec, on les nomme : « le charmant trio » paraît-il.

— J'ai fait la connaissance de Renée Le Mouet, ce même soir-là ; elle était accompagnée de son frère, M. Joe Le Mouet. Estelle aussi était accompagnée de son frère, M. Albert Delherbe.

— Bravo ! Bravo ! Nous voilà en pays de connaissances ! s'écria Éve. Qui connaissez-vous encore de nos amies, Nilka ?... Réjanne Trémaine ?...

— Non, je ne connais pas M Trémaine. Je suis passée devant chez elle, La Solitude, assez souvent cependant. Je sais seulement qu'elle avait été fiancée à M. Paul Fiermont, le propriétaire du « château »... et de L'épave ; mais que tout était fini entr'eux, depuis le décès de M. Delmas Fiermont.

— M Brisant nous a dit que vous ne connaissiez pas du tout M. Paul Fiermont ? dit Léona... Bien, ça me surprend que vous ne l'ayez pas rencontré le soir où vous avez fait la connaissance d'Estelle et de son frère, car Messieurs Fiermont et Delherbe sont deux inséparables... du moins, lorsque M. Fiermont est à Québec.

— Le soir où j'ai rencontré Estelle et son frère, Renée et son frère aussi, ils étaient accompagnés d'un M. Laventurier, répondit, en hésitant, Nilka.

Elle espérait, la pauvre enfant, entendre parler de celui auquel elle pensait si souvent. Si Leona et Éve connaissaient M. Laventurier, elle attacherait plus d'importance à ce qu'elles diraient de lui que ce qu'en avait dit Judith Rouvain. C'est donc très anxieusement qu'elle attendait la réponse des deux sœurs.

— M. Laventurier ? demanda Éve. Quel nom curieux, rare ! C'est la première fois que je l'entends… Toi, Léona ?

— Je n'ai jamais entendu mentionner ce nom avant aujourd'hui, répondit Léona. Décrivez-nous donc ce M. Laventurier, Nilka.

— Le décrire ? fit Nilka en riant. Je n'ai jamais pu décrire une personne de ma vie… Cependant, je puis vous dire que M. Laventurier est grand, près de six pieds, je crois ; qu'il a les yeux et les cheveux bruns, les traits réguliers ; qu'il porte une fine moustache, brune aussi, et… c'est tout. À mon avis, cette description ne vaut rien ; tous les hommes bruns peuvent ressembler à M. Laventurier.

Pas tous, mais presque tous, dit Éve en riant.

— Vous n'avez pas connu Judith Rouvain, par hasard, Nilka ? demanda Léona !

— Oui… J'ai connu Judith Rouvain… balbutia Nilka.

Judith Rouvain !… Que de souvenirs ce nom évoquait chez elle !

— C'est une sorte de vipère Judith Rouvain, affirma Éve

— Oui, je sais, répondit Nilka. Elle m'a dit être la fiancée de ce M. Laventurier dont je vous parlais tout à l'heure.

— Ah ! fit Éve. Fiancée de M. Laventurier… tandis qu'elle aime follement et secrètement M. Paul Fiermont, qui ne s'en doute pas d'ailleurs, et qui se soucie de Judith Rouvain comme je me soucie moi de… l'homme que nous venons de croiser sur le chemin. M. Fiermont est charmant, vous savez, Nilka, reprit-elle ; aimable, très courtois, gentil on ne peut plus ; de fait il est presque parfait.

Nilka se mit à rire.

— Éve, j'ai souvent, très souvent, entendu énumérer les qualités de M. Fiermont, par « tante Berthe » dit-elle.

— « Tante Berthe » Ah ! oui ; elle adore son « neveu », dit Léona. Mais pour revenir à Estelle, savez-vous, Nilka, qu'elle devait venir nous voir, cet été ? Malheureusement, les Delherbe ont changé d'idée : ils se dirigeront plutôt vers le Nord-Ouest, et c'est, comme disent les navigateurs de ces régions, tout à fait sur un autre « rhim d'vent », ajouta-t-elle en riant.

— Je gage que Nilka ne sait pas ce que c'est qu'un « rhim d'vent » ! fit Éve, en éclatant de rire.

— Je ne le sais certainement pas. Qu'est-ce donc ?

— « Rhim d'vent », cela signifie : « rhumb de vent ». Mais, par ici, on a de singulières expressions, de singulières croyances ; vous avez dû vous en apercevoir, Nilka, fit Ève.

— Si ça jase, cette jeunesse, hein, Cédulie ! s'écria, en riant, Raphaël Brisant, se tournant du côté de sa femme en désignant les jeunes filles.

— Mais, oui ! répondit Cédulie. Ça jase et ça s'amuse. Tant mieux !

— Imaginez-vous, M. Brisant, dit Léona, que nous avons découvert que nous connaissions les mêmes jeunes filles, les mêmes messieurs, dans la ville de Québec, Nilka et nous !

— Et nous avons tant de choses à dire que nous ne parviendrons jamais à tout dire, fit Ève, hormis de causer ensemble nuit et jour, pendant la visite de Nilka à Koberval.

— Alors, il faudra venir nous rendre visite à L'épave, répondit Nilka, et là, nous continuerons notre conversation. Rien ne nous serait plus agréable, à père et à moi, que de vous recevoir.

— Nilka, dit Éve, en simulant un air grave, ne nous invitez pas, si vous n'avez réellement le désir de nous recevoir... Je vous en avertis, en amie, car nous irons sûrement, Léona et moi.

— Je l'espère que vous viendrez ; je l'espère de tout mon cœur ! Venez pour huit jours, quinze jours, si vous le pouvez ; plus vous resterez longtemps, plus je serai heureuse.

— Un de ces bons dimanches, mon mari et moi nous vous conduirons à L'épave, Léona et Ève, promit Cédulie, et nous vous laisserons là.

— Oh ! Quel bonheur ! s'écrièrent les trois jeunes filles, en chœur.

— En attendant, reprit Cédulie, voici un endroit splendide, où nous allons faire la dinette.

Les chevaux furent arrêtés, puis dételés. On devait passer une heure ou deux en cet endroit, afin de se reposer de la voiture.

On dina de bon appétit sur un rocher plat, qui fut recouvert de journaux, en guise de nappe, puis, après s'être délassé un peu, on remonta en voiture et les chevaux, bien reposés, repartirent, grand train.

Àdeux heures précises, on arrivait à la Pointe Bleue.

51

— Quel singulier village ! s'écria Nilka, lorsqu'on fut parvenu à la Pointe Bleue. Il n'y a pas de rues…

— Non, M Nilka, répondit Raphaël Brisant, il n'y a pas de rues à la Pointe Bleue. Les maisons ont été, en quelque sorte, jetées ici et là, au hasard, de chaque côté du chemin du Roi, et cela produit un étrange effet.

Les maisons de la Pointe Bleue n'étaient, en fin de compte, que des masures, dont les unes, blanchies à la chaux, les autres, en bois brut. Elles n'étaient que d'un étage, les pièces divisées au moyen de simples cloisons, le pavé en terre battue.

Sur le seuil de quelques-unes de ces masures étaient des sauvagesses. Assises sur leurs talons, elles se balançaient lentement, tout en fredonnant un chant qui produisait un effet assez lugubre aux oreilles des blancs. Ces femmes travaillaient ; les unes à tresser des brins de paille teinte, dont elles fabriquaient des paniers, les autres à enfiler des verroteries, qu'elles cousaient ensuite sur des peaux de chamois, taillées en formes de chaussures.

Nos amis descendirent de voiture.

Sur les bords du chemin, Nilka vit des Sauvages, les uns portant le costume des blancs et les autres, se drapant dans des couvertes multicolores. Ces derniers, les bras croisés sur leur poitrine, regardaient, d'un air indifférent, mais grave, les étrangers, venus (ils le savaient bien) par curiosité, à la Pointe Bleue. Ceux qui portaient des complets bleus, bruns, gris ou noirs, saluaient les étrangers, en murmurant : « Couei », mot sauvage qui signifie « bonjour ».

Nilka vit aussi des Sauvagesses s'acheminant vers le bord de l'eau, chacune portait sur sa tête un panier rempli de linge ; elles allaient faire la lessive à même la rivière. En effet, sur le bord de l'eau, d'autres Sauvagesses lavaient leur linge. Agenouillées, elles frottaient, battaient, rinçaient, tordaient ce linge, avec une dextérité remarquable.

Une femme revenait chez elle, portant sur sa tête un panier rempli de linge qu'elle venait de lessiver. À côté d'elle, marchait un animal colossal, qui suscita l'étonnement de Nilka.

— Oh ! dit-elle. Jamais je n'ai vu de chien aussi gros que celui-là ! Elle tendit la main, avec l'intention de flatter la bête ; mais Raphaël Brisant saisit cette main au passage en s'écriant :

— Prenez garde !

— Mais, M. Brisant, répondit la jeune fille en riant, je n'ai nullement peur des chiens !

— Cette bête n'est pas… précisément un chien, chère enfant, fit Raphaël ; c'est un ours.

— Un ours ! s'écria Nilka. Un ours ! Vous voulez rire, sans doute, M. Brisant ? Un ours courant les chemins…

— C'est un ours, Nilka, dit sérieusement Léona. Voyez-le dandiner sa grosse tête, de droite à gauche, de gauche à droite…

— Un ours !… Et il se promène ainsi, en toute liberté, dans le village ! C'est incroyable !

— Regardez, là-bas, chère petite, dit Cédulie, et vous en verrez deux autres, sur le bord de l'eau. Ils ne sont pas jugés dangereux, car ils sont apprivoisés ; mais, tout de même, un ours c'est un ours.

— Certes ! fit Nilka. Et pourquoi les sauvages gardent-ils ces bêtes, M Brisant ? questionna-t-elle.

— Pour les vendre à la compagnie de la Baie d'Hudson… Tenez, entendez-vous ces hurlements venant de l'autre extrémité du village ? Ce sont des loups.

— Des loups ! Oh ! allons-nous en d'ici, M. Brisant ; j'ai… j'ai peur !

— Ces loups sont enchaînés, M Nilka, répondit Raphaël ; car, si l'on peut, assez facilement apprivoiser un ours, le loup ne s'apprivoise pas.

— Ainsi, le Lys Blanc a daigné venir nous rendre visite, à nous, humbles habitants de la Pointe Bleue ? fit une voix, à ce moment.

— Tiens ! Towaki-dit-Fort-à-Bras ! s'exclama Ève. Comment va, Towaki, mon bon ?

— Merci, cela va très bien, ma sœur blanche.

— Towaki !… Je ne t'avais pas reconnu, dit naïvement Nilka.

— Moi, je n'ai pas oublié, un seul instant, la « Demoiselle de L'épave » répliqua le Sauvage, d'un ton qui eut fait froncer les sourcils à Joël. Comment se porte mon frère blanc ? ajouta-t-il, en s'adressant à Alexandre Lhorians, et lui tendant (impudemment pensait Cédulie) la main.

— Tiens ! Tiens ! C'est Fort-à-Bras ! s'exclama l'horloger.

— Lui-même, mon frère blanc !... Et l'horloge de cathédrale ?

— Je suis à la perfectionner, Fort-à-Bras, et je t'invite à venir nous rendre visite ; tu en jugeras par toi-même.

— Merci, j'irai, répondit gravement le Sauvage.

(Ô Joël, si tu savais ce qui se passe, à la Pointe Bleue, en ce moment, si tu le savais) !

— Je serais heureux de vous promener un peu dans le village, dit Towaki, en s'adressant à tous. Voyez cette masure blanchie à la chaux, à votre gauche ; c'est là que je demeure, et cette femme qui tresse de la paille sur le seuil de la porte, c'est Yatcha, ma mère. Me permettez-vous de vous conduire vers elle ?

— C'est bien, répondit (prudemment) Raphaël Brisant.

Nilka jeta un coup d'œil sur Leona et Ève ; elle semblait leur dire qu'elles avaient calomnié Towaki, la veille, en affirmant qu'il avait honte de sa mère. Puisqu'il tenait tant à les conduire chez lui, c'était qu'il ne rougissait nullement de celle qui lui avait donné le jour sûrement.

Sur le seuil de sa masure se tenait Yatcha. Elle était recouverte d'un châle rouge feu, chamarré de bleu et de jaune ; sur sa tête était un autre châle, noir celui-là. Des mèches de cheveux blancs

s'échappaient de sa coiffure, de longs cheveux, qui paraissaient avoir la résistance et la raideur de crins de cheval. Son nez épaté, sa bouche… immense, aux lèvres très épaisses, dont la supérieure découvrait de larges dents jaunes, à moitié cariées, faisaient de Yatcha un être fort repoussant, tandis que ses yeux, petits, mais noirs et perçants, vous produisaient une sensation de véritable frayeur ; d'ailleurs, ces yeux s'abaissaient devant les vôtres ; mauvais signe, généralement.

Les trois jeunes filles, et aussi Alexandre Lhorians, furent pris d'un frisson de dégoût. Leona et Ève avaient vu Yatcha plus d'une fois déjà, mais elles ne s'habituaient pas à cette femme, et elles eurent un mouvement instinctif de répulsion, en la revoyant.

Quant à Nilka, elle fut étreinte d'une sorte de pressentiment, en regardant la mère de Towaki ; son cœur se serra, et elle eut envie de pleurer. Elle s'approcha des époux Brisant, comme pour leur demander protection.

Yatcha offrit ses paniers aux étrangers, dans un jargon qu'ils ne comprirent guère ; mais tous en achetèrent ; de fait, ils se seraient bien gardés de refuser.

Lorsque Nilka s'approcha pour déposer une pièce de monnaie dans la main de la Sauvagesse, Towaki dit quelques mots à sa mère, d'un ton assez bref. Celle-ci leva sur la jeune fille ses petits yeux noirs et perçants, puis saisissant son poignet soudain, elle se mit à l'examiner attentivement.

Nilka eut envie de crier, d'appeler ses amis à son secours, quand Yatcha lui donna sa liberté, tout en disant quelques mots à son fils.

— Allons ! Partons ! s'écria Raphaël Brisant, comme s'il eût eu hâte, tout à coup de s'en aller. Retournons à Roberval ; il se fait tard d'ailleurs.

— Ô M. Brisant ! Pas avant d'avoir vu les loups, n'est-ce pas ? demanda Ève.

— Les loups ? Non ! Non ! Ce n'est guère intéressant, Ève. je t'assure !

— Je vous conduirai bien, moi, dit Towaki. Les loups ne sont qu'à quelques pas d'ici, mes sœurs blanches.

— Oui ! Oui ! S'il vous plaît, M. Brisant !

— C'est bien. Mais dépêchons-nous !

On arriva vite à l'énorme cage en fer contenant les loups ; deux grandes bêtes, noires comme la nuit, et dont les yeux luisaient comme des boules de feu.

Lorsque ces loups aperçurent les étrangers arrêtés devant leur cage, ils s'élancèrent au bout de leurs chaînes en hurlant. Leona et Ève rirent : les cages étaient solides, et on pouvait, si on le désirait, faire des niches à messieurs les loups. Mais Nilka fut prise d'une sorte d'horreur et Cédulie la vit devenir très pâle.

— C'est assez, mes enfants ! dit-elle. Allons-nous en ! Venez, Nilka !

Mais Nilka, comme fascinée, regardait les loups, avec des yeux remplis de terreur. Cédulie dut l'arracher de devant la cage.

— Ô M Brisant, fit Nilka, en se cramponnant au bras de la brave femme, n'est-ce pas que ce sont d'horribles bêtes ? Je…

Je…

Elle se mit à trembler, tandis que des sanglots convulsifs s'échappaient de sa bouche. Cédulie fit signe à son mari ; ce signe, il le comprit, car, s'emparant du bras de Nilka, il l'entraîna, ou plutôt la soutint jusqu'à la voiture, craignant qu'elle ne s'évanouît.

Bientôt, on était sur le chemin de retour. Nilka était triste et nerveuse ; la Pointe Bleue ne lui avait pas causé une impression favorable.

— Je suis fort contente d'avoir vu cette réserve de Sauvages, dit-elle, comme on approchait de Roberval ; mais je n'y retournerais pas pour des millions… Ces Sauvages… Yatcha… Ces ours… Ces loups…

Et, ce soir-là, au moment de se mettre au lit, Raphaël Brisant dit à sa femme :

— Cédulie, nous avons eu tort d'avoir emmené Nilka à la Pointe Bleue… Ce Towaki… Yatcha, sa mère…

— Towaki, dis-tu ?… Yatcha ?… Eh ! bien ?

— Lorsque Nilka a remis à Yatcha le prix d'un panier, j'ai entendu Towaki dire à sa mère… (Tu sais, Cédulie, que je comprends quelque peu leur jargouin à ces gens-là) ?

— Oui, je sais. Continue ! Qu'a dit Towaki à sa mère ?

— Voici ce qu'il a dit, en désignant Nilka… et c'est impossible que je me sois trompé, car, quoique je ne puisse peut-être suivre toute une conversation, je comprends joliment leur langage à ces Sauvages…

— Raphaël ! cria Cédulie. Veux-tu bien me répéter, tout de suite, ce que Towaki a dit à sa mère !

— C'est ce que je suis en frais de faire, ma chère Cédulie, si tu voulais ne pas m'interrompre à tout bout de champ comme tu le fais. Si je n'avais pas eu l'intention de te répéter la chose, je ne l'aurais seulement pas mentionnée ; voilà !

— Seigneur ! s'exclama Cédulie, fort impatientée. Veux-tu bien me raconter la chose, sans tant d'inutiles détails, Raphaël, et m'épargner tes réflexions ?... Encore une fois, qu'a dit Towaki à sa mère ?

— Eh ! bien, voici ; il a dit, en désignant Nilka : « C'est celle-là, mère ; regarde-la bien » !

— Hein ! s'écria Cédulie. Mais alors...

— J'avertirai Joël, assura Raphaël.

Cédulie ne répondit rien.

Mais, une heure plus tard, alors que son mari ronflait « de plus belle », elle l'éveilla, pour lui dire :

— Tu as raison, mon homme ; nous n'aurions pas dû emmener Nilka à la Pointe Bleue... Towaki-dit-Fort-à-Bras... Yatcha, sa mère... tout ça, c'est d'là fière ratatouille !

— Est-ce pour me dire cela que tu m'as réveillé, alors que je dormais si profondément, Cédulie ?

— Oui, Raphaël... Et puis, après ?

— Tu aurais aussi bien fait de me laisser dormir alors, car, il y a longtemps que je sais à quoi m'en tenir sur le compte de Yatcha

et de son fils, répondit Raphaël, en baillant « à se décrocher les mâchoires ».

52

Il était tard (tard pour la campagne, du moins) quand Nilka s'éveilla, le lendemain matin, et la première chose qu'elle aperçut, ce fut, étendue sur le dossier d'une chaise, sa robe de mousseline blanche, bien lavée, bien repassée, la dentelle bien « craquée », toute prête à être mise, ce soir-là.

— Oh ! M Brisant, dit-elle, aussitôt qu'elle fut descendue dans la cuisine où Cédulie était à préparer le déjeuner, j'ai trouvé, en m'éveillant, tout à l'heure, ma robe blanche, toute prête à mettre pour le bal de ce soir ! C'est trop de bonté de votre part vraiment !

— Je me suis levée de bonne heure, comme c'est mon habitude, vous savez, Nilka, répondit la brave femme, et comme j'avais du temps à ma disposition, j'ai préparé votre robe pour ce soir. Puisque vous êtes contente, chère petite, moi aussi je le suis.

— Ma robe avait certainement besoin d'être rafraîchie, M Brisant, dit Nilka, et jamais je ne serais parvenue à l'arranger aussi bien que vous l'avez fait ; on dirait qu'elle sort du magasin. Combien je vous remercie !

— Je veux que vous soyez la mieux mise et la plus belle, ce soir, fit, en souriant, Cédulie. Les Laroche reçoivent bien… C'est, vous le comprenez, Nilka, tout à fait sans cérémonie ; mais c'est de si bon cœur !

Durant l'avant-midi, Nilka aida à Cédulie à faire un peu de ménage et à préparer le dîner. puis, après le repas du midi, elle alla s'asseoir sous le vieux pommier et se mit à broder.

Chacune et chacun devait offrir un petit souvenir à Leona, ce soir-là ; Nilka allait lui donner un petit mouchoir de fantaisie et de valeur, qu'elle avait acheté, un jour, à Québec, alors qu'elle était en fonds. Le mouchoir l'avait tentée, à cause de sa beauté, mais jamais elle ne l'avait retiré de sa boîte, ce dont elle se félicitait aujourd'hui, puisqu'elle allait en faire cadeau à la jeune diplômée. Dans le moment, elle brodait les initiales de Leona : « L. L. » dans un coin du mouchoir.

On soupa de bonne heure, chez les Brisant ; à cinq heures, on se mettait à table.

— Car, avait expliqué Cédulie à Nilka, les veillées commencent à sept heures, par ici, et il vaut mieux ne pas arriver trop en retard.

Mais, on eut beau faire diligence, ce ne fut qu'à huit heures moins le quart qu'on put partir pour la ferme des Laroche. Au dernier moment, Alexandre Lhorians avait refusé d'accompagner sa fille et les époux Brisant. Il prétendait avoir de l'ouvrage à terminer. On essaya de lui faire entendre raison, mais on n'y parvint pas ; c'est seulement lorsqu'il vit le visage attristé de Nilka qu'il consentit enfin à se rendre au désir de tous.

Tout cela avait pris assez de temps, et huit heures venaient de sonner, lorsque M. et M Brisant, Alexandre Lhorians et Nilka firent leur entrée chez les Laroche.

— Nilka ! Enfin ! cria Ève, en l'apercevant.

— Nous commencions à croire que vous ne viendriez pas, fit Leona, et tous nous en étions fort désappointés.

— Ne pas venir ! s'écria Nilka en souriant ; quand c'est la première fois de ma vie que je suis invitée à un bal !

— Vraiment ! dirent Leona et Ève.

En effet, Nilka n'était jamais allée en soirée de sa vie : aussitôt sortie du couvent, il lui avait fallu gagner son pain, et puis, située comme elle l'était, elle n'avait pas fait beaucoup de connaissances ni d'amis.

Les nouveaux arrivés furent accueillis très cordialement par M. et M Laroche, un digne couple, de braves gens, eux aussi.

Comme c'était l'usage en ces régions, Alexandre Lhorians et sa fille furent présentés à tous les assistants, et il y en avait au moins quarante.

Il s'était fait un silence, à l'arrivée des Lhorians, un de ces silences désagréables qui font que le nouvel arrivé se demande si on ne venait pas de parler de lui et de dire des choses peu flatteuses. Mais ce n'était pas le cas ici ; seulement, tous ressentaient un peu de curiosité concernant la « Demoiselle de L'épave ». Pour presque tous ceux qui étaient présents, ce soir-là, la vie que menait Nilka sur ce bateau, que l'on disait hanté, leur paraissait extraordinaire. Quant au gardien de L'épave, il causait plutôt une impression de gêne, d'épatement : ce grand vieillard, à l'air si froid, si distingué, si… étrange en imposait quelque peu à tous.

Une jeune fille, assise au piano, jouait distraitement ; mais lorsque l'excitation produite par l'arrivée des étrangers se fut un peu calmée, elle se mit à exécuter un quadrille, qui fut accueilli

par de chaleureux applaudissements, et aussitôt, quatre couples s'apprêtèrent à danser. Pierre Laroche vint offrir le bras à Nilka, en la priant de danser avec lui.

— Je n'ai jamais essayé un seul pas de danse de ma vie, M. Laroche, répondit-elle en souriant.

— Alors, je vous donnerai volontiers votre première leçon, M Lhorians, dit Pierre Laroche. Rien n'est plus facile, vous savez ; on regarde danser les deux premiers couples, puis on fait comme eux.

— Ça a l'air facile, en effet, fit Nilka. Mais si je gâte votre quadrille ?...

— Je suis prêt à courir ce risque, répondit en riant le jeune homme. Venez, je vous prie, M Lhorians !

Tout alla bien ; si bien, que Nilka fut demandée pour le lancier suivant et toutes les autres danses.

Afin de se reposer un peu de la danse, on pria Leona et Ève, qui étaient musiciennes toutes deux, de jouer un duo au piano, puis Nilka fut invitée à chanter, ce qu'elle fit sans se faire prier, et quoiqu'elle ne fut pas, nous l'avons dit déjà, une grande cantatrice, sa voix si claire et si pure fut vivement applaudie.

Àminuit, on servirait le goûter ; en attendant, ce fut au tour de personnes d'âge mûr de danser un lancier. Alexandre Lhorians offrit son bras à M Laroche ; M. Laroche offrit le bras à M Brisant ; Raphaël Brisant sollicita l'honneur de danser avec M Lanthier, et M. Lanthier fit de même, offrant son bras à M Duchemin, une vieille demoiselle des alentours.

De ce lancier, Alexandre Lhorians fit un vrai menuet, saluant à la manière des nobles d'autrefois, présentant les bouts de ses doigts à sa partenaire avec un geste quelque peu théâtral : il fut beaucoup admiré de tous, et il épata un grand nombre des invités.

— Quel danseur ! disaient les uns.

— Regardez-le donc saluer ! disaient les autres.

— Oui. Ça ne lui coûte pas de courber l'échine, celui-là !

Un peu de rose était monté aux joues de l'horloger. Sans doute, des souvenirs d'antan lui étaient revenus à la mémoire : ses succès sociaux d'autrefois, alors qu'il n'y avait pas de veillée parfaite sans sa présence et celle de sa femme… Qu'il était loin ce temps !

Après cette danse, on se rendit dans l'immense cuisine des Laroche, où le goûter était servi. Quel goûter ! Quel banquet plutôt ! Il ne s'agissait pas de minces sandwiches taillées en diamant ; de minuscules morceaux de gâteaux ; d'une tasse de café ; d'un fruit… On servait, ce soir-là, dans la vaste cuisine des Laroche, un repas en règle : des ragoûts, des fricots, des volailles farcies aux fines herbes, des cuissots de porc frais, des blanquettes de veau, du sang de mouton, des tourtières, etc., etc. En fait de légumes, des pommes de terre bouillies, en « robe de chambre », frites, pilées ; du blé-d'inde en épis, et autres légumes de tous genres. Comme desserts, ce furent des blanc-mangers, de la crème, fouettée, brûlée, à l'essence d'érable, etc. ; des poudingues au suif, accompagnées de sauces brunes généreusement arrosées de cognac. Il y eut aussi des noix de toutes variétés, dont les jeunes gens recherchaient surtout les amandes piquées, dans l'espoir d'y

trouver des « philipinos », qu'ils partageaient avec leurs « belles ».

Ce festin, dont la seule mention causerait probablement la mort subite de qui serait affligé de dyspepsie, était arrosé de vins de groseilles, de cerises, de gadelles, de pissenlits, de betteraves, de gingembre, etc., etc., que les hommes buvaient en chantant gaiement ce qui suit :

Prendre un p'tit coup, c'est agréable (bis)
Prendre un p'tit coup, c'est doux !
Prendre un gros coup, ça rend l'esprit malade,
Prendre un p'tit coup, c'est agréable,
Prendre un p'tit coup, c'est doux !

Le festin dura près de deux heures, puis tous rentrèrent dans le salon, pour « finir la veillée », car personne ne songeait encore à partir.

— Par ici, quand on veille, on veille, M Lhorians, avait dit un jeune habitant des environs à Nilka, durant le festin.

La veillée, commencée presque immédiatement après le souper devait probablement se prolonger jusqu'aux petites heures du matin.

53

Lorsque Nilka revint au salon, après le goûter, accompagnée de Leona, elle vit toute « l'assemblée » réunie en cercle autour d'un homme à barbe blanche, qu'elle apercevait pour la première fois.

Tous écoutaient attentivement cet homme, qui racontait quelque chose d'intéressant, si on pouvait en juger par l'attention qu'on portait à ses paroles.

— C'est L'Conteux, dit Leona, à l'oreille de sa compagne ; il est arrivé pendant le goûter.

— L'Conteux ? fit Nilka, ouvrant grands les yeux. Que conte-t-il ?

— Écoutez, et vous allez comprendre, chuchota Leona. Excepté Ève et moi, tous ici croient dur comme fer à ce que conte L'Conteux.

L'Conteux parlait :

— Ceux qui n'croient pas aux loups-garous, c'est qu'ils n'en ont jamais vus… Moi, j'en ai vu un déjà et…

— Vous avez vu un loup-garou déjà, L'Conteux ! s'écria une jeune fille.

— J'te crois, la jolie fille, que j'en ai vu un ; vu, de mes yeux vu, c'qu'on appelle vu.

— Oh ! Racontez-nous ça, L'Conteux ! Racontez-nous ça !

— Mon défunt père, commença L'Conteux, avant d'mourir (y a d'ça vingt ans révolus) m'avait confié qu'il devait à notre voisin, Antoine Branchu, la somme de sept piastres, et il me fit jurer d'lui r'mettre cette somme, aussitôt qu'j'aurais vendu l'foin d'mes champs, c'qui n'pouvait tarder… J'promis… Mais v'là que, un mois juste, après l'décès d'mon père, Antoine Branchu tourna de l'œil ; je veux dire qu'il mourut…

— Tiens ! Tiens ! firent les auditeurs.

— Ce fut tragique c'te mort d'Antoine Branchu, mes amis, car ce fut une punition du bon Dieu…

— Vraiment ?

— Oui. C'était un dimanche, et Antoine, au lieu d'aller à la messe et d'y conduire sa famille, comme c'était son devoir de chrétien, se servit d'ses ch'vaux pour mettre son foin à l'abri…

— Non ! Pas vrai ! Telle fut l'exclamation incrédule de tous.

— Y avait apparence de pluie, voyez-vous, reprit L'Conteux, et Antoine Branchu eut peur de perdre son foin… Eh ! bien, tout à coup, la pluie s'mit à tomber par baquets… il y eut un éclair, suivi d'un coup d'tonnerre… Antoine et ses ch'vaux, frappés par la foudre, tombèrent raides morts.

— Si c'est pas épouvantable ! cria quelqu'un.

— Après la mort d'Antoine Branchu, continua L'Conteux, moi, j'vous dirai bien que je n'm'occupai plus du tout des sept piastres que mon père lui avait dues ; je m'dis qu'Antoine étant mort, il n'avait plus besoin d'argent. Tout d'même, j'savais bien que ces sept piastres auraient dû être remises à M Branchu, sa veuve… Bien, pour aller au plus court, un soir, (c'était le lendemain de l'enterrement d'Antoine Branchu) j'entrai tard chez moi. Comme j'arrivais à la maison, il me sembla soudain que j'étais suivi… J'n'entendais pas d'bruit, bien sûr ; mais j'savais qu'il y avait quelqu'un… ou quelque chose derrière moi ; quelqu'un ou quelque chose qui me marchait sur les talons presque…

— Oh ! fit l'auditoire attentif.

— J'me r'tournai soudain, et j'aperçus un… loup ; un gros loup, tout noir ; de fait, noir comme l'enfer, dont les yeux luisaient comme des boules de feu…

— C'était un loup-garou, bien sûr !

— J'te crois que c'en était un !… J'portais à la main une sorte de gaule, dont j'm'étais muni pour chasser les chiens qui, souvent, venaient aboyer trop près de mes jambes ; je m'dis que j'frapperais le loup avec cette gaule. Mais, nix, camarades ! au premier mouvement que j'fis, le loup disparut, en laissant derrière lui une forte odeur de souffre.

— C'était l'diable ! s'écria l'un des auditeurs.

— C'était un loup-garou ; autrement dit, l'diable déguisé, affirma L'Conteux… Et tant que j'neus pas r'mis à la veuve Branchu les sept piastres qui lui revenaient de droit, j'fus suivi ainsi, chaque soir… Voyez-vous, mes amis, quand on fait quelque chose qu'on n'devrait pas faire, ou qu'on néglige de faire son devoir, notre conscience prend le corps, la forme d'un loup-garou, et elle nous poursuit sans cesse.

Nilka n'en revenait pas ! La crédulité de ces gens, dont la plupart étaient pourtant intelligents ; pour elle, c'était incompréhensible.

— L'Conteux, dit soudain Thérèse Lanthier, n'est-ce pas vrai que Yatcha, de la Pointe Bleue, jette des sorts ?

— Yatcha ? La mère de Towaki-dit-Fort-à-Bras, tu veux dire, Thérèse ? J'te crois qu'elle jette des sorts… et des mauvais sorts aussi ! Qui n'a entendu parler de Justin Beaurivage qui, pendant des années n'pouvait élever de volailles ; ses volailles mourant

d'une maladie mystérieuse, les unes après les autres, parce que Yatcha lui avait jeté un sort ?... Un jour que Justin Beaurivage était allé à la Pointe Bleue, il avait rencontré Yatcha, et celle-ci essaya de lui vendre un panier de sa confection. Justin refusa.

— Non, merci, la mère, répondit-il, d'un ton gouailleur ; j'aurais peur qu'ça m'porte malchance d'acheter un d'vos paniers.

— Malchance ?... avait marmotté Yatcha, dans sa propre langue, que Justin comprenait très bien. Eh ! bien, la malchance va t'poursuivre dorénavant, chien d'blanc ! R'marque c'que j'te dis : tu n'élèveras plus jamais d'volailles ; elles mourront toutes, d'une façon mystérieuse ; c'est Yatcha qui te l'dit !

Et après cela, Justin Beaurivage...

— Et parle-nous donc un peu d'Euclide Morin, L'Conteux, fit Pierre Laroche. La vieille Yatcha ne lui avait-elle pas jeté un sort, à celui-là aussi ?

— Un sort ? J'te crois, Pierre, et un terrible sort aussi ! : « Vil blanc, avait-elle dit à Euclide, j'te jette le pire des sorts ! R'tourne chez toi ; l'malheur t'y a précédé ».

Quand Euclide Morin r'tourna chez lui, il vit ses granges brûlés, et toute sa provision d'foin et d'grains avec... Et pendant cinq ans encore, Euclide vit ses granges brûler sous ses yeux, aussitôt qu'elles étaient reconstruites. Enfin, il a fait construire une grange en pierre ; celle-là est restée debout, car il est probable que la haine de Yatcha s'est amoindrie maintenant, et que le sort qu'elle avait jeté à Euclide Morin a perdu d'sa puissance.

Diverses exclamations des assistants avaient agrémenté ces récits, puis L'Conteux, trouvant sans doute qu'il s'était bien ac-

quitté de sa tâche ; aussi, probablement, trouvant qu'il était temps qu'on « reconnut ses services », porta, à plusieurs reprises, ses doigts à sa gorge et s'essuya la bouche du revers de sa main. M. Laroche comprit, et il s'empressa de dire :

— Venez avec moi, L'Conteux ! Vous avez bien gagné de prendre un coup.

— C'nest pas de r'fus, M. Laroche, c'n'est pas de r'fus, pour sûr ! répondit L'Conteux, en se levant et suivant M. Laroche dans la cuisine.

— Un peu de musique et de chant maintenant, pour changer nos idées un peu, voulez-vous ? demanda M Laroche.

— C'est une bonne idée, M Laroche, répondit Thérèse. Leona, Ève, un autre duo, s'il vous plaît !

Leona et Ève, sans se faire prier, jouèrent un entraînant duo, puis ce fut le tour d'autres jeunes filles et jeunes gens. Il y eut de la musique, du chant et de la déclamation.

— Peut-être M Lhorians nous réciterait-elle quelque chose ? demanda M Laroche.

— Oh ! oui, Nilka ! fit Cédulie. Récitez-nous donc ce que vous avez composé, tout dernièrement ; cette poésie à propos de l'orage… celle que vous nous avez récitée hier soir.

— Une poésie que vous avez composée vous-même, Nilka ? demanda Leona.

— Oui, Leona… C'est après l'orage d'il y a eu dimanche huit jours que j'ai composé cette petite pièce… Ça avait été si épouvantable que…

— Oh ! Récitez-nous cela, M Lhorians ! s'écrièrent-ils tous.

— Avec plaisir, puisque vous y tenez, répondit aimablement Nilka.

Elle récita ce qui suit :

L'ORAGE

L'excessive chaleur annonce les orages
Qui vont fondre sur nous avant la fin du jour,
Et le firmament bleu s'estompe de nuages
Blancs comme de l'albâtre, aux étranges contours.
Ces nuages ont pris des formes singulières :
On dirait des rochers, des arbres, un torrent…
Et, plus loin, voyez donc cette montagne altière,
Sur le fond azuré du ciel se détachant.
Au pied de la montagne, un lion magnifique,
Un tigre, un jaguar, se couchent en tremblant…
Et tous ces fauves ont l'allure pacifique ;
Sans doute, ils sont étreints d'un noir pressentiment.

Or, soudain, une Voix, grondant comme un tonnerre,
S'élève, pour donner un ordre impérieux ;
Forte, elle retentit, vibrant dans l'atmosphère,
Et se perdant enfin sous la voûte des cieux.
Au même instant s'approche un menaçant nuage…
Les fauves, inquiets, se lamentent tout bas…
Puis, le torrent mugit… et tout le paysage :
Montagne, arbres rochers, s'écroulent avec fracas.
Au milieu de ce bruit, sans cesse nous arrivent
Des fauves effrayés les faibles grondements…
Leurs yeux lancent, parfois, des clartés blanches, vives ;

Éclairs précipités, aux éclats aveuglants.
C'est l'orage ! Chacun se hâte d'interrompre
Ses travaux… Devant Dieu l'homme s'anéantit…
Le ciel, lui semble-t-il, va brusquement se rompre,
Et, devant son courroux, il se sent si petit !

Une salve d'applaudissements accueillit cette poésie. Vraiment, on l'admirait autant qu'on l'aimait, la « Demoiselle de L'épave » ; tous aimaient et admiraient aussi l'homme grave et quelque peu étrange qu'était son père. On n'oublierait pas de sitôt les gens de L'épave ! Alexandre Lhorians et sa fille étaient devenus tout à fait populaires déjà, et cette popularité leur fut assurée à jamais, lorsque Nilka les invita tous à venir, à une quinzaine de là, passer la veillée sur L'épave. Inutile de le dire, n'est-ce pas, l'invitation fut accueillie avec grand enthousiasme, et sous le toit des Laroche retentirent ces mots, criés par tous : » Vivent le monsieur et la demoiselle de L'épave ! »

Le jour pointait lorsque se termina le bal chez Laroche, dont plus d'un garderait longtemps le souvenir.

54

Deux jours après le bal chez Laroche, vers les quatre heures de l'après-midi, on eut pu voir, naviguant sur le lac St-Jean, une chaloupe quelque peu délabrée, car souvent, elle se couchait sur le flanc, comme si elle eut été à moitié remplie d'eau ; elle l'était aussi.

Àl'arrière de cette chaloupe une femme était assise ; c'était une Sauvagesse. Elle paraissait grande, mince, élancée, sous le châle aux couleurs variées dont elle était enveloppée.

Àl'avant de la chaloupe, la Sauvagesse avait tendu un morceau de linge ; un tablier ou une jupe. Retenu par deux perches, ce morceau de linge servait de voile à l'embarcation, ou, du moins, il lui donnait un peu plus de rapidité.

La Sauvagesse, malgré sa peau cuivrée, ses lèvres un peu épaisses, son nez un peu épaté, n'était pas laide ; au contraire, car ses yeux, grands, bruns et très doux, rachetaient, en quelque sorte, les imperfections de ses traits. Elle avait dû, jadis, (il n'y avait pas longtemps, car elle était jeune encore) passer pour une beauté, parmi les gens de sa tribu. Lorsqu'un sourire errait dans ses yeux, et que ses lèvres s'ouvraient sur des dents saines et régulières, même un blanc l'eut trouvée, sinon belle, du moins attrayante. Mais, en ce moment, le sourire était loin... et des yeux de la Sauvagesse débordaient des larmes ; de ses lèvres s'échappaient des sanglots.

Elle devait venir de loin... Depuis longtemps, elle avait dépassé la Pointe des Sauvages, puis la Pointe Bleue ; sans doute, elle venait du nord du lac St-Jean, région presque inhabitée, si ce n'était par quelques tribus sauvages. Chose certaine cependant, la Sauvagesse qui nous intéresse, pour le moment, avait subi, tout récemment, quelque grande épreuve ; épreuve qu'elle supportait mal, car souvent, elle se levait debout dans sa chaloupe, et tandis que ses yeux lançaient des flammes, elle montrait le poing dans la direction du nord, tandis qu'elle marmottait des mots, dans un étrange dialecte ; des mots qui devaient contenir beaucoup de fiel.

Souvent aussi, la Sauvagesse se penchait, et à l'aide d'un bidon, elle vidait hâtivement l'eau qui cherchait sans cesse à envahir la chaloupe, puis, sanglotant tout haut, elle prenait dans ses bras et berçait doucement un enfant de cinq ou six ans, qui était couché dans le fond de l'embarcation, sur une petite caisse recouverte d'un couvre-pied, vieux mais propre.

— Harl ! Harl ! murmurait-elle alors.

Mais l'enfant restait sourd aux appels de sa mère ; il se mourait de la phtisie ; de fait, il était à l'agonie.

Àun quart de mille à peu près de Roberval, à un endroit où le bois était très touffu, la chaloupe accosta. À peine la Sauvagesse eut-elle enlevé son enfant de la caisse où il avait été couché, que l'embarcation se mit à couler à fond ; crevée de toutes parts, elle n'avait pu supporter le choc, léger pourtant, de son contact avec le rivage.

Tenant son enfant dans ses bras et chantant tout bas, la Sauvagesse s'enfonça sous bois, sans s'apercevoir, pauvre femme, que ce n'était plus qu'un cadavre qu'elle pressait sur son cœur.

Arrivée au plus profond du bois, elle s'assit sur un rocher plat et se mit à pleurer et à gémir, tout en continuant à bercer doucement son enfant.

— Harl ! Harl ! répétait-elle souvent.

Soudain, elle cessa de gémir, ses yeux lancèrent des flammes, ses mouvement devinrent alertes, et elle se leva, prête à fuir ; c'est que des pas se dirigeaient vers elle. Elle entendait clairement le bruit de branches mortes piétinées, puis des voix. Les branches s'écartèrent… et aussitôt, la Sauvagesse eut un geste ré-

signé, aussi bien que rassuré : des blancs envahissaient sa retraite. Évidemment, elle craignait moins les blancs que les gens de sa propre race. Cependant, elle avait espéré être seule, toute seule avec son petit Harl !

Ceux qui envahissaient la retraite de la Sauvagesse n'avaient, non plus, rien qui put effrayer ; c'étaient, d'abord, une jeune fille, puis deux hommes dont l'un, court, aux épaules carrées et un peu courbées par le travail, aux cheveux et à la barbe noire, au teint hâlé par le soleil. L'autre homme, grand, mince, droit, aux cheveux blancs, à la moustache blanche, aux yeux bleus… étranges. Quant à la jeune fille, la Sauvagesse n'en revenait pas… Jamais, non jamais, elle n'avait vu un être humain aussi beau, aussi parfait ; elle se demandait même s'il ne s'agissait pas d'un être surnaturel… Cette taille souple et élégante, ces cheveux d'or, ces yeux d'un bleu très-foncé, très grands, très doux, très expressifs, ces traits parfaits…

— Blanche colombe… murmura-t-elle.

On l'a deviné, ceux qui envahissaient la solitude de la Sauvagesse, c'étaient Raphaël Brisant, Alexandre Lhorians et Nilka.

— Tiens ! fit Raphaël Brisant en apercevant la Sauvagesse. Voilà une pauvre femme dans la peine !… Qu'as-tu ? demanda-t-il, en s'adressant à la jeune mère.

Évidemment, elle comprenait le français… un peu… très peu peut-être ; elle le parlait aussi quoique très imparfaitement.

— Harl Harl ! s'écria-t-elle, répondant ainsi à Raphaël Brisant, tout en pressant l'enfant convulsivement contre elle.

— Qu'a-t-il ? demanda Alexandre Lhorians, en désignant l'enfant.

— Malade. Malade, dit-elle.

Raphaël s'approcha de la Sauvagesse et il examina le petit Harl ; aussitôt il s'aperçut qu'il était mort, il revint vers ses compagnons et dit tout bas à Nilka :

— M Nilka, l'enfant de la Sauvagesse est mort… et elle n'a pas l'air de le savoir.

— Vraiment ? s'écria Nilka. Oh ! la pauvre femme !

— Elle le croit malade seulement… Ne pourriez-vous pas lui faire comprendre…

— Je vais essayer… Elle comprend le français, n'est-ce pas ?

— Oui, puisqu'elle a répondu à mes questions.

— Pauvre, pauvre femme ! fit Nilka, en s'approchant de la Sauvagesse et lui posant la main sur l'épaule.

— Blanche colombe ! répondit la femme, avec un sourire.

— Quel est ton nom ? demanda la jeune fille.

— Koulina, répondit la Sauvagesse.

— Eh ! bien, Koulina, donne-lui ton enfant à ce monsieur, dit Nilka, en désignant Raphaël Brisant.

— Donner… Harl ? Non ! Non ! cria-t-elle, étreignant son enfant avec force. Harl, à moi, à moi toute seule. Harl ! Harl !

— Écoute, pauvre Koulina, Harl… il… dort… pour toujours, dit doucement Nilka, et du geste, elle désigna le ciel.

Même dans les régions isolées d'où venait Koulina, il était évident que les prêtres missionnaires avaient trouvé le moyen de pénétrer, car elle comprit le geste de la jeune fille, et son désespoir fut terrible. Mais finalement on réussit à lui arracher presque son enfant et à l'enterrer, au pied d'un rocher imposant d'aspect.

— Regarde ce rocher au pied duquel repose ton enfant, Koulina, dit Nilka, lorsque l'enfant eut été enterré, nous le nommerons ce rocher, ou plutôt cet endroit le « Roc Harl », en souvenir de ton pauvre petit. Et vois, je vais couvrir la petite fosse de myosotis. Plus tard, Joël, notre domestique, fera une belle croix, toute blanche, sur laquelle sera peint le nom de Harl ; cette croix sera plantée sur la fosse.

Sans doute, Koulina ne comprit pas toutes les paroles que venait de lui dire Nilka ; mais, assurément, elle en avait saisi le sens, car elle eut un triste sourire, puis elle agita la tête de haut en bas, pour prouver qu'elle avait compris.

En phrases hachées ensuite, la Sauvagesse raconta ce qui suit : Elle arrivait de la partie nord du lac St-Jean. Son père avait été chef de tribu ; depuis deux ans, il était mort. À l'âge de seize ans, Koulina avait épousé Cheville-d'Acier, un brave, que la mort lui avait aussi ravi, il y avait quelques mois seulement. Elle était donc restée seule au monde, avec son petit Harl.

Tout d'abord, les choses allèrent bien ; chacun, dans la tribu, semblait avoir entrepris la tâche de protéger le petit orphelin, de le choyer, de lui faire plaisir ; celui-ci lui confectionnait des arcs,

des flèches ; celui-là, une coiffure en plumes trempées dans les plus brillantes teintures ; un autre encore lui enseignait à manier le tomahawk, comme l'avait fait son père, le brave Cheville-d'Acier.

Mais, un jour, Harl tomba malade ; une toux sèche, qui lui déchirait la poitrine… L'enfant se mit à se plaindre de points dans les poumons, dans le dos et dans le côté, et sa toux ne faisait qu'augmenter. Alors, la tribu entière prit peur, fut saisie d'une sorte de panique, surtout après que le « guérisseur » eut affirmé que l'enfant de Koulina était atteint d'une maladie contagieuse, en même temps qu'incurable. Le mot « phtisie » fut prononcé, et ce mot jeta la terreur partout.

Ça ne tarda pas… On fit comprendre à la pauvre mère qu'elle devait partir, s'en aller le plus tôt et le plus loin possible, emportant son enfant avec elle. La phtisie… on ne badine pas avec cette affreuse maladie… Bref, Koulina fut chassée de sa tribu…

Sur le bord du lac St-Jean, à cinq milles à peu près de la réserve dont elle venait d'être chassée, Koulina trouva une chaloupe, à moitié crevée, dont elle résolut de se servir ; elle voulait s'en aller loin, loin de sa tribu, qui l'avait traitée si cruellement…

Et maintenant, son fils était mort, et Koulina ne demandait plus qu'une chose : c'était qu'on la laissât mourir auprès de la fosse de son Harl chéri.

Raphaël Brisant, voyant l'influence que Nilka exerçait déjà sur la Sauvagesse, conseilla à la jeune fille d'essayer de faire entendre raison à Koulina ; on ne pouvait abandonner cette femme, en plein bois.

Ce fut vite fait ; Nilka, souriant doucement à la pauvre jeune mère, lui tendit la main en lui disant :

— Viens, Koulina ! Vien avec nous !

Bientôt, nos amis, accompagnés de la Sauvagesse, se dirigeaient vers la demeure des Brisant, où Cédulie ne manquerait pas de faire bon accueil à la pauvre femme si affligée.

55

Les vacances de Nilka étaient finies ; elle et son père étaient de retour sur L'épave. Mais ce petit séjour chez les Brisant avait fait infiniment de bien à la jeune fille.

— En fin de compte, se disait-elle maintenant, notre bateau n'est qu'à quatre milles du rivage, et quatre milles sont vite franchis, dans une bonne chaloupe.

Nilka était heureuse d'avoir fait la connaissance des demoiselles Laroche. Sans doute, elles allaient bientôt partir, mais on s'écrirait, et quelle charmante distraction pour celle qui était condamnée à vivre loin de ses semblables, que ces lettres qui lui arriveraient, des deux sœurs !

Koulina avait accompagné les Lhorians, lors de leur retour sur L'épave ; la Sauvagesse n'avait pas voulu être séparée de Nilka, la « Blanche Colombe » comme elle le disait, car elle s'était tout de suite attachée à la jeune fille.

L'horloger n'avait fait aucune objection, lorsque sa fille lui avait proposé de ramener Koulina avec eux ; on ferait de la Sau-

vagesse une bonne servante, à la fidélité de laquelle on pourrait se fier, et puis, Nilka ne serait plus aussi seule sur le bateau. Si Alexandre Lhorians et Joël se voyaient obligés de s'absenter ensemble, ils laisseraient la jeune fille sous la garde d'une créature toute dévouée. Oui, ils ramèneraient Koulina avec eux, sur L'épave, et, ils en étaient certains, ils ne le regretteraient jamais.

Joël fronça les sourcils d'une belle façon et il marmotta tout bas, en apercevant la Sauvagesse. Le brave garçon n'aimait guère les cuivrés, et pendant plusieurs jours, il observa attentivement Koulina, croyant la trouver en faute ; mais bientôt, il comprit que la femme était bonne, honnête, dévouée, et qu'on pouvait se fier à elle. Elle ne reculerait devant rien, c'était évident, s'il s'agissait de rendre le moindre service à la « Blanche Colombe » aussi bien qu'au « chef blanc », comme elle désignait l'horloger.

Koulina devint, en peu de temps, une excellente domestique. Quoiqu'elle parlât assez mal le français, elle le comprenait très bien. Déjà, elle commençait à s'exprimer plus clairement et plus correctement ; sous peu, sans doute, elle parviendrait à dire tout ce qu'elle voudrait.

Quinze jours se sont écoulés depuis le retour des Lhorians sur L'épave. On est au dimanche. Pour le moment, le bateau est sans dessus dessous, en vue de la soirée qui sera donnée, ce soir-là, aux amis de Roberval ; la soirée que Nilka avait promise, lors du bal chez Laroche.

Vers les onze heures de l'avant-midi, la chaloupe des Brisant est signalée par Joël, qui s'est posté sur l'avant-pont de L'épave. La chaloupe contient, outre Cédulie et son mari, Leona et Ève Laroche ; ces dernières viennent aider à Nilka dans ses derniers

préparatifs, et elles resteront passer une semaine chez les Lhorians.

Après le diner, que Cédulie avait apporté « tout cuit » de chez elle, on se mit à confectionner tartines, crèmes et gâteaux ; on fit aussi une pile de sandwiches, de salades aux fruits, etc., etc. Toutes travaillaient ferme ; Cédulie, Nilka, Leona, Éve et Koulina.

On soupa tôt, puis, s'étant assurées que tout était prêt, chacune et chacun se retira dans sa cabine, afin de se vêtir pour la soirée.

Comme on était au milieu d'août, l'obscurité commençait à tomber de bonne heure. Le bateau, pavoisé gaiement, fut illuminé au moyen de lanternes aux verres blancs, rouges, bleus, verts. Des lanternes chinoises de toutes formes et de toutes les couleurs, se balançaient doucement sur les ponts, dans les couloirs, dans le salon et dans la salle ; le coup d'œil était vraiment féérique.

Des chaloupes, venant de Roberval, commencèrent à se diriger vers L'épave ; elles aussi étaient pavoisées et illuminées. Bientôt, on put entendre des chants et des rires joyeux s'élever dans l'air pur du soir. L'austère lac St-Jean devait frémir, en voyant glisser sur ses ondes cette frégate en joie !

Les invités furent reçus par Nilka, belle à ravir dans une toilette bleue de ciel ; elle était assistée par son père, portant l'habit de cérémonie, relique de temps plus prospères, et qui avait été retiré de son carton, pour la circonstance. Et quelle imposante figure que celle d'Alexandre Lhorians, en habit de gala !

— Un comte !

— Un marquis !

— Un duc !

— Un prince !

Ce furent les exclamations de plus d'un. Nous l'avons dit déjà, l'horloger garderait, jusqu'à la mort, ses manières et son air distingués.

Quelle soirée que celle qui fut donnée sur L'épave ce soir-là ! On doit en parler encore ! On dansa, on chanta, on joua du piano et du violon ; car le Violoneux, de la Grande Décharge, avait été invité par les Brisant, et il n'avait pas manqué une si belle occasion d'exhiber son talent, tout en faisant pirouetter les jolies filles de Roberval.

Àminuit, ce fut le goûter. La table avait été mise sur l'avant-pont, car la salle à manger eut été trop petite pour contenir tout ce monde.

Ce ne fut pas un festin du genre de celui des Laroche ; il n'y avait ni fricots, ni ragoûts, ni volailles farcies ; mais les mets délicats que les invités dégustèrent, cette nuit-là, sur L'épave, leur laissèrent, à tous, un délectable souvenir. Il n'y avait ni vins, ni boissons alcooliques ; mais l'exquis café au lait, préparé par Cédulie, remplaçait les vins et les boissons, avec avantage.

Au lieu d'être deux heures à table, on n'y resta qu'une heure, puis tous suivirent Alexandre Lhorians sur l'avant du bateau, d'où l'on lança des feux d'artifices ; ces feux d'artifices, Joël les avait trouvés dans une caisse, alors qu'il avait fait l'inspection de

L'Épave en compagnie de Nilka ; on se souvient à quelle occasion.

Que devaient penser ceux qui, du rivage, voyaient ces feux d'artifices, « aussi beaux que ceux que j'ai vus à Québec, le jour de la St-Jean-Baptiste, il y a dix ans », assurait L'Conteux ? Sans doute, plus d'un superstitieux se signa, en voyant ces fusées s'élever vers le ciel. Mais, chose certaine, c'est que Noël Malouin, le crédule pêcheur, qui s'en retournait chez lui, ce soir-là, s'arrêta net, et contempla longtemps les flèches illuminées, partant de ce mystérieux bateau L'Épave et se perdant sous la voûte azurée.

— Si c'est des feux-follets ça, aurait-on pu l'entendre murmurer, ma foi c'en est des beaux, et je n'demande qu'à en voir de pareils chaque soir de ma vie !

La veillée se prolongea jusqu'à fort tard.

« Boum ! Boum ! Boum ! »

C'était l'horloge de cathédrale qui sonnait ainsi, annonçant qu'il était trois heures du matin. Nilka pâlit légèrement. Ciel ! Le Stabat Mater ! Il allait résonner, et quelle note lugubre que cette hymne jetterait, au milieu de toute cette gaieté !

Àla course, la jeune fille se dirigea vers l'atelier de son père ; mais Joël l'y avait précédée.

— Ne craignez rien, M Nilka, fit-il ; j'ai arrêté le balancier de l'horloge.

Soulagée, elle retourna vers ses invités, qui se préparaient à partir.

— Vive la « Demoiselle de L'Épave » ! cria quelqu'un.

— Vive la « Demoiselle de L'Épave » ! reprirent-ils tous en chœur.

— Et vive M. Lhorians, le gardien de L'Épave !

— Et vive M. Lhorians, le gardien de L'Épave !

Les chaloupes des invités se détachèrent du bateau et se dirigèrent vers Roberval. Leona et Ève restaient à bord. À Pierre Laroche Joël avait remis deux fusées, avec prière de les faire partir, aussitôt que toutes les embarcations auraient atteint le rivage, car L'Épave resterait illuminée jusqu'à ce moment-là.

Enfin, les fusées furent lancées, et aussitôt, Joël, aidé de Koulina, éteignit les fanaux et les lanternes, puis chacun se retira dans sa chambre à coucher.

La soirée promise avait remporté un beau succès, un succès qui assurait à Alexandre Lhorians et à sa fille une grande popularité dans les environs.

56

Les huit jours que Leona et Ève passèrent sur L'Épave s'enfuirent à tire d'ailes, pour les trois jeunes filles. Dieu sait si les distractions étaient rares, peu variées, sur ce bateau, ancré à quatre milles du rivage !

Le premier jour, le lundi, on se leva fort tard, puis tout l'après-midi, tout le reste de la journée, on flâna, lisant, sommeillant par moments, causant, faisant un peu de musique. Le soir, une petite

excursion sur le lac, dans « L'Oiseau Bleu », aux environs de L'Épave. À dix heures, chacun avait regagné sa cabine.

Le mardi, levées assez tôt, les jeunes filles s'occupèrent d'abord à confectionner quelques mets pour le repas du midi. Koulina était assez bonne cuisinière ; mais, lorsqu'il s'agissait de desserts, Nilka savait qu'il valait mieux qu'elle y mît la main.

Vers les trois heures de l'après-midi, ce jour-là, Joël vint trouver les trois jeunes filles, qui étaient à causer sur l'avant-pont, et leur demanda de monter à son atelier ; il avait quelque chose à leur montrer, un travail qu'il venait de terminer. Ce quelque chose, c'était la croix qu'on devait planter sur la fosse du petit Harl, l'enfant de Koulina. La croix était toute blanche. Sur les bras de la croix, Alexandre Lhorians avait dessiné, en lettres gothiques, le nom du petit Sauvage, ainsi que son âge : Harl. 6 ans et 7 mois.

— Ce sera joli, Joël, dit Nilka, et Koulina va être bien contente. Pauvre femme ! A-t-elle vu cette croix ?

— Oui, M Nilka ; je la lui ai montrée, ce matin. Elle a beaucoup pleuré mais elle est très reconnaissante de ce que nous faisons pour elle, et pour son petit Harl.

— Quand la croix sera-t-elle plantée sur la fosse, Joël ? demanda Ève.

— J'avais pensé à demain, M Laroche… si M Nilka n'y voit pas d'objections, s'entend. Nous pourrions partir d'ici vers les dix heures, demain avant-midi, dîner dans le bois, puis nous rendre chez M. Brisant, car M Brisant aimera à nous accompagner à la

fosse. Nous pourrions être de retour vers cinq heures demain soir.

— Père ne voudra pas venir, dit Nilka.

— Je le sais bien, M Nilka… et nous ne pouvons pas le laisser seul sur L'Épave… Koulina viendra avec nous, nécessairement… Il faudra arranger cela…

— Je resterai ici, Joël.

— Pas du tout, Nilka ! s'écria Leona. Moi, vous savez, je ne tiens nullement à aller à terre, tandis que vous, vous aimerez à y retourner. Je resterai ici demain ; d'ailleurs, je le préfère de beaucoup. Je suis à lire un récit d'aventures, dans les régions hyperboréennes. Cette littérature m'intéresse tellement que je ne pourrais me décider à y renoncer, pour toute une journée !

Dix heures sonnaient donc, le lendemain matin lorsqu'ils partirent pour le Roc Harl. Dans le fond d'une des chaloupes de L'Épave, que conduisait Joël, la croix avait été déposée. L'autre chaloupe, « L'Oiseau Bleu », était conduite par Koulina ; en face d'elle étaient Nilka et Ève. La Sauvagesse maniait les avirons « comme un seul homme » pour parler comme Joël, et huit milles, quatre pour l'aller, quatre pour le retour, ne lui pèseraient guère aux bras ; elle en avait vu bien d'autres.

Le lac St-Jean était uni comme un miroir ; pas un souffle de brise n'en ridait la surface. On fut vite rendu à destination.

Déposant la croix sur la fosse, en attendant de la planter en terre, Joël se hâta de « mettre la table » sur l'herbe, et bientôt, tous, excepté cette pauvre Koulina cependant, mangeaient de bon

appétit. La Sauvagesse, très attristée d'être auprès de la fosse de son enfant, se déclara incapable d'avaler une seule bouchée.

L'angelus du midi sonnait dans le clocher de l'église de Roberval, quand Nilka, Ève, et Joël partirent pour se rendre chez les Brisant, En arrivant, nos amis aperçurent, dans le chemin, vis-à-vis la maison des Brisant, une charrette à foin.

Joël frappa à la porte, et Cédulie vint ouvrir… Quel cri de surprise et de joie elle poussa, à la vue de ses visiteurs !

Nilka ayant expliqué la raison de leur visite, Cédulie lui dit qu'elle aimerait à les accompagner jusqu'à la fosse de Harl et à assister à la cérémonie de l'érection de la croix.

Àce moment, Pierre Laroche entra dans la salle, où Cédulie recevait ses visiteurs.

— Pierre ! s'écria Ève. Qui eut pensé te trouver ici !

— N'as-tu pas reconnu les chevaux, à la porte, Ève ? lui demanda son frère.

— Attelés à la charrette à foin, tu veux dire ?… Je ne les ai pas remarqués… Tout le monde est en bonne santé, à la maison, Pierre ? demanda Ève.

— En très excellente santé, petite sœur, répondit Pierre Laroche. M Lhorians, ajouta-t-il, quelle joie de vous revoir !

Nilka dit à Pierre Laroche pourquoi ils étaient venus à terre ; elle expliqua aussi pourquoi Leona ne les avait pas accompagnés.

— Avant de procéder à la cérémonie sur la fosse de Harl cependant, ajouta-t-elle, nous allons nous rendre chez-vous ; j'ai

promis à Leona que nous irions faire une petite visite à M. et M Laroche.

— Ah ! quel malheur que mes chevaux ne soient pas attelés à notre voiture légère, plutôt qu'à notre charrette à foin ! s'écria Pierre. J'aurais été si heureux de vous mener jusqu'à la maison, et de vous conduire ensuite jusqu'au Roc Harl !

— Si Nilka n'avait pas d'objections à une promenade en charrette…

— Des objections, M Brisant ? Mais ! J'aimerais cela par-dessus tout !

— Alors, partons ! fit Pierre. Il est inutile que j'attende plus longtemps le retour de M. Brisant, n'est-ce pas, M Brisant ? demanda-t-il.

— C'est presque inutile, Pierre, répondit Cédulie.

On partit. Les dames prirent place dans le fond de la charrette, où il y avait un peu de foin. Joël s'installa debout auprès du conducteur des chevaux. Nilka était heureuse, heureuse… Quel plaisir d'être assises en cercle, elle, Cédulie et Ève, sur du foin nouveau, sentant bon ! Jamais elle n'avait été à pareille fête !

M Laroche, lorsqu'elle fut revenue de l'étonnement que lui avait causé l'arrivée de ses visiteurs, exprima le désir de les accompagner.

Quoiqu'on ne fut pas en excursion de plaisir, la gaieté ne manquait pas, dans la charrette à foin, et ce n'est que lorsque l'on fut à proximité du Roc Harl, qu'on cessa de chanter et de rire, par respect pour la douleur de Koulina.

La croix fut plantée à la tête de la fosse du petit Sauvage, puis tous s'agenouillèrent, tandis que Nilka récitait le De Profundis. Une gerbe de marguerites fut déposée au pied de la croix, puis chacun se disposa à retourner chez soi. Inutile de le dire, n'est-ce pas, Cédulie et M Laroche invitèrent les gens de L'épave à souper ; mais on avait promis à Leona d'être de retour pour cinq heures ; elle pourrait être inquiète si on retardait.

Le lendemain, jeudi, Joël alla à la pêche, dans l'après-midi. Les jeunes filles n'avaient pas tenu à l'accompagner, car le temps était gris, humide, maussade.

Il y avait à peu près vingt minutes que le domestique était parti, quand Ève, qui se trouvait à l'avant du bateau, s'écria, s'adressant à Nilka et Leona :

— Une pirogue se dirige sur L'épave ; elle semble voler littéralement sur les flots.

— Ce doit être Fort-à-Bras, dit Alexandre Lhorian, sortant de son atelier et venant se placer à côté d'Ève. Oui, c'est lui ! ajouta-t-il.

— Que vient faire ici ce Sauvage ? demanda Nilka.

— Mais, Nilka, je l'ai invité à venir ; ne t'en souviens-tu pas ?... Ce garçon, fort intelligent d'ailleurs, s'intéresse beaucoup à mon invention et...

— Towaki n'est qu'un Sauvage, père, fit Nilka, et je pense que...

— Ma fille, as-tu si vite oublié le service que ce garçon nous a rendu ?... Ne t'a-t-il pas sauvé la vie ?...

— Sans doute, sans doute ! répondit Nilka. Cependant, petit père…

— Ohé ! Ohé ! criait la voix de Towaki, à ce moment, et Alexandre Lhorians s'empressa d'accourir au-devant de lui.

Le Montagnais apportait du gibier : deux canards sauvages, des perdrix, et un lièvre ; le tout, prêt à être mis au four. Il remit lui-même ces provisions à Koulina ; mais celle-ci, en apercevant le jeune Sauvage, faillit laisser tomber par terre canards, perdrix et lièvre.

— C'est Towaki-dit-Fort-à-Bras ! murmura-t-elle.

— Le connais-tu Towaki, Koulina ? demanda Ève à la Sauvagesse.

— Connais ?… Oui… Towaki méchant. Towaki lui brisé le cœur Florella, une jeune fille de la tribu à moi. Florella morte de peine… Pourquoi ce Sauvage venir ici ?

Pourquoi ?… Eh ! oui, pourquoi ?… N'était-ce pas dangereux d'admettre ces sortes de gens sur L'épave ?… Towaki adorait le Lys Blanc… c'est-à-dire Nilka ; Ève s'en était aperçue, là-bas, à la Pointe Bleue.

— M. Lhorians doit être bien… malade, bien toqué, bien… fou, pour inviter ce Sauvage ici ! se disait-elle. Heureusement, Joël est là ; il est le seul protecteur qu'ait Nilka… Pauvre Nilka !

Et Joël, lorsqu'il revint de la pêche, qu'il aperçut le Sauvage et qu'il apprit qu'il était là sur invitation de l'horloger, devint pâle de colère… et d'appréhension. S'il eut obéi à son premier mouvement, le domestique eut saisi Towaki par le collet, et après l'avoir

déposé dans sa pirogue, lui eut intimé l'ordre de retourner chez lui et de ne jamais plus remettre les pieds sur L'Épave. Mais, Alexandre Lhorians était « le maître, après Dieu » à bord ; Joël n'avait pas le droit d'intervenir ; tout ce qu'il pouvait faire c'était de veiller, car il était inutile, pour lui, d'essayer de faire entendre raison à son pauvre maître, hélas !

Sans doute, Towaki ne se tenait pas avec les jeunes filles ; celles-ci étaient dans la salle à manger, tandis que le Sauvage tenait compagnie à l'horloger, dans l'atelier. Mais, pendant que le pauvre toqué expliquait l'usage des rouages et du mécanisme de son horloge de cathédrale à son invité, ce dernier dévorait Nilka des yeux, ce dont s'apercevait fort bien Ève… peut-être aussi Koulina, et Joël, qui, furieux, serrait les poings, et marmottait tout bas.

Vu que Towaki avait fourni le souper, c'est-à-dire le gibier, qui rôtissait, en ce moment, dans les fourneaux de Koulina, on dut l'inviter à rester ; mais après le repas, lorsqu'il fut retourné à l'atelier, Ève dit, tout bas, à Joël :

— La chaloupe « L'Oiseau Bleu » est-elle prête à prendre… la mer ?

— Oui, M Laroche, répondit Joël, sur le même ton. Ah ! ajouta-t-il, je comprends votre idée ! Vous avez trouvé la solution, la seule manière de prouver au cuivré qu'il est par trop… ambitieux..

— Je le crois, Joël, fit Ève en souriant. Il faut que Towaki soit mis à sa place une bonne fois et… Que diriez-vous d'une petite promenade en chaloupe, Nilka, Leona ? demanda-t-elle, assez haut pour être entendue des deux jeunes filles.

— Nous en sommes ! répondirent-elles ensemble.

— Ne vous éloignez pas trop de L'Épave, n'est-ce pas. Mesdemoiselles ? fit Joël.

Quelques instants plus tard, les trois jeunes filles partaient en chaloupe. On n'aurait pu trouver mieux, pour faire comprendre à Towaki la distance sociale, et raciale, qui existait et existerait toujours entre eux.

— C'est toi, chien de blanc, qui a suggéré au Lys Blanc de me fausser compagnie ainsi, hein ? cria le Sauvage, en s'approchant de Joël, les poings crispés. Ne le nie pas ; c'est toi !

— Je ne le nie aucunement, répondit Joël. Tu n'as pas d'affaires sur ce bateau, mon garçon, laisse-moi te le dire, une fois pour toutes. Allons ! Hop ! Retourne à la Pointe Bleue !

Le visage de Towaki changea soudain ; ses lèvres se tendirent sur ses longues dents blanches, en un terrible rictus. Il s'avança sur Joël, qui, vraiment, eut peur ; c'était affreux ce rictus, c'était pire, cent fois, que la rage de tout à l'heure.

— Je me vengerai, chien de blanc ! s'écria le Sauvage. Je me vengerai… royalement ! Tu regretteras… vous regretterez tous, l'affront que vous m'avez fait ce soir !

Ayant dit ce qu'il avait à dire, il sauta dans sa pirogue, et partit, à force d'avirons, dans la direction de la Pointe Bleue.

Le lendemain, vendredi, et le surlendemain, il plut « à boire debout » ; impossible donc de quitter le bateau. Mais les jeunes filles ne trouvèrent pas le temps long, à causer ensemble, à lire, à faire de la musique, ou du travail à l'aiguille. Tout de même, Leo-

na et Ève, qui raffolaient de L'Épave, se dirent qu'il y avait des jours où ce n'étaient pas gai sur le bateau ; des jours où cette pauvre Nilka devait se sentir bien triste, bien isolée, sans doute.

Le dimanche avant-midi, les époux Brisant vinrent passer la journée sur L'Épave, et lorsqu'ils retournèrent à Roberval, vers les quatre heures de l'après-midi, ils ramenèrent avec eux Leona et Ève Laroche.

Ce fut une triste séparation ; Nilka était inconsolable. Les vacances tiraient à leur fin ; dans huit jours maintenant, les jeunes institutrices reprendraient leur travail, et la fille de l'horloger ne trouverait-elle pas la solitude plus grande, plus lourde, intolérable, en un mot, à cause de ces amies qu'elle viendrait de perdre ?

Pauvre, pauvre Nilka !

57

On était au 15 septembre.

Nilka dut s'avouer que le temps avait passé vite encore, malgré l'ennui qu'elle avait ressenti, après le départ de ses amies.

Le 15 septembre !... L'été s'en allait, s'envolait, à tire d'ailes. Déjà, presque chaque matin, et chaque soir, une brume, légère d'abord, dense ensuite, s'étendait sur le lac St-Jean. Vers les dix heures de l'avant-midi, il est vrai, la brume se dissipait, mais elle se formait de nouveau vers l'heure du coucher du soleil.

Cette brume !... C'était, pour le moins, déprimant. Lorsqu'elle avait caché le rivage de ses replis et qu'elle s'avançait, lentement mais sûrement sur L'Épave, cela causait toujours une impression de tristesse indéfinissable. Nilka se sentait plus seule, plus abandonnée sur ce bateau, perdu au milieu de ces vapeurs blanches, qui avaient le don d'effacer tout objet à moins de trois pieds de distance, et d'affaiblir étrangement les sons.

Les fanaux, à l'avant et à l'arrière du bateau, ne s'éteignaient que durant quatre ou cinq heures chaque jour ; ces fanaux allumés, et les lampes, dont on devait aussi s'éclairer, à l'intérieur de L'Épave, c'était on ne peut plus lugubre.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! pleurait Nilka. Ces brumes... c'est intolérable !... Et nous ne sommes qu'au milieu de septembre ; que sera-ce donc, en octobre et en novembre ?... Il est affreux, affreux, le lac St-Jean, lorsqu'il est couvert de brumes ainsi !... Qu'allons-nous devenir ?

Le 15 septembre donc, au déjeuner, Alexandre Lhorians avait l'air tout chose. Cela ne veut pas dire qu'il était de mauvaise humeur, car il ne l'était jamais ; seulement, il émiettait distraitement son pain, ne buvait pas même son café.

— Vous ne mangez pas, petit père ? demanda Nilka.

— Je n'ai pas faim, ma fille, répondit-il.

Essayez au moins de boire un peu de café ; il est exquis. C'est Koulina qui l'a fait, et elle s'y entend bien.

Alexandre Lhorians secoua la tête.

— Je n'ai ni faim ni soif, Nilka, fit l'horloger. Le fait est que j'ai certains ennuis et…

— Des ennuis ?… Qu'est-ce donc, père ?

— J'ai, maladroitement, gâté un des rouages de mon horloge de cathédrale ; celui que j'avais fait avec tant de soin, dans ce morceau de bois que nous étions allé chercher à Roberval ; tu te souviens ?

— Eh ! bien, dit Nilka en souriant, il vous faudra fabriquer une autre roue, père chéri. Ce n'est pas le bois qui manque, il y en a plein les forêts, aux alentours de Roberval.

— J'ai bien l'intention de faire une autre roue, tu le penses bien, ma fille ! Joël va me conduire à terre, car il me faut un autre morceau de bois, aujourd'hui même.

— C'est bien, M. Lhorians, répondit Joël, je vous conduirai à terre quand vous le désirerez. Mais il faudra partir aussitôt que la brume se dissipera ; c'est-à-dire, entre dix et onze heures.

— Je ne serai pas prêt à partir avant deux heures cet après-midi, Joël, annonça l'horloger, d'un ton tranquille mais résolu. Un travail délicat que j'ai commencé…

— Mais, M. horians !… La brume !… Elle se lève vers les quatre heures de l'après-midi… Nous ne pouvons risquer…

— J'ai dit que je serais prêt à partir à deux heures, n'est-ce pas, Joël ? Que tout soit prêt pour cette heure-là, dit froidement Alexandre Lhorians, en se levant de table.

Nilka essaya de faire entendre raison à son père ; de lui faire comprendre l'importance qu'il y avait de partir de bonne heure, à

cause de la brume. Tout ce qu'elle put obtenir ce fut qu'ils partiraient immédiatement après le repas du midi, mais pas une minute plus tôt.

— M Nilka, demanda Joël, après le diner, auriez-vous bien peur si vous vous voyiez obligée de passer la nuit sur L'Épave, seule avec Koulina ?

Nilka hésita avant de répondre.

— Non, Joël, je n'aurais pas peur je crois. Vois-tu, Koulina n'a peur de rien ; sa bravoure doit être contagieuse, répondit la jeune fille en riant. Mais pourquoi me demandes-tu cela ? Crains-tu de ne pouvoir revenir au bateau ce soir ?

— Je fais plus que le craindre ; j'en suis fermement convaincu, chère M Nilka. La brume…

— La brume ?… Je ne crois pas qu'il y en ait ce soir ; vois donc comme le temps est clair !

Le domestique secoua la tête, tout en observant l'horizon.

— Dans tous les cas, je ferai l'impossible pour revenir. J'apporte une boussole et un porte-voix. Si vous entendez le porte-voix, ne manquez pas d'y répondre, n'est-ce pas, M Nilka ?… Les fanaux, à l'avant et à l'arrière du bateau, ça ne sert pas à grand'chose ; de fait, ça ne sert à rien, quand la brume est si dense… Oui, je ferai l'impossible pour revenir ce soir ; cependant, je ne puis risquer de m'égarer sur le lac… Ce serait terrible, voyez-vous, chère petite, et si le vent venait à s'élever, alors, nous serions… perdus.

Nilka se mit à pleurer.

— Si je pouvais faire entendre raison à père ; le persuader de ne pas partir aujourd'hui…

— Hélas ! chère M Nilka, fit le domestique en soupirant, il y a beau jour que M. Lhorians est sourd à la voix de la raison… Mon pauvre, pauvre maître !

Il était près de deux heures lorsque l'horloger et son domestique partirent, et quoique le temps fut très clair, Joël grommelait tout bas, au moment où la chaloupe se détacha de L'Épave.

— Bonjour, Koulina ! cria-t-il. Prends bien soin de M Nilka !

— Crains pas ! répondit la Sauvagesse. Koulina aime la Blanche Colombe comme elle aimait Harl.

Mais voilà qu'Alexandre Lhorians ordonne à Joël de ramener la chaloupe près du bateau.

— J'ai quelques mots à dire à ma fille, dit-il.

Soupirant, le domestique obéit à son maître… Tous ces retards !… C'était très imprudent ! On ne badine pas avec la brume. !

— Bonjour, mon enfant chérie ! murmura l'horloger, en étreignant Nilka dans ses bras. Tu ne voulais pas que je parte, je sais ; mais, que veux-tu ? Ce morceau de bois, il me le faut !

— Père ! Père bien-aimé.

Une autre caresse hâtive, puis Alexandre Lhorians sauta dans la chaloupe, qui, aussitôt, se détacha du bateau.

Longtemps, longtemps, Nilka suivit des yeux l'embarcation portant son père et Joël… Des larmes coulaient sur ses joues…

Son pauvre père !… Elle ne l'aimait pas moins, si regrettable que fut son triste état, assurément !…

Vers les quatre heures de l'après-midi, la jeune fille appela auprès d'elle Koulina et lui demanda :

— Ce petit nuage blanc, là-bas, tout là-bas, serait-ce la brume ?

— Brume, oui, brume, répondit la Sauvagesse.

La brume ? Déjà ?… Oui, déjà elle s'étendait sur le lac, et bientôt, L'Épave serait enveloppée, comme dans une mantille ouatée.

Nilka se sentit envahie d'une sorte de pressentiment… Ses yeux s'agrandirent, ses joues et ses lèvres pâlirent… Son regard se fixait, malgré elle, sur l'arrière-pont, dont les hublots ouverts laissaient libre accès à la brume… Que d'étranges tableaux peignait la brume !… Par moments, on eut dit des oiseaux de large envergure volant lourdement… D'autres fois, c'était des figures, le visage voilé, dont les longues draperies traînaient sur le pont…

Soudain, Nilka pâlit davantage… La brume devenait de plus en plus dense, et sous ses voiles opaques, une femme, toute blanche, semblait glisser, traversant le pont dans toute sa largeur, puis revenant sur ses pas…

— Koulina ! cria Nilka. As-tu vu ?…

— Oui, Koulina voir, Blanche Colombe. Pas première fois non plus ; Koulina voit souvent, souvent…

— C'est la « Dame des brumes », fit la jeune fille, d'une voix tremblante ; celle qui hante L'Épave ; celle dont les longs vêtements frôlent les planchers de ce bateau, la nuit…

— Koulina a entendu, souvent, souvent, répondit la Sauvagesse. Mais Koulina pas peur… Pas dangereuse la brume, Blanche Colombe !

— Mais… la « Dame des brumes »… Ne la crains-tu pas ?

— Pas dangereuse non plus la « Dame des brumes » ! Blanche Colombe !

La Sauvagesse se leva et alla fermer les hublots, afin d'empêcher la brume de pénétrer davantage dans le bateau, puis elle revint s'asseoir auprès de sa jeune maîtresse.

Un profond silence enveloppait L'Épave… Koulina reprisait des bas, à la clarté de la lampe ; Nilka essayait de lire, mais elle n'y parvenait pas. Elle avait dit à Joël qu'elle n'aurait pas peur, avec Koulina ; tout de même son cœur se serrait étrangement, en pensant à leur solitude à toutes deux… N'étaient-elles pas, en quelque sorte, abandonnées, au milieu de ce lac ?… Malgré elle, elle pleurait…

— Tu n'as pas peur, Koulina, hein ?

— Peur ?… Non, Blanche Colombe. Koulina peur de rien.

Profond silence, encore une fois… Heureusement, se disait Nilka, il n'y avait pas beaucoup de navigation sur le lac St-Jean ; le danger d'être heurté par un autre bateau était presque nul… Ô ciel ! quel silence !… Et que c'était épouvantable cette brume, qui semblait vouloir avaler L'Épave et celles qu'elle contenait !…

— Dieu protège ceux qui ont été surpris ou qui se sont égarés au milieu de ces brumes ! pria-t-elle tout haut. Tu crois en Dieu, n'est-ce pas, Koulina ? demanda-t-elle.

— Le Grand Manitou ?… Oui, Koulina croit.

— Alors, prie-le… Il nous voit ; il veille sur nous et sur ceux qui, comme nous, sont perdus au milieu de ce lac, dans la brume, fit Nilka.

— Blanche Colombe pas peur ? demanda la Sauvagesse. Pas de danger !

Tout à coup, trois coups de porte-voix retentirent, tout près du bateau. Nilka, saisissant à la hâte, le porte-voix du bord, souffla dedans trois fois.

Carlo se mit à aboyer, puis à gronder.

— C'est père et Joël ! s'écria la jeune fille.

— Pourquoi que Carlo gronde alors ? fit Koulina.

— Ce sont eux ! Ce sont eux ! Viens, Koulina ! Allons au-devant d'eux !

58

Quelqu'un venait de sauter sur le pont.

Mais, ce n'était ni Alexandre Lhorians, ni Joël ; c'était un Sauvage, d'assez haute stature, recouvert d'un long manteau, et le visage à moitié caché sous un bonnet marin. À son cou était suspendu un porte-voix.

En apercevant le Sauvage. Nilka ne put s'empêcher de crier. Mais Koulina lui demanda :

— Quoi viens faire ici, toi ?

— Lettre, répondit brièvement le Sauvage. (On eut dit que quelqu'un avait pris la peine de lui apprendre à articuler ce seul mot).

— Une lettre ! s'exclama Nilka. Est-ce pour moi ? Donne !

— Monsieur Brisant, fit le Sauvage, comme s'il eût, péniblement, répété une leçon, et il retira de sous son manteau un pli cacheté, qu'il présenta à Nilka.

— M. Brisant ?... Ciel ! Mon père...

— Accident, ajouta le Sauvage.

Mais Nilka ne l'écoutait pas ; elle venait de déplier le papier, sur lequel elle lut :

« M Nilka,

Suivez sans crainte le Sauvage, Cœur-Franc ; il vous conduira droit à Roberval, c'est-à-dire chez moi.

Un accident est arrivé à votre père... Il souffre horriblement, et il vous demande à grands cris.

Le médecin dit que c'est très grave.

Raphaël Brisant. »

— Je te suis ! dit Nilka au Sauvage. Partons ! Partons immédiatement !

— Partir ? fit Koulina. Pas partir avec ce Sauvage, que la Blanche Colombe ne pas connaître ?

— Il le faut, Koulina ! Mon père… Il se meurt peut-être, à ce moment… M. Brisant me dit de partir immédiatement et d'avoir confiance en cet homme, répondit Nilka, en désignant le Sauvage.

Tout en parlant, Nilka s'était recouverte d'un manteau, et bientôt, elle prenait place dans la pirogue, en face du Sauvage.

— Que le Grand Manitou protège la Blanche Colombe… et aussi le chef blanc ! sanglotait Koulina.

— Dieu t'entende, Koulina ! s'écria Nilka. Au revoir, Koulina !

Mais à peine la pirogue eut-elle quitté les abords du bateau, que la Sauvagesse regretta d'avoir laissé partir la jeune fille. Ce Sauvage… Elle n'avait pas aimé son apparence… De plus, il paraissait ne pas pouvoir parler du tout le français… Nilka, la chère petite, lui demanderait en vain des nouvelles de son père, durant le trajet, de L'Épave à Roberval ; le Sauvage ne saurait lui répondre… Il est vrai que Raphaël Brisant avait dit, dans sa lettre, qu'on pouvait se fier à Cœur-Franc… mais, Nilka connaissait-elle l'écriture de Raphaël Brisant ?… Qui sait si la lettre venait véritablement de lui ?… Et elle avait laissé partir celle qu'elle avait juré de protéger ; elle l'avait laissé partir, seule, avec un inconnu… et un Sauvage encore ! dans une frêle pirogue… au milieu de cette brume !…

Koulina eut une crise de remords et de désespoir… Si elle n'eut promis à Nilka de ne pas abandonner L'Épave, qui ne devait jamais rester sans gardien, la Sauvagesse se serait lancée à la poursuite de la pirogue contenant sa chère Blanche Colombe ; elle serait partie, à la nage, s'il l'eut fallu, et au risque de s'égarer à jamais, sur le lac embrumé.

Koulina, voyant qu'il était déjà près de sept heures du soir, se demanda pendant combien de temps encore elle resterait seule sur le bateau ; elle se demanda, plus d'une fois aussi, comment une jeune fille si délicate, si impressionnable que Nilka pouvait se résoudre à demeurer toujours sur L'Épave… L'automne s'en venait à pas de géant, et quand souffleraient les grands vents si terribles, en ces régions, comment la pauvre petite pourrait-elle supporter cela, sans mourir de peur ?…

Il n'est pas d'occupation plus monotone que celle de repriser des bas et Koulina trouva cela si monotone, qu'à la fin, elle s'endormit sur sa chaise.

Pendant combien de temps dormit-elle ?… Une heure ? Deux heures ? Elle fut éveillée assez brusquement… Qu'est-ce qui l'avait éveillée ?… Ah ! oui ; Carlo, qui n'avait fait que gémir et hurler depuis le départ de Nilka, aboyait joyeusement… Et puis… Trois coups de porte-voix venaient de retentir…

Koulina se hâta de souffler dans le portevoix du bord. Mais, aussitôt, elle se dit qu'elle avait eu tort. Elle était seule sur L'Épave ; qui sait si quelque bandit ne profitait pas de la brume pour venir attaquer le bateau… Encore trois coups de porte-voix… puis :

— Ohé ! Ohé !

Ôbonheur ! C'était la voix de Joël !

Sans se demander comment il se faisait que Joël eut laissé son maître chez les Brisant, alors que celui-ci était en danger de mort, Koulina accourut au-devant du domestique, juste au moment

où… Alexandre Lhorians, gai, alerte et bien portant, sautait sur le pont du bateau.

— Le chef blanc ! s'écria-t-elle.

— Eh ! oui, Koulina, répondit, en souriant, le père de Nilka.

— Le chef blanc ! répétait la Sauvagesse. Pas accident… Pas blessé… Pas malade !… Le chef blanc !… Et la Blanche Colombe… Koulina éclata en sanglots ; elle venait de saisir toute l'horreur de la chose.

— Qu'y a-t-il, Koulina ? demanda, à ce moment Joël. Et où est M Nilka ?

— La Blanche Colombe pas avec vous ? demanda la pauvre femme, qui était prête à s'évanouir.

Et Carlo, comme s'il eût compris ce qui se passait, se mit à hurler lamentablement.

— Où est M Nilka ? Réponds ! cria Joël.

— Partie…

— Partie ? Tu dis, partie ?

— Partie…

— Partie ? Tu dis, partie ?

— Sauvage venir chercher…

— Quoi ! Un Sauvage est venu chercher M Nilka ? Et tu l'as laissé partir, seule, avec lui ? Ah ! malheureuse ! Towaki…

— Non, pas Towaki, répondit Koulina. Sauvage, vieux, laid… Tiens, chef blanc, ajoutat-elle, en s'adressant à l'horloger, lis ! Sauvage remettre ceci à la Blanche Colombe ; Koulina l'a trouvée après qu'elle partir.

Alexandre Lhorians saisit le papier que la Sauvagesse lui présentait. Il fut obligé de s'asseoir ; ses jambes refusaient de le supporter.

Joël s'approcha de son maître et lut, par-dessus son épaule la lettre que le Sauvage avait remise à Nilka, et qui portait la signature de Raphaël Brisant.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! s'écria l'horloger, lorsqu'il eut pris connaissance de la lettre. Nilka ! Ma fille ! Enlevée ! !

— C'est ce Towaki ! cria Joël. Il m'a menacé de se venger l'autre jour… Vengeance de Sauvage ! La plus épouvantable des vengeances !… M Nilka… au pouvoir de Towaki !… Enlevée !… Ô ciel ! Ô ciel ! La pauvre petite !

— Nilka ! Enlevée ! ne cessait de répéter Alexandre Lhorians, d'un ton et avec un air hébété.

— Aussi, M. Lhorians… commença la domestique.

Mais il se tut. Non, ce n'était ni le temps, ni l'occasion, de faire des reproches… On n'assomme pas un homme déjà écrasé. L'horloger avait été fort imprudent en recevant Towaki sur L'Épave… Le résultat ne s'était pas fait attendre… Nilka avait été enlevée, et Dieu seul savait ce qu'il adviendrait d'elle… Où était-elle, en ce moment, leur chère petite ?… Oh ! c'était à en perdre la raison ! !

— Nilka ! Enlevée !... As-tu compris, Joël ? Nilka, ma fille, a été enlevée !

— Courage, pauvre cher maître ! sanglota Joël. Je la retrouverai, moi, la chère petite M Nilka !... Je pars à l'instant, et, je le jure, je ramènerai notre cher petit ange du bon Dieu ; de fait, je ne reviendrai ici que lorsque je l'aurai trouvée... Et si ce Towaki a osé toucher à un cheveu de la tête de notre chérie, je le tuerai comme un chien !

Ce-disant, Joël sauta dans la chaloupe qui venait de les ramener de Roberval, et aussitôt, il se perdit dans la brume.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE

59

Il y a bien longtemps que nous n'avons pas parlé de nos amis de Québec et de la Banlieue, n'est-ce pas ? Que sont-ils devenus ?... Que s'est-il passé d'intéressant, ou d'extraordinaire, depuis le jour où Paul Fiermont, de l'une des fenêtres de l'étude du notaire Schrybe, avait regardé s'éloigner Nilka et son père, alors que celui-ci venait d'accepter la position de gardien de L'Épave ?...

Parlons d'abord de Paul : Il avait passé tout l'été à la Banlieue, occupé à faire faire des améliorations au « château » et sur les terrains l'entourant. Il avait, aussi, fait ériger un magnifique kiosque, sur le petit promontoire, où, pour la première fois, il avait rencontré L'Oiseau Bleu ; ce kiosque était connu sous le nom de « kiosque de l'Oiseau Bleu ». Paul Fiermont trouvait aussi à s'occuper dans son musée, qui était devenu un musée consi-

dérable maintenant, puis, à ses heures libres, il se livrait à la minéralogie et à la géologie, études qu'il aimait passionnément.

M Fiermont, « tante Berthe », régnait toujours au « château ». Toute dévouée à « son neveu » et à ses intérêts, elle se dépensait continuellement dans le but de rendre la maison attrayante, afin qu'il ne prît plus fantaisie à Paul de s'éloigner, de reprendre sa vie aventureuse.

— Tante Berthe, lui avait dit Paul, un jour, je me demande souvent comment je me serais arrangé, seul ici... J'aurais fermé la maison, tout simplement. Vous êtes une perle, tante Berthe, une vraie !

— Cher, cher Paul ! avait répondu la vieille demoiselle, d'une voix tremblante d'émotion. Tu ne considères pas, évidemment, ce que tu as fait pour moi !... Et puis, tu es si bon, si parfait pour moi !... Mais, remarque bien ce que je te dis, Paul ; le bon Dieu te récompensera de ta bonté, un de ces jours !

Disons un mot de Réjanne Trémaine maintenant : Réjanne avait surpris tous ses amis, toutes ses connaissances, en épousant, un beau jour du mois de juillet, un avocat de la ville de Montréal. M. et M Trémaine, après le départ de leur fille, leur unique enfant, trouvèrent la maison si grande, si vide, si... intolérable, qu'ils mirent leur propriété La Solitude, en vente, et s'en allèrent demeurer à Montréal, auprès de Réjanne, devenue M Lepré. La Solitude ne trouverait que difficilement acheteur probablement, car c'était une propriété considérable, exigeant, pour l'entretenir, une armée de domestiques, et, conséquemment, coûtant très cher.

Estelle Delherbe, Renée Le Mouet et Anne Pivert étaient encore désignées du nom de « charmant trio ». Mais ce trio deviendrait bientôt un duo, prétendait-on, car, on entendait dire « à travers les branches » que l'une d'elles (Anne) allait épouser, en octobre, le Docteur Ivan, avec qui elle était fiancée depuis près d'un an. Ni Estelle, ni Renée ne paraissaient disposées à suivre l'exemple de leur compagne, pour le moment du moins, bien qu'elles aussi fussent fiancées ; Estelle, avec Joe Le Mouet ; Renée, avec Albert Delherbe, comme on le sait.

Faut-il parler de Judith Rouvain et de son frère Marius ?... Tous deux étaient en voyage. Ils étaient partis, peu de temps après l'esclandre qu'avait faite « la belle Judith » au Café Chantant, certain soir du printemps dernier. Impopulaire d'avance, sa conduite, ce soir-là, n'avait pas contribué à la rendre populaire, bien sûr. Donc sentant qu'on était disposé à lui faire froide mine, elle avait engagé son frère à l'accompagner en Europe, où elle espérait sans doute épouser quelque bon parti, et ne plus jamais revenir en son pays... ce dont personne ne se plaindrait probablement.

Et Anatole Chanty ?... On prétendait que le mariage de Réjanne Trémaine, lui avait « donné une fière tape » à ce garçon, car, malgré la froideur et le peu d'encouragement de sa cousine, il n'avait pas désespéré complètement de se faire agréer par elle un jour. Sans doute, on ne reverrait plus le joli Anatole, à la Banlieue, surtout maintenant que les Trémaine en étaient partis... Eh ! bien, on essayerait de s'en consoler !

On était au 20 août. Au « château », Prosper revenait du bureau de poste. Entrant dans le musée, il remit à Paul le courrier, qui venait d'arriver, puis il se retira discrètement.

Paul, occupé à classer des minéraux dans un petit cabinet vitré, ne se pressait pas de prendre connaissance de ses lettres, mais lorsqu'il s'y décida enfin, il eut une légère exclamation de surprise en constatant que l'une d'elle lui venait du Notaire Schrybe.

— Tiens ! Une lettre du notaire ! se dit-il. À propos de quoi peut-il bien m'écrire, quand je l'ai vu dimanche, alors qu'il a diné ici avec nous ?... Probablement qu'il s'agit de l'achat de ce terrain qui touche au mien ; ce bon M. Schrybe ne cesse de me conseiller de l'acquérir.

Quelques instants plus tard, Paul frappait à la porte du boudoir de M Fiermont, et ayant eu la permission d'entrer, il lui dit :

— Tante Berthe, j'ai une grande nouvelle à vous apprendre.

— Oui, Paul ? Qu'est-ce donc ? Tu vas te marier peut-être ? demanda M Fiermont en souriant.

— Oh ! non, répondit, en souriant, le jeune homme. Pas maintenant du moins... Pas avant d'être parvenu à apprivoiser l'Oiseau Bleu... si jamais j'y parviens...

— Cela viendra ; je te le prédis, Paul.

— Puisse votre prédiction s'accomplir !... Mais, il ne s'agit pas de cela pour le moment. Je viens de recevoir une lettre m'annonçant que La Solitude est vendue.

— Vraiment ?... Qui donc a acheté cette splendide propriété, Paul ?

— Devinez, tante Berthe !

— Deviner ?... Je ne sais vraiment... Serait-ce les Duchesneau, nos voisins ; ces gens si riches, dont l'ambition est, dit-on, d'acquérir une propriété « selon leurs moyens » ?

— Non. Ce ne sont pas les Duchesneau.

— Qui donc alors ?... Ah ! oui, il y a aussi les St-Maur, qui ont toujours envié aux Trémaine leur propriété, paraît-il...

— Ce ne sont pas les St-Maur non plus qui ont acheté La Solitude. C'est... Tenez-vous bien, tante Berthe !... C'est... le Notaire Schrybe ; voilà !

— Hein ! Le Notaire ! Tu veux badiner, sans doute, Paul ?

— Non, je suis très sérieux, au contraire.

— Le Notaire !... s'écria, encore une fois, M Fiermont. Et, qu'ira-t-il faire dans cette grande maison, seul, puisque sa sœur, M Joanette, est remariée...

— Vous le savez, répondit Paul, le Notaire Schrybe a vendu son étude...

— Oui, je sais ; il abandonne la pratique de sa profession le mois prochain, nous a-t-il dit. Mais, aller demeurer seul, tout seul, à La Solitude, il me semble que...

— Bah. Le Notaire Schrybe n'a jamais juré un éternel célibat, que je sache, tante Berthe ! répondit Paul, en riant d'un grand cœur. Moi, je connais une aimable et charmante demoiselle... qui, elle non plus, n'a rien juré...

— Ô Paul, comment peux-tu me taquiner ainsi ! s'exclama, en rougissant, la vieille demoiselle. Je...

— Vous taquiner, dites-vous ?… Mais… je ne comprends pas ce que vous voulez dire… Je n'ai nommé personne. Et Paul partit d'un joyeux éclat de rire, auquel « tante Berthe » fit bientôt chorus.

— Ah ! Tiens ! Va-t-en, Paul ! s'écria-t-elle, feignant un grand mécontentement. Tu devrais avoir honte, vraiment, de taquiner ainsi une personne de mon âge… Le Notaire…

— Le Notaire m'écrit qu'il désire me voir, par affaire ; je vais donc vous obéir et m'en aller, tante Berthe… Je reviendrai, par exemple, ajouta-t-il en riant, je reviendrai… bien avant les noces. Ha, ha, ha !

M Fiermont hocha la tête, en signe de réprimande ; mais elle ne put s'empêcher de rire, tant la gaieté de Paul était contagieuse.

— Et quand seras-tu de retour, Paul ?

— Demain soir, le plus tard. Au revoir donc, tante Berthe !

— Au revoir, Paul, cher Paul !

— Devrais-je offrir vos félicitations au Notaire Schrybe, à propos de son acquisition de La Solitude, je veux dire ?

— Mais, oui, si tu le juges à propos.

Negro ayant été sellé, Paul partit pour Québec. Tout en cheminant, il se penchait souvent sur sa selle et riait d'un bon cœur ; c'est qu'il s'était fort bien aperçu de ce qui se passait au « château » depuis un mois ou deux : le Notaire Schrybe courtisait M Fiermont… et cette idylle de l'âge mûr, avait le don d'amuser prodigieusement notre jeune ami.

60

Paul Fiermont retournait à son club, après s'être rendu chez le Notaire Schrybe.

Le notaire avait été absent de son étude ; mais il avait laissé un court billet pour Paul, et aussi une enveloppe, cachetée d'un triple sceau.

« Cher Paul, disait le notaire dans son billet,

Je regrette de ne pouvoir t'attendre ; je suis appelé auprès d'un mourant ; affaire de testament, tu sais. Arthur, mon jeune clerc, te remettra ce billet, ainsi qu'une enveloppe cachetée, dont j'ignore moi-même le contenu.

Au revoir. Je t'écris ceci à la course.

Te verrai au « château », dimanche probablement.

V. SCHRYBE »

Paul se hâta d'ouvrir l'enveloppe cachetée, aussitôt qu'il fut rendu à sa chambre. Il eut une exclamation de surprise en constatant qu'elle contenait une autre enveloppe, aussi à son adresse, mais de l'écriture de Delmas Fiermont, son oncle.

— Une lettre de l'oncle Delmas ! se dit-il. Que peut-elle bien contenir ?

Un peu de pâleur était venue aux joues du jeune homme… Une lettre d'un trépassé… c'est comme une voix d'outre-tombe… Même la lecture d'un testament a quelque chose de très impressionnant, comme si celui, ou celle, qui vient de mourir et dont les funérailles viennent d'avoir lieu, nous parlait encore.

D'une main qui tremblait, Paul ouvrit l'enveloppe et il en retira une lettre. C'était une longue lettre, datée du 20 août, deux années auparavant.

Il commença à lire… Mais, aux premiers mots, il eut une exclamation étouffée, tandis qu'une expression de grand étonnement se peignit sur son visage. Voici ce qu'il venait de lire :

« Le « Château », 20 août, 18…

Ainsi, Paul était le fils de Delmas Fiermont et non son neveu ?… Cela expliquait alors l'extraordinaire affection qui avait lié les deux hommes…

Mais, notre jeune ami avait excessivement hâte de prendre connaissance de la lettre ; il ne se perdit pas longtemps en conjectures.

« Paul, mon fils, écrivait donc Delmas Fiermont,

Car tu es mon fils, Paul, mon fils unique, mon fils chéri. Ta mère… Mais avant de te raconter le roman de ma vie, je veux implorer ton pardon. Si, au cours de ce récit, tu es tenté de me blâmer, peut-être même de me maudire, rappelle-toi combien je t'ai aimé, Paul, et… pardonne !

Ta mère était une sainte… et si je ne t'ai jamais parlé d'elle ; si personne n'en a jamais entendu parler, ce n'est pas parce qu'elle n'était pas digne de ton respect et de ton affection, ainsi que de l'estime de tous. Au contraire ; car, je le répète, mon fils, ta mère était une sainte.

Il y a vingt-cinq ans, j'étais déjà fortuné. Depuis deux ans, j'avais fait construire le « château »… et te dire si j'étais considé-

ré, envié, fêté, courtisé même… non pas à cause de mon mérite personnel, mais à cause de ma fortune… tu le devines sans peine.

Cependant, un jour, las de dîners, de réceptions, de bals, de théâtre, etc., etc., je partis pour la Grande Décharge, dans les régions du lac St-Jean, où je possédais beaucoup de terrain. J'avais fait construire une maison, qu'on désignait du nom de La Maisonnette sur une partie défrichée de mon terrain, et il me sembla tout à coup que j'aimerais à y aller passer toute la belle saison, vivant de chasse et de pêche, y menant la vie sauvage, enfin. (Ce n'est pas surprenant que tu aimes la vie aventureuse, Paul ; moi aussi, je l'ai beaucoup aimée).

Un jour donc, j'allai relever des collets que j'avais tendu dans le bois à près de deux milles de La Maisonnette. Maladroitement, je glissai sur une pierre, que je n'avais pas aperçue, sur mon chemin, et me donnai une entorse. La douleur que j'en ressentis me fit pousser un cri de douleur, qui fut entendu aussitôt.

— Vous vous êtes fait mal, Monsieur ?

Je levai les yeux, et j'aperçus un frêle garçonnet de quatorze à quinze ans, qui me regardait avec compassion.

— J'ai dû me donner une entorse, répondis-je, assez impatienté de ma maladresse.

— Une entorse ! Oh ! Que vous devez souffrir alors ! s'écria le garçonnet. Il faudrait baigner votre pied dans de l'eau glacée, sans retard, afin qu'il n'enfle pas trop… Pourriez-vous me suivre jusque chez-nous ? Ce n'est qu'à cent pas d'ici.

— Je puis toujours essayer, répondis-je.

Je me levai debout, mais je retombai aussitôt ; mon pied me causait d'intolérables élancements.

— Attendez ! fit le garçonnet.

Il fit un cornet de ses deux mains et appela :

— Candide !

— Oui ! répondit une voix enrouée. Qu'est-ce qu'il y a, Bernard ?

— Venez ici tout de suite, s'il vous plaît ! Je suis près de l'arbre foudroyé. Venez vite !

Au bout de quelques instants, je vis apparaître une femme âgée ; elle était coiffée d'un bonnet blanc, et enveloppée dans un châle à carreaux.

— C'est ce monsieur… dit Bernard à la vieille femme, en me désignant.

— Eh ! bien ? demanda Candide d'une voix rude sous laquelle cependant perçait une grande bonté.

— Ce monsieur s'est donné une entorse, je crois. Si vous le voulez bien, Candide, nous allons lui aider à se rendre à la maison, tout de suite.

Avec l'aide de la vieille Candide et celle, moins effective cependant, du frêle garçonnet, je parvins à me rendre à la maison de ces braves gens.

Ce n'était qu'une pauvre masure que leur maison ; de fait, on ne la nommait jamais autrement que La Masure. Elle ne conte-

nait que trois pièces : une salle d'entrée, une chambre à coucher, et une cuisine ; mais le tout était d'une extrême propreté.

On me fit coucher sur un canapé, puis Candide appela :

— Annine !

— Eh ! bien ? répondit une voix jeune et claire.

— Apporte le bain de pieds et de l'eau froide. Tout de suite, n'est-ce pas ?

— Certainement. Candide.

Mon pied me faisait horriblement souffrir ; déjà, il était très enflé.

La porte de la cuisine s'ouvrit, et une jeune fille d'une rare beauté parut sur le seuil. Sa chevelure brune, ses yeux gris, sa bouche mignonne, ses traits délicats, sa taille élancée… qui eut cru rencontrer tant de séductions et de charmes dans ces régions isolées ?

Àquoi servent d'inutiles détails, Paul ?… Tu ne seras nullement étonné quand je te dirai que je devins éperdument amoureux d'Annine, et que, moins de deux mois plus tard, je l'épousai.

J'emmenai ma femme à La Maisonnette ; nous devions y passer le reste de l'été, puis, à l'automne, j'emmènerais mon Annine à Québec, où elle deviendrait la châtelaine de mon « château ». De ce « château », je ne lui dis pas un seul mot, désirant lui causer une agréable surprise, quand le temps en serait venu ; je ne lui dis pas même que j'habitais habituellement la Banlieue de Québec.

Annine était heureuse à La Maisonnette, qui lui paraissait être un palais, lorsqu'elle la comparait à La Masure surtout.

Mais, hélas ! Il y avait une ombre au tableau, un nuage à notre horizon conjugal ; cette ombre, ce nuage, c'est mon caractère jaloux qui les avaient suscités…

Ah ! comprends bien, mon fils ; cette jalousie dont je te parle avait pour objet Bernard, le frêle garçonnet, le frère d'Annine ; un pauvre être que la consomption avait réclamé pour sa victime, depuis plusieurs mois. Annine aimait beaucoup son jeune frère, (rien de plus naturel, n'est-ce pas) ? et elle était continuellement inquiète à son sujet. Deux fois, depuis que nous étions mariés, nous avions dû faire le trajet, de La Maisonnette à La Masure à cause de l'inquiétude que ma femme ressentait pour Bernard.

Enfin, Bernard fut alité. Alors, sa sœur me pria de l'envoyer chercher afin qu'elle put le soigner, jour et nuit, si nécessité il y avait… Je refusai.

— Tu es ma femme, Annine, lui dis-je, assez brusquement ; c'est moi qui devrais être l'objet de tes soins, de tes soucis, et non ton frère.

— Mais, Delmas, objecta-t-elle, les yeux grands, étonnés, Bernard est mon frère, mon cher petit frère, et nous nous sommes toujours tant aimés ! Je ne puis pas l'abandonner aux seuls soins de Candide ; cette pauvre vieille, qui nous a recueillis, Bernard et moi, après la mort de notre mère, ne peut pas soigner, seule, cet enfant !

— C'est inutile d'insister, Annine ! Je le répète, ton premier devoir est envers moi, ton mari. Je ne veux pas avoir ce malade

ici, car je sais bien ce qui arriverait ; tu ne t'occuperais que de lui et… je ne veux pas ; voilà !

— Alors, Delmas, répliqua Annine dont la douce voix était remplie de larmes, puisqu'il n'y a pas de place ici pour mon petit frère, j'irai à La Masure, le soigner. Je le répète, je ne peux pas l'abandonner ainsi, ce pauvre Bernard…

— Je te défends de partir, Annine ; je te le défends, entends-tu ! m'écriai-je. Et j'en ai assez d'entendre parler de cet enfant !

Ce-disant, je quittai La Maisonnette, en fermant la porte avec force derrière moi.

Je ne revins à la maison qu'à l'heure du crépuscule. Je m'attendais bien de trouver ma femme en larmes. Déjà, je regrettais de m'être mis en colère, et je me sentais prêt à faire des concessions, afin de réparer, autant que possible, mon mouvement de mauvaise humeur de ce matin-là.

Mais, Annine n'était pas dans la maison… Je l'appelai, mais ne reçus pas de réponse… Je la cherchai, aux environs de La Maisonnette ; je ne la vis nulle part…

Cependant, sur une petite table, près de l'une des fenêtres de la salle d'entrée, j'aperçus enfin une enveloppe à mon adresse, et l'écriture était celle de ma femme. Elle m'écrivait qu'elle partait pour La Masure. Elle disait qu'elle était certaine que je lui pardonnerais d'être partie ainsi, lorsque j'aurais réfléchi un peu : elle s'attendait même à ce que j'aille la rejoindre, et lui aider à soigner son pauvre petit frère, que la mort guettait déjà, hélas !

Moins d'un mois plus tard, Bernard mourut : j'appris la nouvelle d'un passant. Aussitôt, je quittai La Maisonnette, après

avoir laissé, sur un meuble, à l'adresse d'Annine, un billet ainsi conçu :

— Ô ciel ! se dit Paul, lorsqu'il eut lu cette partie de la lettre de son père. Qui eut cru que « l'oncle Delmas », toujours si bon, si doux, si affable envers tous, avait, jadis, brisé le cœur de sa femme… de ma mère ainsi ?…

Ô, mère ! Mère ! Pauvre abandonnée ! Et vous, père, vous qui m'avez tant aimé, tant gâté, comment avez-vous pu agir ainsi ?…

Des larmes coulèrent sur les joues du jeune homme, et un certain temps s'écoula avant qu'il put reprendre lecture de la lettre de son père.

61

« Je revins à Québec, continuait la lettre de Delmas Fiermont à son fils, et ce n'est que deux ans plus tard, vers la fin de l'été ; de fait, le 18 du mois de septembre, que je retournai à La Maisonnette.

Ainsi que je l'avais prévu, Aniline y était revenue, après le décès de Bernard, car le billet que je lui avais laissé avant mon départ avait disparu… à sa place, je trouvai une lettre de ma femme, écrite au mois d'août de l'année courante alors. (Cette lettre, Paul, tu la trouvera dans le compartiment secret de mon coffre-fort). C'est le cri d'une âme désolée, cette lettre de ta pauvre mère… tu en jugeras par toi-même d'ailleurs. J'en transcris seulement le paragraphe suivant :

Ainsi, j'avais un fils ! Un enfant de quinze mois, non, de seize mois maintenant. À cet âge, un enfant est déjà intéressant… J'avais un fils, et je ne le verrais pas… à moins que ma femme me pardonnât ma conduite passée… Un fils !… Un enfant à moi !… Oh ! si je pouvais le ramener au « château » avec moi ; il serait élevé dans le plus grand confort, le plus grand luxe…

Résolu, soudain, je sellai mon cheval, et je partis pour La Masure. J'irais voir mon fils… J'implorerais le pardon de sa mère, et je les ramènerais tous deux à Québec avec moi…

Auparavant, cependant, je voulais observer les alentours de La Masure ; voir ce qui s'y passait ; voir, sans être vu. Il était huit heures du soir et il faisait noir, car il n'y avait pas de lune, et dans ces régions presque inhabitées, aucune lumière artificielle ne perçait l'obscurité.

Arrivé à quelque distance de La Masure, je descendis de cheval, et attachant ma monture à un arbre, je m'acheminai vers la maison de Candide, dont la salle d'entrée était éclairée. À pas de loup, et prenant mille précautions pour que les rayons de la lampe ne m'atteignissent pas, ce qui eut révélé ma présence, je jetai un coup d'œil à l'intérieur, et voici ce que je vis : Annine, ma femme, plus belle encore que lorsque je l'avais rencontrée pour la première fois, était sur une chaise berceuse et tenait son enfant dans ses bras… Je ne pouvais pas apercevoir le visage de l'enfant, seulement sa chevelure brune, bouclée. Candide, assise auprès d'une table, tricottait une paire de petits bas. Mais, chut ! on parlait…

— Paul met bien de temps à s'endormir, ce soir, n'est-ce pas, Annine ? demandait Candide.

— Oui, Candide. Mais il n'en dormira que mieux, le reste de la nuit, répondit Annine. Dans le moment, ajouta-t-elle, avec un sourire doux et maternel, il me paraît être très éveillé. Voyez !

Ce-disant, elle tourna le visage de l'enfant du côté de la vieille femme… et je le vis… Oh ! le bel enfant !… Et il était à moi, à moi !… Instinctivement, je tendis vers lui mes bras tremblants.

Oui, je les ramènerais tous deux au « château », la mère et l'enfant ! Annine ferait une exquise châtelaine, et mon fils, l'adorable enfant dont je venais d'entrevoir le visage doux et souriant, quel bonheur d'entendre son charmant babil dans les pièces par trop austères du « château » ! Il y aurait même place pour la vieille Candide chez nous… N'avait-elle pas accueilli Annine et son frère, alors qu'il étaient devenus orphelins ? En retour elle serait respectée et considérée par tous.

Je me disposais à frapper à la porte et demander admission, quand j'entendis parler, de nouveau, Annine.

— À qui trouvez-vous qu'il ressemble mon Paul, Candide ?

— Il ressemble au pauvre défunt petit Bernard, Annine ; il lui ressemble extraordinairement.

— C'est vrai qu'il ressemble à Bernard, répondit ma femme.

Je la vis regarder attentivement et tendrement le visage de son enfant, tandis que deux larmes coulaient sur ses joues, et aussitôt, je fus étreint par la jalousie, la jalousie le plus stupide qui fut, je l'avoue aujourd'hui

— Comment ! pensai-je, ce n'est pas encore fini cette histoire du petit frère ?… Et si je ramène Annine au « château », je n'en-

tendrai parler que de ce garçonnet, mort depuis deux ans maintenant.

Mes bonnes résolutions de tout à l'heure s'envolèrent à tire d'ailes. Non, je ne chercherais pas à ramener ma femme avec moi ; mais mon fils m'appartenait et il me le fallait !... Je trouverais bien le moyen de l'enlever... J'avais des droits sur lui, en fin de compte, des droits, égalant ceux de sa mère !...

Ah ! la cruelle, la vilaine chose que je fis ensuite, lorsque j'enlevai à la pauvre jeune mère son enfant bien-aimé !... Ce rapt, ce crime que je commis, ce soir-là, lorsque j'en eus, plus tard, compris toute l'horreur, je l'ai pleuré, et j'en ai éprouvé des remords qui me rongeront l'âme, jusqu'à ma dernière heure !

L'occasion que j'attendais se présenta bientôt : l'enfant s'étant endormi, sa mère le déposa dans un berceau, après quoi elle se dirigea vers la cuisine, accompagnée de la vieille Candide, emportant la lampe, et fermant avec précautions la porte, entre la cuisine et la salle, afin, sans doute, qu'aucun bruit ne vînt éveiller son enfant.

Ayant attendu quelques instants, afin d'être certain de ne pas être surpris, j'entrai dans la salle et me dirigeai vers le berceau, marchant sur la pointe des pieds... Si l'enfant pouvait ne pas s'éveiller, au moins !... Pour le moment, il dormait, à poings fermés, et qu'il était beau, dans son sommeil ! Et cet ange était à moi, à moi ; j'avais le droit de le prendre !...

Avec d'infinies précautions, je le pris dans mes bras, et l'ayant enveloppé dans les couvertures que je pris dans le berceau, je m'enfuis vers l'endroit où j'avais laissé mon cheval. En un clin

d'œil, j'eus sauté en selle, et aussitôt, ma monture partit au galop, dans la direction de La Maisonnette.

— Il m'appartient ! Il est à moi ! me disais-je, en pressant l'enfant dans mes bras. J'avais le droit de le prendre !... Il vivra dans le luxe, tandis que, si je l'avais laissé à sa mère, il aurait vécu dans la pauvreté, la presque misère !

J'essayais ainsi d'engourdir ma conscience, d'apaiser mes remords.

Je plaçai mon fils en nourrice, jusqu'à ce qu'il eut atteint l'âge de deux ans, puis je l'installai au « château », le faisant passer pour mon neveu, dont le père venait de mourir.

Cinq ans s'écoulèrent... Un jour, il me prit fantaisie de retourner à La Masure, voir ce qui s'y passait. La maison était fermée, « abandonnée, depuis près de quatre ans » m'apprit-on.

Adroitement, je questionnai quelques personnes des environs, et elles me dirent qu'après la disparition de son enfant, Annine avait quitté furtivement La Masure, une nuit ; elle allait à la recherche de son bébé, « qu'un chemineau lui avait volé, certain soir », disait-elle. Puis, la vieille Candide, restée seule fut trouvée morte, quelques semaines plus tard ; elle avait été inconsolable, après le départ de la jeune femme, disait-on, et elle n'avait pas tardé à mourir, d'une syncope du cœur.

Annine... personne ne savait ce qu'elle était devenue... Elle avait été vue, prétendait-on, aux environs de la Pointe Bleue... On croyait qu'elle avait perdu la raison... Continuellement, elle cherchait son enfant ; mangeant à peine, ne dormant que peu, on l'avait rencontrée, errant à l'aventure, et demandant partout, la

pauvre malheureuse, si on avait vu son petit Paul, son bébé chéri…

Puis, un jour, elle avait disparu complètement… Et, Paul, je ne sais pas encore, à l'heure qu'il est, si ta pauvre mère est vivante, ou si elle est morte…

C'est là le triste roman de ma vie, mon fils…

Mais, je vais te confier une mission, une mission sacrée : celle de faire des recherches, de ton côté, afin d'essayer de découvrir ce qu'est devenue ma femme… ta mère, Paul… « Après toutes ces années » ! me diras-tu. Oui, après toutes ces années écoulées, depuis que j'ai, pour la dernière fois, entendu parler d'elle, la pauvre abandonnée. Informe-toi, et si tu peux découvrir où elle a été enterrée (car je suis persuadé qu'elle n'est plus, depuis longtemps) tu feras exhumer ses restes, et les feras inhumer dans le cimetière de Québec, à côté de ma dépouille, à moi, le misérable, l'indigne époux d'une sainte.

Mon fils, pardon !… Ah ! pardon !… Je t'ai tant aimé !

Ton père qui t'affectionne tendrement,

DELMAS FIERMONT ».

Ainsi se terminait la lettre de Delmas Fiermont à son fils Paul.

62

Lorsque Nilka eut quitté L'Épave, en compagnie de Cœur-Franc, elle essaya de questionner celui-ci, car elle désirait ardemment

qu'il lui donnât des nouvelles. Alexandre Lhorians avait été victime d'un accident, d'après la lettre de Raphaël Brisant ; mais, quelle sorte d'accident ?... Souffrait-il beaucoup ?... Combien de questions elle eut voulu poser !

— Donne-moi donc des nouvelles de mon père, Cœur-Franc, demanda-t-elle, et dis-moi s'il souffrait beaucoup, lorsque tu as quitté Roberval.

Le Sauvage haussa les épaules et fit un signe négatif ; sans nul doute, il ne comprenait pas le français.

Nilka soupira. Elle aurait tant voulu avoir des nouvelles, la pauvre enfant !

La pirogue glissait silencieusement sur l'eau ; de fait, le silence, un silence qui avait quelque chose de tout à fait sinistre, régnait partout ; seuls les coups d'avirons du Sauvage en rompaient la monotonie. La brume était très dense ; si dense, que Nilka apercevait à peine Cœur-Franc, à l'autre extrémité de la pirogue. Elle se demandait comment le Sauvage pouvait conduire sa pirogue, au milieu de cette brume... La mènerait-il droit à Roberval ?... Ce serait si facile de s'égarer sur cet immense lac !

— Roberval ?... demanda-t-elle, comme pour avoir la satisfaction d'entendre sa propre voix.

Le Sauvage fit un signe affirmatif, puis il souffla dans le portevoix qu'il portait suspendu à son cou. Mais si ces coups de portevoix étaient un appel, ils ne reçurent pas de réponse... Cœur-Franc paraissait-il inquiet ?... Nilka le crut vraiment.

— Inquiet ? fit-elle.

Mais le Sauvage haussa les épaules et fit un signe négatif ; il ne comprenait pas.

La jeune fille se demanda, plus d'une fois, durant cette traversée, de L'Épave à sa destination, comment il se faisait que Raphaël Brisant avait envoyé ce Sauvage la chercher. Pourquoi n'était-il pas venu lui-même ? Ou pourquoi Joël ne s'était-il pas offert ? Sans doute, ce pauvre Joël était auprès de son maître… Quant à Raphaël Brisant, il lui eut été impossible, probablement, de conduire une chaloupe, au milieu de la brume… Eh ! bien, il ne s'agissait que d'être patiente ; dans une heure maintenant ; dans trois quarts d'heure peut-être, elle les verrait tous, car il y avait plus d'une heure qu'elle naviguait sur le lac St-Jean, avec son silencieux compagnon.

Le Sauvage venait de souffler, de nouveau, dans son porte-voix, et, cette fois, de loin — oh ! de très loin — arriva le son d'un autre porte-voix ; on était dans la bonne direction, bien sûr ; bientôt, on atteindrait le rivage.

Que le temps lui paraissait long, à cette pauvre Nilka ! De se dire que son père souffrait, et qu'il devait appeler sa fille, à grands cris, cela lui causait de véritables tourments.

— Pauvre, pauvre petit père ! se disait-elle. N'avait-il pas une sorte de pressentiment d'un malheur, au moment de quitter L'Épave, puisqu'il est revenu me dire bon jour et me donner un baiser. Ce pauvre père chéri ! Il craignait de m'avoir fait de la peine, en insistant à partir pour Roberval, malgré mes conseils et ceux de Joël ; malgré la brume qui menaçait, malgré tout… Oh ! Qu'il me tarde de le revoir ! Père ! Père !

Soudain, elle se mit à pleurer ; elle avait tant hâte d'arriver à Roberval… de revoir son père… N'arriverait-on jamais ?… Ou bien, arriverait-on trop tard ?…

Impassible, le Sauvage regardait pleurer Nilka. Impassible ?… N'aurait-on pas cru plutôt discerner un sourire méchant sur ses lèvres épaisses ?… Nilka en était presque certaine, et son cœur fut étreint d'un noir pressentiment… En fin de compte, elle était à la merci de ce Sauvage, perdue dans la brume… Raphaël Brisant devait être bien sûr de cet homme cependant, puisqu'il lui a confié la mission de la conduire à Roberval… Mais, ces sortes de gens… ces sauvages… pouvait-on avoir entière confiance en eux ?… il y avait si longtemps que la pirogue s'était détachée de L'Épave ! Ne devrait-on pas être rendu à destination, depuis longtemps déjà ?…

Comme si Cœur-Franc eut le don de lire les pensées, les soupçons de la jeune fille et qu'il eut voulu la rassurer, il souffla dans son portevoix trois fois. Aussitôt, une réponse arriva du rivage ; on approchait de terre ; on approchait vite ; bientôt, on accosterait !

Maintenant, ce n'étaient qu'appels et réponses réitérés, toujours au moyen de porte-voix ; appels et réponses qui disaient bien haut qu'on allait accoster dans quelques instants. Quel bonheur pour Nilka de les revoir tous : son père, moins souffrant peut-être ; de retrouver Joël aussi, dans la paisible demeure des Brisant !…

Enfin, la pirogue accostait ! Mais la brume était si dense qu'on ne pouvait même apercevoir la maison des Brisant, qui, pourtant, n'était séparée du rivage que par la largeur du chemin.

— Joël ! M. Brisant ! M Brisant ! appela Nilka, au moment où elle mettait pied à terre.

Ne recevant aucune réponse, elle appela de nouveau, d'une voix plus forte, plus inquiète :

— Joël ! M. Brisant ! Pourquoi ne me répondez-vous pas ?

Au lieu de la réponse qu'elle attendait, elle sentit qu'on la saisissait qu'on l'enveloppait dans un manteau ou une couverte quelconque, puis une voix qu'elle ne reconnut pas, lui commanda :

— Silence !

Prise d'épouvante, elle voulut crier, appeler au secours, mais on la bâillonna, puis elle se sentit soulever de terre, saisie dans des bras nerveux et forts, ensuite, au balancement assez rude qu'elle éprouva, elle comprit qu'elle était sur le dos d'un cheval.

C'était un enlèvement ! Impossible pour elle d'en douter ! La lettre, signée du nom de Raphaël Brisant, c'était un guet-apens !... Mais, qui donc pouvait lui vouloir du mal ?... Et, où était-elle ?... Pas à Roberval, bien sûr... Car, son père n'était pas malade... Ce Sauvage à l'aspect si repoussant, avec qui elle venait de parcourir une si longue distance, sur le lac embrumé, qui était-il ?... Qui l'avait envoyé à L'Épave ?... Hélas, ces questions que se posait Nilka devaient rester longtemps sans réponse... toujours peut-être...

Elle essaya, encore une fois d'appeler au secours ; mais elle était bâillonnée, et le bâillon avait été trop bien ajusté pour lui permettre même d'ouvrir la bouche ; de plus, quiconque la tenait

dans ses bras la tenait tellement serrée contre lui qu'elle n'eut pu faire un seul mouvement.

Le souffle sembla lui manquer soudain ; une sueur froide inonda son visage et ses mains, puis, elle s'évanouit.

63

Quand Nilka reprit connaissance, elle vit qu'elle était couchée sur un méchant grabat, dans une masure au pavé en terre battue. Cette masure lui parut d'abord, n'être que d'une seule pièce ; mais, une porte s'ouvrit soudain, à l'une des extrémités de la pièce principale, pour livrer passage à une femme ; une Sauvagesse à la repoussante physionomie.

— Yatcha ! murmura Nilka, reconnaissant immédiatement cette femme, qui l'avait tant effrayée, lors de son excursion à la Pointe Bleue, en compagnie des Brisant et des demoiselles Laroche.

Yatcha bougonna quelques paroles dans une langue que Nilka ne comprit pas.

— Où suis-je ici, Yatcha ? demanda-t-elle.

La Sauvagesse haussa les épaules et fit un signe négatif ; à ces signes, il n'y avait pas à se méprendre, et la jeune fille se rappela alors avoir entendu dire que Yatcha ne comprenait pas et ne parlait pas un seul mot de français.

— Suis-je à la Pointe Bleue ? demanda Nilka, pensant que, au moins, le nom de la Pointe Bleue serait compris.

De nouveau, cependant, la Sauvagesse haussa les épaules et fit un signe négatif… et ces gestes de Yatcha comblèrent de surprise la jeune fille, car elle venait de découvrir une chose ; c'était que cette vieille femme avait personnifié Cœur-Franc. C'était elle, Yatcha, qui était venue la chercher sur L'Épave. Pourquoi ?… Peut-être que si la jeune fille se fut rappelée que Yatcha était la mère de Towaki, elle eut compris bien des choses… Cependant le jeune Sauvage était si loin de sa pensée ! Et puis, si d'autres s'étaient aperçus que Towaki adorait Nilka, celle-ci ne s'en était jamais doutée même.

Yatcha venait de s'approcher du grabat et elle présentait de la nourriture à la jeune fille ; mais Nilka fit un geste de refus et de dégoût. La Sauvagesse, haussant les épaules, quitta la salle et retourna dans la cuisine.

Se voyant seule, la jeune fille se leva et se dirigea vers la porte d'entrée qu'elle essaya d'ouvrir. Hélas ! la porte était fermée au moyen d'un énorme cadenas, dont Yatcha devait avoir la clef. Quant aux fenêtres, elles étaient pourvues de petites vitres carrées, solidement encastrées dans le bois dont elles étaient entourées. Non, il n'existait aucun moyen de sortie… Nilka le comprit ; elle était prisonnière… Pour combien de temps ?… Et que lui voulait-on ?…

Comme elle examinait, encore une fois, le cadenas de la porte d'entrée, elle fut saisie rudement par le bras, puis jetée sur le grabat par la vieille Yatcha. La Sauvagesse était verte de colère et ses petits yeux en vrille lançaient des flammes, tandis qu'elle marmottait des mots, qui devaient être des malédictions, mais que Nilka ne pouvait comprendre.

Prisonnière ! Prisonnière de la vieille « jeteuse de sorts » comme elle était généralement désignée, par les gens des environs ! Sans doute, elle serait surveillée, nuit et jour… Si, au moins, elle pouvait questionner la Sauvagesse, apprendre d'elle quel sort lui était réservé !… N'était-ce pas tragique de ne pouvoir échanger une seule parole avec son geôlier ?…

Les quelques mots que la Sauvagesse avait dits, sur L'Épave, alors qu'elle personnifiait Cœur-Franc, elle avait dû les apprendre par cœur, sans en comprendre même la signification… Mais, cette leçon qu'elle avait apprise, qui la lui avait donnée ?… Sans doute, le nom de Towaki, le fils de la Sauvagesse, se présenterait bientôt à son esprit…

Mais, à ce moment, on frappait à la porte de la masure. Yatcha s'empressa d'aller ouvrir.

Nilka, les yeux rivés sur la porte, se demandait quelle nouvelle horreur l'attendait, lorsqu'elle vit entrer Towaki-dit-Fort-à-Bras.

— Towaki ! s'écria-t-elle, heureuse d'apercevoir un visage connu, et oubliant, dans sa joie, de se demander comment il se faisait que le jeune Sauvage pénétrait ainsi dans la masure de Yatcha.

— Lys Blanc ! répondit-il.

— Ô Towaki, sauve-moi ! Sauve-moi ! Je suis prisonnière ici, au pouvoir de Yatcha, de…

Elle se tut, et son visage se couvrit soudain d'une pâleur extrême… Elle venait de comprendre… Yatcha… la mère de Towaki…

— Écoute, Lys Blanc… commença le jeune Sauvage.

— Towaki, interrompit-elle, qu'est-ce que cela veut dire ? Pourquoi suis-je ici, prisonnière de… de ta mère ? Et où suis-je ? Où ai-je été entraînée, et par qui ?

— Voilà plusieurs questions, n'est-ce pas, Lys Blanc ? répondit Towaki. À laquelle répondrai-je d'abord ?… Tu me demandes où tu es en ce moment ? Tu es à la Pointe des Sauvages.

— À la Pointe des Sauvages ? Ô ciel !

— Pas précisément à la Pointe… L'établissement même est à plus d'un mille d'ici. Cette maison m'appartient ; elle est située en pleine forêt ; si tu en doutes, Lys Blanc, écoute ! fit le Sauvage en levant la main.

D'affreux hurlements parvinrent aux oreilles de Nilka.

— Qu'est-ce que cela ? cria-t-elle, en pâlissant davantage.

— Ce sont des loups. Il y en a plein la forêt avoisinante. Ainsi, s'il te prenait fantaisie d'essayer de fuir cette maison, Lys Blanc, tu n'irais pas loin ; les loups te dévoreraient, avant que tu aies fait dix pas dehors.

La jeune prisonnière se sentit faible tout à coup ; ses jambes se dérobèrent sous elle et elle tomba assise sur le grabat. Des loups !… Elle se rappelait si bien ces deux loups, noirs comme… l'enfer, qu'elle avait vus à la Pointe Bleue ! Elle avait failli mourir de peur, en les apercevant, quoiqu'ils fussent enchaînés dans leur cage de fer. Et cette maison où on l'avait entraînée, où on la tenait prisonnière, était en pleine forêt ; une forêt infestée de ces horribles carnassiers ! !

— Tu veux savoir aussi, Lys Blanc, pourquoi tu as été entraînée ici, et par qui ? D'abord, que je le dise, c'est moi qui t'ai enlevée ; moi, Towaki.

— Toi, Towaki, toi ?... Mais, pourquoi ? Je te croyais honnête et bon, Towaki ! Nous t'avons reçu chez nous, sur L'Épave ; nous ne t'avons certes jamais rien fait pour que tu me traites ainsi !

— Non, vraiment, hein ? fit le Sauvage, avec un sourire méchant. Tu ne m'as jamais rien fait, dis-tu ?... La dernière fois que je suis allé sur L'Épave, n'es-tu pas partie, en chaloupe, avec tes amies, me laissant seul, avec ton père. Je me suis considéré insulté, ce soir-là.

— Mais, n'étais-tu pas venu rendre visite à mon père ? demanda naïvement Nilka.

— Allons donc ! répondit Towaki. Ton père, mon frère blanc, ce n'est qu'un malade, un toqué, un fou...

— Tais-toi, misérable ! s'écria Nilka. Comment ! reprit-elle, nous t'avons fait l'honneur de te recevoir chez nous, et c'est ainsi que tu nous prouves ta reconnaissance ; en dénigrant mon père chéri, en m'enlevant à son affection ! Mais, réponds-moi ; pourquoi m'as-tu fait enlever, Towaki ? Pourquoi m'as-tu entraînée dans cette sale masure ?

— Tu veux savoir, Lys Blanc ?... Eh ! bien, je vais te le dire. Je t'aime ! s'exclama-t-il. Je t'aime ! Oh ! combien je t'aime ! Et tu seras retenue prisonnière dans « cette sale masure » comme tu le dis, tant que tu n'auras pas consenti à m'épouser.

— Consenti à... quoi ?... À t'épouser !... As-tu perdu la raison, Towaki ? s'écria Nilka, au comble de l'horreur. Moi ! T'épouser !

Toi ! Un Sauvage !

Le visage de Towaki devint effrayant.

— Tu m'insultes ! fit-il. Mais j'aurai raison de toi !... J'ai changé d'idée maintenant ; je ne te donne que jusqu'à demain soir, pour décider si tu m'épouseras ou non. Jusqu'à demain soir, entends-tu ?

— Jamais ! Jamais ! cria la jeune fille. Une blanche n'épouse pas un Sauvage... Ce serait... un... crime, je crois !... Il me semble que je suis, en quelque sorte, contaminée, par le fait que tu as osé lever les yeux sur moi ! ajouta-t-elle, le visage tout défait, tandis que des frissons de dégoût la secouait de la tête aux pieds.

— Demain soir, de bonne heure, je reviendrai ! tonna Towaki, dont la voix tremblait de colère. Il y va de ta vie, Lys Blanc ; car, si, demain soir, tu me reçois comme tu l'as fait ce soir ; si, en un mot, tu refuses de devenir ma femme, ça sera pire pour toi, crois-le ! Je connais un moyen, moi, de te faire consentir à devenir ma femme, et ce moyen, je m'en servirai !

Towaki se dirigea vers la porte de sortie ; mais au moment de partir, il se tourna vers la jeune fille et dit :

— Écoute !... Entends-tu hurler les loups ?... Ils rôdent autour de cette maison ; des loups affamés et féroces, qui ne feraient de toi qu'une bouchée, Lys Blanc, si tu essayais de t'enfuir... Les loups... je te laisse sous leur... garde, dit le Sauvage en riant d'un rire terrible, et aussi sous la garde de Yatcha, ma mère ; des deux : de Yatcha et des loups, je ne sais trop laquelle est la plus... sûre. À demain soir donc ! Et, si tu es sage, Lys Blanc, après de-

main matin, nous serons mariés tous deux, par le prêtre de Roberval. Sinon, je le jure, tu ne sortiras pas vivante d'ici !

— J'aimerais mieux mourir… commença Nilka.

— C'est parce que tu ne sais pas le sort qui t'attend que tu parles ainsi, fit le Sauvage. Tu ne te doutes pas du moyen que j'emploierai pour te faire consentir à devenir ma femme, et tu ne sais pas, non plus, ce que c'est que l'amour d'un Sauvage, pour me servir de ton expression de tout à l'heure. L'amour d'un Sauvage, vois-tu, Lys Blanc, ne recule devant rien, rien, entends-tu, rien ! Plutôt que te voir en épouser un autre que moi, j'aimerais mieux te voir morte. Encore une fois, à demain, future madame Towaki ! acheva-t-il, avec un éclat de rire qui glaça le sang dans les veines de la jeune fille.

Ce-disant, le Sauvage quitta la maison, et bientôt, il se perdit dans la nuit.

64

Un jeune cavalier, monté sur un cheval, noir comme la nuit, s'en allait sur la route. Il avait, depuis longtemps, dépassé la Pointe Bleue ; il venait de laisser derrière lui la Pointe des Sauvages. Déjà, les maisons se faisaient rares et, le cavalier le supposait bien, plus il avancerait, de plus en plus rares deviendraient les habitations ; bientôt, il tomberait en pleine forêt.

C'était à l'heure du crépuscule. Un grand silence, ce silence des régions isolées, flottait sur toute la nature. Ah ! voici les premiers arbres de la forêt ! Celui qui nous intéresse en ce moment

porta la main à sa ceinture et aussi à la poche de son pantalon, afin de s'assurer de deux choses : la première, que sa carabine était à sa place et qu'elle jouait librement dans sa bandoulière ; la deuxième, que son revolver était bien à portée de sa main. Non qu'il craignit d'être attaqué, par homme ou bête ; cependant, la prudence est la mère de la sûreté, et quoique les naturels de ces régions eussent la réputation d'être très paisibles, très pacifiques, il valait mieux être sur ses gardes, car, les Sauvages sont des êtres que les blancs ne comprendront jamais parfaitement.

— Allons, se dit le cavalier, je n'ai pas eu un grand succès, jusqu'à présent ; je n'ai trouvé nulle part trace de celle que je cherche, ni à Roberval, ni à la Pointe Bleue, ni à la Pointe des Sauvages… Cependant, je n'abandonnerai mes recherches que lorsque je serai absolument convaincu qu'elle sont vaines. C'est le suprême désir d'un homme qui n'est plus que j'essaie d'accomplir, et je l'accomplirai, si possibilité il y a… Après tant d'années pourtant… C'est presque impossible… Dans tous les cas, chose certaine, c'est que je ne retournerai chez moi que quand j'aurai fait tout ce qu'il est humainement possible de faire… Tiens ! s'écria-t-il tout-à-coup, comme il fait noir, sous ces arbres, et que cet endroit est sauvage ! On n'y voit que des rochers et des cèdres et des cèdres et des rochers, à perte de vue. Je suppose qu'il n'y a pas un seul être humain dans toute cette solitude ; en revanche, les ours et les loups doivent s'y dandiner à l'aise… J'aurais fait aussi bien peut-être de continuer mon chemin en chaloupe, du moins, à partir de la Pointe Bleue… Cependant, ce n'est pas sur les côtes du lac St-Jean que je trouverai celle que je cherche ; c'est plutôt plus à l'intérieur des terres… Prosper n'est pas loin, je sais… Si je soufflais dans ce porte-voix, je paris qu'il me répondrait. Essayons !

Saisissant un porte-voix qu'il portait accroché à sa ceinture, il souffla dedans à deux ou trois reprises ; immédiatement, le son d'un autre porte-voix retentit, tout près.

— Oui, Prosper est là, reprit le cavalier ; il me suit en chaloupe. Encore un mille ou deux à cheval et j'irai le rejoindre, puis nous camperons sous les cèdres, sur le bord du lac. Allons ! Marche, Negro !

Le cheval partit au galop, mais bientôt, Paul Fiermont (car nous avons deviné que c'était lui le jeune cavalier) l'arrêta net. Le silence, dans la forêt, était si profond, que le jeune homme voulait s'en imprégner, en quelque sorte.

— Nous qui habitons les villes, se disait-il, nous ne comprenons pas ce qu'est le véritable silence… Ce silence des régions isolées, je veux… l'entendre, puisque l'occasion s'en présente.

Rien ne bougeait dans la forêt ; les feuilles mêmes étaient immobiles, car il n'y avait pas un seul souffle de brise, et les oiseaux, perchés sur les branches, avaient, depuis longtemps, caché leurs jolies têtes sous leurs mignonnes ailes.

Soudain, à travers l'espace, un cri retentit ; un cri terrible ; le cri d'une femme, affolée de peur ; d'une femme qu'on devait martyriser ; à qui on devait faire subir quelque horrible torture. Ce cri venait du nord, vers lequel Paul Fiermont se dirigeait. À ce cri poussé par une voix de femme, se mêlait le hurlement du loup.

Un coup de cravache appliqué sur les flancs de Negro fit que celui-ci partit au galop. Bientôt, pourtant, le jeune cavalier se dit qu'il ne devrait faire aucun bruit. Qui sait ?… Celle que l'on torturait serait peut-être assassinée, si on soupçonnait que le secours

n'était pas loin. Car, notre ami constata qu'il approchait de l'endroit d'où était parti le premier cri. Un second cri venait d'être lancé, plus terrible, plus désespéré encore que le premier, et ce dernier cri semblait venir de tout près… puis, ce hurlement du loup…

Une maison bien délabrée, perdue au milieu des cèdres, venait d'apparaître aux yeux de Paul, puis, une voix d'homme, lui parvint clairement.

— Promets de m'épouser, Lys Blanc, disait la voix, sinon, je vais me servir des grands moyens. Je te donne trois chances de consentir à devenir ma femme ; si tu persistes à refuser, tu sais ce qui t'attend… Ce câble est à moitié rongé… Si, à ma troisième demande, tu dis non, j'achèverai de couper le câble et… quel sort sera le tien !… Allons ! Consens-tu à m'épouser, Lys Blanc ?… Une fois…

— Jamais ! Jamais !… Ô Towaki, ait pitié !

Un tableau, qu'il verrait tout le reste de sa vie, venait de se présenter aux yeux de Paul Fiermont ; il vit une énorme cage en fer, dans laquelle deux loups étaient attachés, au moyen d'un simple câble, dont la moitié des brins avaient été rongés, ou coupés. À l'une des extrémités de cette cage, tout près du chemin, une jeune fille avait été attachée, les mains derrière le dos, à l'un des montants de la cage. Paul ne pouvait apercevoir son visage ; il vit seulement qu'une longue et opulente chevelure dorée la couvrait comme un manteau. Sur le dernier échelon d'une échelle, à l'extrémité opposée à la jeune fille, était un jeune Sauvage ; d'une main, il tenait un couteau ; de l'autre, un des bouts du câble, qu'il s'apprêtait à couper. Sur la pauvre victime les

loups féroces essayaient de se précipiter ; seul, le câble à demi rongé, ou coupé, les en empêchait.

D'un seul coup d'œil, Paul avait vu l'affreuse tragédie qui se jouait dans la cage des loups ; il se dit que c'était tellement horrible que c'était presque incroyable. Ce Sauvage devait être inspiré de l'enfer, pour imaginer pareille torture !

Mais de nouveau, le jeune Sauvage parlait :

— Je te demande, pour la deuxième fois, Lys Blanc, disait-il ; veux-tu devenir ma femme ?... il ne te reste plus qu'une seule chance... et ce couteau coupe comme un rasoir... Quand je...

Un coup de feu venait de retentir, suivi, presque immédiatement d'un second. Le couteau était tombé des mains de Towaki : le Sauvage avait l'épaule et le poignet fracassés.

— Malédiction ! cria-t-il, tout en dégringolant le long de l'échelle. Il arriva sur le sol, évanoui. Les loups se mirent à hurler.

— Sauvez-moi ! Sauvez-moi ! cria Nilka, en tournant son visage du côté de celui qui venait de tirer les coups de feu.

— Nilka ! s'écria Paul, au comble de l'étonnement et de l'horreur. Mon Dieu ! C'est Nilka !

— M. Laventurier ! s'exclama-t-elle. Oh ! Sauvez-moi ! De grâce, sauvez-moi ! Les loups !... Le Sauvage !...

Paul s'empressa de couper, avec son canif, les liens qui retenaient les mains de la jeune fille, puis il lui dit, parlant très précipitamment :

— Courage, Nilka, ma toute chérie ! Je vais vous sauver ! Vous allez grimper à même les montants de la cage, et je vous saisirai dans mes bras, aussitôt que vous serez parvenue au sommet. Ces traverses… posez-y les pieds, et surtout, ne craignez rien. Je vous sauverai, ou je mourrai avec vous, Nilka. Negro ! appela-t-il.

Le cheval arriva en courant, mais, apercevant les loups, il se mit à renâcler, à plonger, à se mâter et à donner tous les signes d'une extrême frayeur. Mais, à la voix de son maître, il se calma un peu.

Paul se leva debout sur sa selle ; de cette manière, il serait à peu près de niveau avec Nilka, lorsqu'elle atteindrait le sommet de la cage.

— Vite ! Montez ! cria-t-il, en s'adressant à la jeune fille. Ne regardez pas derrière vous ! il n'y a aucun danger, si vous essayez de gardez votre sang-froid. Montez ! Je vous attends !

Il venait de voir les loups qui, comme s'ils avaient compris, par instinct, qu'on allait leur arracher leur proie, essayaient de couper, avec leurs dents aigues, le câble, déjà usé, qui les retenait.

Nilka se mit à grimper. Ce n'était rien de difficile, vu les travers sur lesquels elle pouvait poser les pieds. Mais, elle tremblait tellement, la pauvre enfant ; elle venait de passer par de telles angoisses, qu'elle avait peine à se tenir sur ses jambes.

Tout se fit ainsi que Paul l'avait imaginé cependant, debout sur le dos de son cheval, il reçut la jeune fille dans ses bras, puis il retomba brusquement sur sa selle ; Negro, que les hurlements

des loups avaient rendu fou de peur, venait de prendre le mors aux dents.

65

Paul, tout en tenant Nilka étroitement serrée dans ses bras, parvint à passer ses pieds dans les étriers, et à s'emparer de la bride ; maintenant, il viendrait mieux à bout de sa monture.

— Ne craignez rien, Nilka, chère bien-aimée, dit-il, en se penchant sur la jeune fille. Negro finira par se calmer et…

Mais elle ne l'entendit pas ; elle avait perdu connaissance.

Enfin, Negro cessa son galop furieux. Il se mit au trot, puis au pas. Aussitôt, Paul l'arrêta, et, étant descendu de cheval, il déposa Nilka au pied d'un arbre. Ayant mouillé d'eau froide le front et les mains de la jeune fille, il eut le bonheur de la voir ouvrir les yeux.

— Où suis-je ?… demanda-t-elle, tout d'abord. Puis, reconnaissant son compagnon, elle ajouta : M. Laventurier !

— M Lhorians ! répondit-il.

— Comment se fait-il que vous soyez ici, et que vous soyez arrivé si opportunément à mon secours ?

— Je suis venu dans ces régions pour y accomplir une mission… Je m'acheminais vers le nord, quand j'ai entendu vos cris de détresse.

— Oh ! n'était-ce pas épouvantable ? Ces loups ! Ces horribles loups !

Sa tête tomba sur l'épaule du jeune homme, qui pressa contre son cœur celle qu'il aimait depuis longtemps.

— Essayez d'oublier, chère enfant ! conseilla Paul.

— Oublier ?... Jamais, jamais je n'y parviendrai ! s'écria-t-elle, en se levant. Sans vous, M. Laventurier...

— N'en parlez pas seulement, je vous prie ! Un autre que moi, qui se serait trouvé à ma place, eut fait exactement ce que j'ai fait, moi.

— J'en doute, répondit Nilka. Si vous aviez mal visé, lorsque vous avez envoyé ces deux coups de revolver, le Sauvage...

— Qui était-ce donc que ce Sauvage ? Et comment se fait-il...

— Je vous raconterai tout... plus tard... lorsque je m'en sentirai le... le courage et la force... Mais, vous ai-je remercié, M. Laventurier ?... Je crois vraiment que je l'ai oublié...

— J'espère, M Lhorians, fit Paul gravement, que vous avez assez d'estime pour moi pour ne pas chercher à me remercier de ce que j'ai fait. Merci Dieu ! Je me suis trouvé là à point pour vous secourir.

— Sans vous, sans votre intervention... Ô ciel ! s'écria Nilka.

— N'y pensez plus, chérie, n'y pensez plus, je vous prie !... Tenez, parlons d'autre chose plutôt. Vous m'avez demandé, tout à l'heure, où nous étions... Nous sommes en pleine forêt, à quelques milles des régions habitées je crois... Dites, M Nilka, aimeriez-vous vous rendre à Roberval ce soir ?

— Oh ! fit Nilka. Si je pouvais retourner chez-nous plutôt, à L'épave, je veux dire… Mon père…

— Rien de plus facile, M Lhorians, que de vous ramener à L'épave immédiatement. Mon domestique ne doit pas être loin, avec la chaloupe ; je vais l'appeler.

Il souffla dans son porte-voix, et aussitôt, Prosper répondit :

— Je suis ici, tout près, M. Paul.

En effet, une chaloupe apparut aussitôt, et Prosper, qui la conduisait, sauta sur la grève. Paul se demanda si Nilka allait reconnaître le domestique du « château » ; mais non, elle ne le reconnut pas. La dernière fois qu'elle avait vu Prosper, il portait la livrée des Fiermont ; ce soir, il était recouvert d'un imperméable ; de plus, il était coiffé d'un grand chapeau mou, dont les bords retombaient sur son front et sur son cou.

Inutile de dire si le domestique fut étonné d'apercevoir son maître en compagnie d'une jeune fille ; de M Lhorians, la fille de l'horloger. Il la reconnut tout de suite, ce dont il ne fit rien voir, en domestique bien dressé qu'il était ; d'ailleurs, ce n'était pas de ses affaires.

— Tu vas retourner à Roberval, lui dit Paul. Negro n'est pas fatigué, et il te ramènera jusque-là. Moi, je me rends à L'épave, y conduire Mademoiselle, ajouta-t-il, en désignant Nilka.

Ce fut une promenade agréable que firent les deux jeunes gens sur le lac St-Jean, ce soir-là. Après que Nilka eut raconté à Paul l'histoire de son enlèvement et de ce qui s'en était suivi, ils causèrent tous deux de leurs amis de Québec.

— J'ai connu deux aimables jeunes filles de Roberval, des institutrices, qui passent leurs vacances de Pâques et de Noël à Québec, les demoiselles Laroche… Je les ai beaucoup aimées. Nous correspondons ensemble.

— M Laroche ? Ah ! oui, je les connais bien. De charmantes jeunes files, tout à fait charmantes ! s'écria Paul.

— Vous connaissez les demoiselles Laroche, dites-vous ? s'exclama Nilka. Mais… Je ne comprends pas… Elles m'ont dit ne pas vous connaître…

— Ne pas me connaître ?… C'est assez singulier ! fit le jeune homme qui, assurément, oubliait… bien des choses lorsqu'il parlait ainsi.

— Elles m'ont assuré qu'elles ne connaissaient pas de M. Laventurier… que jamais elles n'avaient entendu prononcé ce nom seulement. N'est-ce pas étrange ?

Paul se mordit les lèvres… « Tante Berthe » le lui avait dit : cet enfantillage de sa part, de s'être laissé appeler M. Laventurier, par Nilka, lui avait joué de mauvais tours déjà… Il espérait cependant, se faire pardonner par Nilka… Lui pardonnerait-elle ?… Il le saurait bientôt ; ce soir… demain le plus tard.

— Ah ! Mais ! Nous voilà presque sur L'épave déjà ! dit-il soudain. Et si Nilka remarqua que « M. Laventurier » n'avait pas répondu à sa question, elle n'en fit rien paraître.

Encore quelques coups d'avirons et la chaloupe accostait. Un appel, au moyen du porte-voix, fit accourir sur l'arrière-pont Alexandre Lhorians et Koulina ; ils étaient persuadés que c'était Joël.

— Nilka ! Nilka ! cria l'horloger en apercevant sa fille. Ô ma fille chérie !

— Père ! Père bien-aimé !

— Blanche Colombe ! s'exclama Koulina.

— Bonne Koulina ! répondit la jeune fille.

— Joël t'a donc retrouvée, Nilka ? Ô ma fille, si tu savais dans quelles angoisses nous a jetés ta disparition ! Ma fille ! Ma fille !

— Vous parlez de Joël, père ?... Mais non, père, ce n'est pas Joël qui m'a trouvée et ramenée ici ! C'est ce monsieur, ajouta-t-elle ; il m'a sauvée de la plus horrible des morts.

— M. Lhorians ! fit Paul, en saluant le père de Nilka.

— Monsieur, répondit l'horloger, en tendant la main à Paul, comment vous exprimer la reconnaissance...

— N'en parlons pas, M. Lhorians, je vous en prie... commença Paul.

— Ne vous ai-je pas rencontré, quelque part, déjà ? demanda Alexandre Lhorians à notre jeune ami.

— Certainement ! Je suis allé à votre magasin, à Québec, certain jour.

— Pardon alors !... Je n'ai pas la mémoire des noms, quoique j'aie celle des figures... Vous êtes Monsieur ?...

— Paul Fiermont, répondit le jeune homme, en jetant à Nilka un regard, qui semblait implorer son pardon. Serait-il pardonné ?...

66

« Paul Fiermont » ! Ce fut un réel coup de théâtre. Sur le visage de Nilka se reflétait le plus extraordinaire étonnement, tandis qu'elle lançait au jeune homme un regard chargé de reproches.

— M. Paul Fiermont ! s'était écrié Alexandre Lhorians. Alors, M. Fiermont, je vous souhaite la bienvenue sur ce bateau, qui est le vôtre. Mais, veuillez me suivre ; je vais vous conduire à la salle à manger, car le souper est prêt. Viens, Nilka, ma chérie ! ajouta-t-il. Tu nous raconteras tes aventures pendant que nous serons à table, si tu ne te sens pas trop fatiguée.

Nilka dit tout ; elle raconta l'arrivée, sur L'Épave de Yatcha, personnifiant Cœur-Franc ; elle parla de la lettre, signée du nom de Raphaël Brisant, que la Sauvagesse lui avait remise. Elle décrivit la traversée du lac embrumé ; puis l'arrivée de la pirogue à la Pointe des Sauvages, suivi de son enlèvement ; son séjour dans la masure de Towaki ; l'horrible drame qui s'était passé dans la cage des loups ; l'arrivée de Paul, et son sauvetage.

Inutile de dire quelles exclamations d'indignation et de pitié accueillirent ce récit. Alexandre Lhorians pleurait ; Paul, blanc comme un drap, crispait les poings.

— Je ne regrette qu'une chose ; c'est de n'avoir pas « achevé » ce jeune Sauvage ! s'écria-t-il.

— Towaki méchant, bien méchant ! ne cessait de répéter Koulina, à travers ses sanglots. Lui a brisé le cœur à Florella, fille de la tribu à moi. Oui, méchant, Towaki, bien, très méchant !

Après le souper, l'horloger s'excusa, disant qu'il allait se retirer dans son atelier ; un travail très important et très pressé, qu'il ne pouvait pas remettre au lendemain.

— Ma fille vous tiendra compagnie, M. Fiermont, ajouta-t-il. À moins que tu ne préfères te retirer dans ta chambre, Nilka, reprit-il, car tu dois être tout à fait épuisée, pauvre enfant ! En ce cas, je tiendrai compagnie à notre visiteur, avec plaisir, quitte à travailler toute la nuit ensuite. Mais la jeune fille rassura son père ; elle se sentait toute reposée, disait-elle, rien que de se savoir en sûreté chez elle.

— Veuillez me suivre, au salon, M. Lav… M. Fiermont, je veux dire.

— Vous m'en voulez, n'est-ce pas, M Lhorians ? demanda-t-il, aussitôt qu'il fut installé près de Nilka, dans le coquet petit salon de L'Épave.

— Vous m'avez trompée, M. Fiermont, répondit-elle, d'une voix tremblante. Pourquoi m'avoir dit vous appeler M. Laventurier ?

— Chère Nilka, dit Paul, rappelez vos souvenirs, je vous prie ! Ce n'est pas moi qui vous ai dit me nommer Laventurier ; c'est Anatole Chanty, ce rustre, qui osa vous importuner, un soir, au Café Chantant.

— Est-ce qu'il ne savait pas votre nom ce M. Chanty ?

— Oh ! oui, il le savait. Mais, parceque j'ai, durant quelques années, mené une vie aventureuse, ce garçon croyait me lancer la pire des injures en m'appelant Monsieur l'aventurier. Comprenez-vous, Nilka ?

— Oui, je comprends très bien. Mais, pourquoi m'avez-vous laissé croire…

— Je sais ! Je sais ! J'ai eu tort, je l'avoue. C'était bien stupide de ma part, et tante Berthe m'avait prédit, dans le temps, que je pourrais payer cher cet enfantillage… Vous ayant laissé m'appeler une fois M. Laventurier, je n'ai pas osé vous détromper ensuite… Ô Nilka, ma toute chérie, dites que vous m'avez pardonné !

— Oui, je vous pardonne, répondit-elle.

— D'ailleurs, reprit Paul en souriant, vous aussi vous m'aviez trompé, et…

— Je vous ai trompée, dites-vous ? s'écria la jeune fille. Moi ?

— Mais oui ! fit Paul, toujours souriant. Sur le petit promontoire, là-bas… je vous avais prise pour une fillette de quatorze ans… et ne m'aviez pas détrompé.

Nilka partit d'un joyeux éclat de rire.

— Je le sais bien ! dit-elle. Et cela m'avait excessivement amusée. Je vous l'ai dit… Alors, oui, vous avez raison, M. Fiermont ; nous sommes quittes.

— Ne me direz-vous pas : « Je vous pardonne, Paul » ?

Elle hésita un moment, puis rougissante, elle répéta :

— Je vous pardonne, Paul.

— Merci, Nilka, chère bien-aimée !

La conversation qu'ils eurent ensemble, ce soir-là, serait trop longue à répéter ; qu'il nous suffise de dire que, vers les dix

heures et demie, lorsque sonna l'heure de se retirer chacun dans sa cabine, pour la nuit, tout avait été expliqué clairement entr'eux. Paul avait raconté à Nilka la visite qu'il avait eue de Joël, à son club, le soir même où il devait aller passer la veillée avec elle. Nilka, à son tour, parla de la visite que lui avait faite, ce même soir, Judith Rouvain.

Ils s'entendirent si bien, que, lorsqu'Alexandre Lhorians vint les rejoindre dans le salon, Paul avait avoué son amour à Nilka et il avait obtenu d'elle la permission de parler à son père, ce soir-là même. Les deux jeunes gens avaient ébauché des plans. Ils se marieraient dans cinq semaines ; ne s'aimaient-ils pas en secret depuis plusieurs mois déjà ?... L'Épave serait ramenée à la côte, pour l'hiver, et tous s'en iraient à la Banlieue, au « château ». Alexandre Lhorians ne serait pas séparé de sa fille ; Joël serait attaché au service personnel de l'horloger ; quant à Koulina, on trouverait bien à l'employer.

Paul avait aussi parlé de la mission dont il s'était chargée ; celle de retrouver, si possible, les traces de sa mère. Il avait montré à la jeune fille la lettre de Delmas Fiermont, qu'il avait toujours nommé « l'oncle Delmas » ; mais qui, en réalité, était son père. Quel intérêt Nilka avait montré dans ces recherches que faisait son fiancé ! Comme elle l'avait encouragé aussi, lui prédisant le succès de son entreprise !

— Vous me demandez la main de ma fille, M. Fiermont ? avait dit Alexandre Lhorians ? Vous l'aimez, dites-vous, et elle a consenti à vous épouser, si je n'y ai pas d'objections ?... Des objections... Eh ! bien, j'en aurais une, car... Voici, Nilka n'a pas de dot.

— Je vous en prie, M. Lhorians ! s'était écrié Paul.

— Je disais que Nilka n'a pas de dot, M. Fiermont ; mais elle sera, un jour, une riche héritière… Mon horloge de cathédrale, lorsque je serai parvenu à lui donner la perfection voulue, sera une des merveilles du siècle et la fortune qu'elle nous apportera, à moi et à ma fille…

— Ah ! oui, je comprends ! répondit Paul gravement. Car cette toquade de l'horloger lui paraissait plutôt pathétique et il se serait bien gardé d'en rire. Mais, en attendant, ma fortune personnelle sera amplement suffisante pour notre bien-être à tous, je crois.

— Je vous accorde la main de ma fille, M. Fiermont, annonça Alexandre Lhorians en se levant.

— Merci, M. Lhorians ! Merci ! Je la rendrai heureuse, je le jure ! s'écria le jeune homme, en se levant, lui aussi, car c'était l'heure de se retirer pour la nuit. Me permettez-vous, M. Lhorians, de donner à Nilka le baiser de fiançailles ?

— Oui, je vous le permets, répondit l'horloger, au moment de quitter le salon ; je vous le permets… si Nilka y consent, s'entend. Et Alexandre Lhorians se mit à rire ; c'était bien la première chose comique qu'il avait dite, depuis grand nombre d'années.

— Nous vous avons donné la cabine N 5, Paul, fit Nilka, après avoir reçu, et rendu, le baiser de son fiancé.

— La cabine N 5 ?… Ah ! oui ; sur le deuxième pont, n'est-ce pas ?

— Oui, sur le deuxième pont. Bonne nuit, Paul.

— Bonne nuit ! Rêves d'or, ma Nilka !

67

— Vous avez bien dormi, je l'espère, M. Fiermont ? demanda, le lendemain, au déjeuner, Alexandre Lhorians à Paul.

— Merci, M. Lhorians, j'ai dormi comme un loir… ou plutôt, j'ai dormi comme celui ou celle qui occupait la chambre voisine de la mienne ; la cabine N 6 je veux dire.

— La cabine N 6 ?… Vous étiez seul sur le deuxième pont, Paul, fit Nilka en souriant.

— Seul, dites-vous, Nilka ? Impossible ! J'ai certainement entendu une respiration régulière, de l'autre côté de la cloison, dans la cabine N 6.

— Koulina sait quoi frère blanc veut dire, intervint la Sauvagesse, qui se mêlait assez souvent à la conversation générale, car on ne l'avait pas encore réprimandée à ce sujet. Oui, Koulina sait ; ce être Carlo que le frère blanc entendu, bien sûr.

— Carlo ! s'écria Nilka. En effet, reprit-elle, le chien n'a pas couché sur le seuil de ma porte de chambre, la nuit dernière, ainsi qu'il a l'habitude de le faire ; il a dû coucher sur le deuxième pont alors.

— Mais, oui ! Je l'ai vu, répondit Paul. Le chien était près de la cabine N 6, lorsque je suis monté me coucher, hier soir. J'ai supposé que Carlo n'était pas tout à fait convaincu de mon honnêteté, et qu'il me surveillait de près, pour le cas où il me prendrait

fantaisie de dévaliser L'Épave, ajouta-t-il, avec un éclat de rire auquel tous se joignirent.

— Carlo toujours sur deuxième pont, depuis hier, près de la cabine N 6, dit Koulina, et Carlo toujours veut que Koulina monte sur le pont avec lui, toujours. Carlo… drôle… fait peur à Koulina.

Comme si le chien eut deviné qu'on parlait de lui, il s'en vint dans la salle à manger et s'approcha de Nilka. On avait fini de déjeuner et on causait à table, avant de se disperser un peu partout sur le bateau, pour le reste de l'avant-midi.

— Beau Carlo ! fit la jeune fille, en caressant le chien. Mais tu m'as abandonnée maintenant ; tu as élu domicile sur le deuxième pont, parait-il ?

Le chien se mit à frétiller de la queue et à aboyer, puis, après avoir présenté sa patte à sa jeune maîtresse, on put l'entendre geindre tout bas. Soudain, il se leva et se dirigea vers l'escalier conduisant au deuxième pont, se retournant, d'instant en instant, comme pour les inviter tous à le suivre.

— C'est assez étrange ! s'écria Nilka. Carlo a l'air de nous demander de le suivre…

— Carlo tout le temps veut Koulina le suivre, intervint la Sauvagesse. Koulina peur, peur de Carlo.

— Pourquoi ne suivrions-nous pas le chien, Nilka ? demanda Paul.

— Je… Je ne sais pas… J'ai… j'ai peur ! balbutia-t-elle.

— Peur, ma bien-aimée ?… En ma compagnie ?… Non, n'est-ce pas ?… Venez, ma chérie ! dit Paul.

Tous deux commencèrent à monter l'escalier ; Carlo, voyant qu'on le suivait, se mit à bondir, de marche en marche, en aboyant joyeusement.

Arrivés sur le pont, Nilka et Paul furent très étonnés de voir le chien se diriger vers la cabine N 6 et gratter la porte avec ses pattes, tandis qu'il geignait tout bas ; on eut dit qu'il se plaignait plutôt, les yeux de Carlo semblaient implorer ceux qui, ébahis, le regardaient faire.

Le jeune homme colla son oreille sur la serrure de la porte de la cabine N 6, puis, se tournant du côté de sa fiancée, il dit :

— Il y a là certainement un être humain… Je dirai plus, un être souffrant. J'entends une respiration légèrement sifflante, d'ici.

— Mais, Paul, c'est impossible, impossible ! cria Nilka. Ouvrez la porte, ajouta-t-elle ; les portes des cabines ne sont jamais fermées à clef.

— La porte de la cabine N 6 est fermée à clef, pourtant, ma chérie !

— Non ! Non ! vous n'avez qu'à tourner la poignée, assura la jeune fille, en essayant elle-même d'ouvrir la porte. Ah !… reprit-elle, une sorte de frayeur dans les yeux.

Paul venait de saisir un outil quelconque, qu'il prit sur l'établi de Joël, et après quelques manipulations, il eut la satisfaction d'entendre tomber, sur le plancher de la cabine N 6, la clef qui

avait été dans la serrure. La porte ouvrait sur le pont ; il ne restait plus au jeune homme qu'à la tirer vers lui.

— Paul, murmura Nilka, j'ai peur !

— Non ! Non ! Vous n'avez qu'à tourner la poignée

Elle saisit le bras de son fiancé, puis elle lui dit :

— Ouvrez, Paul ! Je ne crains rien, puisque vous êtes là ! S'il y a un être vivant dans cette cabine…

Elle n'eut pas le temps de compléter sa phrase. La porte de la cabine N 6 venait d'être ouverte…

Un cri d'étonnement et de compassion s'échappa de la bouche des deux jeunes gens, car ils venaient d'apercevoir, sur le lit étroit de la cabine, une forme humaine… Une femme… Une femme aux cheveux blancs comme la neige, au visage blanc comme ses cheveux. Cette femme paraissait respirer avec beaucoup de difficulté.

— C'est la Dame des Brumes ; c'est elle qui hante L'Épave ! murmura Nilka.

Les yeux de l'étrangère s'ouvrirent tout grands et ils se fixèrent sur les deux jeunes gens, puis, soupirant, elle posa sa main sur la tête de Carlo.

Peut-être que, dans les circonstances, les premières questions à poser auraient dû être : « Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? Comment se fait-il que vous êtes sur ce bateau ? » Mais ce n'est pas ainsi que débuta la conversation entre Paul et l'inconnue.

— Vous êtes malade ? Vous souffrez ? demanda-t-il.

— Oui, répondit-elle. Les poumons… J'ai peine à respirer aussi…

Durant sa vie aventureuse, Paul avait, forcément, appris un peu de médecine ; il pouvait assez bien diagnostiquer une maladie ; il comprenait les battements du pouls ; il pouvait déterminer assez facilement le degré de fièvre qu'avait un malade. Donc, ayant examiné superficiellement l'étrangère, il lui dit :

— Nous allons vous descendre sur le premier pont ; les cabines y sont plus grandes, plus confortables que celle-ci ; de plus, grâce au poêle de la salle à manger, la température y est plus égale… Vous avez pris froid, Madame ; mais nous allons vous soigner de notre mieux, en attendant que j'aille chercher le médecin de Roberval ; ce que je ferai cet après-midi même.

— Je ne veux pas… vous causer… d'ennuis… vous… obliger de me soigner, murmura péniblement la malade.

— Je vous soignerai, moi, Madame, intervint Nilka, et au son de cette voix, l'étrangère sourit. Aussitôt que Joël, notre domestique, sera de retour, nous… Ah ! s'interrompit-elle. Le voilà Joël, je crois ! Oui, c'est bien lui ! ajouta-t-elle, après avoir prêté l'oreille à ce qui se disait, en bas.

Elle sortit de la cabine, et Paul la suivit.

— C'est un commencement d'inflammation des poumons qu'elle a, dit-il tout bas. Son état requiert des soins immédiats. Que Koulina prépare un cataplasme de graine de lin, qui devra être appliqué sur la poitrine de la malade, aussitôt que possible, n'est-ce pas, ma Nilka ?

— Je vais m'en occuper, sans retard, Paul. Cette pauvre femme !

Quand Joël aperçut Paul, il ouvrit des yeux étonnés, car il le reconnut immédiatement pour ce jeune homme à qui il était allé dire sa façon de penser, certain soir, à Québec. Et ce monsieur était Paul Fiermont, l'héritier de M. Delmas Fiermont, le défunt millionnaire ; Paul Fiermont, le propriétaire du « château », celui aussi de L'Épave. Paul Fiermont, qui avait arraché la chère petite M Nilka de la plus épouvantable des morts ; Paul Fiermont, le fiancé de sa jeune maîtresse. Alexandre Lhorians, avait, en quelques mots, mis son domestique au courant de la situation.

Eh ! bien, Joël n'avait rien à dire ; il n'avait pas même le droit de trouver à redire ; un domestique n'a rien à voir aux affaires de son maître.

— Seulement, j'aimerais à connaître la provenance de ce bracelet de fer que M. Fiermont porte à son poignet gauche, pensait Joël. Je sais que M. Paul Fiermont a mené une vie aventureuse, pendant plusieurs années... De quelle prison s'est-il échappé ? Enfin, d'où vient ce bracelet de fer ?... Je donnerais... la fortune... que je ne possède pas pour le savoir. Ma foi, quand je devrais le lui demander directement, je saurai à quoi m'en tenir à ce sujet. Il y va du bonheur de M Nilka d'ailleurs.

La malade fut transportée sur le premier pont et couchée sur le lit de Joël ; celui-ci occuperait la cabine N 6.

Le médecin de Roberval était venu et il était reparti. Il y avait trois jours que la malade était installée dans la chambre de Joël, quand, un après-midi, Nilka alla trouver Paul, qui était à lire dans la salle et lui dit :

— Paul, je ne sais ce qu'a la malade… Elle paraît dormir très profondément ; cependant, elle parle… elle parle, et cela m'effraie un peu de l'entendre.

— C'est le délire qu'elle a, ma chérie, répondit Paul. Ce délire c'est plutôt un bon signe ; dans quelques jours maintenant, notre malade sera en bonne voie de guérison. Mais, venez avec moi, Nilka, voulez-vous ? Nous allons nous rendre auprès de la malade.

Oui, elle avait le délire. Ainsi que l'avait dit Nilka, la malade parlait, parlait sans cesse. Soudain, un nom qu'elle prononça fit que Paul s'approcha tout près du lit, puis il fit signe à sa fiancée de s'asseoir près de lui.

— Tu dis, Candide, que Bernard, mon pauvre petit frère est mort ?… balbutiait la malade. Ah ! pauvre, pauvre Bernard !… Oui, je retourne à La Maisonnette ; pourquoi pas ?… Mon mari me pardonnera, je le sais, d'être partie sans sa permission… Il est si bon mon Delmas !… Cher, cher Delmas !… Je l'aime tant !… Et lui aussi, il m'aime… Oh ! Candide, je veux te lire ce billet, que j'ai trouvé, à La Maisonnette… Que c'est affreux !… Delmas, mon mari… il m'a abandonnée !… Écoute, Candide ; il m'écrit : « Tu m'as préféré ton frère, Annine… Adieu !… » Oui, je l'avoue, je suis retournée à La Maisonnette, et j'y ai laissé une lettre, à l'adresse de Delmas, mon mari… Je lui dis que nous avons un fils… Il va être si, si content, tu sais, Candide !… Et il me pardonnera, bien sûr !… Ça va lui faire tant plaisir, à Delmas, de savoir que j'ai nommé notre fils « Paul »… Delmas aimait tant ce nom !… Vois donc s'il est éveillé mon bébé chéri, ce soir, Candide… Mon petit Paul bien-aimé !… Est-il de plus bel enfant au monde que mon Paul ?… Il ressemble à mon pauvre petit frère Bernard ; ne

trouves-tu pas, Candide ?... Il dort... Je vais le coucher dans son berceau mon bébé chéri, puis nous irons dans la cuisine terminer l'ouvrage que nous y avions commencé... Mais, ferme bien la porte, Candide, afin qu'aucun bruit n'éveille mon cher petit trésor... Ah ! Ah !... Mon Paul !... Mon bébé chéri !... Mon enfant bien-aimé !... Il n'est plus dans son berceau !... On me l'a volé !...

Avec un cri désespéré, la pauvre malade retomba sur ses oreillers.

Paul était pâle, jusqu'aux lèvres. Nilka, non moins pâle que lui, avait posé sa tête sur l'épaule du jeune homme ; elle pleurait.

— C'est ma mère ! murmura Paul, en désignant la malade. C'est elle ! Pauvre mère ! Pauvre abandonnée !

— C'est elle, il n'y a pas de doute ! répondit Nilka, d'une voix émue. Comme elle a souffert, la pauvre malheureuse !

— Nous l'emmènerons au « château », n'est-ce pas, ma Nilka ?

— Oui, mon Paul. Nous l'emmènerons au « château » et nous l'entourerons de bons soins et de tendresses. Nous la rendrons si heureuse qu'elle finira par oublier les épreuves qu'elle a eu à subir... Oh ! que je vais l'aimer votre mère, Paul !

— Cher ange bien-aimé ! s'écria le jeune homme, en pressant sa fiancée dans ses bras. Elle aussi va vous aimer, je sais ; qui pourrait s'en empêcher d'ailleurs ?

— Et vous dites, Paul, que c'est un bon signe ces crises de délire ?

— Assurément, oui, Nilka ! Je le prédis, dans quelques jours, la malade (ma mère, Nilka) ! pourra s'asseoir sur son lit ou dans

un fauteuil, et, avant une quinzaine, elle sera devenue une intéressante convalescente.

Les prédictions de notre jeune ami s'accomplirent. Au bout de quelques jours, M Fiermont (donnons-lui tout de suite le nom qui lui appartient) était en pleine voie de guérison.

68

Paul Fiermont n'avait pas tout à fait élu domicile sur L'Épave ; mais il y venait presque tous les jours. Le médecin avait discontinué ses visite régulières, considérant la malade en pleine convalescence. Nilka, tout en donnant ses soins à M Fiermont, travaillait à son trousseau, avec l'aide de Koulina. Alexandre Lhorians, comme toujours, était tout à sa manie. Joël, sombre et préoccupé, réparait, sur le deuxième pont, dans son atelier, une des chaloupes de L'Épave.

Un jour, lorsque Paul arriva sur L'Épave, Nilka lui dit :

— Paul, ne pensez-vous pas qu'il serait temps que vous vous fassiez connaître à votre mère ? Je crois que rien ne saurait plus contribuer à sa parfaite guérison comme de savoir que son fils est vivant.

— Peut-être avez-vous raison, ma chérie, répondit-il, et si ma mère est capable de me recevoir, j'irai immédiatement lui rendre visite.

— Elle vous recevra, bien sûr, Paul ; elle est assise sur un fauteuil, dans sa chambre. Je viens de causer avec elle.

— J'y vais alors. Venez-vous avec moi, Nilka ?

Mais la jeune fille refusa d'accompagner son fiancé et d'être témoin de cette première entrevue entre la mère et le fils ; cette entrevue aurait quelque chose de sacrée, se disait-elle.

— J'irai vous rejoindre… plus tard, promit-elle. Allez, mon Paul.

Paul se dirigea vers la chambre de sa mère, et une longue demi-heure s'écoula avant qu'il en sortit. Se dirigeant vers sa fiancée, il lui dit gravement :

— Venez, ma bien-aimée ; ma mère vous attend.

M Fiermont avait pleuré, c'était évident ; Nilka avait remarqué aussi que les yeux de son fiancé étaient un peu rougis. La malade était très pâle, mais une expression d'ineffable bonheur se reflétait sur son visage.

— Petite Nilka ! s'exclama-t-elle, en ouvrant ses bras. Nilka ! La fiancée de mon Paul, de mon fils chéri !

— Chère, chère Madame ! fit Nilka, en s'agenouillant auprès du fauteuil sur lequel la mère de Paul était assise. Oh ! Combien nous allons vous chérir et vous aimer, Paul et moi, chère Madame Fiermont !

La malade eut un léger mouvement de surprise ; c'était la première fois qu'on la nommait par son véritable nom, qu'on la nommait M Fiermont. Son mari l'avait appelée Aniline, nécessairement ; Candide et Bernard, de même, tandis que ses voisins ne l'avaient jamais appelée autrement que : « M Aniline ».

— Je vous raconterai tout ce qui s'est passé, depuis la disparition de mon Paul, dit-elle, en jetant un regard affectueux à son fils. Je vous dirai aussi comment il se fait que vous m'avez trouvée sur ce bateau dans la cabine N 6.

— Nous avons bien hâte d'apprendre tout ce qui vous concerne, mère chérie ; mais il ne faut pas que vous vous fatiguiez. Une rechute…

— C'est assez d'émotions, pour aujourd'hui, n'est-ce pas, M Fiermont ? fit Nilka, en souriant. Demain, si vous vous en sentez capable, vous nous raconterez tout.

Le lendemain après-midi, M Fiermont fut installée dans la salle à manger ; c'était plus gai ainsi. Nilka lui présenta son père ; Alexandre Lhorians s'inclina profondément devant cette dame ; il s'informa de sa santé, après quoi il se mit à l'entretenir de son horloge de cathédrale. Inutile de le dire, la mère de Paul comprit immédiatement qu'elle avait affaire à un toqué ; elle jeta un regard de compassion sur Nilka, qui, saisissant ce regard au passage, détourna aussitôt la tête, pour cacher les larmes qui venaient de lui emplir les yeux.

— Madame, fit l'horloger, lorsque vos forces seront complètement revenues, il me fera plaisir de vous expliquer, en détails, le mécanisme compliqué de mon horloge de cathédrale.

— Certainement, M. Lhorians ; cela ne manquera pas de m'intéresser au plus haut point, répondit M Fiermont.

— Vous êtes, me dit Nilka, parente de M. Fiermont ?

— M Fiermont est la mère de Paul, père.

— Ah ! oui ! Alors, que je vous répète, à vous, Madame, ce que j'ai dit à M. Fiermont lorsqu'il m'a demandé la main de ma fille. Si je n'étais pas convaincu de devenir fortuné un jour, grâce à mon invention, je n'aurais pas consenti à laisser ma fille épouser un millionnaire, croyez-le ; car, Madame, je ne crois pas à ces mariages où la fortune n'est que d'un côté. Malheureusement, je n'ai pas fait un succès de mon art ; mais je préférais me consacrer à mon horloge de cathédrale, qui sera, un jour, je le disais aussi à M. Fiermont, une des merveilles de ce siècle.

Combien M Fiermont plaignait Nilka d'avoir pour père un tel toqué ! Mais, en revanche, quel parfait gentilhomme que ce M. Lhorians ! Il n'était guère surprenant qu'il appelât son métier son « art » ; le mot métier ne pouvait « cadrer » avec les manières ultra-distinguées d'Alexandre Lhorians, semblait-il.

Vers les trois heures, lorsque Paul arriva à L'Épave, M Fiermont se dit capable de lui raconter, ainsi qu'à Nilka et à son père, les événements qui avaient suivi la disparition de son fils. Nous allons donner un bref aperçu de ces événements, afin de ne pas prolonger, plus qu'il n'est nécessaire, ce récit déjà long :

Lorsqu'Annine eut constaté la disparition de son enfant, elle se livra à de véritables crises de désespoir. Une nuit, elle quitta La Masure et partit, à l'aventure, à la recherche de son fils. On prétendait qu'elle avait perdu la raison ; mais il n'en était rien ; seulement, la pauvre mère était poursuivie d'une idée fixe : celle de retrouver son petit Paul, son bébé chéri.

Plus d'un an s'écoula. Annine allait toujours à l'aventure, cherchant toujours son fils. Un jour, apercevant une femme qui portait dans ses bras un enfant aux cheveux bruns, bouclés, Annine

le réclama comme sien. Si elle eut réfléchi un peu, elle eut compris que son Paul était plus âgé d'un an, que l'enfant de cette femme. Eh ! bien, ce qui devait arriver arriva ; la mère de l'enfant fit une scène ; plusieurs femmes, en partie des Sauvagesses, accoururent voir ce qui se passait. Il y eut des protestations, des cris, des vociférations, des injures envers celle qu'on nommait « la folle ». Puis, les hommes s'en mêlèrent ; ils menacèrent Annine de la faire enfermer dans quelque maison de santé ; enfin, ce fut toute une affaire.

La pauvre malheureuse parvint à fuir la horde qui l'injuriait, qui la bafouait, qui la malmenait ; elle s'enfuit, poursuivie par les clameurs des hommes et des femmes, tandis que les enfants, qui, eux aussi, avaient pris part à la mêlée, lui jetaient des pierres.

Aussitôt que vint l'obscurité, Annine se dirigea vers le lac, et s'emparant d'une pirogue, qu'elle trouva, amarrée, sur la grève, elle s'enfuit, à force d'avirons ; elle fuyait les humains, qui étaient si méchants ; elle traverserait le lac St-Jean dans toute sa largeur, et s'en irait vivre en pleine solitude.

Lorsque sa pirogue accosta enfin à la rive est du lac, Annine constata qu'elle était, en effet, en plein pays sauvage. Pas une habitation, pas la moindre construction en vue ; des rochers seulement, et des cèdres, aussi loin que le regard pouvait porter.

Enlevant de la pirogue une ligne de pêche, qu'elle y avait trouvée, ainsi qu'une petite hachette et, à côté d'une vieille pipe, trois paquets d'allumettes, Annine chercha un endroit où elle pourrait s'installer, et bientôt elle eut trouvé une petite grotte naturelle, où elle serait à l'abri des intempéries des saisons, à l'abri aussi

des bêtes fauves, au moyen d'une pierre ronde, facile à rouler, et qui servirait de porte à sa demeure, la nuit.

L'hiver arriva. Ce fut terrible. Et Annine serait morte, dès les premiers grands froids, sans les allumettes trouvées dans la pirogue, au moyen desquelles elle pouvait faire du feu.

Mais l'hiver n'a qu'un temps, si interminable lui parut-il. Le printemps revint, puis l'été. Un jour, Annine aperçut un bateau de cabotage naviguant sur le lac ; c'était un bateau d'un assez fort tonnage, et elle passait bien des heures à le regarder évoluer sur les flots, quoiqu'il fut très loin. Lorsqu'arriva l'automne, Annine vit le même bateau se diriger vers la côte, et bientôt, il fut à l'ancre, à moins d'un quart de mille de la grotte où elle avait élu domicile. Plusieurs soirs de suite, le bateau fut illuminé, puis, tout à coup, les lumières s'éteignirent, et la jeune femme comprit qu'on abandonnait le bateau, pour l'hiver.

Sautant dans sa pirogue, elle se dirigea vers le bateau, à l'arrière duquel elle lut son nom : L'épave.

Montant dans le bateau, elle en fit une inspection superficielle, et vite elle découvrit qu'il appartenait à Delmas Fiermont, son mari. Alors, elle ne se fit pas scrupule de s'y installer, et même, de puiser à même les provisions de bouche et autres, dont la cale était remplie. Bref, L'épave était devenue la résidence d'hiver d'Annine. Chaque printemps, elle retournait à sa grotte et y passait aussi l'été.

Un soir d'hiver, elle avait découvert une retraite sûre, dans la cale, à l'arrière du bateau ; une porte dissimulée, glissant facilement sur des rainures. Cette porte n'existait plus quand le charbon était entassé dans les soutes. Un petit escalier en spirale

conduisait à la cabine N 6 ; on n'avait qu'à soulever une trappe légère, à la tête de l'escalier, pour pouvoir pénétrer dans la cabine. Après qu'elle eut fait cette découverte, Annine ne quitta plus L'épave, ni l'été, ni l'hiver.

Plusieurs années se passèrent. Enfin, le printemps dernier, L'épave avait été conduite à quatre milles de la rive ouest. Une véritable armée d'ouvriers, de peintres, de décorateurs, s'était mis à l'œuvre, et L'épave, rude bateau de cabotage, était devenu, comme par enchantement, un véritable petit palais.

— Pauvre Nilka ! dit M Fiermont, en terminant son récit, je crains bien vous avoir effrayée, plus d'une fois… Je vous ai entendu dire, un jour, à Joël, à Koulina ensuite, que vous entendiez le frôlement de longs vêtements, souvent, la nuit…

— Oui… Mais, je comprends tout maintenant, chère M Fiermont, répondit la jeune fille, en souriant.

— Et cette fois où Carlo vous a tant fait peur… Vous vous souvenez, Nilka, le jour où vous êtes restée seule sur L'épave, alors que votre père était allé à la pêche avec Joël ?

— Oui, certes, je m'en souviens ! Carlo voyait quelqu'un derrière ma chaise… Jamais je n'ai eu tant peur de ma vie !

— Pauvre petite ! s'écria M Fiermont. Voyez-vous, ce jour-là, n'entendant aucun bruit, et me croyant seule sur le bateau, je m'étais rendue jusqu'à la salle à manger. Mais Carlo me vit… Carlo est mon ami, vous savez ; il y a deux ans que nous avons fait connaissance, lui et moi. Il partait de Roberval et se rendait ici à la nage, assez souvent, passer un, deux, même trois jours avec moi.

— Et, la « Dame des Brumes », c'était vous, aussi, M Fiermont ? demanda Nilka.

— La « Dame des Brumes » ?… Qu'est-ce que la « Dame des Brumes », Nilka ?

— Nous la voyions souvent, depuis que nous avons tant de brume… Elle traversait le pont…

— Ah !… C'était moi, chère enfant. Profitant de la brume, qui devait, me semblait-il, me cacher à tous les regards, je faisais souvent une petite promenade sur l'arrière-pont…

— Tout s'explique, alors, et… la « Dame des Brumes » ne me fait plus peur, mère chérie ! s'écria la jeune fille, en entourant de ses bras le cou de M Fiermont. Mais, je tremble à la pensée de ce qui serait arrivé si Paul n'avait couché sur le deuxième pont et ne vous avait pas entendue respirer, dans la cabine N 6 !

— Madame, fit Alexandre Lhorians, qui avait attentivement écouté le douloureux récit de M Fiermont, permettez-moi de vous le dire : vous êtes une héroïne ! Plus d'une, à votre place, se fut laissée abattre par l'épreuve… Veuillez donc accepter l'expression de ma profonde admiration, en même temps que celle de mes hommages les plus respectueux et les plus distingués !

Ce soir-là, M Fiermont se mit à table avec nos amis, pour le souper, et ce fut un grand événement. Bientôt, la mère de Paul pourrait prendre part à la vie commune.

Chose certaine maintenant, c'était qu'elle serait tout à fait rétablie, pour le mariage de son fils et de Nilka, dont la date venait d'être fixée au 10 octobre ; c'est-à-dire, dans deux semaines.

69

On était au 9 octobre ; le lendemain matin, Nilka deviendrait M Paul Fiermont. Huit heures du soir venaient de sonner à l'horloge de cathédrale d'Alexandre Lhorians.

Sur l'avant-pont de L'épave, un groupe, qui ne manquera pas de nous intéresser, est réuni. Il y a, d'abord, Nilka, et son fiancé, puis, M Fiermont, puis Alexandre Lhorians. À côté de l'horloger est un homme assez âgé, maigre, un peu courbé ; c'est un de nos vieux amis de Québec, le Notaire Schrybe. Le Notaire est venu à Roberval expressément pour préparer le contrat de mariage entre Paul et Nilka. À côté du Notaire est « tante Berthe » ; Madame Schrybe, depuis deux semaines. Les Schrybe, à leur retour à la Banlieue, prendront immédiatement possession de La Solitude, et quels aimables voisins pour les Fiermont que cet aimable couple ! Mais, continuons à nommer nos gens ; il en reste deux, deux jeunes filles de Québec : Estelle Delherbe et Renée Le Mouet. Toutes deux seront demoiselles d'honneur, au mariage de Nilka ; les garçons d'honneur avaient été choisis parmi des jeunes gens de Roberval : Pierre Laroche et Louis Lanthier.

Le mariage devait avoir lieu à dix heures de l'avant-midi. L'église de Roberval ressemblait à une serre ; jamais il n'y avait eu, et il n'y aurait jamais probablement, un aussi beau mariage à Roberval.

— Je vous assure, M Laroche, avait dit Cédulie à sa voisine, la veille, que ça va en être un beau mariage ! M. Paul a fait venir « tout un jardin » de fleurs, de la ville de Québec ; des fleurs… il y en a tant, que ce n'est presque pas croyable… Et c'est Raphaël qui est tout fier de servir de père à M. Paul, je vous le dis !… Et moi

donc !... Je considère que M. Paul nous a fait un grand honneur lorsqu'il a demandé que le repas de noces se donne chez nous... et pour être un repas de noces, ça va en être un, je ne vous dis que ça ! Des caisses et des caisses de friandises sont arrivées de Québec ; c'est M. Paul qui fait tous les frais, bien entendu, et je vous assure qu'il ne mesquine en rien. M. le curé est fier comme un roi, vu que M. Paul a garni toute l'église des plus beaux tapis qui soient ; les marches de l'autel, le chœur, toute la grande allée sont couverts de tapis de velours... oui, de velours, M Laroche ! Moi, je vous dirai bien, je ne savais pas qu'il y avait des tapis faits en velours ; mais c'est bien ça, puisque M. Paul me l'a dit... En attendant, moi, je vis littéralement dans mes fourneaux, depuis au-delà d'une semaine ; c'est qu'il y en a des choses à préparer et à faire cuire !... Cette chère petite Nilka ! Je suis contente qu'elle se marie avec M. Paul ; elle va être heureuse, bien sûr ! Tout de même, je suis peinée de la voir partir, car Raphaël et moi, nous l'aimons comme si elle était notre fille. Mais, vous comprenez, M Laroche, ce n'eut pas été tenable, sur L'épave, l'automne et l'hiver... l'hiver surtout ; ici, en ces régions, vous savez ce que c'est...

— Les mariés se rendront-ils directement à Québec, ou plutôt, à la Banlieue, après le repas de noces, M Brisant ? se hâta de demander M Laroche, saisissant avidement la chance qui se présentait pour elle de mettre son mot dans la conversation.

— Oui, M Laroche, ils se rendront directement à la Banlieue. Et nous, Raphaël et moi, je veux dire, nous sommes invités à aller passer le temps des « Fêtes » au « château »... les fêtes de Noël et du Jour de l'An, vous comprenez...

— Irez-vous, M Brisant ?

— Si nous irons ?… J'vous crois ! comme dit L'Conteux, répondit Cédulie en riant.

— Nilka, disait, ce soir du 9 octobre, Estelle Delherbe à son amie, est-ce que ça ne vous coûte pas « un brin » de quitter L'épave ?

— Mais non, Estelle, répondit Nilka, souriant et rougissant, puisque je pars avec Paul.

— Sans doute ! Sans doute ! fit Estelle, riant, elle aussi. Ce que je voulais dire, c'est que L'épave est un véritable petit palais et…

— Du palais au château, la chute n'est pas grande, dit Renée Le Mouet, en souriant. Et puis, ça va être si beau, si beau, le mariage de demain ! Si vous voyiez l'église de Roberval, Nilka ! C'est une vraie serre !

— Et les magnifiques tapis en velours écarlate, partant du pied de l'autel et se rendant jusqu'au trottoir presque ! s'écria Estelle.

— Jusqu'au « parapette », tu veux dire, sans doute, Estelle, corrigea Renée, et tous de rire d'un grand cœur.

— Le… « parapette » ?… M Renée ?… Expliquez-nous donc cela, je vous prie, demanda le notaire Schrybe.

— Je me rendais à l'église, hier, expliqua Renée, et ayant demandé mon chemin à un homme qui passait, il me répondit : « Le chemin est facile à trouver, mam'zelle ; suivez l'parapette, tout drette ».

— On en entend de drôles de choses, par ici ! s'écria Estelle.

— Oui, mais on s'y habitue, répondit Nilka. Et puis, comme me l'avait prédit M Brisant, ces régions… le lac St-Jean… on finit par les aimer.

— Nous y reviendrons, Nilka, ma chérie, dit Paul. L'épave n'est plus à vendre ; nous allons la garder, et si vous aimez à venir passer un mois ou deux de l'été au lac St-Jean, rien ne nous en empêchera, et notre demeure nous y attendra. Une demeure qui ne sera plus stationnaire ; une demeure qui nous transportera où il nous plaira d'aller. Quelles belles excursions nous ferons, sur les côtes du lac St-Jean, ma Nilka ! L'épave est grand, et il y aura toujours place pour nos amis, ajouta-t-il en souriant et s'adressant à tous ceux qui étaient présents.

— Ce sera charmant, idéal ! s'écrièrent-ils tous.

— Ainsi, tout est décidé, n'est-ce pas ? demanda Paul à sa mère ; dans huit jours, vous viendrez nous rejoindre, à la Banlieue, avec M. Lhorians, le Notaire et M Schrybe, et M Estelle et Renée ?

— Oui, Paul, c'est entendu, et tout sera fait ainsi que tu le désires… que nous le désirons tous, reprit M Fiermont.

— Joël et Koulina suivront, quelques jours plus tard, lorsqu'ils auront remis tout en ordre sur L'épave, avant de l'abandonner pour l'hiver.

— M. Fiermont, dit soudain Alexandre Lhorians, je crains beaucoup pour mon horloge de cathédrale ; si elle allait être endommagée, dans le transport !

— Ne craignez rien, M. Lhorians, répondit Paul. Votre horloge sera emballée avec grand soin, et je vous promets qu'il ne lui arri-

vera rien. Nous allons vous donner deux grandes pièces, dans le « château », ajouta-t-il ; l'une d'elle vous servira d'atelier ; l'autre sera votre chambre à coucher, et Joël sera attaché à votre service personnel.

— Merci, M. Fiermont, merci ! fit l'horloger. Je ne vous cacherai pas que je reverrai avec plaisir la collection d'horloges de votre défunt oncle, M. Delmas Fiermont. (On n'avait pas jugé nécessaire d'expliquer à Alexandre Lhorians les relations de parenté qui existaient entre Delmas Fiermont et Paul). C'est, reprit-il, la plus belle collection que j'aie vue… Et vous me permettrez, je l'espère, de m'occuper des horloges du « château » ; de les tenir toujours en bon ordre ?…

— Certainement, M. Lhorians, dit Paul.

— Voyez-vous, M. Fiermont, il n'y a rien qui m'impressionne désagréablement comme une horloge qui s'est arrêtée, ou qui ne marche plus… Cela me fait un singulier effet… L'horloge doit avoir une âme… du moins, elle a un cœur, continua le pauvre toqué, en s'exaltant un peu ; quand le cœur de l'horloge cesse de palpiter (que son balancier s'est arrêté, je veux dire) l'horloge n'est plus qu'un… cadavre, selon moi.

— Vous avez raison, M. Lhorians, répondit Paul, pour dire quelque chose. Et maintenant, ajouta-t-il, pour les Fêtes de Noël et du Jour de l'An, rendez-vous à tous ici présents, au « château », n'est-ce pas ?

— Nous serons tous au rendez-vous, Paul, assura le Notaire Schrybe.

Toute la veillée se passa à faire des projets pour l'avenir ; projets qui, à l'encontre de tant d'autres, élaborés avec tant de soin pourtant, devaient se réaliser, de point en point.

— Maintenant, fit M Fiermont, puisque nous devons être sur pied de bonne heure, demain matin, je propose que nous nous retirions pour la nuit.

Aussitôt, tous se levèrent. On échangea des bonsoirs, et chacun se retira dans sa chambre.

M Fiermont partageait la chambre de Nilka, car elle avait cédé la sienne à M. et M Schrybe. Estelle et Renée occupaient la chambre de Koulina, et cette dernière couchait sur un des bancs de l'arrière-pont. Paul coucherait dans la cabine N 6, à côté de celle qu'occupait Joël.

Quand notre jeune ami fut rendu sur le deuxième pont, ce soir-là, et au moment où il allait pénétrer dans sa cabine, il fut fort étonné d'entendre Joël lui demander :

— Monsieur, me permettez-vous de vous dire quelques mots ?

— Mais, certainement, mon bon Joël, répondit Paul, en prenant place sur un banc près de l'établi du domestique.

— Monsieur, reprit Joël, je vous le demande, en grâce, dites-moi, d'où vous vient ce bracelet de fer que vous portez à votre poignet gauche !

— Ah !... Cela vous inquiète, Joël ? fit Paul, en souriant. Il n'y a rien qui doive vous inquiéter pourtant, je vous l'assure.

— Monsieur, dit le domestique, dont les joues venaient de s'inonder de larmes, vous allez épouser, demain, un ange d'inno-

cence et de bonté… Or, ce bracelet de fer…

— Écoutez, Joël, je vais vous expliquer tout ; voici.

Et Paul raconta au domestique la raison de son arrestation, certain jour, dans un wigwam, sur les bords du lac Huron. Accusé injustement du meurtre d'un chef sauvage, il avait parcouru les dunes, prisonnier d'un policier du nom de Peter Flax. Il parla de l'horreur qu'il avait ressentie en constatant que le policier était atteint des fièvres des dunes ; qu'il en mourrait peut-être, et que lui, Paul, serait attaché à un cadavre par une chaîne de menottes. Il raconta comment il était parvenu à limer cette chaîne, tout près de son propre poignet. Paul parla ensuite du décès de Peter Flax et de qui s'en était suivi. Tout cela s'était passé il y avait deux ans.

— Alors, Monsieur, fit Joël, au comble de l'étonnement, comment se fait-il que vous ne vous soyez pas encore débarrassé de ce bracelet de fer ?… Car je vois qu'il… orne encore votre poignet gauche.

— Ma foi, je n'en sais rien, Joël ! répondit Paul, avec un rire assez insouciant. Je me suis acheté une lime, et j'ai essayé de limer ce bracelet, mais j'ai trouvé que c'était un travail si long, si difficile, que j'ai dû y renoncer.

— Un travail long, difficile, dites-vous, Monsieur ? s'écria Joël. Mais en quelques coups de lime…

— Me rendriez-vous le grand service de me débarrasser de cet… ornement, Joël ? demanda le jeune homme, en tendant son bras gauche au domestique.

— Dans dix minutes, ce sera fait !

M Fiermont et Nilka étaient à causer tout bas, dans leur cabine, quand elles entendirent, soudain, un petit bruit métallique.

— Qu'est-ce que cela ? demanda M Fiermont à la jeune fille.

— C'est probablement Joël, qui a laissé choir un de ses outils, répondit Nilka.

Mais elle se trompait : ce bruit métallique que la mère et la fiancée venaient d'entendre, c'était celui qu'avait fait, en tombant sur le plancher du deuxième pont, aux pieds de Paul Fiermont, le bracelet de fer.

FIN DE LA QUATRIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Le_bracelet_de_fer. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.